



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

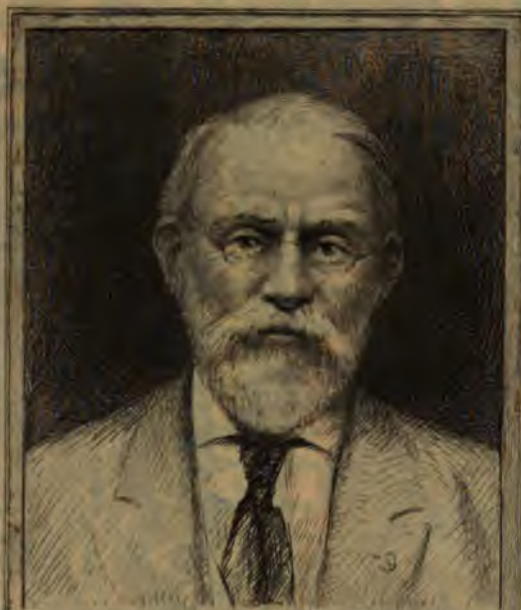
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B.50040 2

LIBRAIRIE ANCIENNE
et MODERNE
BADIOU-AMANT
7, Rue du Plat, LYON
ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



9th
at
non

#C

611

· #781

58

SOCIÉTÉ DÉPARTEMENTALE
D'ARCHÉOLOGIE ET DE STATISTIQUE
DE LA DROME.

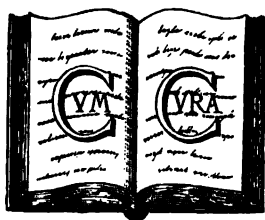
TOME X. — 1876.

VALENCE, IMPRIMERIE DE CHENEVIER.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ (DÉPARTEMENTALE)
D'ARCHÉOLOGIE
ET
DE STATISTIQUE
DE LA DROME.

Colligite ne pereant.

TOME DIXIÈME



VALENCE
AU SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ.

M.DCCC.LXXVI.

10

Dunning
Nijhoff
5-4-27
13603

LA VIE DE PROVINCE

AU XVIII^e SIÈCLE

d'après les papiers des Franquières

et d'autres documents inédits.

(SUIVRE. — Voir la 35^e livr.)

II

Alors, comme aujourd'hui, entre Lyon et le Dauphiné les alliances et les rapports étaient fréquents; les mœurs et le courant des idées se confondaient. Les descendants des échevins lyonnais achetaient des terres dans notre province : les Planelli avaient acquis le marquisat de Maubec, près de Bourgoin, les Dareste s'établissaient pendant la belle saison à Bouvesse, les Olivier de Senozan tenaient de nombreux fiefs de l'héritage des Grolée, les Bathéon de Vertrieu et les Quinson avaient passé à Vienne, les La Tour-Vidaud, les Pupil de Mions, les Rigaud de Terrebasse, les Rivérieux de Varax, les Yon de Jonage possédaient des châteaux dauphinois, tandis qu'en revanche les Tolozan, les Alloys d'Herculais, les Guillet de Moidière, les Artaud de La Ferrière abandonnaient leurs montagnes natales pour aller chercher à Lyon une fortune nouvelle ou une existence plus animée.

La sœur de M.^{me} de Franquières, Antoinette Planelli de La Valette, était depuis 1741 la seconde femme d'un gen-

tilhomme dombiste, Louis-Hector Cholier, comte de Cibeins, baron d'Albigny, etc., président en la cour des monnaies de Lyon. La présidente Cholier (on la nommait ainsi, selon la coutume des gens de robe, qui ne prenaient jamais de titres) garda à sa sœur de Grenoble une constante affection, qu'aucun nuage ne vint obscurcir et qu'entretenait une parfaite conformité de sentiments. Élevée à Lyon, d'abord à Saint-Benoît, ensuite dans la maison de son grand-père de La Valette, M.^{lle} de Franquières se lia intimement avec l'aînée de ses cousines, Marie Cholier, qui devint M.^{me} de Meximieux ¹. Leur correspondance nous donne une idée exacte de la grande ville de province depuis le milieu du siècle jusqu'aux approches de la Révolution. Dans ces hôtels du quartier Bellecour, bâtis par une noblesse généralement récente, à l'aide des richesses amassées aux générations précédentes dans le commerce, morcelés et disparus aujourd'hui devant la cherté croissante des emplacements et les grandes percées de l'édilité du second Empire, la vie mondaine était tempérée par une sévérité quelque peu janséniste et une simplicité native de mœurs, à laquelle la dignité ne perdait rien. M.^{me} Janon, belle-sœur de M.^{me} Cholier, qui n'aimait pas les Jésuites et dont l'esprit satirique s'exerçait sur les modes et les usages nouveaux, est un type dans ce genre. En laissant de côté, du reste, les préventions qui tenaient au temps, l'héritage sacré des pieuses traditions, que la ville des premiers martyrs de la Gaule a su maintenir à son honneur jusqu'à nos jours, se perpétuait au pied de Fourvières, et, pour citer un trait

(1) Elle épousa en 1768 Marie-François-Ennemond de Tocquet de Montgeffond, marquis de Meximieux, officier aux gardes françaises, massacré à Lyon en 1793. Elle avait deux frères, dont l'un continua la famille, et une sœur, Claudine-Octavie, mariée en 1764 à Jean-Baptiste Charrier, baron de La Roche, président en la cour des monnaies, qui périt comme son beau-frère après le siège de Lyon.

entre beaucoup d'autres, le carême y était observé avec un scrupule et une rigueur que nous ne soupçonnons plus. Le luxe et le goût du plaisir se donnaient plus libre carrière sur un terrain neutre, aux réceptions officielles chez le commandant pour le roi, le major de la ville, l'intendant de la province et le prévôt des marchands. Les réjouissances ne s'arrêtaient pas en été. « Nos intendants, écrit M.^{me} Cholier à sa sœur le 11 août 1768, sont établis à la maison Bal-mont ¹, où ils ont toujours beaucoup de monde. On commence cependant à trouver que l'éloignement est ennuyeux pour se retirer la nuit; les dames n'aiment pas la voiture d'eau; le chemin en carrosse est étroit, toujours au bord de l'eau. Mon neveu de La Valette ne craint pas cet éloignement. Il y va très-souvent ou à l'hôtel de ville ². Il s'est mis à jouer; il a fait des emplettes sur son profit, une belle épée en maroquiné de six louis. » On préférerait, entre tous, le salon du commandant, le marquis de Rochebaron, de la maison de La Rochefoucauld. Sa veuve, dont il avait fait la fortune ³, continua à tenir sa maison ouverte, et c'était une de celles où la conversation resta le plus en honneur. Tous les étrangers de distinction y étaient admis. Voltaire y fut reçu lorsqu'en 1759 il vint, au moins pour la seconde fois, à Lyon, où il obtint un grand succès de curiosité. Dès 1754 ⁴

(1) Près de Vaise.

(2) Chez le prévôt des marchands.

(3) François de La Rochefoucauld, marquis de Rochebaron, commandant dans le Forez et le Lyonnais, mort à Lyon le 26 décembre 1766, âgé de 89 ans, avait épousé en juin 1764 Marie-Anne-Joachime de Foudras. Elle avait quatre-vingts livres de rentes seulement.

(4) A son retour à Paris il avait adressé aux habitants de Lyon des vers très-flatteurs, finissant ainsi :

J'ai vu couler dans vos remparts
Les ondes du Pactole et les eaux du Permesse.

il faisait partie de l'académie de cette ville. M. Le Clerc de La Verpillière, qui de la majorité passa à la prévôté, avec l'approbation de toute la population, et « M.^{me} la prévôte des marchands, bien faite pour la place qu'elle occupe, recevoient avec toutes les grâces possibles. » A l'occasion de leur entrée en charge, ils donnèrent un magnifique bal costumé, où l'on avait adopté les modes de la cour de Louis XIV et qui donna lieu à beaucoup d'intrigues et de rivalités entre les belles dames appelées à y figurer. Tous les jours ils faisaient asseoir à leur table plus de cinquante personnes, avec la plus grande chère du monde. Si l'empressement du public était naturel pour le premier magistrat municipal, que son caractère avait su rendre populaire, on témoignait de tout autres sentiments à l'intendant, représentant suprême de la fiscalité dans la province, appliquant les nouveaux impôts avec une inexorable sévérité. Par toute sorte de brocards injurieux on se vengeait de l'empressement même que l'on apportait à se rendre à ses fêtes. Baillon, maître des requêtes, qui échangea en 1762 l'intendance de La Rochelle pour celle bien plus fructueuse de Lyon, fut un des plus haïs. La malignité publique lui prêtait de nombreuses aventures galantes, et, longtemps après sa retraite, sa fille, M.^{me} d'Ormesson de Noiseau, fut l'héroïne d'un scandale éclatant ¹. En attendant, il éprouvait d'autres désagréments; sur lesquels nous n'avons que des informations énigmatiques. « Les affaires de notre intendant vont toujours très-mal, à ce qu'on nous fait espérer; il rassure cependant sa femme, qui lui avoit écrit les bruits qui avoient transpiré jusqu'à elle. Il lui répond de se tranquilliser, que ce sont de fausses nouvelles; mais que quand cela seroit, ce sont ses affaires et non pas les siennes.

(1) Mémoires secrets de BACHAUMONT, t. XXV, 28 mars 1784.

Voilà qui n'est pas fort consolant, surtout de ne pas voir de si tôt espérance de sortir de sa prison. Il y a quelques jours que l'on avoit affiché dans tous les coins de rues qu'on supplioit le Roy de faire subir à M. l'intendant le sort de M. de Lally ¹ et faire pendre M. Ciran. MM. de la sénéchaussée furent en robe arracher ces affiches. On n'entend parler dans la ville que de crimes et de voleurs. M. Dugas est bien occupé; la grande misère en est cause en partie, et la récolte n'est pas à beaucoup près aussi bonne qu'on l'espéroit ². » Ces bruits n'empêchaient pas l'intendant de reprendre momentanément ses réceptions. « Cet automne, M. Baillon a eu trois jours de la semaine des repas prodigieux de soixante personnes. C'est un original incompréhensible. M.^{mes} de Sève et de Lafay remplaceront un peu le vide d'une si bonne maison, quoique les maisons particulières ne ressemblent pas aux maisons ouvertes, pour la liberté et l'agrément ³. » Les bals par souscription trouvaient aussi leur place. « Aujourd'hui on donne une fort belle fête à la Quarantaine ⁴. Les principaux chevaliers sont M. de Riverie et M. de Fleurieu le cadet. Ils ont fait donner un louis à tous les cavaliers qui vont dans le monde. Il doit y avoir un ambigu, qui sera servi à neuf heures, après quoi le bal et sûrement du jeu ⁵. »

Appartenant aux plus anciennes familles du royaume, pourvus d'opulents bénéfices, les chanoines-comtes de Saint-Jean tenaient pour la plupart un grand état de maison. On citait

(1) Le fameux Lally-Tolendal.

(2) M.^{lle} Cholier à M.^{lle} de Franquières, 16 août 1767.

(3) *Idem*, 12 décembre 1767.

(4) Quartier sur la rive droite de la Saône, près du confluent, où se trouvaient des cabarets (nous dirions aujourd'hui des restaurants) fréquentés par la jeunesse élégante.

(5) M.^{lle} Cholier, lettre s. d.

M. Alleman de Champier, prieur de Voreppe, de l'illustre race des Alleman du Dauphiné, et Pierre-François de Chauvigni de Blot, abbé de Cellefrouin, prieur commandataire de Longjumeau, mort insolvable à cause de ses prodigalités.

Les nobles jouissances de l'intelligence n'étaient point négligées dans ce monde lettré et poli. Après la magnifique bibliothèque des Jésuites, devenue la propriété de la ville par droit de confiscation, on remarquait celles des présidents Dugas et Claret de La Tourrette, des trésoriers de France Clapeyron et Ruffier d'Attignat, de M. Cholier de Cibeins et de M. Charrier de La Roche.

Les entrées des souverains ou des princes, que l'on logeait chez de riches particuliers, pour lesquels c'était à la fois un grand honneur et une lourde charge, occasionnaient des réjouissances attirant une foule d'étrangers. Louis XV s'était annoncé en 1759. Il devait être accompagné du Dauphin, de la Dauphine, du prince de Condé, comme grand maître de la maison du Roi, de M.^{me} Adélaïde, de M.^{me} de Pompadour, du duc de Parme, des ministres, des rois de Naples et de Sardaigne. Le roi de France devait loger au doyenné, les princes et princesses à l'archevêché, le roi de Sardaigne aux Célestins. Quant à M. de La Valette, désigné pour héberger le roi de Naples, c'était un cruel embarras que l'obligation de livrer le local de sa précieuse bibliothèque, qui devait servir de cuisine et d'office. On lui avait bien conseillé de fermer l'appartement ou de placer des tapisseries ou des planches devant les papiers et les livres; mais il n'osait point s'y fier, de crainte qu'on ne se débarrassât de ces obstacles et qu'on ne gâtât quelques-unes de ses raretés. Quant à déménager, c'était s'exposer à un grand ennui, probablement à des pertes considérables. M.^{me} de Cibeins avait aussi sa part d'inquiétudes : son hôtel était du nombre des dix maisons qu'on devait réunir en perçant les murs pour n'en faire qu'un seul loge-

ment. « Ce seroit une chose bien terrible d'être obligé de déloger, non-seulement avec toute sa maison et son équipage, mais aussi de débarrasser ses armoires, de peur d'être volé; peut-être d'être forcé de laisser ses meubles, qui sûrement seront tous pérés (*sic*)..... La ville en est déjà pour plus de vingt mille francs. L'on va mettre à bas deux maisons très-vilaines près du pont du Saint-Esprit¹; l'on raccommode la place Bellecour et les quais, qui en ont bien besoin; l'on a acheté quinze cents douzaines de serviettes et commandé mille aunes de toile pour les artifices. M.^{me} la prévôte est, dit-on, occupée tout le jour avec des marchands pour des emplettes, qui après cela se partageront entre les messieurs de ville. Ils rempliront ainsi leurs garde-robes à nos dépens. Cela devrait tenir lieu de présents au prévôt des marchands². » Les emplettes furent inutiles et les craintes vaines. La visite royale, pour laquelle on avait dépensé près de cent mille livres en préparatifs, n'eut pas lieu. Le prévôt des marchands de cette année-là, qui profita dans une si large mesure des dépenses faites pour le roi, s'appelait J.-B. Flachat. Quant à M. de La Valette, il se garda bien d'exposer de nouveau sa bibliothèque à d'aussi périlleuses aventures, et la fit transporter à son château de Thorigny, près d'Auxerre, où la Nation la confisqua pendant la Terreur. Sa maison à Lyon était l'ancien hôtel Mascrani, appelé la Maison-Rouge, situé au fond de la place Bellecour, du côté du Rhône, à l'extrémité du Mail. Louis XIV y avait jadis logé, et après lui la duchesse de Bourgogne³.

(1) Le pont du Saint-Esprit était situé entre la Charité et l'Hôpital.

(2) Lettres de M.^{me} Cholier du 18 mars et du 5 avril 1759.

(3) CLERJON, *Histoire de Lyon*, t. VI, p. 250, 352. — Voy. sur la bibliothèque La Valette *Inventaire des titres recueillis par Samuel Guichenon*, par P. ALLUT. Lyon, 1851, in-8°, p. 11. — AUG. BERNARD, *Notice historique sur la bibliothèque La Valette*. Lyon, 1854, in-8°.

Dans ce défilé de personnages augustes, on compte en 1744 Don Philippe, petit-fils de Louis XIV et duc de Parme, marié à la fille aînée de Louis XV; en 1771 Marie-Joséphine-Louise-Bénédictte de Savoie, accordée au comte de Provence et dont l'entrée coûta à la ville quatre-vingt mille livres. Lorsqu'elle passa à Chambéry, allant en France, la noblesse dauphinoise se pressa au-devant d'elle. Laurent de Franquières, qui lui fut présenté par M. de Clermont-Tonnerre, nous apprend qu'elle n'est point aussi laide qu'on le prétendait. Elle a un air de bonté et d'affabilité qui enchante. Elle avait auprès d'elle quatre dames d'honneur et le grand maréchal, qui est la seconde personne du royaume ¹. En 1773 vint Marie-Thérèse de Savoie, comtesse d'Artois. La maison de France continuait à s'allier avec la Savoie. En 1775 M.^{me} Clotilde traversa Lyon pour aller prendre possession du trône de Sardaigne. L'affluence de gens accourus des campagnes et des provinces voisines fut telle que l'on dut publier des ordonnances de police pour maintenir l'ordre. La milice bourgeoise parada sous les yeux de la princesse avec des fusils empruntés à Saint-Étienne. Ce fut ensuite le tour des étrangers : d'abord le roi de Suède et en 1784 le prince Henry de Prusse, dernier hôte de sang royal de l'hôtel de La Valette. « On attend, dit M.^{me} de Meximieux, la visite du prince de Prusse. Lyon commence à se lasser de la visite des souverains ; rien de plus ennuyeux que la peine qu'on se donne pour les voir. »

D'autres personnages avaient attiré l'attention des salons. Les curieux et les désœuvrés admirèrent en 1741 l'ambassadeur turc. Le duc de Villars, allant à Genève consulter le fameux Troughin, logea chez l'archevêque, qui essaya de le

(1) Le conseiller de Franquières à sa sœur, Genève, 3 mai 1771.

convertir et ne réussit qu'à hâter son départ. Une autre fois c'était M.^{me} la duchesse de Noailles, « qui va à Rome par dévotion. C'est une femme très-singulière et, je crois, un peu folle. On prétend qu'elle a toujours avec elle une Sainte-Vierge, et quand elle n'obtient pas ce qu'elle lui demande, elle la met en pénitence ». On eut aussi la duchesse de Brissac, en train de visiter ses terres de Dauphiné¹, et la princesse de Marsan. Parmi ces grands seigneurs, un étranger excentrique mérite une mention particulière. « Le prince Radzivil partit dimanche, à cinq heures, pour aller coucher à La Verpillière, ainsi que sa sœur la grande générale et la suite d'un souverain. Ils vont à Venise, où ils s'embarqueront pour Constantinople. Le Grand Seigneur lui donne dix mille hommes pour faire la guerre aux Russes. Le prince Osinski², qui est ici depuis huit mois, qui a beaucoup de mérite, d'esprit et de talent, en fait très-peu de cas, a dit que c'étoit le plus riche palatin de Pologne, mais un fou, qui a coupé le cou avec son sabre à l'une de ses maîtresses et a toujours fait une dépense extravagante³. Il est venu par Genève, a passé par Bourg, a voulu voir Notre-Dame de Brou; il fit écrire son nom sur

(1) Catherine Pecoil, marquise de Septème, arrière-petite-fille d'un échevin lyonnais enrichi par le commerce, veuve de Charles-Timoléon-Louis de Cossé, sixième duc de Brissac, dont elle n'eut qu'une fille, la duchesse de Noailles, dont il vient d'être parlé.

(2) Michel-Casimir Oginski, prince ou plutôt kniaz (titre donné aux descendants de la famille souveraine de Ruryk), favori de Catherine II et grand hetman de Lithuanie, a immortalisé son administration par le canal Oginski, qui, unissant le Niémen au Dniéper, établit une voie directe entre la Baltique et la Mer Noire. (*Notice sur les familles illustres de la Pologne*. Paris, 1862, p. 124.)

(3) Un proverbe polonais dit : Sot comme un Radziwil. (*Idem*, p. 165.) Le singulier personnage dont parle M.^{me} Cholier est le prince Michel Radziwil, palatin de Wilna, né en 1744, mort en 1831.

un des piliers de l'église avec un crayon. Il ne sera pas conservé à la postérité¹. »

Derrière l'éclat des fêtes et le mouvement mondain qui leur imprimait un caractère un peu cosmopolite, commençaient à s'agiter les redoutables problèmes sociaux que le développement de l'industrie a partout suscités. Lyon, ville de travail et de commerce, fut toujours par là même une ville remuante. Sans remonter aux luttes contre le chapitre, qui remplissent le moyen âge, et à la rebeine de 1529, racontée par Champier², en laissant de côté l'émeute de 1768 contre les chirurgiens, amenée par des motifs tout à fait différents, les dissentiments entre patrons et ouvriers, l'augmentation de certains impôts et la cherté des vivres ont donné lieu aux sérieuses révoltes du 5 juin 1714, du 4 août 1744 et du mois d'août 1786, cette dernière réprimée avec une terrible énergie. Désintéressés dans la question, les comtes de Lyon ne cessèrent d'employer leur autorité et leur influence dans l'intérêt de la conciliation. De son côté, le conseil du Roi témoigna de plus d'impartialité et de vues moins étroites que le consulat lyonnais ; mais, insuffisamment renseigné, il ne put apporter à cette affaire l'esprit de suite nécessaire, et, bien que les réunions d'ouvriers eussent été autorisées et réglementées en dernier lieu, les abus introduits depuis longtemps dans l'organisation des corps de métiers contribuèrent à la destruction des maîtrises et jurandes. Cette abolition fut un grand malheur. L'ouvrier isolé, privé d'un lien légal qui lui assurait la protection et l'appui de l'autorité locale, a cédé naturellement à de fâcheuses influences et fini par subir le servage inexorable de l'Internationale.

(1) La présidente Cholier à M.^{lle} de Franquières, Lyon, 10 janvier 1779.

(2) Cette narration a été reproduite dans *l'Étude sur Symphorien Champier*, par P. ALLUT, p. 352 et suiv.

A cette époque Lyon, se transformant et s'étendant, subissait une crise analogue à celle que nous lui avons vu traverser sous le second Empire. On traçait des quais et des places, on construisait des ponts, on rectifiait et élargissait des rues. « Notre archevêque devoit être parti depuis longtemps pour Paris, mais le quai que l'on fait depuis l'archevêché jusqu'au quai de la Baleine l'a retenu, parce qu'il donne sa terrasse, et s'il avoit pu prévoir ce nouvel arrangement, il auroit tourné différemment les embellissements de sa maison. Notre ville va devenir brillante par les promenades intérieures, car on a de beaux projets. M. Rigaud ¹, qui bâtit tout cet emplacement vis-à-vis de la Charité, laissera l'espace pour continuer le rempart jusqu'au quai de Retz, et il s'est présenté une compagnie qui, sans qu'il en coûte que l'emplacement, qu'on lui donne, va étendre le rempart tout le long des jardins, que l'on élèvera au niveau. On y plantera trois rangs d'arbres et l'on bâtera un rang de maisons, qui mettra dans une rue l'Académie et M.^{rs} d'Ainay. Tous ces plans ont déjà été approuvés, ainsi que celui du chemin neuf, qu'on prétend adoucir en creusant jusqu'à former une pente douce, ce qui fera désormais la grande route de Paris. M.^{rs} de Saint-Just font déjà travailler dans leur justice. Mais il y a grand nombre d'oppositions par tout le mal que cela fait à beaucoup de gens ². » L'œuvre capitale fut la transformation de l'île Mognat, d'après les plans de l'ingénieur Michel Perrache, qui donna son nom au nouveau quartier. Un grand nombre de travaux d'utilité publique, comme des bassins et des moulins, fut compris dans cette vaste création. Tout cela ne se fit pas sans augmenter les dettes de la ville, compromettre la fortune de quelques

(1) Rigod de Terrebasse, architecte, trésorier de France en 1764.

(2) M.^{lle} Cholier à M.^{lle} de Franquières, Lyon, 1^{er} mars 1768.

particuliers et susciter les inconvénients d'une spéculation effrénée. De là des récriminations et des plaintes en partie légitimes. « Mon frère se donne le plaisir de patiner toute la matinée. Les bassins de la gare sont très-commodes pour cela. Je crois qu'ils ne seront jamais plus utiles. Ces moulins qu'on construisoit pour remédier à l'inconvénient des grandes gelées, qui arrêtoient quelquefois les moulins sur le Rhône, il y a longtemps qu'ils seroient eux-mêmes arrêtés, car l'eau de la gare et des bassins a été prise dès les premiers froids. On va voir les montagnes de glace en Serein (à Serin) par curiosité. Si elles partoient toutes ensemble, elles entraîneroient certainement un couple de nos ponts. Il faut espérer que M. Fay¹ va tout de suite faire reconstruire le pont de Saint-Jean. Son élévation à la place de prévôt des marchands a donné bien de la peine à ses protecteurs et des inquiétudes à lui-même². » « Moyennant les dépenses extraordinaires qu'il a pu faire et l'entreprise des travaux Perrache, on dit M. de F. ruiné. Les paroissiens d'Ainay prendront peu de part à son infortune, car tous ces ouvrages Perrachiens ont mis la contagion dans le quartier. Aussi on demande au ministre des secours pour combler ces gares d'eau et refaire le pont de la Mulatière, toute l'espérance des actionnaires et qui a été détruit au moment où l'on commençoit à en jouir. La veille qu'il a été emporté je fus me promener dessus et admirer le coup d'œil de ce pont, la vue de la chaussée d'un côté, de l'autre les coteaux d'Oullins, de Sainte-Foy, le cours du Rhône et de la Saône. Le pauvre M. de Laurencin passoit sa vie sur ce

(1) Antoine Fay, seigneur de Sathonay, prévôt des marchands de 1779 à 1784.

(2) M.^{me} de Meximieux à M.^{me} de Franquières. — Meximieux, 20 janvier 1779.

pont depuis six mois. Il a eu la fièvre tout l'été dans sa maison de Perrache. Sa femme n'a pas voulu y demeurer. Le voilà ruiné par tous ces désastres ¹. » Les prévisions de M^{me} de Meximieux furent heureusement trompées et les personnes qu'elle regardait comme ruinées s'enrichirent au contraire dans les spéculations de Perrache.

(1) M.^{me} de Meximieux à M.^{me} de Franquières. — Meximieux, 2 février 1783.

(A continuer.)

ANATOLE DE GALLIER.

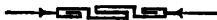
ÉTUDE HISTORIQUE

SUR

L'ANCIENNE ORGANISATION JUDICIAIRE

DE LA VILLE DE VALENCE.

(SUITE, voir les 32°, 33°, 34°, 35° livr.)



Malgré les protestations du syndic général des États de Languedoc et de Marie de Chambaud, vicomtesse de Privas, dont les droits se trouvaient diminués par la création du présidial de Valence, Louis XIII ordonna l'enregistrement de l'édit. La ville de Valence l'accueillit avec une grande faveur et elle affecta 21,000 livres aux dépenses de premier établissement du nouveau tribunal, dont Jacques de Simiane, sieur de Vènes ou d'Évènes, fut nommé sénéchal.

L'installation des officiers royaux fut faite deux ans après, le 10 novembre 1638, par de Lauson, intendant de Dauphiné, dans la maison du chanoine Rousset, destinée à servir provisoirement de palais de justice. Elle donna lieu à de nombreuses protestations de la part de l'évêque, de Louis de Dorne, son juge mage, de Denis Rollet, député du clergé, d'Henri de Garagnol, lieutenant général civil et criminel du bas Viennois et Valentinois, de Mathieu-Thomas de Vermenton, lieutenant général de la judicature de Valence, du juge mage de Die, du comte de Tournon, lieutenant général en Languedoc, de Pierre Colombat, lieutenant particulier au siège de Montélimar,

d'Étienne Crozat, greffier du bailli de Valence. Un arrêt du conseil d'État, du 9 avril 1639, rejeta toutes ces oppositions, sauf celle de l'évêque de Valence et Die, qui fut renvoyée au conseil privé ¹.

Les juges du présidial devaient être au nombre de sept pour statuer en dernier ressort, mais cinq suffisaient pour prononcer sur les demandes en récusation.

Ces officiers royaux étaient à peine installés que des conflits d'attributions et de préséances surgirent entre eux et les officiers de l'évêque. Helain Serre, chanoine du Bourg et official de Valence, ayant voulu présider, dans l'église des Cordeliers, l'assemblée électorale des consuls de la ville, fut emporté hors de l'église par ordre des officiers du présidial. Quatre de ces officiers furent poursuivis à raison de cet acte de violence et condamnés par le conseil d'État à 100 livres d'amende. Pareille condamnation n'arrêta pas les empiètements du nouveau siège, sans cesse préoccupé de faire triompher le triple principe des cas royaux, de la prévention et de la compétence *ratione loci* ².

Pierre-André de Leberon, alors évêque de Valence, ne put se résigner à subir les atteintes portées à son autorité temporelle; il lutta avec une persévérance et une énergie telles qu'il s'aliéna le chapitre, le corps de ville et le présidial. Aussi lit-on, dans un mémoire adressé par ces trois corps au cardinal Richelieu, « que ce prélat, depuis vingt-cinq ans, a ruiné » Valence et Die en procès; qu'il s'est brouillé avec le gouverneur de Valence et de Die, avec le duc de Créqui, le connétable de Lesdiguières, le premier président Frère, et qu'il a » interdit le confesseur de la révérende sœur Marie Teyssonnier, » qu'il appelloit mère du présidial, et lui a défendu de ne la » plus confesser, à peine d'excommunication ³ ».

Ces griefs étaient sans doute exagérés, car Louis XIII dé-

(1) *Inventaire sommaire des archives départementales de la Drôme*, 1^{er} vol., B. 4, 5, etc.

(2) *Invent. somm. des arch. départ. de la Drôme*, B. 4, 5, 6, 7, etc.

(3) *Inventaire sommaire précité*, B. 4, 5, 6, etc.

clara, le 23 mai 1639, qu'en établissant le présidial de Valence il n'avait pas été dans son intention de diminuer en aucune façon la juridiction des baillis et juges de l'évêque, soit en matières civiles et criminelles, soit en matière de police et autres ¹. Les officiers de la sénéchaussée et du présidial se pourvurent au conseil contre cette déclaration et ils obtinrent une ordonnance, le 16 juillet suivant, qui leur permit d'assigner l'évêque pour la faire rapporter. Le conseil éluda la question et renvoya les parties au grand conseil. Pendant que ces contestations étaient soumises à l'autorité supérieure, les juges royaux de Valence furent assimilés à ceux du bailliage et siège présidial de Beauvais et ne conservèrent qu'une juridiction restreinte. Le parlement de Grenoble enregistra avec empressement les lettres patentes de 1639 et fit des offres avantageuses pour obtenir du Gouvernement la suppression du tribunal valentinois ; mais un arrêt du conseil d'État, du 21 juillet 1640 ², le débouta de ses offres, avec défenses de prendre connaissance des jugements présidialement et prévôtalement rendus par les officiers de ce siège. Dès le mois de juin 1639 un édit, enregistré le 19 décembre suivant, avait augmenté le nombre de ses membres d'un conseiller lieutenant principal, de trois conseillers laïques et d'une chancellerie, composée d'un conseiller notaire et secrétaire, d'un conseiller audiencier, d'un conseiller contrôleur, d'un commis à l'audience, d'un chauffe-cire, d'un huissier et enfin de 20 procureurs postulants, outre ceux de l'édit de création.

Les lettres patentes et les arrêts que nous venons d'analyser ne mirent pas un terme aux empiètements réciproques des juridictions épiscopale et royale et aux embarras qu'entraînait cette double justice dans la cité. Des plaintes réitérées furent adressées au roi, et un arrêt du grand conseil, portant règlement entre les officiers royaux, l'évêque et les officiers de sa justice, décida,

(1) *Recueil d'édits*, collection Giroud, aux archives de la Drôme.

(2) Archives de la Drôme.

le 26 mars 1641, que la police et la justice ordinaire des villes de Valence et de Die et des terres qui en dépendaient appartiendraient à l'évêque ¹. Ce prélat avait deux juridictions dans chacune des deux villes : l'une composée d'un juge mage, d'un lieutenant, d'un procureur fiscal et d'un greffier, et l'autre d'un juge d'appaux et autres officiers ; mais, selon les cas, on appelait de ces juges épiscopaux au présidial de Valence ou au parlement de Grenoble. Le même arrêt maintint les juges royaux dans l'exercice de leurs charges, leur attribuant la connaissance, en matière criminelle, de tous les cas royaux et prévôtaux privativement aux juges de l'évêque, et, en matière civile, de tous droits et lettres royaux, causes et privilèges de l'université, exécutions d'arrêts, mandements et commissions ². D'autres dispositions fixaient le rang que les officiers royaux et les officiers épiscopaux devaient occuper dans les assemblées générales pour l'élection des consuls et autres officiers de ville. La présidence de ces assemblées appartenait à l'évêque. En cas d'absence, il était remplacé par le lieutenant général ou par le plus ancien officier du présidial.

Cet arrêt ne satisfait pas l'évêque Charles-Jacques de Leberon, et un an après, le 26 mars 1642, il en obtint l'annulation par l'influence de Richelieu, qu'il avait su circonvenir lors de son passage à Valence ³ pour se rendre dans le Roussillon, dont Louis XIII, d'après les conseils du cardinal ministre, avait entrepris la conquête. La transaction imposée par Richelieu portait : « que le présidial aurait la connaissance des cas » royaux, des sacrilèges avec effraction et des appellations des » juges d'appaux de l'évêque pour les terres relevant de l'évêché » tant en matière civile qu'en matière criminelle. Quant aux » appellations des juges mages de Valence et de Die et de

(1) Archives de la Drôme, *Recueil d'édits et Invent. sommaire*, série B.

(2) *Recueil d'édits*, aux archives de la Drôme.

(3) Le dernier février 1642.

» toutes les autres terres et patrimoines de l'évêque, elles ressortaient nûment au parlement de Dauphiné ».

A peine Richelieu fut décédé que les habitants de Valence firent cause commune avec le présidial et protestèrent contre la transaction de 1642, que les officiers de ce tribunal avaient été contraints de passer en présence et par le commandement absolu du cardinal, et dont il est notoire, disait la protestation, « que » le respect et l'autorité ne pouvaient point recevoir de contradiction dans le royaume ¹ ».

Quoique combattue avec force par l'évêque, réclamant l'exécution du traité solennel de 1456, cette protestation fut accueillie le 7 mars 1647 ². Un arrêt du conseil d'État remit les parties au même état qu'elles étaient avant la transaction du 16 mars 1642, et les arrêts du grand conseil des 27 mars et 8 avril 1641 durent être exécutés suivant leur forme et teneur. En conséquence, les officiers de la sénéchaussée et siège présidial connurent des causes tant civiles que criminelles des docteurs, régents, écoliers et suppôts de l'université et des appellations qui étaient relevées des juges des évêchés de Valence et de Die, tant pour la police ordinaire que pour contraventions aux règlements généraux et particuliers. Jacques de Leberon se plaignit de l'établissement du présidial et en demanda le transfert dans une autre ville ³. Cette demande fut soumise à un arbitrage et définitivement repoussée par le conseil d'État ⁴ et par une décision solennelle des chambres réunies du parlement de Grenoble, le 22 mai 1649. Malgré tous les efforts de l'évêque de Valence, un arrêt du conseil privé, du 9 mars 1659, confirma les deux arrêts du conseil d'État ⁵ et, néanmoins, ordonna que l'évêque assisterait, si bon lui semblait, à toutes les assemblées

(1) LACROIX, *Invent. somm. des archives de la Drôme*, I, préface, p. 6.

(2) *Recueil d'édits*, p. 96, aux archives de la Drôme.

(3) *Procès-verbaux du clergé de France*, 1650, p. 603.

(4) *Id.*, *Id.*, p. 758.

(5) *Recueil d'édits*, p. 102, aux archives de la Drôme.

tenues à l'hôtel de ville, qu'il les présiderait et qu'il recevrait, avec le lieutenant général ou tout autre officier du présidial, le serment des consuls. Cet arrêt ne mit pas un terme aux conflits entre les diverses autorités de Valence. De nouvelles difficultés surgirent et ne furent définitivement applanies qu'en 1658 ¹ par une transaction intervenue entre l'évêque Daniel de Cosnac, successeur de Leberon, les juges du présidial et la ville. Cet acte solennel confirma de nouveau l'arrêt de 1641; mais il attribua à l'évêque en toute propriété les offices de greffier civil héréditaire ancien alternatif et triennal de la sénéchaussée, du présidial et des conventions royaux de Valence ².

Par suite de cet accord, l'évêque de cour Daniel de Cosnac, auquel l'archevêque de Paris avait dû conférer le même jour le sous-diaconat, le diaconat et la prêtrise ³, vit ses finances s'améliorer; mais son autorité temporelle subit une diminution qui accrut celle du pouvoir royal, que Louis XIV allait bientôt rendre absolue.

Malgré l'étendue du présidial de Valence, ses nombreux officiers étaient peu occupés ⁴; aussi, dès 1640, une déclaration du roi, vérifiée au grand conseil le 6 mars 1641, leur attribuait la

(1) Le 20 juillet 1658. — *Recueil d'édits*, p. 104.

(2) *Recueil d'édits*, collection Giroud, p. 113.

(3) L'abbé de Choisy raconte que lorsque Daniel de Cosnac, attaché tour à tour au prince de Conti et à la maison de Monsieur, frère du roi Louis XIV, alla faire part de sa nomination à l'archevêque de Paris, il lui demanda de vouloir bien lui donner la prêtrise, à quoi le prélat ayant consenti, l'abbé de Cosnac lui dit : Monseigneur, je vous demanderai aussi le diaconat. L'archevêque le lui ayant promis encore, il lui demanda le sous-diaconat. Sur quoi le prélat lui répondit brusquement : Dépêchez-vous de m'assurer que vous êtes tonsuré, de peur que dans cette disette de sacrements vous ne remontiez jusqu'à la nécessité du baptême. (MICHAUD, *Biographie universelle*, verbo *Cosnac*.)

(4) Des lettres patentes du 6 mai 1645 attribuèrent à la sénéchaussée la connaissance des causes civiles et criminelles des officiers et soldats de la citadelle et des quatre capitaines de quartier de la ville. (*Recueil de chartes*, aux archives de la Drôme, B. 628.)

juridiction des conventions, style rigoureux et clameurs des causes du bas et haut Vivarais, donnée en 1632 aux judicatures royales d'Annonay et de Villeneuve-de-Berg ¹. Cette déclaration leur attribuait de plus les appels des sentences des juges royaux de tout le Vivarais, « ainsi qu'en connaissaient le sénéchal et siège présidial de Nîmes ² ». Deux ans après, en 1642, huit officiers du présidial de Valence furent établis à Villeneuve-de-Berg, et le 23 décembre 1643 on créa à Privas une chambre présidiale civile et criminelle pour décider de tous les procès des habitants du Vivarais, à la charge par les officiers du présidial de Valence de payer 66,000 livres au trésorier de l'épargne. Cette extension n'eut qu'une durée très-restreinte. En 1646 un arrêt du conseil du roi créa, aux lieu et place de la chambre de Privas, une sénéchaussée, un siège présidial et une maréchaussée du bas et haut Vivarais à Villeneuve-de-Berg, distincts de ceux de Valence, de Nîmes et du Puy, mais formés des officiers de justice établis à Valence. En même temps deux conseillers honoraires, un conseiller lieutenant de robe courte du sénéchal et sept conseillers laïques furent établis. C'était l'époque où l'on multipliait les offices de judicature pour accroître les ressources du trésor public.

L'organisation de 1646 ne dura pas trois ans. Un édit de 1649 remplaça le Vivarais sous la juridiction du présidial de Nîmes, et les magistrats de Valence reçurent comme indemnité une augmentation de 40,000 livres sur leurs gages ³.

(1) La judicature royale d'Annonay se composait de deux conseillers, d'un juge de clameurs et conventions, d'un greffier garde-scel de clameurs, d'un greffier des appellations et présentations criminelles, de dix procureurs postulants et de dix huissiers exploitants. Celle de Villeneuve-de-Berg, formée comme celle d'Annonay, avait quatre conseillers au lieu de deux. Ces tribunaux jugeaient en dernier ressort jusqu'à la somme de 50 livres et de 40 sols de rentes. Les appellations de leurs sentences ressortissaient au présidial de Nîmes et, pour les sommes excédant le pouvoir des présidiaux, au parlement de Toulouse. (Édit de septembre 1632, aux archives de la Drôme.)

(2) LACROIX, *Inventaire sommaire des archives départementales de la Drôme*, B. 24 à 30.

(3) *Id.*, B. 25, p. 9.

Cette indemnité ne pouvait les satisfaire : ils adressèrent une requête au roi pour être remis en possession du ressort du Vivarais, qui leur avait été enlevé pendant les troubles de Paris et la minorité de Sa Majesté. Ils y faisaient valoir leur proximité des lieux, leur nombre de trente officiers, non compris le prévôt, son lieutenant et vingt archers, et la multiplicité des crimes qui se commettaient dans un pays « où presque pas un habitant ne marche sans armes à feu ¹ ».

Leurs motifs ne furent pas admis : les offres bursales des États du Languedoc l'emportèrent sur toute autre considération, et le Vivarais cessa d'être placé sous la juridiction de la sénéchaussée et du siège présidial de Valence. Ni pendant la minorité si troublée de Louis XIV, ni pendant les années de prospérité et de gloire qui suivirent, il ne fut apporté aucun changement à l'organisation judiciaire de la même ville, et nous n'avons d'autre fait important à signaler, pendant cette période, que les belles ordonnances de Daguesseau sur l'administration de la justice, l'extrême misère de 1675 en Dauphiné et l'impolitique et déplorable révocation de l'édit de Nantes. « Je ne puis plus différer, écrivait en 1675 le duc de Lesdiguières, gouverneur du Dauphiné, à Colbert, de vous faire savoir la misère où je vois réduite cette province. Il est assuré, Monsieur, et je vous en parle pour en être bien informé, que la plus grande partie des habitants de ladite province n'ont vécu pendant cet hiver que de pain de glands et de racines, et que présentement on les voit manger l'herbe des prés et l'écorce des arbres. Je me sens obligé de vous dire les choses comme elles sont, pour y donner après cela les ordres qu'il plaira à S. M. ². »

Quant à la révocation de l'édit de Nantes, ses désastreuses conséquences furent d'autant plus sensibles à Valence que

(1) LACROIX, *Invent. somm. des archives départ. de la Drôme*, série B.

(2) *Correspondance administrative sous Louis XIV*, recueillie par DEPPING, t. III, p. 265.

Daniel de Cosnac n'avait pas attendu cette révocation pour faire détruire à ses frais les temples protestants dans son diocèse ¹.

Nous arrivons aux années malheureuses du règne de Louis XIV. Pour faire face aux frais de la guerre, ce prince est obligé non-seulement d'aliéner ses domaines, terres et seigneuries ², mais encore de créer une multitude d'offices aussi onéreux au public qu'ils étaient inutiles. Il érigea en titres d'offices héréditaires les emplois municipaux pour les vendre le plus cher possible soit à des particuliers, soit aux villes elles-mêmes ³, et il créa des charges de lieutenant général, de procureur du roi, de greffiers, de commissaires et huissiers de police dans toutes les villes où il y avait une juridiction royale ⁴. La création d'officiers municipaux, renouvelée depuis dans des moments d'embarras du fisc ⁵, n'était pas de nature à préoccuper Guillaume de Champigny, évêque de Valence; mais la création d'offices de justice était trop contraire à ses droits pour qu'il pût l'accepter. Il adressa donc une supplique au roi pour être maintenu en possession et jouissance de la police de la ville et des faubourgs de Valence, comme lui et ses prédécesseurs en avaient joui jusqu'alors, d'après les concessions des empereurs et des rois ⁶. Louis XIV fit droit à cette demande, et des lettres patentes du 10 septembre 1700 ⁷ ordonnèrent que les

(1) *Mémoires de Cosnac*, t. I, p. 425, et *Correspond. administ.*, t. IV, p. 14.

(2) Édits de mars 1695 et d'avril 1702. — SALVAING DE BOISSIEU, *Usage des fiefs*, II, p. 150.

(3) AUG. THIERRY, *Hist. du Tiers-État*, p. 277. — Arrêt du conseil du 5 décembre 1693, édits de mars 1702, de mai suivant et de septembre 1705. (*Recueil général des anciennes lois*, XX, p. 158, 203, 408, 410 et 492.)

(4) Édits d'octobre et de novembre 1699.

(5) AUG. THIERRY, *Histoire du Tiers-État*, p. 280.

(6) *Recueil de chartes*, archives de la Drôme, B. 628.

(7) *Recueil de chartes*. Ces nouveaux droits comprenaient la connaissance des statuts et règlements des manufactures, l'exécution de la loi du mois d'août 1699 concernant le trafic des blés et autres grains, le port d'armes, les assemblées illicites, etc.

nouveaux droits de police attribués aux officiers royaux seraient réunis à ceux des officiers de l'évêque, à la charge par ces derniers de prendre des provisions du grand sceau. La juridiction de la police attribuée à l'évêque fut ainsi étendue, mais elle dut être exercée au nom du roi.

A cette époque, la création de nouveaux offices de judicature à Valence était d'autant moins nécessaire que les juges du présidial étaient l'objet d'une sévère réprimande de la part du chancelier de Pontchartrain pour le manque d'assiduité aux audiences. « Messieurs, je suis informé, leur écrivit-il le 29 » janvier 1701, que la plupart de ceux qui composent votre » compagnie négligent de faire leurs fonctions, qu'ils manquent » presque toujours aux audiences et qu'on est obligé d'appeler » des avocats du siège pour remplir le nombre de juges qui est » nécessaire pour juger présidialement. Je vous avoue que je » suis surpris que dans un corps composé de trente officiers il » s'en trouve si peu qui s'attachent à remplir leurs devoirs, et » je ne puis me dispenser de vous dire que si vous n'êtes pas » plus assidus, je feray retrancher les gages de ceux qui par » leur absence donneront lieu à ce désordre ¹. »

Les temps sont heureusement changés. Par leur assiduité et leur zèle les membres actuels du tribunal d'arrondissement de Valence suffisent largement à l'expédition des nombreuses affaires qui leur sont soumises, et on ne saurait méconnaître que la justice, de nos jours, est mieux et plus brièvement rendue que sous le règne du grand roi.

Les successeurs de Guillaume de Champigny, Jean de Castellan, ancien précepteur des enfants de France, Alexandre de Milon, François de Grave et Gabriel de Messimy, comte de Lyon, acceptèrent l'état de choses établi au commencement du XVII^e siècle, et il a subsisté, sans modifications dignes d'être rappelées, jusqu'à la Révolution. Remarquons cependant que le droit de recevoir le serment des officiers municipaux passa de

(1) DEPPING, *Correspondance administrative*, II, p. 344.

l'évêque ¹ aux officiers royaux par une déclaration du 12 mai 1766. Cette déclaration fut suivie, le 3 juillet 1769, d'un arrêt de règlement portant « que le lieutenant général en la » sénéchaussée de Valence et, en cas d'empêchement, le » premier officier du présidial présiderait les assemblées des » notables, recevrait le serment des officiers municipaux et » connaîtrait des causes y relatives ». Malgré cet arrêt, l'évêque François de Grave voulut, en 1778, contester aux magistrats royaux le droit de présider les assemblées des notables de la ville et au procureur du roi le droit d'y remplir les fonctions de ministère public ; mais il fut débouté de sa prétention par arrêt du parlement, le 26 mars 1779 ².

Cinq ans plus tard, François de Grave eut de nouveau à lutter contre les officiers de la sénéchaussée et du siège présidial, qui voulaient investir l'administration municipale de la juridiction de la police de la ville et connaître des appellations des jugements de police ³. L'évêque fit valoir qu'il avait seul la justice haute, moyenne et basse dans toute l'étendue de Valence et du comté, que la police lui appartenait en conséquence et que la ville l'avait formellement reconnu le 2 juillet 1677. Il fit valoir encore que si, en 1697, un de ses prédécesseurs, Bochart de Champigny, avait accordé au corps municipal la faculté de fixer la taxe du pain, de la viande et du poisson, c'était sous la réserve de la connaissance par son juge mage des contraventions aux règlements municipaux, et que, lors de la création des offices de lieutenants généraux, procureurs du roi, commissaires et huissiers de police dans les temps les plus malheureux de la monarchie ⁴, ces offices avaient été acquis par l'évêque

(1) Ce droit avait été confirmé par un arrêt du conseil privé le 9 mars 1657 et par une transaction du 20 juillet 1658.

(2) *Arrêts du parlement de Grenoble*, aux archives de la Drôme.

(3) Mémoire de 1785 en réponse à la demande du présidial des 24 juillet et 4 septembre 1784 (archives de la Drôme).

(4) Édits des mois d'octobre et de novembre 1699.

de Valence¹. En conséquence, Mgr de Grave demandait que son juge-mage, son lieutenant et son juge des appeaux fussent maintenus dans le droit de connaître en première instance de toute matière de justice, de quelque nature qu'elle fût, sauf l'appel immédiat au parlement. La difficulté traîna en longueur; et elle dura encore lorsqu'en 1788 éclata la lutte bien autrement grave entre le ministère et les parlements, qui devait amener la suppression de toutes les cours souveraines et la ruine de l'antique monarchie. Les causes de cette lutte remontaient à la révolution judiciaire opérée, en 1771, par le chancelier Maupeou. Tous les parlements de France, ayant renouvelé à cette époque l'étrange doctrine de l'unité et de l'indivisibilité des cours souveraines, furent dissous et remplacés par des conseils supérieurs². Tous les tribunaux du royaume prirent part à cette lutte et une violente réaction ne tarda pas à se produire contre les réformes de 1771. Plusieurs d'entre elles cependant étaient sages et utiles; mais elles dépouillaient les magistrats de la propriété de leurs offices, elles violaient le principe de l'inamo-

(1) Arrêt du conseil du 24 août 1700 (archives de la Drôme).

(2) Édit de février 1771 (ISAMBERT, *Anciennes lois*, XXII, p. 512). — Le parlement de Grenoble fut dissous le 7 novembre 1771 (PALLIAS, *Éphémérides dauphinoises*). Dès le mois de mars ce parlement protesta contre l'édit de création des conseils supérieurs et représenta « en des très-humbles et très-respectueuses remontrances que les dispositions dudit édit étoient contraires aux lois et aux maximes du royaume, à l'ordre solennellement observé, à l'intérêt du peuple et au bien même de la justice, et que toute la cour trahiroit son devoir et contreviendrait à la loi de son serment si elle se permettoit d'avouer et de reconnoître comme parlement et cour supérieure ou de justice toute assemblée de juges établis et substitués au parlement de Paris (*Recueil d'édits*, 23 mars 1771). Loin d'avoir égard à ces remontrances, le chancelier Maupeou fit rendre en octobre deux nouveaux édits portant : l'un suppression du parlement de Dauphiné et l'autre création d'office du nouveau parlement, composé d'un premier président, de 4 présidents, 3 conseillers présidents, 3 conseillers clercs, 30 conseillers laïques, 1 procureur général, 2 avocats généraux et 3 substitués (*Recueil d'édits*, XXV). Le 11 octobre 1771, des lettres patentes fixèrent les gages des magistrats, qui ne pouvaient être saisis et qui supprimaient toute rétribution réclamée aux parties sous les noms d'épices, vacations et autres.

vibilité de la magistrature, elles supprimaient tout contrôle des actes du pouvoir des ministres. On n'y vit qu'un attentat du despotisme, préparé par un intrigant à l'aide d'une courtisane¹. Vainement Voltaire proclama l'opportunité des réformes du chancelier Maupeou; cette fois la France ne fut pas de son avis².

Moins de trois ans après, Louis XVI, cédant aux vœux de l'opinion publique, crut faire acte de bienvenue en rétablissant les parlements³; mais il les trouva aussi rebelles à la faveur qu'à la disgrâce. Aigris sans retour, ils semblèrent prendre à tâche, par leurs remontrances opiniâtres, d'empêcher toute réforme utile dans l'administration et le gouvernement du pays, et ils demandèrent la convocation des États généraux, qui devaient les supprimer. Le parlement de Grenoble avait pris l'initiative en suppliant le roi, dès le 28 août 1778, d'ordonner la réunion des États de la province « et de rétablir ainsi » l'ancienne forme d'administration, aussi avantageuse au service du roi que chère à ses sujets⁴. Louis XVI, déférant à ce vœu, avait créé pour le Dauphiné une assemblée provinciale, semblable à celle qui venait d'être établie dans le

(1) DE TOCQUEVILLE, *Histoire philosophique de Louis XV*, II, p. 486.

(2) VILLEMMAIN, *Cours de littérature française*, III, p. 317.

(3) Celui de Dauphiné rétabli par édit d'avril 1775, enregistré le 2 mai (ISAMBERT. *Anciennes lois*, XXIII, p. 43, et PALLIAS, *Éphémérides dauphinoises*). On lisait : « Notre parlement de Grenoble ayant éprouvé, en 1771, les » mêmes événements que nos autres cours, il est de notre bonté et de notre » justice de lui accorder la même faveur dont jouit déjà la plus considérable » partie de nos parlements, par la réunion de tous leurs membres. Notre province de Dauphiné verra avec satisfaction le retour de ses anciens magistrats » et sa reconnaissance ne servira qu'à augmenter, s'il est possible, l'amour et » le zèle dont elle a donné tant de preuves pour la personne de ses souverains » et le bien de leur service. A ces causes nous avons révoqué et révoquons » l'édit du mois d'octobre 1771. » (*Recueil d'édits*, XXV.)

(4) BERGER, *Le parlement de Dauphiné*, p. 95.

Berry ¹ ; mais des difficultés surgirent au moment de l'exécution et elle ne fut pas convoquée ².

De nouvelles sollicitations de la part du parlement de Grenoble aboutirent, en 1787, à la création d'une assemblée provinciale en Dauphiné ³. Le parlement enregistra le 11 août 1787 l'édit du mois de juillet précédent, mais avec de nombreuses réserves et en réclamant la convocation des anciens États. Le règlement sur la tenue des assemblées provinciales fut publié au mois de septembre suivant, sans avoir été au préalable soumis au parlement. La chambre des vacations déclara alors que l'édit de juillet était contraire aux intérêts de la province et fit défense aux communautés de l'exécuter ⁴. A sa rentrée, le parlement confirma cette décision et adressa de vives remontrances, que le gouvernement fit casser par arrêt du conseil, le 1^{er} mai 1788 ⁵.

Le 8 du même mois, dans un lit de justice tenu à Versailles, le roi fit enregistrer six édits contenant des réformes radicales pour l'organisation de la justice et exilant les parlements. Celui de Grenoble persista néanmoins à se réunir jusqu'au 7 juin. Ce jour-là avait été fixé pour l'exécution des lettres de cachet contre les magistrats rebelles. Un soulèvement général éclata à Grenoble et dans les campagnes. Le peuple envahit l'hôtel du gouverneur, le duc de Clermont-Tonnerre, et le menaça de le pendre au lustre de son salon, s'il s'opposait à la réunion des membres du parlement. Le gouverneur dut céder à l'insurrection victorieuse, et les magistrats remontèrent sur leurs sièges; mais la nuit suivante, après avoir rédigé de nouvelles remontrances, ils partirent séparément pour l'exil que le roi leur

(1) Ordonnance du 25 avril 1779. (ISAMBERT, *Anciennes lois*, XXVI, p. 75.)

(2) DELAVERGNE, *Assemblées provinciales*, p. 375.

(3) Édit de juillet 1787. — BERGER, *Le parlement du Dauphiné*, p. 86.

(4) *Id.*, p. 97.

(5) *Journal pour servir à l'histoire du XVIII^e siècle*, III, p. 149.

avait assigné¹. La chambre des vacations resta seule chargée de rendre la justice. Telle fut la journée du 7 juin, connue à Grenoble sous le nom de *Journée des tuiles*, « parce que les tuiles pleuvaient du haut des maisons sur les soldats² ».

Les remontrances du parlement portaient : « Sire, nous élevons vers votre trône nos voix gémissantes au sein d'une ville consternée qui a vu avec effroi le moment où elle allait devenir le tombeau de tous les habitants. Votre Majesté ne pourra pas apprendre sans attendrissement que l'effervescence des esprits a son principe dans la publication des lois nouvelles, qu'on vous a représentées comme un bienfait pour vos sujets, tandis qu'elles en consommeraient la ruine.

» Nous ne retracerons pas les inconvénients et les dangers de ces lois funestes; nous ne pourrions qu'affaiblir l'idée que doivent vous en donner les protestations de toutes vos cours, la réclamation générale de vos provinces, l'opposition unanime de tous les ordres, les alarmes de chaque citoyen. Une nation qui ne respire que pour la gloire et le bonheur de ses rois et pour la prospérité de l'État, ne peut se tromper tout entière sur les causes qui assurent ou compromettent de si grands intérêts.

» Vos peuples sont effrayés des actes d'autorité qui se multiplient; ils vous conjurent de les garantir de l'oppression; vos provinces vous demandent le maintien de leurs lois et de leurs immunités; toute la nation se réunit pour solliciter de votre justice la convocation des États généraux³. »

Le 14 juin, les trois ordres s'assemblèrent à l'hôtel de ville pour adhérer aux protestations du parlement; ils arrêtèrent qu'ils se réuniraient de nouveau le 21 juillet suivant, sans convocation royale. Le Gouvernement voulut s'opposer à cette réunion; mais, au jour fixé (le 21 juillet 1788), six cents membres des trois ordres se rendirent la nuit à Vizille, où ils se consti-

(1) MARTIN, *Hist. de France*, I, p. 609.

(2) BERGER, *Le parlement de Dauphiné*, p. 28.

(3) ISAMBERT, *Anciennes lois*, XXVIII, p. 582.

tuèrent en assemblée malgré la cour ¹. Le comte de Morges fut nommé président et Mounier, juge royal à Grenoble, secrétaire. « Messieurs, dit le président, la cause publique nous rassemble; vous avez à délibérer sur le sort de cette province et sur les moyens de maintenir la constitution de l'État. Nous connaissons les vues bienfaisantes de Sa Majesté et son amour pour ses peuples. La sagesse de vos délibérations la déterminera, sans doute, à accueillir vos justes représentations. »

Ces représentations commençaient ainsi : « Sire, les limites qui séparent la monarchie du despotisme sont malheureusement faciles à franchir. Le despotisme s'établit quand le monarque emploie, pour faire exécuter ses volontés particulières, la force publique, dont il n'a reçu le dépôt que pour faire observer les lois. Les nouveaux édits, transcrits militairement sur les registres des tribunaux, ne peuvent être appelés lois et ne présentent que l'abus du nom sacré du prince..... Les ministres de Votre Majesté n'ont pas craint de multiplier à l'excès le nombre des officiers dans les tribunaux inférieurs, de surcharger le peuple du poids de leur salaire et de l'augmentation effrayante des frais de justice ². »

Faisant ensuite allusion à la création des grands bailliages et de la cour plénière, les États disaient : « Un petit nombre d'hommes méprisés, en prenant place dans les nouveaux tribunaux, n'ont fait qu'en compléter l'infamie. Sire, nous supplions Votre Majesté de retirer les nouveaux édits du mois de mai 1788, de rétablir les tribunaux dans toutes leurs fonctions et de rappeler les magistrats du parlement de Grenoble, qui, en résistant à vos ministres, ont mérité des éloges et non pas votre disgrâce ³. »

Ces remontrances se terminaient par l'expression du vœu que

(1) THIERS, *Hist. de la Révolution franç.*, I, p. 12.

(2) LABROQUE, *Recueil des cahiers de 1789*.

(3) *Idem*.

les États généraux et ceux de la province fussent convoqués incessamment. « C'est dans les États généraux du royaume, Sire, que vos sujets de Dauphiné s'empresseront de donner l'exemple à leurs compatriotes de l'amour et de la fidélité, avec le dévouement des anciens François dans les assemblées nationales; ils offriront corps et biens à Votre Majesté. » Telles furent les menaçantes représentations de l'assemblée de Vizille. Jusqu'alors on avait vu des résistances locales, des émeutes populaires : ce jour-là on vit la souveraineté en acte pour la première fois¹.

(1) MARTIN, *Hist. de France*, XVI, p. 609.

(A continuer.)

E. FAYARD.

ANNALES

DE

LA VILLE DE ROMANS

PENDANT LES GUERRES DE RELIGION

de 1549 à 1599.

(SUITE, voir les 32^e, 33^e, 34^e et 35^e livraisons.)



3 juillet. — L'armée réunie à Romans sous les ordres du comte d'Ourches, lieutenant du baron de Gordes, part pour aller à Die. Elle se composait d'environ 800 chevaux et 900 hommes de pied, et traînait avec elle des vivres et des munitions de guerre.

16 septembre. — La compagnie de M. de Chevrières se présente devant la ville; on ne veut pas la recevoir; elle va loger à Mours.

Lettre d'Henri III « à ses chers et bien amez les consuls, manants et habitants de Romans » :

« Chers et bien amez, nous vous mandons et ordonnons de prendre garde à la seurté de votre ville plus soigneusement que jamais et ne souffrir que aulcungs s'en emparent contre et au préjudice de notre service, soulz quelque couleur et prétexte que ce soit; ne laissant entrer en icelle troupe de cavalliers ny compagnie de genz de guerre à pied sans sauf conduyct et

passerport signé de notre main ; observant aussi ceulx qui passeront et ce qui se mènera et fera aux environs de vous , affin de n'estre surprins , comme scavons assurances que aulcungs de mes sujets mal affectionnez à la tranquillité de notre royaume y ont de longuement fait et désigné entreprise.

» Donné à Paris , le xvi^e jour de septembre 1575.

» HENRY. »

Cette lettre était accompagnée de la suivante :

« Messieurs les consuls, vous trouverés avec la présente la lettre que le roy vous escript, suivant laquelle vous aurez l'euil à la garde et seureté de votre ville. L'occasion de ladite lettre est que Monsieur le duc d'Alençon s'en est allé de la cour et ne sait ce qu'il est devenu. Je vous prie dhabondant faire si bon guet qu'il ne vous puisse mesadvenir ; et en cet endroit je me recommande à voz bonnes graces , priant Dieu , Messieurs les consuls , vous donner très-bonne et longue vie.

» A Valence, le xxiii septembre 1575.

» Faites incontinent porter le paquet à Grenoble.

» Votre entièrement meilleur amy,

» GORDES. »

29 septembre. — Le baron de Gordes vient à Romans. Il demande pour l'entretien de ses troupes une imposition de 20 livres par feu.

29 septembre. — Henri III écrit aux maire , échevins, manants et habitants de Romans pour leur faire connaître son dernier édit de pacification, « dont il espère un infini bien ».

1576

Avril. — Pendant que le baron de Gordes assiégeait le château de Morestel , les huguenots des Montagnes , pour faire

diversion à ce siège, vinrent, avec environ deux cents chevaux, s'embusquer à l'entrée du Péage, vers la Maladrerie, dont ils dévastèrent la chapelle. Trente braves soldats, sortis du Péage, tombèrent dans le piège et furent massacrés. Le lendemain, 150 hommes de la garnison de Romans allèrent jusqu'au pont de la Maladière, mais n'osèrent passer outre, de crainte de la cavalerie.

8 octobre. — Lettre de Jean de Montluc, évêque de Valence, « à Messieurs les consuls et communauté de la ville de Romans » :

« Messieurs, vous avez, durant les guerres, faict si bien votre devoir pour le service du roy, que je ne vouldrois croire que le corps de votre ville, ny vous qui en avez la charge vou-lussiés contrevénir à ce qui en a esté faict en si grande et meure délibération pour la conservation de ce royaume, le repoz et soulagement des paoures subjects tant affligés, et n'ay point pensé que la faulte vienne d'ailleurs que des cappitaines qui, durant les troubles, ont heu la conduite du peuple, lesquels pourroient bien, s'ils le vouloient, faire contenir le petit nombre qu'il y a de ceulx qui vouldroient toujours pescher en eau trouble comme l'on dict ¹, et ne puis faire de moings que de dire aussi que Messieurs de la justice y font très mal leur devoir, à cella pouvés beaucoup vous ayder, si pour votre décharge vous sommieez et lesdits sieurs de la justice et lesdits sieurs cap-pitaines de faire ce qu'ils doivent pour l'accomplissement de la voulante et intention de Sa Majesté, ce que je vous conseille, vous estant bon voisin et aussi comme je suis et serey tous-

(1) Comme le dernier traité de paix « obligeoit plusieurs chefs, de commandants qu'ils étoient en dernier lieu, d'aller reprendre leur premier métier de tailleur, de cordonnier et de laboureur pour gagner désormais leur vie, privés d'ailleurs de la liberté de piller et de vivre dans leur fainéantise aux dépens d'autrui, ce fut un prétexte et une raison pressante pour donner, comme ils firent bientôt, de nouvelles marques de leur mauvaise foy ».

jours en tout où vous me voudrés employer. Et sur ce me recommande bien affectueusement à votre bonne grace.

» Je prie Dieu vous donner, Messieurs, en santé ce que désirés.

» De Valence, le vi octobre 1576.



» Votre meilleur voisin et amy,

» MONTLUC, E. de Valance. »

Le juge et les capitaines de la ville furent sommés et requis par les consuls de faire leur devoir : ce qu'ils promirent de faire de tout leur pouvoir.

19 novembre. — Les consuls ayant appris, sur le rapport de M. le juge Guérin, le mécontentement de l'évêque de Valence sur ce que, à son passage à Romans, en revenant de Grenoble, on ne lui avait rendu aucun honneur, il est résolu que deux consuls, accompagnés de quelques autres notables, iraient à Valence afin de présenter au prélat des excuses « pour le général et le particulier, » et de lui offrir en cadeau quelques pièces de vin ou autre chose qu'on pourra penser lui être agréable.

1577

4 janvier. — Les huguenots s'étant saisis de nouveau de Livron et autres lieux, et ayant même commis plusieurs meurtres et ravages à Saint-Nazaire, il est décidé de veiller avec soin à la conservation de la ville et de mettre, pendant les troubles, ceux de la nouvelle religion en lieu de sûreté ou dans des maisons de catholiques, qui en répondront; mais que nul ne sera molesté.

A la même date, de Gordes adressa la note suivante :

« Messieurs les consuls, j'envoie labaz Monsieur Dhourche la présente porter pour les affaires qu'il vous fera entendre et

desquelles je vous prie le croire et lui obéyr tout ainsi que feriés à moy mesme, qui en ay telle fiance en vous que je ne ferés ceste plus longue que pour me recommander à voz bonnes graces et prier le Créateur qu'il vous doint, Messieurs les consuls, en santé longue vie.

» De Grenoble, le iiij janvier 1577.

» Votre entièrement meilleur amy,

» GORDES. »

4 février. — Le baron de Gordes accorde à la ville la faculté de percevoir un droit de 10 sols sur chaque charrette qui traversera le pont sur l'Isère, pour la mettre à même de subvenir aux dépenses qu'occasionnent la fourniture du bois, des chandelles, de la poudre, des munitions de guerre, l'entretien d'un sergent-major, les gardes des portes, les réparations des fortifications, etc. .

6 mai. — Un sieur Claude Choner avait la garde du château de Barbières lorsqu'il fut surpris par les religionnaires. Il vint se réfugier à Romans, couvert de blessures. Il fut question de l'arrêter pour lui faire rendre raison de ladite surprise. On se contenta de le consigner aux portes, en attendant les ordres du lieutenant général. Le château, du reste, fut repris par vingt soldats qui y étaient restés prisonniers et rendu aux catholiques.

31 mai. — A l'occasion du passage à travers la ville des régiments de Crillon, de Larche et de Martinière, descendant en Languedoc, il est arrêté que ces troupes ne passeront que par compagnie ; que pendant cette traversée les habitants tiendront leurs boutiques fermées, qu'ils se rendront en armes à leurs postes et aux portes de la ville ; que M. de Veunes et les capitaines se tiendront à la tête de leurs compagnies, « et que, aultrement, on offrira à ces régiments toute courtoisie et honneur de la part de ladite ville ».

Ces précautions étaient nécessitées par les excès que commet-

taient ces soldats. Plusieurs d'eux furent arrêtés au moment où ils vendaient des bestiaux qu'ils avaient volés.

Juillet. — La ville de Romans est obligée de payer 600 écus pour la rançon des consuls de Rochechinard et Bernard, qui avaient été capturés par les protestants sur la route de Valence, où ils se rendaient pour affaires de leur communauté.

22 juillet. — Sur l'ordre de M. de Moidieux, commissaire général des vivres, la ville de Romans est requise d'envoyer des bœufs, des moutons, des pains, du vin aux troupes de M. de Gordes, campées devant le Pont-en-Royans. Le siège de cette place ayant été soudainement levé, 4,500 pains portés à Saint-Nazaire aux frais de la ville restèrent sans emploi et furent vendus à vil prix.

6 août. — M. de Gordes, à son départ de Romans, s'est vivement plaint du peu de gardes qu'il a trouvés à la porte de Saint-Nicolas. Il commande d'y mieux tenir la main, autrement qu'il y pourvoira. Les capitaines sont priés de bien veiller à ce service et de prévenir qu'on fera murer les portes où le service sera mal fait.

29 septembre. — Lettre d'Henri III « à ses chers et bien amez les maire, échevins ¹, manants et habitants de la ville de Romans » :

« Chers et bien amez. L'une des choses qui plus nous donnoit d'ennui et sollicitude pendant la continuation des troubles et de la guerre, c'estoit la misère de nostre pauvre peuple, dont noz bonnes villes n'estoient exemptes tant pour se garder de surprinze que pour les despenses qui leur convenoit faire et supporter. Au moyen de quoy, Nous, comme père commun de tous nos subjects, avons bien voulu les réunir tous en notre obéyssance par le moyen de notre édict dernier de pacification, de l'observation et entretenement duquel nous espérons infiny

(1) C'était probablement une formule de chancellerie, car il n'existait pas alors à Romans un maire et des échevins, mais des consuls.

bien, et que la tranquillité publique, qui est le fondement de toute prospérité, sera establie en notre royaume, ainsy que désirons.

» Ce faict à Poictiers, le xxix^e jour de septembre 1577.

» HENRY. »

1578

1^{er} mars. — Les principales villes du Dauphiné s'étaient *liguées* pour refuser une troisième taille de 15 écus par feu jusqu'à ce que 1^o les trésoriers eussent rendu leurs comptes, 2^o que le pauvre peuple fût délivré de la tyrannie des gens de guerre, et 3^o que le clergé et la noblesse eussent contribué, comme de droit, aux dépenses nécessitées par la défense du pays. Les griefs étaient fondés et le but était louable. Mais ce ne fut bientôt qu'un prétexte. Par suite de l'esprit de révolte qui soufflait alors partout, quelques meneurs populaires s'emparèrent du mouvement, qui dès lors sortit des voies légales pour tomber dans la licence et le désordre ; il y eut même une sorte de *jacquerie*, contre laquelle réagirent la noblesse et la bourgeoisie, et que réprima sévèrement une commission envoyée par le parlement.

A Romans, un drapier¹ se mit à la tête des révoltés. Il s'em-

(1) Jean Serve, dit Pommier ou Le Paumier, originaire de Montrigaud, vint s'établir drapier à Romans, où il s'allia à deux honorables familles en épousant 1^o Antoinette Thomé, le 27 février 1560, et 2^o Marguerite Loyron, le 20 novembre 1562. De chacun de ces mariages il eut une fille : du 1^{er}, Monille, du 2^e, Enmonette. Au milieu des longs désordres causés par les guerres civiles, il parvint à capter la faveur populaire, dont il se servit pour usurper l'autorité dans la ville de Romans. Ses goûts militaires lui valurent de recevoir un coup d'arquebuse en 1575, dans une rencontre avec les huguenots, qui voulaient s'approcher du Bourg-du-Péage ; son ambition et sa vanité furent la cause de sa mort. Au reste, il sera rapporté dans le cours de ces annales plusieurs faits concernant Jean Serve, dit Pommier.

para des clefs de la ville, destitua les capitaines, fit appel aux populations des environs et, le 1^{er} mars, partit avec 4,000 hommes pour aller assiéger « le voleur Laprade et ses complices à Châteaudouble et pour mettre fin à ses voleries ». Il revint de cette expédition deux ou trois semaines après, sur l'assurance de punir les coupables que lui donna de Maugiron, à qui, du reste, le château se rendit peu de temps après.

7 mai. — La ville fait acheter à Lyon trois *gobeaux* d'argent pour être offerts à Laurent de Maugiron, lieutenant général du Dauphiné, à son entrée à Romans, où il n'arriva que le 1^{er} juin.

20 octobre. — Les chanoines de Saint-Barnard obtiennent de Robert de Lacroix, vice-légat d'Avignon, un monitoire au sujet de l'enlèvement de leurs titres, papiers, documents, joyaux, ornements, etc., ravis pendant les troubles.

12 novembre. — Laurent de Maugiron, se trouvant à Romans, fait convoquer une assemblée générale, où il révèle les complots de ceux de la R. P. R., et annonce que le sieur du Passage est chargé de nommer un surintendant pour la tuition et conservation de la ville, lequel, toutefois, n'aura pas connaissance de la justice et de la police, mais seulement des gardes.

1879

16 février. — Sur quelques plaintes des habitants de Romans, Laurent de Maugiron écrit une lettre très-affectueuse, disant qu'il veut être leur père et qu'il n'est point étranger à la province, où il a son bien.

6 avril. — Lettre d'Henri III aux consuls de Romans :

« Chers et bien amez, le tesmoignage que nous avons tiré par ci-devant de vostre fidelité et celluy qu'avons donné à tous nos sujets de nostre bonne intention à leur soulagement, par le soing continuel que y avons rendu depuis nostre advenement à ceste couronne, sans qu'ils ayent cogneu aultre voulante

en nous que de pourvoir, par le meilleur et plus prompt remède que faire se pourroit, à leurs griefs et doléances, n'ont peu permettre qu'aions prins aultres oppinions que d'une ferme persévérance en vostre debvoir et obeyssance accoustumées, en quoy nous avons esté encore de nouveau confirmé par ce que nostre amé et féal lieutenant général en nostre pays de Dauphiné, le sieur de Maugiron, nous a tesmoigné de vos personnes et efforts à l'entreprise de Châteaudouble sous vos autorités, et de la retraite et séparation des troupes qui y estoient assemblées aussilost fait qu'il l'a heu commandé, avec protestation d'ung chacung en général et particulier de nous vouloir toujours demeurer fideles et obeyssants subjects. Et d'autant que pour avoir esté faicte ladite assemblée sans nostre permission ou de nostre lieutenant général, vous pourriés craindre qu'il nous en demeure quelque malcontentement, nous vous promettons par les présentes que la mémoire de tous ces désordres advenus en cest endroit demeurera pour jamais esteinte et ensevelye, sans estre renouvellee en quelque sorte, ny par quelque moyen que ce soit; ne nous voulant souvenir y estre fait mémoire que du bon service que nous avons receu de vous et de nos subjects à la susd. entreprinse, dont nous savons tres bon gré; vous asseurant que en tout ce qui concerne le soulagement du peuple et dont nous serons requis pour cest effect, nous l'aurons tousjours en la plus grande recommandation que l'estat de nos affaires pourra porter.

» Donné à Paris, le vi^e jour d'apvril 1579.

» HENRY. »

27 avril. — On requiert à Romans des maçons et des pionniers pour coopérer à la démolition de Châteaudouble.

1^{er} mai. — Le conseiller Thomé est envoyé à Romans par de Maugiron. Il fait le règlement de police suivant :

« Est inhibé et deffandu à tous, de quelque estat et condition qu'ils soient, de jurer ou blasphémer le nom de Dieu, sur peyne de l'édict et autres arbitraires.

» Et si est enjoint et recommandé à tous les habitants de ceste ville ayant serviteurs ou aultres étrangers en leurs maisons d'en faire déclaration dans vingt quatre heures par devant Monsieur le juge de ceste ville, et après s'en déporter sellon que luy sera ordonné, sur peyne de cinquante escus d'amende. Et à tous estrangiers, gens sans adveu et autres vagabonds de vuyder la ville dans mesme delay, sur peyne de la hart.

» Est inhibé et deffandu à tous hosteliers, cabaretiers et aultres de recepvoir en leurs logis aucuns estrangiers, sans en venir faire déclaration aud. juge dans une heure apres que les estrangiers y seront arryvés, et de se saisir de leurs armes à feu, encore que lesd. estrangiers fussent parents et cogneux des hostes où ils logeront, sur peyne auxd. hostes d'un escu d'amende pour chascune fois qu'ils contreviendront.

» Pareillement est inhibé et deffandu auxd. habitants et aultres de sortir hors leurs logis, aller par la ville après la retraite sonnée, sortir hors la ville et se joindre aux troupes qui se pourroient assembler en quelque temps, heure ou occasion que ce soyt sans permission et conduite de leurs cappitaines.

» Est inhibé en oultre auxd. habitants se quereler et molester de faict et de parolle, pour quelque cause ou occasion que ce soyt, ains se retireront à justice, le tout sous peyne de bannissement. Ceulx qui servent à la guerre sans permission se retireront dans un mois en leur domicile, sur peyne de confiscation de leurs biens. »

19 mai. — Tous les habitants de Romans, chefs de famille, étaient classés par profession en quatre catégories, qui chacune élisait un consul. Chaque consul choisissait à son tour quatre conseillers, et tous ensemble formaient le conseil de la ville.

Les séances de ce conseil étaient publiques, et ceux qui le voulaient y assistaient dans une tribune, d'où trop souvent ils troublaient et influençaient les délibérations par de bruyantes démonstrations. Pour faire cesser ces désordres, le juge royal proposa à l'assemblée d'augmenter le nombre de ses membres

et expulser le peuple de la tribune. Cette proposition fut adoptée et le juge autorisé à choisir vingt membres supplémentaires. Un peu plus tard ladite tribune fut démolie sous prétexte de vétusté.

19-20 juillet. — La reine-mère, Catherine de Médicis, demeure deux jours à Romans pour entendre les plaintes et la justification du sieur Paumier, qui exerçait la charge de commandant de la ville sans l'autorisation du roi. Il répondit que le peuple l'avait élu, non contre le service de Sa Majesté, mais pour « la conservation du *pauvre peuple* et pour poursuivre ses justes remontrances contenues dans ses cahiers ».

La reine, ne se sentant pas en mesure de destituer ce chef démagogue, se contenta de lui commander, sous peine de la vie, de faire contenir le peuple en modestie, sans émotion, en attendant la résolution qu'elle comptait prendre à Grenoble ¹.

Sur la prière de la noblesse, elle fit enlever de Romans deux pièces d'artillerie, qu'elle ordonna de conduire à Lyon, de crainte que la ligue ne s'en servît.

Août. — Une lettre de la même princesse aux consuls et habitants de Romans, annonçant la convention de Montluel, est conçue en ces termes :

« Messieurs, combien que j'aye envoyé autant de l'impression qui sera avec ceste lettre enclauze au vibailly de S. Marcellin, pour la faire publier par tout le ressort, et que je m'asseure qu'il n'y faultdra; toutesfois, je vous ay bien voulu aussi faire tenir

(1) Voici comment Catherine de Médicis raconte son séjour à Romans dans sa correspondance avec son fils, le roi Henri III : « Ceulx de ceste ville de Romans sont venus au-devant de moy en bon nombre et qui estoient armez. Leur capitaine, appelé Pommier, qui est marchand drappier, m'a faict une sommaire harangue de ma bienvenue, et j'ay remis à parler demain à tous ceulx de ceste ville ensemble, y séjournant pour ce qu'il est dimanche. Aussy que je seray bien aise de parler à luy. Cependant je vous diray que ledict Pommier a si grand crédit et autorité parmi ces ligues qu'au moindre mot qu'il dict il faict marcher tous ceulx de ceste ville et des environs. »

autant de lad. impression, vous mandant et ordonnant de faire incontinent publier à Romans, et icelle garder, observer et entretenir de point en point, selon sa forme et teneur, sur les peynes y contenues. Vous mandant et ordonnant aussi vivre en paix et repos les ungs avec les aultres, sans aulcunes questions, ny desbats. Mais s'il s'en presentoit aulcune occasion, suyvre le contenu en iceluy acte ou promesse cy dessus mentionnés, entendant soigneusement pour les choses susd. et pour les affaires qui se pourront presenter, tant pour le service du roy, Monsieur mon fils, que pour les affaires de la ville, au conseil, advis et assistance de Monsieur de Valence, que je m'asseure qu'il s'acquittera dignement pour l'honneur qu'il a d'estre l'ung des principaux officiers de vostre ville. Priant Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne garde.

» Escrypt à Grenoble, le jour d'aoust mil cinq cent soixante neuf.

» CATHERINE.

PINART ».

Suit une lettre d'envoi du lieutenant général de Maugiron, datée de Grenoble du 15 du même mois.

La publication de cette convention, dite de Montluel, eut lieu le 4 septembre suivant, par les soins de Roger, seigneur de Bellegarde, maréchal de France, et le 8, par de Maugiron.

1880

14 février. — Le dimanche avant carême on fit à Romans, en signe de réjouissance, deux *royaumes*, l'un par les amis de Jean Serve, dit Paumier, capitaine de la ville et général de la ligue, l'autre par des gens du peuple; ce qui donna lieu à des branles et mascarades, durant lesquelles ces derniers disaient que les aisés de la ville s'étaient enrichis aux dépens des pauvres *guignants*; qu'il fallait leur faire restituer, etc. Plusieurs notables bourgeois et marchands se sentirent piqués et résolurent de se venger. Dans ce but, ils firent le lundi à l'hôtel de ville un troisième royaume, dans lequel ils attirèrent des gens riches,

et même le capitaine Laroche, cordier, qui fut roi de ce royaume. On se réunit le soir : après le souper on commença le bal ; le peuple y accourut. Alors les hommes des deux factions sortent tous armés et chargent les uns contre les autres ; plusieurs sont massacrés, et le capitaine Paumier, étant descendu devant sa porte pour s'informer de ce qui se passait, fut tué d'un coup de pistolet. Le désordre dura trois jours, pendant lesquels les portes de la ville restèrent fermées. Ensuite les Romanais, d'accord avec la noblesse des environs, firent des courses dans la campagne, tuant les paysans « comme pourceaux ¹ ».

17 février. — « Après ce que M. le juge ayant remontré ce qui est advenu ces jours passés sur les desseins, conspirations et entreprises du capitaine Paumier et autres ses complices, qui avoient voulu attenter sur les gens d'honneur de la ville, conspirer la mort et massacre d'iceulx, et, pour ce faire, se seroient mis en devoir de faire entrer des villageois en bon nombre pour favoriser leur entreprise », il est conclu par l'assemblée que les portes de la ville seront murées, excepté celles de Jacquemart et du Pont, pour obvier à toute surprise, et, pour plus de sûreté, les complices dudit feu Paumier et les conspirateurs d'une si condamnable entreprise seront désarmés et resserrés le plus promptement qu'on pourra.

18 février. — Les seigneurs de Montelier, de Charpey, de Brette et de Bayanne, venus dans cette ville pour porter secours et assistance, désirant se retirer, il est arrêté que la ville règlera et paiera leurs dépenses à l'hôtel.

27 février. — Sur la plainte des habitants de la Valloire, demandant qu'il fût fait justice de ceux qui avoient « meurtri le populat », une commission du parlement se rend à Romans, sous l'escorte de trois compagnies de soldats : celles de Veaunes, de La Croze et de La Balme. Cette commission était composée

(1) V. le *Mémorial* d'Eustache Piémont. Peut-être faut-il voir dans ces événements la mise à exécution d'un complot ourdi pendant le séjour de Catherine de Médicis à Romans.

de M. J. de Buffevent, président; François Ruzé, avocat général; de six conseillers : Jean du Vache, Georges Bailly, Claude Berthier, Henri Ferrand, Pierre Duchemin, François Reynaud; de deux secrétaires et d'un huissier. La cour fit tout d'abord une ordonnance prescrivant de remettre les armes entre les mains de la justice et annonçant que le peuple serait absous, mais que les chefs, s'ils étaient saisis, seraient pendus et étranglés.

8 mars. — On publie un arrêt du parlement qui ordonne le désarmement de la ville et défend, sous peine de la vie, aux marchands de vendre et aux habitants d'acheter des armes. Les armes, les enseignes et les tambours seront déposés en lieu sûr.

10 mars. — La commission du parlement établie à Romans siégea en cour criminelle du 10 mars au 24 avril. Elle jugea 89 accusés et prononça les condamnations suivantes : 44 à la peine de mort, parmi lesquels 10 furent exécutés, 1, décédé, à la flétrissure de sa mémoire, 4 à dix années de galères, 1 à la fustigation, 7 acquittés, 61 contumaces à être appréhendés au corps. En outre, tous furent condamnés à diverses amendes et à la confiscation de leurs biens au profit du roi, montant ensemble à 15,563 écus. La cour rendit aussi plusieurs arrêts pour légaliser la vente de ces biens et pour fixer le chiffre des reprises dotales réclamées par les femmes et les enfants des condamnés.

Voici la reproduction textuelle du premier jugement, qui est le plus intéressant; pour les autres, un résumé sommaire suffira :

« Veu par la cour le procès formé extraordinairement contre Guillaume Robert, dit Brunat, marchand, et Joffroy Fleur, boucher, de Romans, détenus prisonniers, et même le procès-verbal de M.^e Antoine Guérin, juge royal, fait dès le 9^e de février l'an 1579 jusques au 15^e de février dernier inclusivement; les informations prises contre les factieux, séditieux, rebelles et conspirateurs sur la ville de Romans; les responses desdits Brunat, Fleur et autres détenus prisonniers es prisons de Jacquemart de Romans, sçavoir : de Jean Terrasses, dict le But, Pierre Lambert, dict le Gros, Pierre Balthazar, Christofle, dict Guignonnet, Louis Fayon, Jean Besson, dict Messacre, Jac-

ques Jacques, François Drovét, Simon Tisserant, Balthazar Baboin, Jean Chion, Jean Lile, Antoine Racine, Matelin de Meures, Jean Racousse, François Robin, Antoine Merdel, Benoit de Truys, Jean des Armes et Antoine Magnat; l'acte receu par led. Brunat, du 12 février 1578, signé Guérin, juge, Ricol, Humbert, Leroy et par led. Brunat; les conclusions du procureur du roy; l'arrest de la cour, où il est dict que les tesmoins seront recollés et après confrontés auxdits accusés; les actes de recollement et confrontations des tesmoins; les responses faictes en la chambre du conseil par lesd. Brunat et Fleur, le 7 dudit mois; les despositions dud. Guérin, juge, et Ricol, secrétaire de la ville de Romans, nommé par led. Brunat pour sa décharge; l'acte de provision de curateur faicte tant au vrai que pour desfaults; la condempnation de la mémoire de Jean Serve Paulmier; la déclaration dud. curateur qu'il n'avoyt moyen d'empescher lad. condempnation; les conclusions définitives dud. procureur général du roi, le 7^e dud. mars; le tout considéré;

» La cour a déclaré et déclare lesd. Guillaume Robert, dict Brunat, Geoffroy Fleur, accusés, atteints et convaincus de crime de lèze-majesté, pour réparation et punition duquel les a condempnés à estre deslivrés entre les mains de l'exécuteur de la haute justice, qui les fera traîner sur une claye par les carrefours et rues accoutumées de ceste ville de Romans, depuis les prisons où ils sont détenus jusques en la grand'place, et illec en deux potences, à ces fins dressées, estre pendus et estranglés, où leurs corps demeureront vingt-quatre heures, et passé led. temps, le corps dud. Brunat mis en une potence hors la porte de Clérieu, et le corps dud. Fleur en une aultre potence hors la porte de Jacquemart, pour y demeurer jusques à ce que les corps soient consumés; et outre condempnés lesd. Brunat, Fleur le chacun d'eux envers les consuls et communauté de la ville de Romans en deux cents escus, et aussey le chacun d'eux en trente escus, applicables la moitié au couvent des Cordeliers de ceste ville et moitié aux pauvres de l'hospital, et aux despens et frais de justice; déclare les enfans masles dud. Fleur infâmes et inca-

pables de toutes successions. Néanmoins ordonne qu'avant l'exécution réelle de mort yceulx Brunat et Fleur seront plus amplement enquis, par questions et tortures, sur leurs complices et fauteurs. Et, pour le regard dud. Jean Serve, dict le Paulmier, lad. cour le déclare avoir esté crimineux de lèze-majesté et chef de séditieux et rebelles, pour réparation duquel crime a condempné la mémoire dud. Serve, ordonne que son corps sera déterrè et pendu par les pieds ès fourches patibulaires de ceste ville de Romans, et en cas où led. corps ne pourroit estre retrouvé, sera exécuté en effigie en lad. place, et, en outre, adjugé au roy sur les biens délaissés par led. Serve quatre cents escus d'amende et deux cents escus aux consuls de la ville de Romans, et trente escus applicables la moitié aux pauvres de l'hôpital de lad. ville, et declare le surplus des biens desd. Brunat, Fleur et Serve acquis et confisqué au roy, sauf à lad. Enmonette Serve et à Alix Fleur d'obtenir la troisième partie des biens maternels pour leur légitime, à la forme du droit....

» Publié aud. Fleur ès prisons de dessus le pont¹, présents M.^{rs} Jean du Vache, Georges Bailly, Claude Bertier, conseillers, et François Ruzé, advocat général en la cour, ce jeudy x^e mars mil cinq cens quatre vingts.

» Publié aussy aud. Robert Brunat, en présence de M.^{rs} les conseillers Bailly, Bertier et Ruzé.

» Et despuis, l'exécution et mort naturelle des susd. est suivie en la place publique de lad. ville de Romans².

» J. DE BUFFEVENT.

Georges BAILLY. »

La cour ordonne que les nommés Chabert, de Saint-Paul-

(1) C'est-à-dire dans la tour qui existait alors au milieu du pont.

(2) Par lettres du 25 mars le roi félicite la commission du parlement d'avoir diligemment procédé contre les séditieux et de ce que deux d'entre eux ont déjà été exécutés. Il ajoute qu'il n'oubliera pas la vertu et la fidélité avec lesquelles les habitants de Romans ont prévenu les desseins des factieux et les notables témoignages de dévouement qu'ils ont donnés à cette occasion.

lès-Romans, Michel Barbier, de Champlong sur Saint-Paul ¹, Adenet, dit le Blanc, de Peyrus, bourgeois de Curson, Barrin, dit Lacour, de Beaurepaire, Colombet, de Serre, François Perrier, de Valence, Saurbin Raynol et le procureur Lyasse, de Vienne, le capitaine Cerf, de Grenoble, Boisson, hôtelier de Saint-Michel sur Grenoble, Montagins, de Bourgoing, et Charles, de Saint-Symphorien-d'Ozon, seront pris au corps et amenés aux prisons de Jacquemart à Romans, pour être ouïs sur les interrogatoires qui leur seront faits, avec saisie de leurs biens jusqu'à ce qu'ils aient obéi. Fait à Romans, le 12 mars 1580.

La cour a déclaré Antoine Coindat, notaire royal et châtelain de Bellegarde, au bailliage de Vienne, atteint et convaincu du crime de lèse-majesté et s'être rendu chef des rebelles assemblés sous le nom de ligue, et pour réparation duquel crime l'a condamné à être pendu sur la grande place de Romans et sa tête portée audit lieu de Bellegarde, en mille écus d'amende, son office confisqué au roi, et appliqué à la torture. Publié le 29 mars 1580.

La cour déclare Jean Morat, dit Ragousse, laboureur, Antoine Fresne, dit Pain-blanc, boulanger, et Mathelin des Mures, potier, convaincus du crime de lèse-majesté et les con-

(1) Michel Barbier, dit ou de Champlong, originaire de Saint-Paul, épousa, le 3 avril 1566, Jeanne de Latour, dotée de 4,300 livres et 100 livres pour robes. Aussitôt que l'édit d'amnistie au sujet des ligueurs le lui permit, il vint s'établir à Romans en qualité d'avocat. Il acquit en peu de temps dans cette ville beaucoup de considération. Il était premier consul lorsqu'il fut enlevé par la peste, dans le mois de juillet 1586. La bulle d'or, c'est-à-dire la charte de privilèges que l'empereur Charles IV avait accordée en 1366 aux Romains, était habituellement confiée au premier consul. On trouve, au sujet de cette bulle et de Barbier de Champlong, la note suivante dans un *Inventaire des papiers et documents de la maison consulaire* : « Ladite pièce estoit dans la maison de feu Michel Barbier de Champlong, premier consul, par le décès duquel de maladie contagieuse, sa maison infectée et par certains volée et saccagée, comme a esté tout notoire, et par ce moyen le sceau d'or esgaré. »

damne à être pendus sur la grande place de Romans et chacun à 160 écus d'amende. Fait le 29 mars 1580.

La cour ordonne que les nommés Énode, dit Guillet, de Crespin, notaire de Beaurepaire, le greffier Callier, dudit lieu, Sables, châtelain de Moras, Jean Douze, dudit lieu, Vidal Laurent, de Bellegarde, le baron Bruya et le capitaine Verdier, de Vienne, seront saisis au corps et conduits dans la prison de Jacquemart, leurs biens saisis. Publié le 30 mars 1580.

La cour condamne à la peine de mort par contumace les nommés Claude Tarot, dit Bas-jarret, Gaspard Dangier, Jacques Charles, dit Pataru, Étienne Romestin, dit le Gosson, Jean Chapeysson, Antoine Pascal, dit la Nyère, Ambroise Février, Guillaume Lisle, François Gastier, Jean Bruas, Gouet Robin, Jean Jacques, Jacques Leseillier, Mathelin Perron et Pierre Millier, dit Gilard, accusés et défaillants. Publié le 30 mars 1580.

La cour condamne comme complices sur la conjuration de la ville de Romans et coupables du crime de lèse-majesté Simon Tisserand, Pérolier et Antoine Nicodel, maréchal, de Romans, détenus prisonniers, à être pendus sur la place publique de ladite ville. Publié le 30 mars 1580.

La cour condamne Jean Lisle, charpentier, à être pendu ; Jacques, cordonnier, Jean Besson, dit Messagier, marchand, Jean Tenassier, dit Lebut, laboureur, Pierre Fayol, laboureur, à assister la corde au cou à l'exécution, à être battus de verges et à dix années de galères, puis au bannissement ; Antoine Bonnardel, dit Cogne, cardeur au Péage, à assister la corde au cou à l'exécution et à être battu de verges ; Jean Chion, marchand, François Drevet, boucher, Pierre Lambert, dit Legros, Perrort, charpentier, François Robin, marchand, Balthazar Baboin, couturier, et Balthazar Cristofle, laboureur, à assister à l'exécution ; et, en outre, défend aux habitants de s'assembler en armes sous quelque prétexte que ce soit. Publié le 12 avril.

Vu par la cour les informations sur l'assassinat commis en la personne de Claude Montanil, d'Hauterives, condamne Claude

Buisson, meunier, à la peine de la roue et à 350 écus d'amende. Publié le 14 avril.

Au milieu d'une émeute faite au son des cloches et des tambours, des gens armés envahirent les paroisses de Veaunes, de Curson et de Chanos. Jérôme Veilheu, docteur en droit, juge de la baronnie de Clérieux, Claude Seyvon, châtelain du même lieu, et Jean Seyvon, greffier, furent assassinés et eurent leurs maisons pillées. Sur la plainte des familles et les informations faites par le vibailly de Saint-Marcellin le 25 mai 1579, la commission du parlement séant à Romans prononça, le 20 avril 1580, les condamnations suivantes :

Pierre Girard, dit Dourier, laboureur, Benoît Pâles, dit Montmiral, meunier de Curson, à être pendus sur la grande place de Romans et leurs têtes portées à Veaunes, pour y être mises sur des poteaux au-devant de l'église ; Jean-Antoine Berger, dit le capitaine Bergeza, Étienne Gonet, hôte de Curson, et Jean L'Hoste à être roués ; Jean-Antoine Gay, dit Burlet, Guillaume Coste, Jean Feliarezza, Guigues Feliarezza, André Cos-suen, dit Regnardet, Mathieu Colin, Claude Morluet, berger, Pierre, fils de Jean, meunier de La Baume, et Jean-Guyon Rivoire, contumaces, à être pendus à Veaunes, et en attendant seront exécutés en effigie, leurs biens confisqués et appliqués en amendes et frais. Les cloches de la paroisse de Veaunes seront descendues du clocher et portées en la maison consulaire de la ville de Romans ; tous les tambours des lieux de Veaunes, Curson et Chanos seront brisés et rompus ; toutes les armes offensives et défensives consignées en la maison consulaire de Romans dans le délai de huit jours ; enfin, onze autres citoyens desdits lieux seront appréhendés et conduits dans les prisons de Jacquemart pour être plus amplement informé ; et les héritiers de Jean Rome, dit Camel, décédé pendant le procès, seront ajournés devant la cour pour se défendre contre les conclusions des demandeurs.

Plusieurs gens des ligues étaient entrés en armes et avec violence dans la maison d'Antoine de Gaste¹, à Peyrins ; ils

(1) Marié à Marguerite Veilheu, dont il eut deux fils : François et Charles ,

avaient rompu des coffres, enlevé du linge, des habits, des bijoux et des papiers pour une valeur de 600 écus. La cour condamna à être pendus pour ce fait Jacques Robin et Claude Amelin, contumaces, et chacun d'eux à 200 écus de dommages envers ledit de Gasto, et le reste de leurs biens acquis au roi. 22 avril.

« La cour, extraordinairement assemblée, aiant égard à ce que les procès criminels contre la plupart des accusés de la sédition de Romans et lieux proches auroient esté par elle instruits et jugés..... a clos sa séance en lad. ville de Romans et a arrêté de s'acheminer en la ville de Vienne, pour pourvoir à ce qu'il reste à faire pour le fait de sa commission. » Fait à Romans le 25 avril 1580.

C'est à Vienne que la commission du parlement reçut l'édit du roi du 26 avril, par lequel S. M. pardonnait les séditions et les crimes pour cause de ligues, à condition que les coupables rentreraient paisiblement dans leurs maisons, excepté les chefs et auteurs desdites séditions¹.

●● mars. — Par une lettre datée de Saint-Étienne, le lieutenant général de Maugiron, pour la sûreté de la ville de Romans, envoie à M. de Veaunes² une provision pour commander cette ville et lever une compagnie de 200 hommes de

une fille, nommée Clauda, qui épousa Jean de Solignac, seigneur de Veaunes. Marguerite Veilheu se remaria avec Pierre de Magnat, conseiller au parlement de Paris.

(1) *Registre des arrests rendus par veu des procès aux affaires patrimoniales et criminelles en l'année 1580.* B. 2039 (Archives du parlement de Grenoble).

(2) Antoine Solignac, seigneur de Veaunes et d'Apremont, homme d'armes de la compagnie de Clermont. Le lieutenant général de Gordes lui avait déjà, en 1572, donné le commandement d'une compagnie de cent hommes à la solde des habitants de Romans. A la procession qui eut lieu à Saint-Antoine, le 10 mai 1584, il fut un des quatre seigneurs qui portèrent les reliques du patriarche des cénobites. Il acheta au chanoine Michel, au prix de 533 écus, la maison dite du *recteur*, près du Vivier, qui fut donnée plus tard pour l'établissement du couvent de la Visitation. En 1585 il devint gouverneur de Die.

pied. Il fixe en même temps la solde de cette compagnie, qui constitue pour la communauté de Romans une dépense de 766 écus par mois.

8 avril. — La ville donne le prix fait à Pierre Grangier, orfèvre, d'une certaine quantité de poudre, moyennant treize écus un tiers le quintal, et pour la fonte de sept pièces d'artillerie.

28 avril. — Lettre d'Henri III aux consuls et habitants de Romans :

« Chers et bien amez, d'autant plus que journellement nous appercevons la mauvaise volonté et infidellité de plusieurs, nous est aussi infiniment agréable l'affection et loyauté de nos bons subjects. Nous avons esté duement informez de quelle promptitude et bon cueur vous vous estes employés et évertués pour conserver votre ville soubz notre obeyssance, cognoissant bien que sans une singulière prévoyance et dextérité votre icelle estoit pour tumber en malheurs et désordres qu'aucuns aultres ont esprouvés. Vous avez en cest endroit fait un service tres notable pour notre contentement et votre bien particulier et pour tout le général du pays, au moyen de quoy nous vous en scavons extrêmement bon gré et désirons que l'occasion s'offre pour faire démonstration de notre bonne volonté en votre endroit. Celluy qui commencea le premier, Jean Jomaron ¹, est digne avec autres d'une bonne récompense, à quoy aurons esgard ; vous exhortant au surplus de continuer à croire et satisfaire à ce que le sieur de Maugiron, notre lieutenant général par delà, vous fera entendre de notre intention, sans y faire faulte, car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le xxviii^e jour d'avril 1580.

» HENRY. »

(1) Jean Jomaron, frère de Gaspard, contrôleur des guerres, était employé aux vivres. Il devint receveur de la ville en 1595. Il se trouva parmi les citoyens qui entreprirent le siège de la citadelle dans la nuit du 19 octobre 1597. Il mourut le 2 novembre 1637.

14 mai. — Jean-Paul Bruère et Jean Bernard, consuls, députés pour assister aux Etats convoqués à Voiron, avertis des dangers que les protestants font courir aux voyageurs, se décident à attendre les députés de Valence pour se joindre à eux. M. de Veaunes, commandant dans Romans, offre deux de ses chevaux et des soldats pour servir d'escorte.

Les habitants de Romans sont requis de fournir pour la démolition de la tour du château de Peyrins des travailleurs, qui se paieront avec les matériaux.

14 juillet. — Henri III écrit aux habitants de Romans pour les féliciter de nouveau de leur fidélité. Il s'excuse, vu l'urgence de ses affaires, de ne pouvoir les libérer, comme ils le demandent, d'une dette de 18,000 écus contractée pour les frais de la guerre; « mais il espère les gratifier en quelque autre meilleure occasion ».

D.^r ULYSSE CHEVALIER.

(A continuer.)





Lith. Mire, Grenoble.

La Soc. dép. d'Archéologie et de Statistique de la Drôme.



LA MOSAÏQUE
DU
PARADIS TERRESTRE
À DIE (Drôme).

*À Monsieur A. DE GALLIER, président de la Société
d'archéologie et de statistique de la Drôme.*

L'INTIMÉ.

Avant la naissance du monde.....

DANDIN, *baillant.*

Avocat, ah ! passons au déluge.

(RACINE, *Les Plaideurs*, act. III, sc. III.)

MONSIEUR LE PRÉSIDENT ET CHER CONFRÈRE,

Je ne prendrai pas les choses de si loin que l'Intimé, mais permettez-moi de ne pas me plier non plus à l'injonction de Dandin, la nature du sujet que je compte traiter me forçant à remonter un peu plus haut que le patriarche Noé. Je veux vous entretenir du Paradis terrestre.

S'il se trouve en Grèce jusqu'à sept villes pour se disputer l'honneur d'avoir donné naissance à Homère, l'Orient a vu éclore un bien plus grand nombre de systèmes destinés à prouver que le Paradis terrestre occupa telle ou telle de ses contrées. Depuis la chute d'Adam, l'entrée de ce lieu de délices fut interdite à sa postérité, et ce séjour d'innocence lui est devenu tellement inconnu, que, malgré les opinions des auteurs, ou plutôt à cause de leur diversité, nul ne peut se flatter d'en connaître la position exacte. Les uns l'ont placé dans les environs de Sodome; d'autres, tels que Jean de Nimègue, François Gomar, Abraham Ortelius, Jean Pinéda, croient que toute la terre habitable était le Paradis terrestre. Moïse Barcépha a cru qu'il était dans un monde différent du nôtre; saint Éphrem, qu'il était situé sur les plus hautes montagnes, et que les eaux du déluge ne parvinrent pas jusqu'à son sommet.

Les Anciens croyaient que le Paradis terrestre était au delà de l'Océan et que, passant sous ses flots, les quatre fleuves qui sortaient de cet heureux séjour venaient, — si je puis ainsi m'exprimer au sujet d'une époque où l'on croyait la terre plate, — se reproduire dans notre hémisphère : l'Euphrate et le Tigre dans l'Arménie, le Phison ou le Gange dans les Indes, et le Géhon ou le Nil dans l'Éthiopie.

L'opinion de saint Jean de Damas est que la résidence de nos premiers parents était placée en Orient; celle de Tertulien, qu'elle était située au delà de la zone torride. Saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, Durand, Louis Yotello et quelques autres veulent, au contraire, que ce soit sous l'Équateur.

Quelques-uns ont placé le Paradis terrestre dans l'île de Taprobane ou Ceylan; d'autres, dans l'Amérique, aux îles Moluques, aux îles Philippines ou au Japon.

Mgr Huet, évêque d'Avranche, croit qu'il était situé sur

la rive gauche du fleuve que produit la jonction du Tigre et de l'Euphrate avant d'entrer dans le Golfe persique; lequel fleuve se divisait en quatre têtes ou ouvertures de quatre branches différentes, qui sont quatre fleuves : deux au-dessus, l'Euphrate et le Tigre; deux au-dessous, le Phison et le Géhon, ces deux derniers étant les canaux oriental et occidental du Tigre qui se décharge dans le Golfe persique.

Le Clerc, dont Strumius partage à peu de chose près le sentiment, place le Paradis terrestre dans la Syrie, entre le Liban, l'Anti-Liban et Damas, et il en étend les limites jusqu'en Mésopotamie, où il trouve le Tigre et l'Euphrate. Le Phison est, à son avis, la petite rivière Chrysorrhôès ou Chrysorrhôas, qui coule près de Damas; le Géhon est l'Oronte, qui arrose le territoire d'Antioche.

Jean Herbinus prétend que l'Éden comprenait l'Assyrie, l'Arménie, la Cappadoce, la Palestine et l'Arabie pétrée, et que le Paradis terrestre était situé dans la Palestine, au deçà et au delà du Jourdain, entre les monts de Galaad et de Moab à l'orient, les montagnes d'Idumée au midi, le Liban au nord et la Méditerranée au couchant. Ses preuves sont tirées d'étymologies frivoles, de suppositions insoutenables, dont, pour ces raisons mêmes, je crois devoir vous faire grâce.

Le P. Hardouin, comme de raison, a voulu aussi mêler sa note à cet immense concert, ou plutôt à cette étrange cacophonie. Il place le Paradis terrestre dans la Palestine, et y remarque un pays d'Éden. Il croit que la fontaine qui sortait du Paradis terrestre n'est autre que la source du Jourdain. Quant à son opinion sur les quatre fleuves, il se trouve en désaccord complet avec le texte sacré.

Parmi les Mahométans, les uns mettent le Paradis terrestre dans l'Arabie, d'autres vers Obollah, en Irak ou Chaldée, ou à Scheb Boaven, en Perse; mais la plus ancienne et la plus générale tradition de l'Orient est que ce jardin délicieux n'est

autre que l'île de Serandib ou Ceylan. On y place même le sépulcre de notre premier père, dans une grotte du *Pico d'Adam*, ainsi qu'il a été nommé par les Portugais d'après la tradition qui veut que, lorsque le père du genre humain fut rentré en grâce auprès de Dieu, ensuite d'une pénitence de 930 ans ¹, il y ait été enterré.

Enfin, l'auteur anonyme qui m'a fourni les très-savantes notes dont l'analyse ci-dessus a dû vous donner une haute idée de *mon* érudition.... d'emprunt ², propose aussi son sentiment. Il croit le Paradis terrestre dans l'Arménie, vers les sources de l'Euphrate, du Tigre, du Phase (Phison) et de l'Araxe (Géhon), et il se retranche pour ses preuves derrière le texte même de la Genèse.

Moïse dit que du Paradis terrestre sortait un fleuve qui l'arrosait et qui, de là, se partageait en quatre têtes : *Fluvius egrediebatur de loco voluptatis ad irrigandum Paradisum, qui inde dividitur in quatuor capita...* L'auteur avoue qu'il ne peut montrer dans ce pays d'Éden aucun fleuve qui se partage en quatre têtes, dont l'une soit l'Euphrate, l'autre le Tigre, la troisième le Phison et la dernière le Géhon; mais il peut faire voir dans cette contrée ces quatre fleuves sortant des mêmes montagnes et assez près les uns des autres, et il pense que cela suffit pour vérifier le texte de Moïse, supposant que ces sources ont pu être anciennement beaucoup plus voisines.

Il est donc très - vraisemblable que, depuis Moïse, leurs

(1) 200 ans seulement, d'après une légende musulmane prétendant qu'avant de monter en paradis Adam demeura sur cette cime, debout sur une seule jambe, à pleurer ses péchés jusqu'à ce que Dieu lui en eût fait remise.

(2) *La sainte Bible en latin et en françois, avec des notes littéraires, critiques et historiques, etc., tirées du Commentaire de Dom Augustin Calmet, abbé de Senones, de M. l'abbé de Vence et des auteurs les plus célèbres, etc.* Sans nom d'auteur ni d'imprimeur. Toulouse, 1779. T. 1, p. 343 et suiv.

sources ont pu changer, comme il arrive tous les jours, par suite de tremblements de terre ou d'autres bouleversements du globe, surtout dans les pays de montagnes; et l'auteur étaye son opinion sur une très-docte dissertation, que je n'ai nul motif de reproduire ici.

Le débat en est là, et, bien longtemps encore, il restera au point où nous le voyons. Les savants se sont battus à outrance sur ce terrain, bien entendu sans se convertir, et surtout sans faire avancer la question d'un pas. C'est comme le *Passage d'Annibal*.... Contentons-nous donc de ce qui est écrit, et ne cherchons pas au delà.

Un sujet, qui a soulevé tant d'avis différents, devait aussi inspirer les artistes; mais leurs investigations n'avaient pas besoin d'aller aussi loin que celles des historiens, et, sagement, ils se contentèrent de reproduire dans leurs œuvres les traditions de l'Écriture. Quelquefois, il faut l'avouer, — et, en cela, ils ressemblent fort aux écrivains qui ont traité de cette matière, — leur imagination se livra à des écarts bien naïfs. Il ne faut pas toujours rechercher dans leurs tableaux une vérité de reproduction qu'ils ne pouvaient atteindre : le sujet était trop vaste, et ils ont dû concentrer leur pensée dans un cadre plus restreint et lui donner une forme conventionnelle.

Jé veux, Monsieur, en faire passer sous vos regards un exemple digne d'attirer un instant votre attention.

Il y a quelques années, j'avais vu à Die, dans une ancienne salle occupée par les archives et que l'on me dit avoir servi de chapelle aux évêques de la ville, une mosaïque fort curieuse et dont je ne me souvenais pas d'avoir rencontré nulle part rien de semblable. Je quittai le pays sans avoir pu la dessiner; mais ayant eu, cette année, l'occasion de faire un nouveau séjour dans cette ville, je me suis empressé d'employer mes loisirs à cet ouvrage, et, voulant l'exécuter avec une exactitude scrupuleuse, j'ai employé, à défaut de photographie, la

méthode de réduction la plus simple. J'ai tracé d'abord sur le pavé des carrés de 15 centimètres, et, avec quelque patience et malgré le mauvais jour de la salle, j'ai transporté le contenu de ces petits carrés dans d'autres carrés de 7 millimètres tracés sur une feuille de papier. En d'autres termes, j'ai réduit cette mosaïque au $1/20^e$ à peu près, en ayant soin de donner à tous les traits noirs de mon dessin la valeur relative de largeur qu'ils occupent dans la mosaïque, eu égard au nombre de cubes dont ils sont formés. Il est bon de rappeler aussi que le tout est composé de petits cubes carrés, et que les morceaux de marbre plus grands ont tous été figurés par moi au moyen d'un fond en demi-teinte.

Mon dessin une fois achevé, j'ai songé à le publier; car je regardais, — et tout le monde m'entretenait dans cette idée, — cette mosaïque comme inédite. Naturellement, j'ai été porté à l'offrir à la Société d'archéologie de la Drôme. L'image de cette œuvre d'art, née sur le sol des Voconces, lui appartenait de droit, et mon titre de membre correspondant me faisait un devoir de lui offrir la réduction que j'en avais obtenue.

C'est ce dessin, Monsieur, que je vous envoie aujourd'hui, en l'accompagnant de ces lignes, destinées à lui servir de notice et d'explication, et auxquelles il servira lui-même de passeport. Il est fâcheux qu'il ne puisse être reproduit en chromolithographie, au lieu du simple trait que je suis réduit à vous adresser; mais je comprends que les frais d'établissement sur pierre, avec tous les tirages qu'il aurait nécessités, ne puissent être demandés à une société savante dont le budget est malheureusement trop restreint pour son excellent *Bulletin*. Le dessin au trait que je vous offre est, du reste, suffisant, et ceux de nos confrères qui en auront le goût et le loisir pourront se rendre un compte plus satisfaisant de son effet véritable en coloriant leur exemplaire.

Or donc, j'entre en matière.

Et d'abord, Monsieur, je dois vous avouer que cette mosaïque, malgré les assurances qui m'en avaient été données et qui ne peuvent être justifiées que par la rareté de l'ouvrage qui l'a fait connaître, n'est pas *inédite*. J'entends cette expression dans le sens littéral du mot, et vous conviendrez tout à l'heure avec moi que, si le dessin en a déjà paru dans un recueil dont le nom de l'auteur aurait dû être garant de la sincérité de son œuvre, il l'a été de telle sorte que la nouvelle édition que j'en donne ne lui enlève rien de sa primeur.

Je trouve, en effet, dans un travail considérable de F. Artaud ¹ sur les mosaïques, celle de Die représentée sur la planche N.º XXXIII de l'atlas qui l'accompagne; mais le dessin de l'ancien Directeur du Conservatoire des arts et du Musée de Lyon est malheureusement une fantaisie plutôt qu'une reproduction et n'a pas le droit de revendiquer la qualité d'*inédit*, qui seule aurait pu lui donner quelque valeur.

Avant de décrire cette mosaïque, permettez-moi, Monsieur. le Président, de reproduire ici le peu de lignes que le savant lyonnais lui a consacrées.

« Lorsque nous allâmes à Die pour prendre connaissance des antiquités de cette ancienne capitale des Voconces, M. Long, médecin habile et très-érudit, nous fit voir, dans une salle de l'ancien évêché, une mosaïque grossière, que nous jugeâmes avoir été déplacée pour être fixée sur le sol de cet endroit. Elle nous a paru porter le cachet du XI^e ou XII^e siècle, car personne du pays ne put nous dire quelque chose touchant ce monument

(1) *Histoire abrégée de la peinture en mosaïque, suivie de la description des mosaïques de Lyon et du midi de la France, ainsi que d'un aperçu relatif au déplacement de ces pavés*, par F. ARTAUD, Chev. des ordres roy. de S. Michel et de la Légion d'honneur, ancien directeur du conservatoire des arts et du musée de Lyon; de la Soc. des antiquaires de Paris, de celle de Londres, de la Soc. roy. d'Édimbourg, d'Anvers, etc. Un vol. in-4º et un atlas in-fº. Lyon, Rossary, 1835.

curieux. On y voit quatre têtes d'animaux qui jettent de l'eau par la gueule, représentant les fleuves du Paradis terrestre ; et, pour qu'on ne doute pas du sujet de la composition, on a écrit autour du cercle du milieu du pavé, en lettres romaines, FISON, GEON, EVFRATES, TIGRIS. Le fleuve Gehon semble verser ses eaux sur le Verseau ou la Sirène ¹ qui est au-dessus d'une plante aquatique ; sa tête, ou plutôt son masque, ainsi que celui du Tygris sont ornés de cornes. On sait que c'était ainsi que l'on figurait les fleuves, pour signifier la force et l'abondance. On voit, dans le reste de cette mosaïque, des ronds ou rosettes placés sans goût pour remplir les vides ; on y reconnaît un griffon, emblème de la chaleur ; des poissons, des écrevisses, des canards et autres oiseaux aquatiques.

» L'ouvrage de Ciampini, si précieux pour l'histoire des mosaïques chrétiennes, nous offre aussi l'image d'un de ces monuments où sont représentés les quatre fleuves du Paradis. *Quatuor flumina*, dit-il, *denotant Paradisum, accipiuntur et quatuor hæc flumina pro quatuor Evangelistis*. Gehon, ajoute-t-il, signifie saint Matthieu ; le Tygre, saint Marc ; l'Euphrate, saint Luc, et Phison, saint Jean. *Sicut ista quatuor flumina irrigant omnem mundum, sic Evangelistæ irrigant omnem ecclesiam*.

» C'était l'usage dans la primitive Église de représenter les quatre animaux mystiques de l'Évangile et les quatre fleuves du Paradis qui avaient trait au baptême de J. C. Florus nous apprend qu'on voyait jadis de ces sortes de peintures dans le sanctuaire de l'ancienne église de Saint-Jean de Lyon... ² »

(1) Je ne vois pas quels rapports il peut y avoir entre une sirène et le Verseau. Je ne sache pas que ces deux noms soient indifféremment donnés à cette constellation.

(2) Après avoir cité Artaud, je commettrais une injustice en ne rapportant pas à leur tour les quelques lignes que le D.^r Long a consacrées à cette

C'est là tout ce qu'Artaud a trouvé à dire de cette si curieuse mosaïque. Nous allons voir qu'il aurait pu être moins laconique sur la manière dont elle est représentée et un peu plus réservé dans la reproduction qu'il en donne.

Faisons observer d'abord qu'on se tromperait étrangement, si, sur la foi d'Artaud, on croyait trouver dans l'ouvrage de Ciampini une image du Paradis terrestre ayant quelque rapport avec la nôtre : il n'y en a aucun, si ce n'est celui que nous allons voir. Le docte Italien donne, en effet, dans son livre ¹ le dessin d'une fort belle mosaïque de l'église du monastère de Saint-André-in-Barbara à Rome, décorée, vers l'an 643, d'une mosaïque représentant Jésus-Christ entouré de six de ses apôtres. Le Sauveur est debout sur un mont, bénissant de la main droite et tenant de la gauche un volume ou rouleau. A ses pieds, de la base du tertre ou monticule sur lequel il est placé, s'échappent quatre sources. *Quatuor autem flumina*, dit

mosaïque dans ses *Recherches sur les antiquités romaines du pays des Vocontiens* (Paris, Imp. nation., 1849, p. 112).

«.... Il existe, dit-il, dans la salle des archives de la mairie, autrefois la chapelle de Saint-Nicolas, un pavé en mosaïque bien conservé; il représente, sous la forme d'animaux qui jettent de l'eau par la gueule, les quatre fleuves du paradis terrestre : le Tigre, l'Euphrate, le Phison et le Géhon. Le même sujet est reproduit sur le pavé en mosaïque de quelques anciennes églises de France (MARLOT, *Metrop. Remensi histor.*, l. III, c. XIII, t. 1). On voit aussi, dans la mosaïque dont nous parlons, des oiseaux et des plantes. Le fond est en petits cubes de pierre; les figures et la bordure sont formées par des morceaux de marbres divers irréguliers : c'est une œuvre grossière du moyen âge. M. Artaud, dans son *Voyage à Die*, a parlé de cette mosaïque chrétienne. »

Comme on le voit, le D.^r Long n'est guère plus exact dans sa description que son prédécesseur.

(1) *Vetera monimenta, in quibus præcipuè musiva opera sacrarum profanarumque ædium structura*, etc., par Jean CIAMPINI. Romæ, ex typographia Joannis Jacobi Komarek Bohemi, 1690.

l'auteur, *quæ è monte decurrunt, quatuor illa denotant quæ è terrestri Paradiso erumpunt* (p. 247).

Accipiuntur et quatuor hæc flumina, ajoute-t-il plus loin (p. 248), *pro quatuor Evangelistis*. Sic Christianus Grammaticus *In Exposit. in Matthæum*, cap. I. *Per Gehon* (inquit) *qui dicitur terrenus, significatur Matthæus, qui terrena acta de Christo narravit. Per Tygrim, qui velocitas interpretatur, Marcus, qui cursim acta Domini exposuit. Per Euphratem, qui fertilitas interpretatur, Lucas, qui uberius et latius Domini gesta decurrit. Per Phison, qui insufflatio potest dici, Joannes, qui excellentius afflatus Spiritu Sancto de Domini dignitate attigit. Sicut ista quatuor flumina irrigant omnem Mundum, sic quatuor Evangelistæ irrigant omnem Ecclesiam.*

On le prévoit dès ce moment : deux camps vont se former pour l'interprétation du sens donné à la mosaïque dioise par son auteur. Les uns voudront y voir une image symbolique du Paradis terrestre, les autres se rangeront à l'opinion qui veut trouver la personnification des quatre Évangélistes dans la figure de ces quatre fleuves. Je déclare pour mon compte que, malgré le titre donné par moi à cette notice, — titre qui m'a paru le plus en rapport avec l'idée principale attachée à la représentation des fleuves bibliques, — je m'inquiète peu de subtilités mystiques qui ne sont que matière à ergoterie, et que je ne vois aucun avantage à ce que, convenant aussi bien l'une que l'autre à la décoration d'une chapelle, l'une de ces idées prévale sur celle qui lui est opposée. Ne cherchons pas davantage à trouver un rapport entre certains objets (un compas, une clef et un couteau) placés auprès de trois des fleuves de notre dessin. Avec un peu de bonne volonté et une imagination hardouinesque, la clef ferait songer à saint Pierre, le couteau ou *glaive* à saint Paul, et le compas... Ah ! le compas m'arrête et me donne la conviction que rien, dans ces objets, ne fait corps

avec la pensée créatrice de la mosaïque : ce sont des hors-d'œuvre non prémédités, et voilà tout ¹.

(1) Je vais plus loin.

Où un esprit prévenu pourrait-il s'arrêter, une fois dans la voie d'interprétations en rapport avec la direction de ses idées, quelque fausses qu'elles puissent être? Jamais science, plus que celle des Philosophes hermétiques, eut-elle besoin d'une clef pour les hiéroglyphes et les fictions dont ils ont cru nécessaire de la surcharger, parce que, selon eux, on ne doit pas entendre leurs livres à la lettre, et qu'ils étaient obligés d'écrire mystérieusement? Sous le prétexte qu'ils ne pouvaient exposer au grand jour ces connaissances dans leur simplicité, pour ne pas tenter les femmes et les enfants d'en faire l'épreuve, et ne pas détourner le paysan de sa charrue, ils ont mis la lumière sous le boisseau, à l'exemple des prêtres de l'Égypte, des Brachmanes de l'Inde et des anciens Philosophes. Ils ont suivi le précepte du Sage, lui qui disait qu'il était le plus fou de tous les hommes : *Sapientes abscondunt scientiam*. (Prov., c. 10, v. 14.) Salomon n'a-t-il pas regardé les proverbes, les énigmes et les allégories des Philosophes comme un objet digne de l'attention et de l'étude de l'homme sage et prudent? *Sapiens animadvertet parabolam et interpretationem, verba sapientum et ænigmata eorum*. (Prov., c. 1.)

Si donc un disciple d'Hermès avait vu notre mosaïque, il n'eût pas manqué d'y trouver un reflet du *grand œuvre* et d'invoquer les explications de la Science hermétique. (Voir le *Dictionnaire mytho-hermétique* de Dom Ant. Jos. Pernéty, Religieux bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur. Paris, Delalain, 1787.)

Qu'on en juge par ces quelques définitions !

« EUPHRATE. Est un des noms donnés par les Chymistes hermétiques à la matière du grand œuvre parvenue à la couleur blanche.

» PHISON. Souffre des Philosophes ou magistère rouge.

» GRIFFON. Les Philosophes hermétiques ont donné ce nom à leur matière, parce que les Anciens ont feint que le Griffon était un animal qui avait la tête et la poitrine de l'aigle et le reste du corps comme un lion. C'est pourquoi ils disent qu'il faut mettre ensemble le Lion et l'Aigle et les faire combattre jusqu'à ce qu'ils ne fassent qu'un, c'est-à-dire, qu'il faut mêler le volatil avec le fixe, etc... Il y en a même qui disent que le Griffon des Philosophes est l'antimoine.

» CHIEN. Cet animal était en grande vénération chez les Égyptiens, sous le nom d'Anubis. Il était chez eux le symbole du Mercure des Sages. Plusieurs ont donné le nom du Chien à la matière du grand œuvre, etc.

» OISEAU. Les Philosophes ont pris assez ordinairement les oiseaux pour symbole des parties volatiles de la matière du grand œuvre et ont donné

Après les peu exactes descriptions de ce monument du moyen âge données par MM. Artaud et Long, je me considère comme obligé à en donner une plus consciencieuse, et je vais le faire aussi succinctement que possible.

Le centre de la mosaïque est occupé par une large rosace, composée moitié de petits cubes de marbres variés de couleur, comme ceux du reste de l'œuvre, moitié de morceaux de marbre plus grands, ronds ou triangulaires, et agencés parmi les premiers à la façon des mosaïques byzantines. Cette rosace

divers noms d'oiseaux à leur mercure : aigle, oison, corbeau, cygne, etc., suivant la couleur ou l'état de la matière pendant le cours des opérations.

» POISSON. Lorsque la matière est parvenue à un certain degré de cuisson, il se forme sur la superficie de petites bulles qui ressemblent aux yeux des poissons.

» MER. La mer des Philosophes représente, en général, les quatre éléments; en particulier, c'est le mercure; quelquefois la matière d'où il faut l'extraire, parce que Flamel appelle ce mercure *l'Écume de la mer Rouge et le souffle du vent mercuriel*, ce qui est la même chose que le serviteur rouge du Trévisan. (Rapprocher ces expressions de la mer Rouge que l'on voit sur notre mosaïque, et qui est si voisine d'une tête qu'avec un peu de bonne volonté il serait facile de prendre pour celle d'un Vent. Ajoutons que, dans la mosaïque, le *souffle du Vent est de couleur rouge*.)

» ASTRE. En termes de chimie, est la substance ignée, fixe, principe de la multiplication, extension et génération de tout.

» FLEUVE. Les anciens Philosophes hermétiques ont pris très-souvent les fleuves et les rivières pour signe allégorique de leur mercure ou eau mercurielle; et, en personnifiant ces fleuves, ils les ont faits pères de plusieurs Nymphes, dont ils ont aussi employé les noms, suivant ce qu'ils voulaient désigner de volatil dans la matière du grand œuvre.

» SIRÈNES. Ces monstres marins, moitié femme, moitié poisson, figurent aussi dans le langage mytho-hermétique.

» CLEF. Terme de science hermétique qui signifie tant la connaissance de la matière propre à l'œuvre, que la manière de la travailler, etc., etc. »

En voilà, je crois, plus qu'il en faut pour démontrer le parti que la préoccupation de certains esprits aurait cru pouvoir tirer du dessin quelque peu mystérieux de la Mosaïque de Die.

est d'un effet assez agréable. Elle est entourée de deux filets noirs, entre lesquels se lisent les noms des quatre fleuves du Paradis terrestre, séparés entre eux par trois points carrés et superposés : en haut, à gauche, GEON :: à droite, FISON :: ; au bas, à gauche, EVFRATES :: (le T et l'E conjugués en forme de monogramme) ; à droite, TIGRIS :: ¹. Sous chacun de ces noms, une tête de fleuve, de la bouche duquel sort un cours d'eau, se divisant presque aussitôt en plusieurs branches et se dirigeant vers l'un des angles de la mosaïque, dont la description ne peut maintenant être continuée qu'en tournant autour d'elle et en décrivant successivement chacun de ses angles ou *quartiers*.

1° Le Géhon (ou Gihon).

A gauche (par rapport au spectateur), deux rosaces, dont l'une de forme assez singulière, et un couteau. Le fleuve, à en juger par la couleur que l'artiste a donnée à cette partie de la mosaïque, semble se jeter dans la *Mer rouge*, où l'on voit un gros poisson ². A droite, une plante, un poisson, quatre rosaces, dont deux sont conjuguées à la façon d'une éclipse, et deux oiseaux, dont l'un saisit l'autre par le cou avec le bec. Dans l'angle, au-dessous, une tête humaine de profil, de la bouche de laquelle sort un fleuron.

2° Le Fison (ou Phison).

A gauche, une rosace, trois plantes, dont l'une semble servir de séparation symétrique entre ce fleuve et le fleuve voisin ; un oiseau tourné à gauche et tenant en son bec un rameau.

(1) Artaud, je ne sais pour quel motif, a changé ces noms de place dans son dessin.

(2) Le dessin d'Artaud offre une double représentation de ce poisson et de la plante qui se trouve auprès de lui.

Dans l'angle, au-dessous, une tête humaine de face; de la bouche de laquelle sortent deux trompes ou cornets ¹.

3° Le Tigre.

A gauche, une clef; une rosace et un poisson; une autre rosace, dans laquelle est un oiseau au cou contourné; un poisson et une écrevisse. A droite, trois rosaces; un oiseau tenant une branche au bec et tourné symétriquement vers celui que j'ai décrit au-dessous du Fison, et séparé de lui par la plante dont j'ai aussi parlé.

L'angle est occupé par une rosace.

4° L'Euphrate.

A gauche, une rosace à entrelacs; un chien assis et se retournant en montrant les dents vers un oiseau qui paraît vouloir l'attaquer; et une plante, jouant dans ce compartiment le rôle de celle dont j'ai parlé plus haut, au sujet de sa position symétrique.

A droite, une petite rosace, une autre à entrelacs, une troisième beaucoup plus grande et contenant un griffon ²; à côté, un compas et un oiseau qui se gratte le cou avec sa patte.

Au bas, au milieu des branches du fleuve, une sirène placée

(1) Remarquons, en passant, que ces oiseaux tenant au bec une plante ou une branche d'arbre et ces poissons répandus un peu partout font songer volontiers aux types chrétiens de la colombe et de l'*ixθύς*; mais l'écrevisse et le chien viennent nous rappeler d'une façon plus réaliste le Paradis terrestre.

(2) Je ferai un nouveau reproche au dessin publié par Artaud, celui d'avoir offert toutes ces rosaces d'une manière certainement plus agréable à l'œil, mais aussi avec une inexactitude impardonnable et pour leur reproduction et pour la place qu'elles devaient occuper dans la mosaïque. Je ne parle pas de l'omission que l'auteur a faite de deux d'entre elles, ni du poisson et de la plante, dont il a donné une double représentation dans la partie supérieure de son dessin. Quand on veut reproduire un objet d'archéologie, il faut être esclave de la vérité, ou ne pas s'en mêler.

au centre d'une plante aquatique ou ornement courant, prenant naissance sur la rosace de l'angle, s'épanouissant de chaque côté et allant rejoindre d'une part la Mer rouge, de l'autre l'écrevisse dont j'ai parlé plus haut.

Le tout est entouré d'un cadre composé d'éléments divers disposés sans beaucoup de soin et formé en totalité, moins l'entrelac du bas qui est en petits cubes noirs, de morceaux de marbres de couleurs variées et de formes peu régulières.

Si j'en juge par les mosaïques reproduites dans l'atlas d'Artaud, celles qui portent au bas sa signature paraissent, sauf quelques légères imperfections, reproduites avec assez de soin et avec le souci d'un véritable archéologue; mais d'autres, signées de différents noms, n'offrent pas les mêmes preuves d'exactitude, et la mosaïque de Die est de ce nombre. Elle porte seulement les initiales A D en lettres conjuguées, que l'on pourrait, il est vrai, interpréter *Artaud Delineavit*, mais que je crois simplement les initiales du dessinateur *Drivet*, qui a signé quelques-unes des planches de cet atlas, et le faire de ce travail m'y engage fortement. Ce n'est plus la manière d'Artaud. On peut, du reste¹, s'assurer que l'auteur a dessiné

(1) J'ai voulu vérifier la précision du dessin de plusieurs autres planches de cet atlas, qu'il m'était possible de confronter avec les originaux. J'y tenais pour me convaincre que la mosaïque de Die n'avait pas eu seule à souffrir du peu de conscience du dessinateur; mais je dois avouer que c'est cette dernière qui a le triste privilège de l'emporter sur les autres par les inexactitudes dont elle est criblée. J'avais sous les yeux les mosaïques du musée de Lyon, et, l'atlas à la main, voici ce que j'ai pu remarquer :

PLANCHE V, signée *F. Artaud del. 1815*, et *Doliano sculp.* — Elle offre un dessin un peu maigre et ne reproduit pas les panneaux dans l'ordre qu'ils occupent aujourd'hui. Il est juste d'ajouter que la mosaïque a été déplacée, remaniée et complétée pour les parties absentes. Elle se trouve maintenant dans la grande salle du musée de peinture.

PLANCHE VI, sans noms de dessinateur et de graveur. — Elle reproduit aussi une petite mosaïque du même musée; mais elle laisse beaucoup à

peu de planches de son atlas, — cinq seulement, — et que la plupart sont signées du nom d'autres personnes. Artaud, n'ayant probablement pu séjourner longtemps à Die, aura confié ce travail à quelque amateur plus zélé qu'intelligent ou à quelque artiste qui, ne sentant pas l'importance de la précision, — peu archéologue par conséquent, — sera allé au plus tôt fait. *Times is money*, et je sais, depuis longtemps combien il faut de patience pour ces sortes d'œuvres, quand on tient à les obtenir conformes au modèle. Il n'est donc pas étonnant que la mosaïque de Die, — pour ne citer que celle-

désirer, surtout pour les couleurs. Le dessin en est suffisamment exact, mais sans excès.

PLANCHE XXVII, sans signatures, comme la précédente. — C'est le dessin d'une table placée dans la salle qui forme la petite entrée du musée des antiques, du côté de la cour du palais Saint-Pierre, table formée de fragments d'une mosaïque trouvée à Vienne. Le coin supérieur de gauche, représentant deux fleurons rouges et jaunes, est dessiné, dans l'atlas, en sens opposé à la réalité.

PLANCHE XXX. — Cette planche, dessinée par *Drivet*, sans nom de graveur, reproduit passablement les petits médaillons, mais, comme pour la mosaïque de la Pl. VI, sans que l'artiste ait fait de grands efforts d'exactitude. Quant aux *grecques* dans lesquelles ces médaillons sont encadrés et qui sont formées de petits triangles noirs, ces triangles sont placés dans une direction diamétralement opposée à celle de l'original, et les grandes *torsades* ou *tresses* de l'encadrement du pourtour offrent la même défec-tuosité. Cette mosaïque a été installée dans la salle de l'ancienne Bourse ou plutôt du magnifique réfectoire des Dames de Saint-Pierre.

PLANCHE XXXIII, signée AD en lettres conjuguées. — (La Pl. XXXII porte le nom de *Drivet* et la date 1822. Elles sont toutes les deux du même faire.) C'est notre mosaïque de Die, et le dessinateur lui donne les dimensions régulières de 280 mill. sur 307. Je relève suffisamment ailleurs les erreurs qui pullulent dans cette reproduction par trop imaginaire.

PLANCHE LVIII, sans nom d'auteur. — Elle reproduit la mosaïque d'Orphée, découverte en 1830 à Sainte-Colombe (même salle que la mosaïque de la Pl. XXX), mais considérablement réduite depuis. Le dessin la donne restaurée sans doute, puisqu'on en a retranché à peu près la moitié; mais il laisse aussi à désirer.

ci parmi tant d'autres, — se soit ressentie de la fantaisie de l'exécutant, qui a cru sans doute faire un beau chef-d'œuvre en rectifiant, augmentant, diminuant, régularisant la conception du *quadratararius*¹ ou *pavimentarius*² auteur de la susdite mosaïque; et Artaud, qui en aura reçu le dessin longtemps sans doute après son voyage archéologique, ne se sera pas rappelé les détails exacts de ce qu'il avait vu, mais seulement l'ensemble, et en aura reproduit de bonne foi l'image par trop fantaisiste, sans soupçonner que sa confiance ferait un jour douter de la fidélité de ses autres planches à ceux qui auraient vu le monument d'ois et auraient pu le comparer au dessin qu'il en donne.

Artaud croit à un déplacement de cette mosaïque. Suivant lui, elle aurait été transportée d'un autre local dans celui qu'elle occupe actuellement. Il est facile de prouver qu'à cet égard le savant lyonnais commet une erreur capitale. Son dessinateur donne à l'œuvre la forme d'un parallélogramme parfait, de 307 millim. sur 280. C'est là une faute impardonnable. On peut s'assurer, sur mon dessin, que les proportions des côtés entre eux sont bien différentes. J'ai mesuré, en effet, cette mosaïque, — plusieurs fois, pour plus de certitude, — et j'ai toujours trouvé les dimensions suivantes, prises sur le côté extérieur de l'encadrement :

Côté de la Mer rouge 3^m 72

Côté du chien 4 34

Côté de la plante entre les deux oiseaux en regard. 4 58

Côté du griffon et de l'écrevisse 3 81

Est-il besoin de faire remarquer que le procédé employé par moi pour⁴ cette reproduction est une garantie de plus de la

(1) Ouvrier quadrataire ou poseur de petits cubes carrés.

(2) Faiseur de pavés.

fidélité de mon travail ? C'est ainsi que j'ai pu donner à l'œuvre les proportions réelles qui existent entre ses différentes parties, et constater, malgré le sentiment d'Artaud, que, si sa forme est des plus irrégulières, elle est parfaitement d'équerre avec les murs de la salle où elle est placée, et que, par conséquent, elle a dû être construite pour ce local.

Quelle époque assigner à l'origine de cette mosaïque ? J'ai déjà dit que, selon la tradition, elle orne l'ancienne chapelle des évêques de Die, — le docteur Long la nomme *chapelle de Saint-Nicolas*; — mais nul document n'a pu m'être communiqué sur ce sujet. On ignore jusqu'à la date de la construction de l'édifice où est située la salle qui renferme ce pavé. Je sais seulement qu'Amédée de Genève succéda en 1250 à Humbert IV sur le siège épiscopal de Die, qu'il mourut le 20 janvier 1276, et que peu de mois auparavant, le 7 des calendes d'octobre, le pape Grégoire X, dans le but de placer entre les mains d'un seul évêque des moyens plus énergiques pour repousser les agressions des comtes de Valentinois, avait uni à perpétuité les deux sièges de Valence et de Die, pour l'union en être consommée à la mort d'Amédée. Cette mosaïque est donc antérieure à l'année 1275. Mais à quelle époque plus précise la faire remonter ? A la forme des lettres majuscules placées autour de la rosace centrale de cette mosaïque, j'avais pensé qu'elle devait appartenir au XII^e siècle ou au commencement tout au plus du XIII^e; mais Artaud parle du XI^e ou XII^e, et je n'éprouve nulle difficulté à me ranger au sentiment d'un homme bien plus expert que moi en pareille matière ¹.

(1) Un fait vient à l'appui de cette conjecture.

On m'avait signalé, dans l'église de Cruas (Ardèche), une mosaïque, non du même genre, mais paraissant de la même époque. J'ai voulu la voir, et, il y a quelques jours à peine, j'ai pu m'assurer qu'il existe, en effet, entre

Je suis étonné seulement que l'archéologue lyonnais ait pu confondre une sirène avec le *Verseau*, et voir l'*emblème de la chaleur* dans le griffon de l'une des rosaces disposées fort peu artistement dans le champ de la mosaïque, et auxquelles il ne faut chercher d'autre motif que celui du remplissage des vides. Puisqu'il faisait tant que de chercher des emblèmes dans les animaux représentés par l'artiste, pourquoi n'a-t-il pas trouvé le *Verseau* dans les poissons plutôt que dans la sirène, et la *Canicule* dans le chien plutôt que dans le griffon? J'avoue que je ne connaissais pas cette mythologie-là.... Pour moi, dans ces poissons, ces oiseaux, ce chien, cette écrevisse et ces arbres ou plantes, je ne puis supposer à l'artisan de ce curieux

les deux pavés chrétiens de Cruas et de Die certains points de contact qui peuvent les faire considérer, — je ne pense pas du moins me tromper, — comme appartenant à peu près au même âge. Mon opinion ne va pas jusqu'à attribuer ces œuvres, de facture également grossière, au même ouvrier; je crois seulement à leur contemporanéité. Or, si nous ne possédons aucun document sur l'origine de la mosaïque de Die, il n'en est pas de même touchant celle de Cruas, qui porte en toutes lettres, à droite et au bas du sujet qu'elle représente, la date MILLE LXXXXVII ou VIII. Le nom de l'ouvrier se trouve également en partie à gauche; mais les dégradations du bas de la mosaïque ne permettent pas de le restaurer complètement. Le reste est dans un état de conservation parfaite. Ce remarquable monument de l'art chrétien du moyen âge a été publié par M. Revoil, architecte à Nîmes, — j'ignore si une notice accompagnait cette publication, mais j'ai vu la gravure signée de son nom, — et, lors de la tenue, à Valence, de la xxiv^e session du Congrès archéologique de France, en 1857 (voir le t. XXI des *Séances générales de la Société française d'archéologie*, page 260), M. Raymondon, de Grenoble, architecte à Privas, en avait déjà fait passer un dessin sous les yeux des archéologues, ses confrères. Seulement, il lui avait donné la date erronée de l'an 1012, et je saisis cette occasion de rectifier une erreur qu'il est important de ne pas laisser subsister et que je vois partagée également par l'honorable auteur de l'*Histoire religieuse, civile et politique du Vivarais* (Valence, Marc-Aurel, 1862), M. l'abbé Rouchier, qui en a donné, p. 362 de son livre, un dessin paraissant assez exact, à l'exception pourtant de cette mention erronée et de l'omission du nom de l'ouvrier.

pavé qu'une intention, mal secondée par le savoir ou le talent, de rappeler les premiers habitants du Paradis terrestre, en offrant l'image de ceux que sa main inhabile et naïve pouvait reproduire avec le moins de difficulté. J'avoue, néanmoins, que si je comprends le motif de la présence des oiseaux, des plantes et des poissons, dont le voisinage des fleuves justifie suffisamment la représentation, surtout pour les derniers, mon intelligence est plus rebelle à la reproduction de l'image d'un chien..... Peut-être l'artiste a-t-il voulu simplement transmettre à la postérité la portraiture de son compagnon fidèle, comme il en a agi, — il faut convenir qu'il n'avait pas une imagination brillante, — pour son compas, son couteau et sa clef.....

Ne cherchons donc aucun motif à ces exhibitions excentriques, et ne nous creusons pas la cervelle à leur trouver une raison d'être qui n'existe, sans doute, que dans un caprice d'ouvrier.

Je terminerai, Monsieur, ces notes, un peu trop longues peut-être, par un vœu, auquel nos confrères de la Société d'archéologie de la Drôme ne refuseront pas de s'associer, j'en suis certain : celui de voir accorder un peu plus de soins à la conservation du curieux monument dont je viens de vous entretenir.

J'ai lu quelque part que la richesse des pavés des anciens Grecs était légendaire, et rien ne peint mieux l'extrême propreté dans laquelle ils les entretenaient que l'insolence de Diogène à l'égard d'un Crésus, qui l'avait invité à dîner dans l'intention de lui faire admirer le luxe et la beauté de ses mosaïques. Après avoir tout contemplé, le cynique cracha à la figure de son hôte, en s'excusant sur ce qu'il ne trouvait chez lui rien de moins propre que sa personne.....

L'histoire reste muette sur les suites de cette brutale incartade ; mais, à Die, pareil affront ne serait pas arrivé.....

Allez voir plutôt sa mosaïque, et vous avouerez que Diogène n'aurait pas eu de motif pour faire une semblable insulte à ceux qui sont chargés de la conserver. Il est impossible de trouver un monument de ce genre délaissé d'une façon plus étrange, et cet abandon ne fait honneur ni à l'intelligence de l'administration de qui dépendent les archives, ni à l'initiative de la municipalité dioise, ni au zèle patriotique des habitants de cette vieille cité. J'ai eu l'occasion, il y a quelques mois à peine, d'entendre des étrangers témoigner leur étonnement et leur indignation d'archéologues à la vue d'une pareille incurie, et je me fais volontiers auprès de vous l'écho d'un sentiment qui est aussi le mien, persuadé que vous saurez le faire partager à la Société d'archéologie de la Drôme, qui a déjà tant fait pour le pays, et qui saura trouver le moyen de sauvegarder un monument devenu rare, en même temps que l'honneur d'une contrée célèbre par son histoire, mais un peu oublieuse de son passé. Noblesse oblige.

Veuillez, Monsieur le Président, agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

G. VALLIER.

Grenoble, octobre 1875.

DEUXIÈME PROMENADE D'UN ÉPIGRAPHISTE.

(SUITE, voir 30^e livr., p. 347.)

Lettre à M. LACROIX, secrétaire-archiviste de la Société.

SUITE DES INSCRIPTIONS MUNICIPALES ET PRIVÉES,
ET DU PARAGRAPHE VI, RELATIF A APTA IVLIA : *Colonia
Julia Apta Vulgientium.*

Épitaphe avec des noms gaulois.

BVOUX. — Grande pierre oblongue, bordée d'une moulure encadrant l'inscription; découverte, en 1827, au Para-de-la-Roche-d'Espiel. Perdue.

VERBRON
ARAAPETEMARIF

Copie de M. Perrin-Perrinet, à Lourmoirin.

Verbronara, Apetemari filia (??).

« Verbronara, fille d'Apetemarus. »

Probablement une épitaphe uniquement composée de noms gaulois.

On connaît un certain nombre de noms appartenant à notre ancien idiome national, qui commencent par la syllabe *ver*, ou qui se terminent en *marus*.

Verotus ou *Verotutes* est le nom d'un dieu topique, assimilé à Apollon sur une inscription d'Annecy (*Insc. de Vienne*, 3, p. 334);

Verjugodumnus; celui d'un autre dieu topique, également identifié avec Apollon sur une inscription d'Amiens (Spon, *Miscell.*, p. 109);

Verotalus, celui d'un chef des Pictons, des Santons ou des Pétrocoriens, rappelé par des médailles (Hucher, *Art gaulois*, pl. 22);

Vernemètes, celui d'un temple à Bordeaux, célébré par Fortunat (*Carm.*, 1, 9);

Vergobretus, celui d'une magistrature en honneur chez les Éduens (César, *B. gall.*, 1, 16).

Plusieurs Gaulois dont les noms commencent par *ver* sont mentionnés dans la partie des *Commentaires* relative à la guerre des Gaules :

Verucloetius (1, 7), l'un des députés des Helvètes à César, au début de la campagne de l'an 58;

Vertico (5, 45, 49), Nervien employé par César dans la guerre contre Ambiorix, pendant la campagne de l'an 54;

Vercingétorix, le héros immortel de la campagne de 52;

Vercassivellaunus (7, 76, 83) ou, d'après les médailles (Hucher, pl. 36), *Vergasillaunus*, Arverne parent de Vercingétorix, et l'un des quatre chefs de la ligue formée pour débloquer Alise.

Vertiscus (8, 12), prince des Rèmes, tué par les Bellovaques en combattant pour les Romains, dans la campagne de l'an 51.

La géographie apporte aussi son contingent dans les noms du *pagus* des *Vertacomicori* chez les Voconces; du *pagus Verbigenus* (*B. gall.*, 1, 27) chez les Helvètes; des *Veragri*, nos voisins du côté des Alpes; des *Veromandui* : le Vermandois; de *Verodunum* : Verdun; de *Verbinum* : Vervins, etc.

A l'égard des noms gaulois qui avaient la terminaison en

marus, nous en trouvons quelques-uns déjà réunis par M. Léon Renier dans une *Notice sur une inscription découverte à Orléans*, laquelle notice fait partie des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* (tome XXVI, 1^{re} partie), 1867 :

« *Virdomarus* ou *Viridomarus* (Tite-Live, *Épit.*, 20), chef des Insubres, qui fut battu et tué, en 532 de Rome, par le consul M. Claudius Marcellus;

» Un autre *Viridomarus* (*B. gall.*, 7, 38), chef éduen qui joua un rôle considérable dans la campagne qui se termina par la prise d'Alesia ;

» Un *Virdomarus*, *domo Biturix*, dont l'épithaphe est à Vérone (Maffei, *Mus. ver.*, 121, 3) ;

» *Indutiomarus* (*B. gall.*, 5, 3), qui commandait les *Treviri* lorsque cette peuplade fut attaquée par César ;

» *Iantumarus* et *Excincmarus*, qui sont mentionnés dans des inscriptions publiées par Gruter (807, 5; 911, 12) ;

Segomarus et *Nertomarus*, dans des inscriptions publiées par Orelli (2123, 2394) ;

» *Iliomarus*, dans une inscription du musée d'Orléans trouvée près de la fontaine de l'Étuvée, fontaine qu'on apprend par cette inscription avoir été autrefois sous la protection d'une nymphe du nom de ACIONNA ;

» Deux autres *Iliomarus*, dans une inscription de Lyon (De Boissieu, p. 409), et peut-être un autre encore, dans une inscription de Grenoble (*Inscr. de Vienne*, 3, p. 157).

A ces noms nous pouvons ajouter aussi celui de l'Allobroge *Indutiomarus*, chargé par les peuples de la Province de porter une accusation à Rome contre le propréteur Fonteius ;

Deux *Segomarus*, de deux inscriptions celtiques trouvées l'une à Vaison et conservée au musée d'Avignon, l'autre à Dijon (Pictet, *Inscr. gauloises*, p. 11 et 12) ;

Un *Moectimarus*, d'une inscription du village de Moustiers, près de Riez (Herzog, N.° 398) ;

Un *Ecimarus*, d'une inscription du musée de Nîmes (Pelet, p. 175) ;

Enfin, un des personnages de l'inscription d'Orléans qui a

fourni à M. Renier le sujet de sa notice : *Lucius Cornelius Magnus, Atepomari filius*; et un autre *Atepomarus*, également signalé par M. Renier (p. 9), sur une inscription de Narbonne au nom d'une de ses affranchies.

On pourrait sans doute, en faisant quelques recherches, augmenter encore cette liste. Elle nous paraît suffisante, telle qu'elle est, pour établir que les noms gravés sur la pierre de la Roche-d'Espiél ont toute apparence d'être des noms gaulois.

VII

VOCONTII : — *Civitas Vocontiorum fœderata* (Pline, 3, 4); cité de droit latin, inscrite dans la tribu Voltinia (Voy. *Bullet.*, N.º 22, p. 290).

Le territoire limité au nord par la colonie de Vienne, à l'est par les Alpes Cottiennes, la cité de Digne annexée par Galba à la Narbonnaise, et la colonie de Riez (*Alebece Julia Apollinaris Reiorum*); au sud par les colonies d'Apt (*Julia Apta Vulgentium*) et de Carpentras (*Carpentoracte Julia Meminorum*); à l'est par celles d'Orange (*Arausio Julia Firma Secundanorum*), de Saint-Paul-trois-Châteaux (*Augusta Tricastinorum*) et de Valence. Au temps de Pline (14, 11), ce territoire était renommé pour une sorte de vin, connu sous le nom de « vin doux », qu'on obtenait en laissant la grappe longtemps sur le cep après en avoir tordu le pédoncule. Le plant se tirait du pays des Helves.

Constitution municipale. Une seule cité avec deux chefs-lieux : Vaison et Luc, en premier lieu; Vaison et Die ensuite (Voyez *Bulletin* ci-dessus indiqué).

CIVITATIS VOContiorum (Inscr. autrefois à Die; Long, *Mémoire sur les antiquités du pays des Vocontiens*, p. 104); — VOCONTIVS (Inscr. à Nîmes, Long, p. 54); — VOCONTIA (Inscr. de Vienne, 3, p. 31).

VAISON. — IVLIA AVGusta VASio VOContiorum (Inscr. de Vaison au musée d'Avignon; Long, p. 68); — VASIENSES (Inscr. de Vaison au musée de Carpentras; Long, p. 67); — VASIENSES VOContii (Inscr. de Vaison, coll. de M. Raspail, à Gigondas, Voy. *Bulletin*, N.º 22, p. 291); — VASIENSES VOContii (Inscr. de Vaison au musée d'Avignon; Long, p. 69).

LUC : — *Lucus Augusti* : — LVCO (Épitaphes de soldats morts dans les garnisons du Rhin; Herzog, N.º 477, 480); — LVCO AVGusti (Id., 478, 479); — LVCO (Table de Peutinger); — *mansio Luco* (It. de Bordeaux à Jérusalem).

DIE : — COLonia DEA AVGusta VOContiorum (Inscr. d'Arles au musée de Marseille; Long, p. 100); — DEA AVGusta VOContiorum (Inscr. à Nîmes; Long, p. 127); — DEA AVGusta VOCONTIORVM (Inscr. de Die, coll. de M. Vallentin, à Montélimar); — AD DEAM AVgustam VOContiorum (Inscr. à Upaix; Long, p. 126); — *Ad Deam Vocontiorum* (Table de Peutinger); — DEENSES (Inscr. de Beaufort; Long, p. 121).

L'Ordo et le peuple : — ORDO VOCONTIORum EX CONSENSV ET POSTVLATIONE POPVLI (Inscr. de Die; Long, p. 124).

Les Décursions : — DECVRIONIS VOCONTIORVM (Inscr. à Lyon; Long, p. 128).

Des Préteurs : — pRaetor VOContiorum (Inscr. de Barnave; coll. de M. de Lamorte-Félines, à Die; Long, p. 134); — PRaetori VAS..... (Inscr. de Vaison; Long, p. 201). M. Herzog l'explique : *praetori Vasiensium*; mais, attendu que ce serait le seul exemple, jusqu'à présent connu, d'une magistrature particulière à l'un des deux chefs-lieux, il y a peut-être plutôt lieu de lire : ... *praetori Vasienses*; — PRaetori Vocontiorum (?) (Inscr. ci-après de la chapelle de Nazareth à Entrechaux); — PRAETOR (Inscr. de Die; Long, p. 134); — *praetOR* (Fragment à Pontaix; *Bullet.*, N.º 25, p. 187, où il y a peut-être lieu de suppléer par *VenAESius*, nom commun dans le pays, plutôt que par *BIAESius*).

Des Préfets : — Expressément dit « des Voconces » : *PRAEFectus VOContiorum* (Inscr. de Die; Long, p. 135; *Bullet.*, N.º 23, p. 358); — *PRAEFecto PRAESIDIO ET PRIVAT... VOContiorum* (Inscr. autrefois au Rasteau; transcrite sur la garde d'un mns. de la bibliothèque de Carpentras daté de 1568), probablement mal copiée. — La loi municipale de la colonie Julia Genetiva (*Les bronzes d'Osuna*) mentionne, maintes fois, des préfets délégués par les duumvirs pour exercer leurs fonctions à leur place. Les inscriptions rappellent souvent aussi des préfets dits *praefecti pro duumviro* ou simplement *praefecti*. Chez les Voconces, où les premiers magistrats avaient le titre, non de *duumviri*, mais de *praetores*, les préfets dits « des Voconces » ne seraient-ils pas les suppléants de ces *praetores* ?

Des Édiles : — *AEDilis VOContiorum* (Ci-après, Inscr. de Luc; coll. de M. de Lamorte-Félines, à Die); — *AEDilis ITERum* (Plaque de bronze trouvée à Sainte-Croix; *Bullet.*, N.º 25, p. 183; coll. de M. de Lamorte-Félines);

Des Trésoriers : — ...*AB AERario* (Inscr. de Die; Long, p. 118). Il s'agit, sans doute, non pas d'un magistrat, mais d'un simple employé à l'*aerarium* municipal.

Des Pontifes : — *PONTifici* (Inscr. à Barnave; Long, p. 134); — expressément dit « de Die » : *PONTIFICis DEA Augusta* (Inscr. ci-après de la chapelle de Nazareth).

Un *Sacerdos* : — *SAC.....* (Inscr. de Die; Long, p. 136); — expressément dit « de la cité des Voconces » : *PRAEEVN-TIBVS SACERDOTIBVS BLATTIO PATERNO CIVI-TATIS VOContiorum* (Inscr. de l'autel taurobolique pour la conservation des empereurs Philippe; autrefois à Die; Long, p. 114).

Des Flamines : — Expressément dit « de Die » : *FLAMinis AVGusti..... AD DEAM AVGustam VOContiorum* (Inscr. du Monestier-d'Allemont; Long, p. 126); — *FLAMEN* (Inscr. à Die; Long, p. 101); — *FLAmen* (Inscr. à Die; Long, p. 193); — *FLAMINI DIVI AVGusti* (Inscr. à Die; Long, p. 124); — peut-être spécial à la section de Vaison : *FLamen Divi Augusti*

(Inscr. de la chapelle de Nazareth à Entrechaux); — **FLA-Minis DIVORVM** (Inscr. de Die, coll. de M. Vallentin, à Montélimar).

Des Flaminiques : — **FLaminicae VOContiorum ITEM FLA-minicae...** (Inscr. de Vaison au musée d'Avignon; Long, p. 68); — expressément dite « de Vaison » : **FLAMinicae IVLia AV-Gusta VASione VOContiorum** (Inscr. de Vaison au musée d'Avignon; Long, p. 68); — expressément dite « de Die » : **FLAMinicae DESIGNATAE COLonia DEA AVGusta VOCon-tiorum** (Inscr. d'Arles au musée de Marseille; Long, p. 100).

Des Sévirs augustaux, propres à chacun des deux chefs-lieux : — **SEVIRO AVGustali** (Inscr. de Vaison; Spon, *Miscell.*, p. 202); — **SEVIRO AVGustali**, mari d'une flaminique expressément dite de Vaison (Inscr. de Vaison au musée d'Avignon; Long, p. 68); — **SEVIR** (Inscr. de Vaison au musée d'Avignon); — expressément dits « de Die » : **SEVIRi AVGustalis CORPORATI DEA AVGusta VOContiorum** (Inscr. de Nîmes; Long, p. 127); — **SEVIRO AVGustali Dea AVGusta VOCON-TIORVM** (Inscr. de Die, coll. de M. Vallentin, à Montélimar); — **IIIIIVIR AVGustalis** (Inscr. de Die; Long, p. 105); — **IIIIIVIRO AVGustali** (Inscr. de Die; Long, p. 194); — **IIIIIVIRi AVGustalis** (Inscr. à Pontaix; Long, p. 91).

Des Esclaves publics des Voconces : — **VOContiorum SER-VS** (*Bullet.*, N.º 23, p. 359); — **VOContiorum SERVus** (Inscr. de Die; Long, p. 193).

Des Spectacles publics : — **ORDO VOCONTIORum EX CONSENSV ET POSTVLATIONE POPVLI OB PRAECI-
PVAM EIVS IN EDENDIS SPECTACVLIS LIBERALITA-
TEM** (Inscr. de Die; Long, p. 124).

Particularités municipales propres à Vaison.

Un Patron des *Vasienses* : — **VASIENSes VOContii PA-TRONO** (Inscr. de Vaison; coll. de M. Raspail, à Gigondas; *Bull.*, N.º 22, p. 291).

Un Collège de *fabri* : — *Collegii FABRVM* (Inscr. de Vaison au musée de Carpentras ; Herzog, N.º 440).

Un Collège de fabricants de centons : — *GENIO COLLEGIi CENTONARIORVM* (Inscr. de Vaison ; Long, p. 200).

Un Collège de tailleurs de pierres ou sculpteurs : — *OPIFICES LAPIDARII* (Inscr. de Vaison au musée d'Avignon ; Long, p. 70).

Un Chemin public : — *SECVNDVM VEAM PVBLICAM* (Inscr. de Vaison au musée d'Avignon ; Long, p. 200).

Un Portique et des Thermes : — *AD PORTICVM ANTE THERMAS MARMORIBVS ORNANDAM*, libéralité du prix de cinquante mille sesterces (Inscr. de Vaison au musée d'Avignon ; Long, p. 69).

Une Statue de l'empereur Gallien, élevée par les *Vasienses* (Inscr. de Vaison au musée de Carpentras).

Un Théâtre, dans les ruines duquel a été trouvée la statue du *Diadumenos*.

Particularités municipales propres à Die.

Des Spectacles publics : — *MVNERIS PVBLICI CVRATOR AD DEAM AVGustam VOContiorum* (Inscr. de Beaufort ; Long, p. 126) ; — *CVRATORI MVNERIS GLADIATORII VILLIANI* (Inscr. de Die ; Long, p. 124) ; — *DEO MARTI AVGusto RVDIANO CVRATORES CVRAVERVNT* (Inscr. à Saint-Étienne-en-Quint ; Long, p. 94) ; — *COLLEGium VENATORum DEENSIVM ET QVI MINISTERIO ARENARIO FVNGVNTur* (Inscr. de Beaufort, coll. de M. Vallentin, à Montélimar ; Long, p. 121) ; — *SECVTOR* (Inscr. à Die ; Long, p. 127). — D'après M. Desjardins (*Table de Peutinger*, p. 58), ces spectacles se célébraient en l'honneur d'Andarta, déesse éponyme de Die.

Une porte romaine ornée de sculptures.

*Dieux et déesses honorés d'un culte public ou particulier
chez les Voconces.*

Belisama : — ΕΙΣΡΟΥ ΒΗΛΗΚΑΜΙ ΚΟΚΙΝ ΝΕΜΗΤΟΝ, c'est-à-dire d'après M. Pictet (*Inscr. gauloises*, p. 27) : *Vovil Belisamae hocce fanum* (Inscr. celtique de Vaison au musée d'Avignon).

Dullovius : — DVLLOVI..... V. S. L. M. (Inscr. de Vaison ; Long, p. 68).

Vasio : — MARTI ET VASIONI (Inscr. de Vaison ; Long, p. 67).

Andarta, la déesse gauloise qui a donné son nom à Die : — DEAE AVGustae ANDARTAE (Plusieurs inscr. à Die et aux environs ; Long, p. 105 et 106) ; — DEAE ANDARTAE AVGustae ; Long, p. 106).

Jupiter : — IOVI (Inscr. de Vaison au musée de Carpentras) ; — *Iovi Optimo Maximo* (Inscr. de Die ; Long, p. 191) ; — *Iovi Optimo Maximo* (Inscr. à Aouste et à Propiac ; *Bull.*, N.° 23, p. 365) ; — IOVI AXVRI (Inscr. à Mirabel, entre Vaison et Nyons ; Herzog, N.° 446).

Minerve : — MINervae (Inscr. à Malaucène, coll. de M. Chastel ; Voy. ci-après).

Apollon : — APOLLINI (Inscr. à Beaumes, chez M. de Gaudemaris ; Voy. ci-après).

Mercure : — MERCVRIO (Inscr. de Vaison au musée d'Avignon ; Long, p. 198) ; — MERCVRIO (Inscr. de Vaison, coll. de M. de Lamorte-Félines ; Long, p. 144) ; — MERCVRIO (Inscr. de Montbrison, canton de Grignan ; Long, p. 179) ; — MERCVRIO (Inscr. au Pègue, canton de Grignan ; *Bullet.*, N.° 9, p. 226) ; — MERCVRIO (Inscr. de Luc, coll. de M. de Lamorte-Félines ; Long, p. 136) ; — MERCVRIO AVGusto (Inscr. à Saint-Jean-en-Royans ; *Bullet.*, N.° 9, p. 227).

Mars : — MARTI ALBIORIGI (Inscr. du Sablet au musée d'Avignon ; Long, p. 98) ; — MARTI (Inscr. de Pontaix, sur

une plaque de bronze ; Long , p. 91) ; — Mars Rudianus , qui a donné ou emprunté son nom au Royans : DEO MARTI AV-Gusto RVDIANO (Inscr. à Saint-Etienne-en-Quint ; Long , p. 94) ; — MARTI AVGusto RVDIANO (Inscr. à Alixan).

Diane : — DEANE AVGustae (Inscr. à Malaucène ; coll. de M. Chastel ; Voy. ci-après) ; — DIANA LATINAE (Inscr. du Pègue au musée d'Avignon ; Long , p. 178).

Vulcain : — VOLCANO (Inscr. à Die ; coll. de M. de Lamorte-Félines) ; — VOLCANO (Inscr. à la Fontaine ardente , près de Vif ; Long , p. 183).

Silvain : — SILVANO (Inscr. de Vaison ; coll. de M. Raspail , à Gigondas ; *Bullet.* , N.º 22 , p. 292) ; — SILVano (Autre inscr. de Vaison ; coll. de M. Raspail ; Voy. ci-après) ; — SILVANO (Inscr. de La Bâtie-Mont-Saléon ; Long , p. 154) ; — SILVANO (Inscr. du Monestier-d'Allemont ; Long , p. 166) ; — SILVANO (Inscr. à Aubignosc , près de Sisteron ; Long , p. 169 , où il faut lire pour le nom du dévot : THALLVS et non pas PHALLVS) ; — ARAM CVM SVIS SIGNis SILVANO (Inscr. de Crest ; Long , p. 68).

La Victoire : — VICTORIAE AVGustae (Inscr. de La Bâtie-Mont-Saléon ; Long , p. 154) ; — DEA VICTORIA CONSTVTA (Inscr. de Vaison au musée d'Avignon).

Les Étoiles : — IGNIBVS AETERNIS (Inscr. à Vif ; Long , p. 183).

Les Sources : — NYMPHIS AVGustis PERCERNIBVS (Inscr. de Vaison ; Henzen , 5761) ; — NYMPHIS (Inscr. du Rasteau , au musée d'Avignon) ; — NYMPHIS (Inscr. de Vercoiran ; coll. de M. Vallentin , à Montélimar ; *Bull.* , N.º 28 , p. 117) ; — BORMANo ET BORMANae (Inscr. d'Aix , près de Die ; coll. de M. de Lamorte-Félines ; *Bull.* , N.º 23 , p. 361).

.....dalla conservatrice : — DALLAE CONSERVATRICI (Inscr. du Puy-Saint-Martin ; coll. de M. Vallentin , à Montélimar ; *Bull.* , N.º 23 , p. 366).

Les Mères : — MATRIBVS (Inscr. de Vaison ; Long , p. 68) ; — MATRIS (Inscr. de Dieulefit ; *Bull.* , N.º 7 , 190).

Les Proxumes : — PROXSVMIS (Inscr. de Vaison au mu-

sée d'Avignon); — PROXVMIS (Inscr. de Vaison, Long, p. 68); — PROXVMIS SVIS (Inscr. de Vaison au musée d'Avignon; Long, p. 198).

La Mère des Dieux : — *Deum Matri* (Inscr. à Die; Long, p. 102); — *Magnae Deum Matri Idaeae* (Inscr. de Die; Long, p. 104).

Bélus : — BELVS FORTVNAE RECTOR MENISQVE MAGISTER (Inscr. de Vaison au musée de Saint-Germain-en-Laye; Renier, *Mél. d'épigr.*, p. 130).

Isis : — ISIDI REGINAE (Inscr. de Die; coll. de M. de Lamorte-Félines; *Bull.*, N.º 23, p. 360); — INSIDI (Inscr. de La Bâtie-Mont-Saléon; Long, p. 154).

Mithra : — DEO INVICTO; — DEO INVICTO *Mithrae*; — DEO SOLI INVICTO (Inscr. à La Bâtie-Mont-Saléon; Long, p. 153; Herzog, N.º 482, 483); — un adepte parvenu au grade de *Perses*, un des douze grades de la hiérarchie mithriaque : OB GRADVM PERSICVM (Inscr. de Vaison; Long, p. 68).

Professions rappelées par les inscriptions.

A Vaison : — Des FABRI (Herzog, N.º 449); — Des CENTONARII (Long, p. 200); — Des OPIFICES LAPIDARII (Long, p. 70).

A Luc : — Un MEDICUS (Long, p. 136).

A Die : — Des VENATORES DEENSES ET QVI MINISTERIO ARENARIO FVNGVNTur (Long, p. 121); — un SECVTOR (Long, p. 127); — un IVRIS DOCTOR (Long, p. 118); — un ARGENTARIUS (Long, p. 118); — un LIBRARIUS (Long, p. 119); — une VNGVENTARIA (Long, p. 119).

Pagi et vici

Voir la liste donnée dans le *Bulletin*, N.º 25, p. 184 et suivantes, et ajouter :

Le *pagus* Bo..... : PRAEFecto BO.....TIOrum (Inscr. ci-après de la chapelle de Nazareth, près Entrechaux); probablement un *pagus* Bo..... Vocontiorum.

Noter aussi un lieu CVI NOMEN THEOPOLI EST (Inscr. du rocher de Chardavon, près Sisteron).

(A continuer.)

A. ALLMER.

PETITE ANTHOLOGIE
DES
POÈTES DE LA DROME.

DEUXIÈME PARTIE.

De la Révolution jusqu'à nos jours.

(AUTEURS DÉFUNTS.)

(SUITE. — Voir les 32^e, 33^e, 35^e livraisons.)

IV.

BIGNAN (ANNE).

Quoique né à Lyon, en 1795, Anne Bignan peut néanmoins figurer parmi les poètes du département de la Drôme, car sa famille est originaire de Suze-la-Rousse, et lui-même y passa une grande partie de sa jeunesse. Son père, Dominique Bignan, dit Bignan de Coyrol, était négociant à Suze-la-Rousse lorsqu'il fut nommé député aux États généraux par le tiers-état de Dauphiné. Son fils, Anne Bignan, fit d'excellentes études classiques et remporta en 1813 et 1814

plusieurs prix au concours général. Il débuta dans la carrière des lettres par des traductions d'Homère, qui sont encore estimées de nos jours.

Bignan a publié un nombre considérable de volumes, dont les principaux sont : *Poésies* (1828), *Mémoires françaises* (1833), *Académiques* (1837), *Œuvres poétiques* (1846), *Napoléon en Russie* (1839) et ses *Poèmes évangéliques* (1850).

Il fut un poète de mérite, que l'école romantique, alors dans tout son éclat, ne parvint pas à séduire. Dans la plupart de ses œuvres on sent jaillir le sentiment royaliste, et, en 1829, il fut décoré par Charles X.

Fidèle à ses convictions politiques, Bignan ne sollicita aucune faveur de la royauté de Juillet et des gouvernements qui lui succédèrent; il resta à l'écart, mettant tous ses soins à la composition de ses ouvrages, qui devaient sauver son nom de l'oubli.

Notre poète se fit remarquer par son talent dans plusieurs sociétés littéraires; il remporta plusieurs prix aux Jeux Floraux; il fut même lauréat de l'Académie française.

Nous allons citer quelques vers de sa pièce *L'invention de l'Imprimerie*, qui valut à son auteur l'accessit du prix de poésie au concours ouvert par l'Académie française.

L'Imprimerie.

L'homme, aidé du travail, ce premier des trésors,
Ne découvre le bien qu'après de longs efforts.
Jusqu'à la vérité par le doute guidée,
Chaque idée à son fil attache une autre idée.
Les arts naissent des arts. D'abord lorsque du lin
La dépouille se change en un brillant vélin,

Sur un frêle tissu l'écriture tracée
Donne un corps à la voix, un être à la pensée.
A peine un bois flexible, habilement taillé,
En mobile alphabet se creuse travaillé ;
Sur les ardents brasiers où la fonte s'écoule
Le plomb industriel se façonne, se moule,
Et des pensers muets dans l'esprit renfermés
Fait parler à nos yeux les signes animés.
Les lettres, dont le choix en mots divers s'assemble,
Dans un cadre allongé se nivellent ensemble.
Quand sur ces mots unis, sans être confondus,
De la noire liqueur les flots sont répandus,
Pour la boire à son tour, de ses pages légères
Le blanc papier revêt les sombres caractères.
Alors gémit la presse, et, foulés avec bruit,
Ces types variés, que le métal produit,
Gravent, d'un seul instant, ouvrage indélébile,
Sur la feuille mouvante une empreinte immobile.
O prodige ! le temps, vainqueur des autres arts,
Roule son char poudreux sur leurs débris épars ;
Mais l'âme, inaccessible aux lois de la matière,
Confidente du ciel, se survit tout entière :
Ses chefs-d'œuvre, gardés par un soin merveilleux,
Rapprochent la distance et des temps et des lieux,
Embrassent l'univers, et, sans peur de naufrages,
Vogueent indépendants sur l'océan des âges.

(*Épître sur la découverte de l'Imprimerie, 1829.*)

Anné Bignan mourut en 1861.

Voir :

DELACROIX, *Loc. cit.*

VAPEREAU, *Dictionnaire universel des contemporains* (Paris, Hachette, 1858).

ED. BIRÉ et EM. GRIMAUD, *Les poètes lauréats de l'Académie française* (Paris, 1865).

Et en général tous les dictionnaires biographiques.

V.

SOUCHIER (L'abbé AUGUSTE).

Nous manquerions à notre devoir de critique si nous laissions dans l'ombre un digne prêtre dont la mémoire est encore vénérée dans le diocèse de Valence, sous prétexte que son œuvre a été publiée sans nom d'auteur. Il ne faut pas que M. l'abbé Souchier soit victime de sa trop grande modestie.

Quoique absorbé par les nombreux travaux de son saint ministère, M. l'abbé Souchier dérobaient quelques instants à sa tâche quotidienne pour se livrer à la culture des belles-lettres, mais de préférence à celle de la poésie, qu'il aimait par-dessus tout. Lorsqu'une de ses compositions était terminée, notre poète l'adressait, avec une lettre pleine de commentaires sur le sujet traité, à une de ses nièces, qui partageait les mêmes goûts que son oncle et qui devait un jour surpasser son modèle. Ce sont ces poésies et les lettres qui les accompagnent qui forment l'œuvre de M. l'abbé Souchier. Il les a publiées sous ce titre : *Portefeuille d'un jeune poète dauphinois, ou Lettres d'un oncle à sa nièce* (1 vol. in-12 de 336 p., Valence, J. Marc-Aurel, 1852).

Par une modestie exagérée, l'auteur ne crut pas devoir signer son œuvre; mais la plupart de ses compatriotes

surent bien reconnaître l'oncle qui échangeait une telle correspondance avec sa nièce.

Parmi les nombreuses poésies du *Portefeuille*, nous mentionnerons de préférence *La vieille mendiante*, ballade parfaitement réussie; *Les petits serins*, *Le nouveau-né*, *Un cercle de dames*, pièces gracieuses, pleines de fraîcheur et de malice, et enfin les magnifiques odes adressées à Lamennais, où le poète déploie tout son talent lyrique.

Lamennais.

Se relèvera-t-il de sa chute profonde,
Cet homme dont le nom réjouissait le monde,
Alors qu'il défendait et le trône et l'autel?
Se relèvera-t-il, cet aigle au vol sublime,
Qui des monts alpins avait franchi la cime,
En s'élevant jusques au ciel?

Il est tombé!... Grand Dieu! le voilà dans l'abîme!
Le voilà, de l'orgueil effrayante victime,
Parcourant de l'erreur les sentiers ténébreux!
Se relèvera-t-il? Qui pourra nous le dire?
Dans l'avenir obscur quel regard pourra lire
Son repentir si glorieux?

L'ange du ciel l'ignore : il l'ignore lui-même.
Il ignore, aveuglé dans son délire extrême,
S'il reviendra jamais au Dieu de vérité;
Voulant, l'infortuné, faire l'expérience
De ce qu'il avait dit : « Que de l'intelligence
L'orgueil était la volupté. »

.
.

Qu'il sera beau ce jour d'éternelle mémoire ,
 Où Lamennais , couvert d'une solide gloire ,
 Tombera repentant aux pieds du Dieu d'amour !
 Oh ! l'univers ravi chantera ses louanges ;
 Dans les hauteurs des cieux on entendra les anges
 Se réjouir de son retour.

.

Dans un de ses nombreux voyages, M. l'abbé Souchier rendit visite au célèbre auteur de *L'Ange et l'Enfant*, Jean Reboul, alors dans tout l'éclat de sa gloire. Le poète nîmois reçut son visiteur avec son tablier de boulanger ; ce qui inspira à l'auteur du *Portefeuille* une charmante poésie, dont nous détachons quelques strophes :

Docte Reboul , que la muse visite ,
 Sans bruit , sans faste , en ton petit manoir ,
 Te souvient-il que timide lévite ,
 Un jour, tremblant , j'arrivai pour te voir ?
 Tu me reçus non point en grand poète ,
 Mais sous l'habit d'un humble boulanger...
 Le dieu des vers , exilé chez Admète ,
 N'était-il pas jadis simple berger ?

Je fus frappé de cette modestie
 Qui sert de lustre à ton rare talent ;
 Je contemplai ce front où le génie
 Malgré toi perce et brille étincelant.
 Tu me parus , admirable poète ,
 Plus admirable en restant boulanger...
 Le dieu des vers , exilé chez Admète ,
 N'était-il pas jadis simple berger ?

.

Tu m'entretins des pâles *Crépuscules*,
 Que ton œil d'aigle avait jugés soudain
 Écrits sans art , sans foi , vains opuscles,
 Nés pour mourir du jour au lendemain.
 Je t'admirais discourant en poète ,
 Et j'oubliais en toi le boulanger...
 Le dieu des vers , exilé chez Admète ,
 N'était-il pas jadis simple berger ?

.

Ainsi la ville à qui tu dois naissance
 Reçoit de toi deux pains bien différents :
 Le pain qu'il faut à toute intelligence ,
 Le pain qu'il faut à nos corps défaillants.
 Remplis longtemps ta mission , poète :
 Sois des Nimois longtemps le boulanger...
 Le dieu des vers , exilé chez Admète ,
 N'était-il pas jadis simple berger ?

.

M. l'abbé Souchier, né à Mirmande (Drôme), est mort à
 Valence, en 1855, à l'âge de 51 ans.

VI.

SIGOYER (ANTONIN DE)

Quoique M. de Sigoyer ne soit pas né dans notre département, Valence peut le compter parmi ses plus illustres enfants. Il lui appartient par un long séjour, par ses travaux poétiques et par sa tombe.

Fils d'un capitaine, chevalier de Saint-Louis, qui se signala par sa bravoure pendant l'expédition d'Amérique, Marie-François-Antonin de Bernardy, marquis de Sigoyer, naquit à Apt, le 15 juin 1789.

Vers 1808, le comte de Tournon, son parent, alors préfet de Rome, appela auprès de lui le jeune Antonin, heureux de fouler le sol de la ville éternelle. Ce fut là, sous un soleil généreux, qu'il sentit naître la poésie dans son âme. Il demanda ses premières inspirations à l'Anio, au tombeau de Virgile et aux frais ombrages de Tibur.

Après un séjour de trois ans dans la capitale du monde chrétien, M. de Sigoyer rentra en France pour suivre le comte de Tournon, nommé préfet de la Gironde, et qui, quelque temps après, remplit les mêmes fonctions dans le département du Rhône.

En 1822, M. de Sigoyer, nommé lui-même secrétaire général de la préfecture de la Drôme, fut successivement sous-préfet de La Tour-du-Pin (1828), de Nogent-sur-Seine et de Meaux (1832), d'Arles (1837). C'est dans cette dernière ville qu'il eut l'occasion de faire connaître son grand cœur.

Lors des grandes inondations de 1840, n'écoulant que son courage, il mit plusieurs fois sa vie en péril en portant secours aux malheureux menacés par les flots. Le Gouvernement récompensa ses services en lui donnant la croix d'officier de la Légion d'honneur. Plus tard, lorsqu'il eut sa retraite, M. de Sigoyer vint se fixer à Valence.

Durant sa laborieuse carrière, notre poète sut mettre à profit ses rares loisirs. Combien de recueils et de journaux s'enrichirent de ses productions ! D'une modestie à toute épreuve, il écrivait de préférence dans les feuilles les plus ignorées.

J'aime les bois , les fleurs , le vallon solitaire ,
Où la muse me suit.
Il me faut le silence , il me faut le mystère :
Mon âme a peur du bruit.

Le poète s'est peint tout entier dans ces quatre vers.

En 1845, M. de Sigoyer publia en brochure un petit poème, *L'Ermite des catacombes* (Lodève, in-8° de 15 pages), aussi remarquable par l'élévation de la pensée que par la beauté de la poésie. Cette modeste brochure, au bas de laquelle plus d'un poète en renom eût apposé sa signature avec orgueil, fut publiée sans nom d'auteur.

De cette époque jusqu'en 1856 l'auteur continua d'écrire dans les feuilles les plus diverses. Enfin, en 1856, une société de lettrés fonda à Valence une revue littéraire, sous le titre d'*Ami des familles*. Naturellement M. de Sigoyer devait y tenir une des premières places. C'est alors que nous pûmes lire presque chaque semaine ses délicieuses poésies, reproduites par un grand nombre de journaux et quelquefois même par ceux de la capitale.

A Valence, le salon de M. de Sigoyer était devenu le

rendez-vous de tous les amis de la littérature. Autour de sa table de travail que d'ouvrages ont été analysés ! Depuis les grands classiques jusqu'aux poètes les plus infimes, tous étaient connus de M. de Sigoyer ; et que de fois signalait-il à l'attention de ses auditeurs telle production d'un jeune auteur, complètement inconnu, et qui, disait-il, arriverait à se faire un nom dans les lettres. L'avenir lui donnait toujours raison. Aussi chacun avait-il la plus grande confiance dans son jugement, et lorsqu'il avait donné son appréciation, tous s'inclinaient : le maître avait parlé.

Quoique profondément attaché à Valence, M. de Sigoyer n'avait pas oublié sa ville natale, et il composa en son honneur une trilogie poétique¹, dans laquelle il raconte l'histoire de sa grandeur passée. Dans les strophes émues de cette trilogie on sent que le cœur du poète déborde d'amour pour cette petite ville où reposent les restes mortels de son père et où lui-même a vu le jour.

De l'oiseau voyageur que n'ai-je la vitesse !
Je volerais vers vous , Éden de ma jeunesse ;
J'irais cueillir encor , loin des yeux importuns ,
Ces fleurs du sol natal dont l'âme , avec ivresse ,
Respire les parfums.

Vivement pressé par ses nombreux amis, le poète se décida à réunir en volume quelques-unes de ses poésies : il publia les *Consolations poétiques*². Ce recueil fut dédié à Jean Reboul, qui, comme Lamartine, honorait le poète d'une amitié toute particulière.

(1) *Apt.* — *Trilogie*, par Antonin DE SIGOYER ; broch. in-8° de 16 pages (Valence, Chenevier et Chavet, 1860).

(2) In-16 de 70 p. (Valence, Chenevier et Chavet, 1860.).

Les *Consolations poétiques* se distinguent surtout par l'élévation de la pensée, la limpidité du vers et la richesse de la rime, en un mot par le véritable souffle poétique qui anime chaque page. Nous n'avons que l'embarras du choix pour cueillir dans ce petit écrin une perle de la plus belle eau : *Souvenirs pieux*, *Arles*, *Désir poétique*, *Supplique au sommeil*, *Espoir en Dieu* sont des poésies de premier ordre; mais nous préférons citer sa pièce sur Rome, dédiée à un ami dévoué. Nous croyons qu'il est difficile de trouver une plus gracieuse production.

Rome.

A ÉMILE DI PIETRO.

« Cité deux fois reine. »

GILBERT.

Un verger que protège une haie odorante ,
Des fleurs, quelques pommiers ,
Une claire fontaine à l'onde murmurante
Où boivent les ramiers ;

Un ciel doux , un air pur, le souffle de la brise
Caressant mes cheveux ,
Une blanche maison sur la colline assise
Suffiraient à mes vœux.

Je ne moissonne point au champ de la fortune;
Jamais sa gerbe d'or ,
Qui s'éparpille au pied de l'avidie tribune,
N'a grossi mon trésor.

Laisant gronder au loin l'orage politique ,
Sans trop m'en effrayer,
Mon trésor, c'est la paix , le repos domestique ,
Les plaisirs du foyer.

Il est encore pourtant un délice suprême ,
Doux rayon qui m'a lui :
C'est le bonheur de vivre en l'ami qui nous aime,
De se fondre dans lui.

Je n'ai dû qu'à vous seul , ô poète , à nul autre ,
Cet immense bonheur.
Vos jours étaient mes jours , ma joie était la vôtre ,
Et mon cœur votre cœur.

Pour que ce sentiment soit toujours votre idole ,
Frère , souvenez-vous ,
Souvenez-vous de Rome et de son Capitole ,
Que l'on monte à genoux.

Rappelez-vous aussi la chaumière d'Évandre ,
La louve aux flancs d'airain ,
Le vieux Forum , ces tours d'où semble encor descendre
L'aigle au vol souverain.

Rappelez-vous ces murs , ces temples , ces théâtres
Sous le chardon rampants ,
Et ce cirque géant dont les arceaux verdâtres
Sont des nids de serpents.

Que de fois , quand l'aurore aux teintes irisées
Souriait dans les cieux ,
Nos fronts se sont penchés sur des urnes brisées ,
Sur des autels sans dieux !

Que de fois , quand la lune attachait aux collines
Ses réseaux éclatants ,
Avons-nous entendu dans l'herbe des ruines
Sourdre le flot du temps !

Ces vastes panthéons , ces dômes , ces portiques ,
Démolis à moitié ,
Ont vu naître et grandir sur leurs débris antiques
Notre jeune amitié.

Qu'ils soient toujours sacrés, qu'ils soient chargés d'hom-
Qu'on pleure à leur aspect ! [mages ,
Et que les habitants des monts les plus sauvages
Y portent leur respect !

Émile, nous aussi nous devons chérir Rome ,
Nous devons la bénir,
Et garder dans nos cœurs , tel qu'un céleste arôme,
Son pieux souvenir.

N'est-ce pas dans ces murs de tristesse éternelle,
Dans ce tombeau des rois ,
Que mes mains ont pressé votre main fraternelle
Pour la première fois ?

Allons revoir ces bords où l'opprobre et la gloire
Ont régné tour à tour,
Où la défaite, après dix siècles de victoire ,
Voulut avoir son jour.

Allons redemander les souvenirs d'Horace
A son Tibur en deuil,
Et visiter encor l'oranger qui du Tasse
Ombrage le cercueil.

Préparez-vous ; partons ! Et quand le crépuscule
Ramènera le soir,
Comme autrefois, Émile , au pied du Janicule
Nous irons nous asseoir.

Cette pièce, dit un historien de la littérature provinciale,
M. Th. Geslain, suffirait seule pour sauver de l'oubli le
nom de M. de Sigoyer.

Le public valentinois fit un chaleureux accueil au modeste
petit volume de poésies, et l'édition fut rapidement épuisée.
Cependant ce n'était là qu'une bien faible partie du bagage
littéraire de notre auteur. Un grand nombre de poésies iné-

dites, aussi remarquables que celles publiées, sont entre les mains de sa famille.

Nous sommes assez heureux pour posséder quelques-unes de ses dernières productions, et nous ne résistons pas au désir d'en citer une ou deux strophes.

Dans sa pièce *La soif de l'or*, le poète flagelle l'agiotage impur qui corrompt tous les cœurs et fait tout oublier pour ne songer qu'à l'or.

Conquérants de l'Afrique, héros de la Crimée,
Généreux défenseurs de la Grèce opprimée,
De tous les éléments affrontant le courroux,
En vain vos légions, après tant de batailles,
Ont dompté les fléaux, ont forcé les murailles :
Déjà l'oubli pèse sur vous.

.
.

Newton, c'est vainement que ton savoir sublime
A surpris le secret, a mesuré l'abîme
Des insondables cieus dans l'espace flottants.
Et toi, George Cuvier, c'est en vain que tes veilles,
Des âges primitifs exhumant les merveilles,
Ont reconstruit les habitants.

On voit par cette simple citation que les poésies inédites n'eussent pas déparé le recueil imprimé, et nous espérons bien qu'une main pieuse les publiera quelque jour.

Peu de temps après l'apparition des *Consolations poétiques*, notre poète était atteint d'une maladie qui devait le conduire au tombeau. Sur son lit de douleur la muse le consolait encore :

Sur un lit de torture ,
Triste, buvant mes pleurs ,
J'accepte sans murmure
Mes cruelles douleurs.
Quand tout ce qui respire
Revoit, contemple, admire
Du ciel l'azur profond ,
Les bois, l'eau fugitive.....,
Pour toute perspective
Je n'ai que mon plafond.

Malgré tous les soins, le mal fit de rapides progrès; et le 29 décembre 1860 Valence accompagnait son poète à sa dernière demeure. Moi, avait-il dit peu de temps auparavant ,

Moi, je ne voudrais pas renoncer, pour la gloire ,
A mon obscurité.

Grâce à l'initiative et au dévouement d'un fils du poète, l'héroïque commandant Martian de Sigoyer, la France a conservé son Louvre, prêt à s'engloutir dans les flammes; et cette gloire, dont le père ne voulait pas, s'est attachée malgré lui au nom de Sigoyer.

Nul doute que, plus ambitieux, l'auteur des *Consolations poétiques* eût laissé un nom dans les lettres. Certainement il n'eût pas occupé le premier rang, mais il eût brillé dans la pléiade du second ordre, à côté des Violeau, des Reboul et des Turquétty.

Pour bien faire connaître dans M. de Sigoyer l'homme et le poète, qu'on nous permette de citer quelques passages d'une notice nécrologique publiée au lendemain de sa mort par le journal *L'Ami des familles* :

« M. de Sigoyer connaissait bien les hommes et les choses, et il avait une rare facilité d'élocution pour développer ses idées.

» Cet homme, si favorisé de la nature sous tant de rapports, avait pour les travaux de l'intelligence une aptitude merveilleuse. Sa vaste mémoire, que les années et la maladie avaient été incapables d'affaiblir, retenait captives, comme dans des réseaux inextricables, toutes les impressions que la lecture communiquait à son esprit. On peut dire de lui qu'il avait immensément lu et immensément retenu.

» L'histoire générale de tous les peuples lui était familière. Il avait toujours à raconter sur les grands hommes de l'antiquité et des temps modernes les anecdotes les plus intéressantes et les plus instructives.

.

» En littérature, M. de Sigoyer n'était pas exclusif. S'il parlait avec enthousiasme de Corneille, de Racine, de Molière et de ces grands génies qui, semblables à de brillantes constellations, ont étoilé le ciel poétique de notre XVII^e siècle, il n'était pas sans admiration pour ceux qui à notre époque font vibrer avec tant de distinction la lyre de la France.

» S'il aimait chez les poètes du grand siècle tantôt le naturel et la noble simplicité, tantôt la grandeur, la majesté, l'élan de l'âme poussé jusqu'au sublime; s'il se passionnait pour la correction du dessin, pour la perfection de la forme, pour la richesse de la rime, pour la justesse dans les images, il avait trop de goût pour jeter la pierre à ceux de nos poètes contemporains qui, malgré des écarts blâmables, ont ouvert devant les ailes de la poésie de nouveaux et magnifiques horizons.

» A ceux-ci la variété, la coupe élégante, l'harmonie

cadencée du rythme, le coloris brillant, les tons chauds, la hardiesse des images, l'incarnation de l'idéal dans une facture moins païenne, moins monotone et plus rationnelle!

» Notre poète comprenait tout cela; il sentait les moindres nuances de l'art; il distinguait les cachets particuliers de chaque style; il savait les classer par tribus, par familles, suivant les rapports plus ou moins grands d'alliance ou de consanguinité poétique; car, après tout, le style n'est autre chose que la physionomie de l'idée, que le daguerréotype de la pensée. »

Les armes des Bernardy de Sigoyer sont de gueules, bandé d'or, chargé d'un ours de sable, accosté de deux trèfles d'argent; au chef d'azur, chargé de trois étoiles d'or.

Voir :

BARIAVEL, *Dictionnaire historique et bibliographique du département de Vaucluse* (Carpentras, 1842).

DE RIVOIRE-LA-BATIE, *Armorial du Dauphiné* (Lyon, 1867).

STAUFF, *La littérature française* (Paris, 1873).

GESLAIN (Th.), *La littérature contemporaine en province* (Paris, 1873).

Courrier de la Drôme et de l'Ardèche, N.^o du 9 novembre et du 29 décembre 1860.

L'Ami des familles, N.^o 43, t. X, année 1860.

Id., N.^o 2, t. XI, année 1861.

Notice nécrologique sur M. Antonin de Sigoyer, par A. C. (*L'Ami des familles*, t. XI, N.^o 2.)

JULES SAINT-RÉMY.

(A suivre.)

SUCY

ORDONNATEUR EN CHEF

de l'expédition d'Égypte.

On voit au musée de Valence, tout à côté d'un tableau de David, le portrait d'un jeune homme à la figure intelligente et énergique ¹, dont la vue chez la plupart des visiteurs éveille à peine de faibles et vagues souvenirs. Cependant ce jeune homme, grand administrateur et soldat héroïque, illustra sa ville natale et mériterait d'y avoir une statue.

Simon-Antoine-François-Marie de Sacy de Clisson naquit, le 19 mai 1764, à Valence, où son père, en qualité de commissaire des guerres, occupait des fonctions équivalentes à celles des intendants militaires actuels.

Dès l'enfance, il s'appliqua aux études sérieuses et acquit de profondes connaissances en mathématiques et une grande habileté dans l'art du dessin. A peine âgé de seize ans, il entra dans le corps royal de l'artillerie et était nommé sous-lieutenant au régiment provincial de Grenoble (20 juin 1779).

Sa piété filiale le ramenant souvent auprès de sa famille, il fit, en novembre 1785, la connaissance de Bonaparte, alors en

(1) Peint par M. Mondan, artiste valentinois, décédé depuis peu d'années.

garnison à Valence. Ce ne fut pas la seule, d'ailleurs; le jeune officier, aimable et instruit, était apprécié de toute la ville, et ses brillants débuts promettaient une carrière brillante dans un avenir prochain.

Toujours avide d'instruction, Sucy s'éprit d'amour pour l'antiquité : il en fit d'abord sa distraction favorite; peu à peu il s'y livra tout entier avec passion. Il entreprit en 1787 un voyage en Italie, visita Rome, la grande école des archéologues, et rentra en France plus enthousiaste que jamais de l'art grec et romain.

Il quitta l'artillerie à cette époque, et, le 21 avril 1788, fut nommé élève commissaire des guerres à Valence, où il remplaça son père le 1^{er} juillet de la même année.

A partir de ce moment, il consacra tous ses loisirs à la recherche des antiques et fit de nombreuses découvertes. Il eut bientôt un petit musée, que Millin, de passage à Valence, visitait avec empressement. Ce savant, quelques années plus tôt, avait fait la connaissance du jeune archéologue au cabinet des médailles, à Paris. La collection de Sucy renfermait alors, d'après l'auteur du *Voyage dans les départements du midi de la France*, une petite statue antique d'une canéphore, en marbre, un taurobole, des vases grecs, des figurines de bronze, des chapiteaux et une fibule d'or, magnifique de travail et de conservation, que des pêcheurs avaient retirée de l'Isère dans leurs filets, avec une améthyste en cabochon, sur laquelle était gravé un caducée ailé, traversé par un épi de blé, symboles du commerce et de l'abondance ¹.

Sucy avait encore une autre passion : celle du bien. Les guerres que soutenait la République contre une partie de l'Europe avaient amené à Valence, comme en d'autres villes, de nombreux prisonniers; il se plaisait à distribuer à ces malheureux des secours et des consolations. Hélas ! il ne prévoyait pas alors l'accueil qu'il devait, prisonnier lui aussi, recevoir quelques années plus tard sur une terre étrangère !

(1) DELACROIX, *Essai sur la statistique de la Drôme*.

Bonaparte étant revenu à Valence, Sucy l'introduisit chez ses intimes et lui fit connaître ainsi M. de Montalivet, ancien officier de cavalerie, alors conseiller au parlement de Grenoble. Tous les trois explorèrent les environs de la ville et se rendirent souvent à Planèze, près La Vache, chez M. de Bressac, aussi conseiller au parlement de Dauphiné, en vacances. En août 1791 Bonaparte obtint un congé du général baron du Teil et partit vers la fin de l'année pour la Corse.

De son côté, Sucy alla plusieurs fois à Paris, où son mérite ne tarda pas à être reconnu. Élevé au commissariat de troisième classe le 15 décembre 1792, il était promu à la première dès la fin de 1793.

Jusque-là il avait manqué à Sucy des occasions pour montrer son habileté et ses talents : ils étaient cependant bien connus dans sa ville natale. Aussi, lorsqu'en 1794 le transfert de l'école d'artillerie de Valence à Grenoble fut décrété, ses compatriotes lui confièrent-ils le soin d'aller défendre à Paris leurs intérêts menacés. Il accepta cette mission difficile, et s'adjoignit son ami M. de Montalivet, plus profondément versé dans l'étude du droit. (27 octobre 1794.)

A peine arrivés dans la capitale, les deux délégués déployèrent la plus louable activité et furent secondés avec dévouement par les représentants de la Drôme Marbos et Jacomin¹. Toutefois, le succès ne répondit pas à leur espoir, et le 22 avril 1795 une lettre de Sucy annonçait au maire de Valence que l'état-major du régiment d'artillerie en garnison dans la ville avait reçu l'ordre de partir, sous prétexte que le désir de venger la mort de M. de Voisins, récemment assassiné dans l'église de Saint-Jean, pouvait susciter de regrettables conflits entre les soldats et les habitants.

Sucy rentra à Valence en mai 1795; mais le comité de la

(1) Marbos, né au Bourg-de-Péage, ancien évêque constitutionnel, devint conseiller de préfecture de la Drôme. — Jacomin, né à Nyons, fut ensuite directeur des droits réunis à Besançon.

guerre ne voulut pas laisser inactif un homme qui pouvait rendre les plus grands services à l'armée et dont le patriotisme et le dévouement étaient connus. Il lui confia l'emploi de commissaire ordonnateur à l'armée d'Italie. (13 juin 1795.)

Cette nomination fut accueillie avec plaisir : l'arrivée d'un homme de talent et d'honneur à la tête d'une administration est toujours un fait heureux. Bonaparte, qui n'avait pas été étranger à cet avancement, l'en félicita et lui donna des conseils en même temps pour n'être jamais « ni imposteur, ni flatteur, ni âcre, ni importun, ni vindicatif, ni criminel ».

A l'arrivée de Sucy à Nice, les troupes étaient mal armées, sans vêtements, sans solde, sans vivres ; l'administration oppressive et fiscale, les chefs cupides et rapaces. Il s'efforça de mettre l'ordre dans ce chaos, et, le 8 octobre 1795, reçut sa nomination d'ordonnateur en chef. L'activité, l'honnêteté et l'intelligence dont il fit preuve sont entièrement révélées dans une lettre qu'il adressait au représentant Ritter, commissaire du Gouvernement près l'armée d'Italie², à propos des réformes opérées par lui :

« Je ne remplirais plus mes devoirs, je ne répondrais pas à la confiance du Gouvernement si je ne vous communiquais pas mes observations sur les mesures que vous avez adoptées.

» Je puis vous rappeler, Citoyen représentant, que je n'ai cessé de recommander aux commissaires des guerres de seconder les officiers généraux avec lesquels ils servent ; que je les ai chargés d'obtempérer à leurs demandes, soit qu'ils les leur adressent comme réquisition ou comme ordre, et que je les ai engagés à ne jamais réclamer légèrement des prérogatives que la loi n'a point établies pour eux, mais pour le maintien de l'ordre. Si votre arrêté, Citoyen représentant, ne faisait que

(1) DE COSTON, *Biographie des premières années de Napoléon Bonaparte*, p. 389.

(2) Ritter (François-Joseph), député du Haut-Rhin à la Convention nationale, fut nommé plus tard juge au tribunal de cassation.

modifier leurs fonctions, je me tairais; mais il change entièrement le système administratif établi par les lois. Non-seulement il détruit l'indépendance de ce pouvoir, mais il le remet en d'autres mains..... Il est clair que les rênes de l'administration ne sont plus en mes mains, puisque les commandants de place et les trois officiers que vous créez administrateurs ne peuvent être sous ma dépendance¹.

» Si tous les commissaires des guerres ne remplissent pas également bien leurs fonctions, il faut faire un choix; mais ceux à qui je dois des éloges, qui se dévouent à un travail obscur et pénible dans un moment où tout est épineux, sont réduits à la nullité, comme ceux qui ont pu vous donner l'idée de cette mesure. Mais espérez-vous trouver dans tous les postes où il y a des magasins quatre officiers plus en état de remplir des fonctions que vous savez exiger de l'expérience et de l'aptitude? Je ne le pense pas.

» Je crois, Citoyen représentant, aux bonnes intentions qui vous dirigent; je souhaite que les dispositions que vous prescrivez opèrent le bien; et, pour vous en convaincre, je charge les commissaires des guerres sous mes ordres de s'y renfermer scrupuleusement. Je tâcherai de diminuer par mes exhortations ce que votre arrêté a d'humiliant pour eux.....

» Le successeur que l'on me fait espérer pourra apporter plus de connaissances que moi dans la place que je lui céderai avec empressement; mais je crois ne pouvoir céder à personne en bonnes intentions et en droiture. J'ai appris depuis longtemps à me suffire du témoignage de ma conscience.

» Le ministre de la guerre, à qui j'adresse copie de votre arrêté, jugera comme moi, sans doute, que ma responsabilité vis-à-vis de lui cesse pour la surveillance qu'il exigeait de moi sur les administrations; n'ayant plus de commissaires respon-

(1) L'article 1^{er} portait que les commandants de place ordonneraient la convocation du comité de surveillance institué par l'arrêté, et que le commissaire des guerres ne pouvait agir sans l'ordre formel de ce comité.

sables, je ne puis l'être moi-même, et je vous prie d'en accepter la déclaration.

» J'aurais désiré que vous approuviez l'usage que j'avais fait jusqu'à présent de l'autorité qui m'était confiée ; elle m'a mérité l'animadversion des hommes cupides et sans moralité que j'ai contenus. Depuis trois ans que je suis en place, j'ai fait plus d'exemples que mes prédécesseurs n'en avaient ordonnés depuis le commencement de la guerre, quoique je n'emploie les voies de rigueur qu'après avoir épuisé toutes les autres.

» En vous communiquant mes observations avec la franchise d'un républicain, je vous répète que je seconderais vos vues de tous mes moyens, désirant que l'effet de vos mesures trompe mon attente. Sucy.

» Nice, le 23 pluviôse an IV (12 février 1796)¹. »

L'effet de cette lettre digne et courageuse n'est pas connu ; on sait, toutefois, que le 14 ventôse an IV Sucy était encore ordonnateur en chef de l'armée d'Italie, forte alors de 58,425 hommes, en 3 divisions, sous les ordres des généraux La Harpe, Meymer et Fontbonne, plus une quatrième division.

Dès le 12 du même mois, il avait écrit au général en chef Schérer que depuis deux mois il n'avait pas reçu de fonds, et qu'il restait seulement 9,000 francs.

« Je ne dois pas vous cacher que la partie administrative de cette armée est dans la position la plus critique : les hôpitaux éprouvent les besoins les plus pressants ; les demandes et les plaintes se succèdent de la manière la plus effrayante ; les denrées de première nécessité manquent ; on est sans médicaments dans beaucoup d'endroits ; les officiers de santé succombent eux-mêmes à la misère ; un très-grand nombre tombent malades d'épuisement, et, faute de nourriture, la mortalité dans les parcs des transports est affreuse.... Depuis longtemps tout se fait

(1) Notes et papiers de M. de Coston, aux archives de la Drôme.

à loyer, et l'on est sans fonds pour ce service; partout on est aux expédients pour se procurer le bois nécessaire aux manutentions; on sera forcé de délivrer aujourd'hui du biscuit à la garnison; l'on est continuellement occupé à ramener dans les magasins les journaliers, qui fuient faute de paiement.

» Le service de la viande, réduit à une livraison tous les trois jours seulement, manque dans beaucoup d'endroits et est menacé de manquer généralement, même pour les hôpitaux; aujourd'hui je fais enlever des bestiaux par la force armée.

» Le service des fourrages ne peut suffire aux besoins courants.....

» Cet état de choses général est extrêmement alarmant; et, sans pusillanimité, il est permis d'avoir des craintes sur le sort de cette armée..... Je préfère cependant supporter ce que ma position a de pénible, plutôt que d'en reverser l'odieux sur le Gouvernement, dont il est important de ménager le crédit et qui doit conserver la confiance. C'est dans cet état de choses que l'on s'étonne de notre inaction, que l'on commande des mouvements à machine épuisée, chancelante et prête à s'anéantir..... Des secours! des secours prompts ou la paix! Voilà ce que l'amour de mes devoirs et l'amour de la patrie me forcent à vous dire. »

Napoléon avait été nommé commandant en chef de l'armée d'Italie le 23 février 1796 (4 ventôse an IV); il partit le 11 mars suivant avec l'ordonnateur en chef Chauvet, 48,000 francs en or et 100,000 en traites, qui furent en partie protestées. A son passage à Valence, il rendit visite à MM.^{mes} Sucs, dont il allait revoir le fils et le frère, et le 27 mars (7 germinal an IV) il prit le commandement en chef de l'armée d'Italie¹.

(A suivre.)

EUGÈNE FRANÇOIS.

(1) DE COSTON, *Biographie des premières années de Napoléon Bonaparte*, p. 455.

MATHELINE BOTONIER

OU

UN ÉPISODE DE LA VIE DE LOUIS XI.

I

Les consuls de Romans recevaient un jour une lettre de Louis XI dont voici la transcription :

« A nos chiers et bien amez les consuls et habitans de la ville
» de Romans.

» Chiers et bien amez, Nous avons sceu que vous avez con-
» tredict et empesche que la Boutonniere ne joist de laffran-
» chissement que par nos lettres patentes lui avons despieca⁽¹⁾
» octroye, et que len avez mise en proces et, sur ce, lui avez
» donne plusieurs vexacions, peines, travaux et despences,
» dont ne sommes pas contans; et, pour ce que nous voulons
» nosdictes lettres dicellui affranchissement avoir et sortir leur
» plain effect, nous vous mandons que dudict affranchissement
» vous faictes et souffrez joir et user ladicte Boutonniere, selon
» le contenu de nosdictes lettres, sans plus len tenir en proces,

(1) Naguère, depuis peu.

» et gardez que, en ce, nait faulte et quelle nait cause den
» venir plus plaintive devers nous. Donne à Sully sur Loyre¹,
» le xv^e jour de juillet.

Loys et A. BRINON. »

Quelle était donc cette femme dont un monarque puissant prenait ainsi la défense ?

Matheline Botonier ne fut ni une princesse, ni une grande dame, comme son nom plébéien l'indique assez : elle tenait une auberge ou une hôtellerie à Romans pendant que le roi séjournait en Dauphiné.

Mais alors quels services avait-elle rendus à la province ou au royal exilé ? Ici, l'histoire garde un silence profond, impénétrable même.

A l'aide de son imagination, un écrivain fantaisiste nous aurait promptement esquissé le portrait de Matheline, décrit son hôtellerie et les personnages qui la hantaient.

L'historien dédaigne ces ressources et, sans autre souci que la découverte de la vérité, recherche uniquement les détails authentiques.

Or, ceux que renferment les archives de la cité se réduisent aux profits tirés par l'habile hôtelière de ses relations avec le roi, sans jamais aller plus loin.

Pourquoi n'imiterions-nous pas cette réserve ?

Les premières lettres d'exemption ou d'affranchissement, mentionnées dans celle de Louis XI, datée de Sully-sur-Loire, ne sont pas arrivées jusqu'à nous, et leur absence est d'autant plus regrettable qu'elles auraient sans doute jeté quelque jour sur les services de Matheline Botonier.

Mais il en reste d'autres qui expliquent la nature du procès engagé par les consuls de Romans contre la royale hôtelière.

En voici du 9 mars 1452 :

(1) Département du Loiret.

« Loys, ainsne fils du Roy de France, daulphin de Viennoys,
» conte de Valentinoys et de Dioys, a nos amez et feaulx les
» gouverneur ou son lieutenant, gens de notre conseil dalphinal
» resident a present a Romans, aux juge commun et courrier
» de notre ville dudit lieu de Romans ou a leurs lieuxtenans,
» salut et dilection. Lumble supplication de nos bien amez
» subgiz les cosses¹, bourgeois, manans et habitans de notre
» dite ville avons receue, contenant que, comme par nos autres
» lettres et pour les causes contenues en icelles par nous octroiees
» a Michel Aymar et Matheline, sa femme, habitans d'icelle
» notre ville de Romans, iceulx Michel et Matheline ayons
» affranchiz et exemptez de toutes tailles, aydes, subsides, en-
» tree, commun de vin et autres subventions quelxconques
» mises ou a mettre sus en notre dite ville de Romans, par
» vertu desquelles lesditz Michel et Matheline se sont parforciez
» et parforcent de jour en jour eulx exempter, immunir et tenir
» quictez des commun et entree du vin et autres marchandises
» qu'ils vendent et distribuent en vente en leur maison, oultre
» et pardessus les us, vivre et provision d'eulx, leurs familiers
» et serviteurs. Pourquoi, lesditz suppliañs voians, comme ils
» disoient, nosdites lettres estre generales et en aucuns pointz
» mains souffiseement specifiees et declairees et narrees, a eulx
» et au bien public de notre dite ville prejudiciables en pluieurs
» et maintes manieres, et par especial en tant que touchoit et
» pavoit toucher lesdits entree et commun de vin, nous sup-
» plierent y avoir regart, et sur ce leur pourvoyer et declairer
» notre vouloir, bon plaisir et entencion. Et il soit ainsi que en
» faisant ladite declaration; nous, advertiz au vray de ce que
» dit est, avons ordonne et declaire lesdits Michel et Matheline
» au regart desdites tailles et aides demourer et devoir estre
» quittez, francz, immunes et exempts, et pareillement desdits
» entree et commun de vin, de ce toutesvoyes² qu'ils achapte-

(1) Consuls.

(2) Toutefois.

» ront pour le vivre et provision d'eulx, leurs familiers et servi-
 » teurs, demourans en leur maison tant seulement; et que de
 » ce qu'ils achapteroient pour revendre et distribuer en vente,
 » ils paieroient lesdits commun et entree comme lung desdits
 » supplians; ainsi que plus a plain len dit apparoir par nos lettres
 » par nous sur ce ausdits supplians octroiees. Ce neantmoins les-
 » dits Michel Aymar et Matheline, sa femme, par importunite
 » de requestes faulx donne a entendre et inadvertance subrep-
 » tivement et obrepticement taisant la verite, ont impetre de
 » nous certaines nos autres lettres par lesquelles vous est mande
 » les seuffrir et laisser joir et user de nosdites premieres lettres
 » d'exemption et affranchissement juxte leur forme et teneur,
 » et non obstant ladite declaration par nous faite sur le fait des-
 » dits commun et entree de vin, comme dit est; laquelle chose
 » est ou tres grant grief, prejudice, oppression et dommaige de
 » la chose publicque de notredite ville et desdits supplians, et
 » plus pourroit estre, se par nous ne leur estoit sur ce donnee
 » provision, si comme ilz dient, requerans humblement icelle.
 » Pour ce est il que nous, les choses dessusdites considerees,
 » voulans nos subgiz relever d'oppressions indeues, les garder
 » en leurs droiz et preserver l'utilite de la chose publicque de
 » notredite ville, aussi notredite declaration avoir lieu, et en
 » tant que touche lesdits commun et entree de vin leur estre
 » valable, vous mandons, commandons et tres expressement
 » enjoignons et a chascun de vous si comme a luy appartiendra,
 » que de nosdites declaration, entention et vouloir vous faictes,
 » seuffrez et laissez lesdits cosses, bourgeois, manans et habitans
 » de notredite ville de Romans joir et user plainement et pai-
 » siblement, en contraignant lesdits Michel et Matheline a
 » paier lesdits commun et entree aux fermiers d'iceulx ou ail-
 » leurs a qui il appartiendra, tant du temps passe que pour le
 » temps advenir, au regard des choses qu'ilz ont achaptees ou
 » achapteront pour revendre et par la forme et maniere que
 » plus a plain est contenu en nos lettres par nous ausdits sup-
 » plians sur ce octroiees, et par toutes autres voies et manieres
 » acoustumees et en tel cas requises et necessaires; car tel est

» notre plaisir, non obstant lesdites lettres et quelxconques
» autres subreptices par lesdits Michel et Matheline impetrees
» ou a impetrer a ce contraires. Donnees a Valence, le 19^e jour
» de mars mil cccc cinquante deux. Soubs notre scel ordonne
» en l'absence du grand.

» Par Monseigneur le Daulphin, l'evesque de Valence, les
» gouverneur et mareschal du Daulphine, maistres Anthoine
» Bolomier, general, Pierre Gruel, conseiller, et autres pre-
» sens. Signé DE KAERVON ¹. »

Matheline, en femme intelligente, avait su tirer, on le voit, un parti avantageux des privilèges du dauphin Louis : de maîtresse d'hôtel, elle s'était établie marchande de vin, échappant ainsi aux droits d'octroi connus dans la ville sous les noms de *commun et entrée du vin*.

Ici quelques détails sont nécessaires pour l'intelligence du récit.

(A continuer.)

A. LACROIX.

(1) Pièces originales sur parchemin, aux archives de la Drôme, série E, communauté de Romans.

NÉCROLOGIES.

M. DE LAMORTE-FÉLINES (JEAN-FRANÇOIS-GASPARD-ALFRED),
membre titulaire.

Aucune ville n'est plus riche en souvenirs historiques de l'époque romaine et du moyen âge que celle de Die; aucune ville de la Drôme ne possède aussi une plus riche collection que celle du regretté défunt, commencée par M. Denis Long.

Enfant du pays, aimé de tous, il préféra la vie d'étude aux emplois que son aptitude et ses connaissances lui destinaient, et s'il accepta les fonctions de juge de paix, ce fut seulement en vue de ses concitoyens et pour satisfaire à son amour du bien. Il était si conciliant et si bon que les litiges s'éteignaient au seuil de son cabinet, et que le prétoire de son tribunal était souvent désert.

Il avait réuni d'innombrables notes pour l'histoire de sa ville natale, et la maladie et puis la mort ont seules empêché qu'il ne les publiât. Il est décédé avant d'avoir accompli sa 49^e année, le 23 novembre 1875.

La foule immense et recueillie qui l'a accompagné à sa dernière demeure a été un témoignage solennel rendu à sa bienfaisance et à ses heureuses qualités.

M. BÉRENGER (RAYMOND - ISMIDON - MARIE,
marquis DE), *membre correspondant.*

Fils de Gabriel, colonel d'un régiment, tué à la bataille de Dresde, le 14 août 1813, notre regretté collègue appartenait à l'une des plus anciennes familles de la province et à la branche dite du Gua. Il naquit le 24 octobre 1812.

Élevé avec les princes d'Orléans, il vota avec la majorité ministérielle pendant les dix-huit mois de sa carrière politique. Il avait été élu député par le collège de Saint-Marcellin, le 1^{er} août 1846.

Rendu à l'étude en 1848, il forma une bibliothèque fort riche d'ouvrages dauphinois ou écrits par des dauphinois, et des collections d'estampes dauphinoises, de photographies et d'autographes dauphinois.

Pendant la dernière guerre il accomplit avec dévouement ses devoirs de garde national et de bon citoyen et contracta même à cette époque le germe de sa dernière maladie. Il est décédé du 12 au 13 décembre 1875, à Paris.

Il était membre de toutes les sociétés savantes de la province et de toutes les œuvres de bienfaisance et d'utilité populaire.

On lui doit un recueil de lettres inédites de Chaulieu, imprimé chez Plon frères (in-8° de 164 pages).

Marié avec M^{lle} de Guichen, d'une famille bretonne, il laisse un beau nom et de beaux souvenirs à un jeune fils de trois à quatre ans.

Mgr LYONNET (JEAN-BAPTISTE), *membre correspondant.*

L'archevêque d'Albi était né à Saint-Étienne (Loire), le 5 juin 1801. Au sortir de ses études, il entra au séminaire de Largentière et envoya, de là, une suite d'articles aux *Annales naissantes de la propagation de la foi*. Prêtre en 1824, directeur du grand-séminaire de Blois, puis de celui de Lyon, il organisa l'administration ecclésiastique dans le nouveau diocèse d'Alger, et allait être nommé primicier du chapitre de Dreux quand la révolution de 1848 éclata. Il était alors vicaire général de Mgr de Bonald, à Lyon. Le 15 août 1851 promu à l'évêché de Saint-Flour et le 24 juin 1857 à celui de Valence, il fut appelé au siège archiepiscopal d'Albi le 4 décembre 1864.

Auteur des *Traité des contrats, de la justice et du droit*, en latin, d'une *Étude sur le cardinal Fesch* (1841, 2 vol. in-8°), de l'*Histoire de Mgr d'Aviau* (1847, 2 vol. in-8°) et d'un *Mémoire sur les droits de l'église de Lyon*, le prélat savait se faire aimer par sa bienveillance et son aménité franche et cordiale.

Né en 1801, Mgr Lyonnet est décédé vers la fin de décembre 1875.

A. LACROIX.

SÉANCE DU 28 NOVEMBRE 1875.

PRÉSIDENCE DE M. DE GALLIER.

M. Vallentin, vice-président, se fait excuser de ne pouvoir assister à la séance.

Sur la présentation de MM. de Gallier, de Rostaing, Colomb et Lacroix, sont nommés à l'unanimité :

Membres titulaires :

M. J. A. DE BERNON, à Paris, et M. DE BOUFFIER, à Livron.

Membres correspondants :

M. le comte LÉO DE SIÈYES, à Fontainebleau.

M. FALSAN, géologue, à Collonges, près Lyon.

M. PERROSSIER (Ernest), chef de bataillon au 126^e régiment d'infanterie, à Foix.

Sur la demande de M. Belin, inspecteur d'académie à Valence, nommé à Nancy, cet honorable membre titulaire est classé parmi les membres correspondants.

Le Secrétaire place sur le bureau vingt-cinq exemplaires de la deuxième partie de l'ouvrage de M. le marquis de Pisançon, intitulé *Étude sur l'allodialité dans la Drôme, de 1000 à 1400*, offerts à la Société par l'auteur.

« Ce travail, dit M. Lacroix, sous un nom scientifique, révèle une érudition sérieuse et une grande connaissance de l'histoire des principales familles du département.

» Ce n'est pas un tableau généalogique de chacune d'elles que notre savant collègue a voulu présenter, mais un résumé

synthétique et raisonné de leur influence, de leur politique, de leurs aspirations à un rôle plus considérable.

» La première partie nous faisait connaître les Dauphins, les barons de Bressieux, de Clermont et de Clérieux, les seigneurs de Moirenc, de Saint-Vallier, de Romans, de Saint-Donat, de Beauvoir, etc., et toute la partie de la Drôme au nord de l'Isère ou l'Allobrogie.

» Dans la deuxième partie, M. le marquis de Pisançon nous révèle la puissance des évêques de Valence, des Poitiers et des Bérenger aux diverses époques.

» Rien n'est plus intéressant que le résumé succinct des faits et gestes de chacune de ces grandes maisons ; rien n'est plus instructif.

» Des cartes et des écussons ornent, en outre, ce travail curieux, qui formera dans sa forme complète un fort joli volume. »

La Société vote des remerciements à M. le marquis de Pisançon et décide que cette deuxième partie sera vendue comme la première, au bénéfice de la Société, au prix de 3 francs l'exemplaire.

Après la lecture d'un voyage d'exploration de M. l'abbé Jassoud en Valloire, et d'une notice sur la *Biographie dauphinoise*, entreprise en 1823, la séance est levée.

CHRONIQUE.

La Société d'archéologie commence avec cette livraison le tome X^e de son *Bulletin*. Grâce au concours bienveillant de ses membres, elle a déjà fait beaucoup pour l'histoire locale à ses diverses époques ; elle espère améliorer et perfectionner encore son œuvre à l'avenir, si les mêmes sympathies lui demeurent acquises.

Ajoutons qu'indépendamment de son *Bulletin* elle a encouragé d'autres publications historiques et formé toute une pléiade d'écrivains laborieux et instruits.

Là est toute l'explication du succès qu'elle a obtenu jusqu'ici et qu'elle obtiendra toujours en restant fidèle à son programme : « Faire connaître et aimer la Drôme et le Dauphiné ».

M. Eugène Villédieu, le promoteur de la souscription pour la statue de Clotilde de Surville, nous prie d'annoncer qu'il prépare une édition critique des œuvres de ce poète, à laquelle on peut souscrire dès à présent, et qu'il recevra avec reconnaissance à Berzème, près Villeneuve-de-Berg (Ardèche), tous les documents inédits relatifs au travail qu'il a entrepris.

Nous recevons de notre cher et savant collègue M. l'abbé Cyprien Perrossier, curé des Tourrettes, une note sur Bance, qui est la bienvenue. La voici :

« A deux kilomètres environ du village de Saulces, sur un plateau assez vaste qui domine la vallée du Rhône et s'étend jusque près de Loriol, était assise autrefois la ville de Bance, mentionnée dans les anciens itinéraires sous le nom de *Bantia*, — *Batiana* ou *Bantianum*, comme l'une des principales stations romaines entre *Acusio* (Montélimar) et Valence. Il y avait encore là, au moyen âge, une agglomération considérable, comme semblent en faire foi d'abord l'important prieuré qui y

a subsisté jusqu'au siècle dernier, et ensuite les restes d'un château fort situé vers le couchant, sur le bord du plateau, et où l'on a trouvé une belle mosaïque, dont on conserve encore un fragment dans la maison Baratier; il mesure un mètre carré environ et représente *le noble et fier poisson* emblème du Dauphiné, signe évident d'origine féodale. Ce château commandait le passage du Rhône, dont la branche principale baignait le pied du coteau et formait en cet endroit les fles de Bayes, qui appartenaient au Vivarais; mais depuis le lit du fleuve s'est transporté à deux kilomètres environ de distance vers le couchant, laissant au Dauphiné le territoire des fles, devenues adhérentes au continent et transformées en une plaine fraîche et fertile.

» Le prieuré de Bance paraît avoir été fort important; il en est fait mention dans une bulle du pape Alexandre III, du 1^{er} avril 1179, qui le cite parmi les dépendances de l'abbaye de Saint-Chaffre. Il fut saccagé et ruiné à l'époque des guerres de religion, mais non point complètement détruit, car nous trouvons Jacques Vieux de La Motte, prieur de Bance, de 1657 à 1691. Cet établissement religieux était situé à peu près au centre du plateau, dans le terrain et tout près de la maison du sieur Bénistant, non loin de deux chemins et de l'ancienne *via ferrata* qui traversait la ville de Bance. On voyait encore, il y a cinquante ans à peine, les ruines imposantes et fort vastes de l'ancienne église et des bâtiments claustraux. Ils ont été rasés depuis; mais on ne peut creuser la terre en cet endroit sans être arrêté à tout instant par des fondations et sans rencontrer à chaque pas des débris de constructions, de bétons, de mosaïques et de tombeaux, des amas de briques et de tuiles plates à rebords, connues sous le nom de *tuiles sarrasines*; on y a découvert aussi beaucoup de médailles romaines. Un aqueduc souterrain amenait les eaux de la montagne située entre Cliousclat et Loriol jusqu'au centre de la ville, où elles se partageaient en sept branches, que de gros tuyaux de plomb distribuaient dans toutes les directions. On peut voir, chez le fermier de M. Perrier, un spécimen de ces tuyaux, qu'il a adapté à sa

pompe, fragment d'un plus long tronçon trouvé dans les dépendances du domaine. On voyait encore, il n'y a pas longtemps, les puits ou repos pratiqués de distance en distance le long de l'aqueduc jusqu'à sa naissance, pour faciliter la réparation et l'entretien des canaux souterrains. On a également découvert, dans un champ de peu d'étendue, situé au midi de l'ancienne église, sept puits plus profonds et qui ne suivent pas la direction de l'aqueduc; ils avaient apparemment précédé les fontaines, et étaient destinés à alimenter la ville avant qu'on y eût amené les eaux de Cliousclat, car, ce plateau étant assez élevé au-dessus du Rhône, l'eau y faisait complètement défaut.

» Dans le courant de décembre, le sieur Bénistant, en effondrant le jardin qui est attenant à sa maison, a mis à découvert deux cercueils en pierre, en forme d'auge, d'une seule pièce, disposés l'un à la suite de l'autre sur la même ligne. Ils étaient enterrés de 1 m. 40 c. environ au-dessous du sol et adossés à un mur épais, courant du levant au couchant et mesurant 26 m. 60 c. de longueur, que l'on croit être l'un des murs latéraux de l'ancienne église. Le premier de ces deux cercueils mesure 1 m. 90 cent. de longueur sur 70 cent. de largeur à la tête et 50 cent. aux pieds; la hauteur est de 38 cent. et de 57 cent. avec le couvercle; l'épaisseur de la pierre est de 10 cent. en moyenne; la profondeur varie de 35 à 50 cent. Ce tombeau paraît avoir été destiné à quelque personnage important, car il est traité avec beaucoup de soin dans tous ses détails; le couvercle monolithe qui le recouvre est orné aux quatre coins et aux côtés de six ressauts imitant des cornes tumulaires; une arête courant sur le milieu donne naissance à deux pentes légères. La pierre est d'un grain fin qui n'existe pas dans nos contrées; elle est poreuse et légère comme la pierre ponce et laisse facilement traverser l'eau. Elle ressemble à la mollasse, mais elle est beaucoup plus dure. Je ne sais si elle proviendrait de quelque carrière des environs inconnue aujourd'hui; mais ce qui m'a frappé, c'est de voir dans les débris de constructions mis à jour au même endroit des quartiers considérables de pierre de Grane. M. Mercier rapporte, dans son *Traité de la*

sépulture chrétienne au moyen âge, qu'il y avait dans certaines villes des fabriques de cercueils, et qu'on les faisait venir quelquefois de très loin.

» Ce premier cercueil avait été déjà fouillé, car le couvercle était brisé en deux endroits, et il ne contenait absolument aucune trace de vêtement; les ossements avaient été remués et il paraissait y en avoir de plusieurs corps. Une grosse brique placée vers les pieds indiquait clairement que le cercueil avait été ouvert, car elle n'aurait pu passer à travers les fissures du couvercle.

» Le second tombeau, sensiblement plus petit que l'autre et d'une exécution moins soignée, quoique fermé par un couvercle en pierre, primitivement d'une seule pièce, mais encore plus brisé que le précédent, était entièrement rempli de terre et ne contenait pas même un ossement. Nous n'y avons trouvé que de nombreux fragments de poterie et une petite boucle d'oreille en or, pesant environ un demi-gramme. Nous y avons constaté aussi la présence très-significative de charbons et de débris de bois calciné. D'ailleurs, les murs que l'on a mis à jour portent en bien des endroits des traces évidentes d'un incendie, indice certain que Bance a péri par le feu. »

M. Métiffiot, curé de Saulces, ajoute, comme complément de la note précédente, qu'on a découvert à Bance beaucoup de médailles romaines et une statuette de Mercure, objets dispersés aujourd'hui, — et qu'au domaine de Melluret on voit encore un fragment considérable de statue d'une femme, en marbre.

De son côté, notre zélé collègue M. l'abbé Jassoud, curé de Saint-Christophe-le-Laris, nous adresse une note ainsi conçue, en date du 20 décembre 1875 :

« Au mois d'octobre dernier, un propriétaire du Chalon (canton de Romans) a trouvé dans un champ qui lui appartient, non loin de la rivière de l'Herbasse, une jolie statuette en alliage d'argent et de bronze fondus ensemble. C'est une bacchante debout, de 8 cent. de haut, pesant 350 grammes. Le buste et la partie inférieure du corps sont couverts d'une peau de chèvre, jetée négligemment sur l'épaule et descendant jus-

qu'aux pieds. La tête est fort belle, la figure expressive. Une chevelure luxuriante s'enroule autour de la tête en élégante couronne et se termine en une sorte de chignon, fort semblable aux chignons modernes. Deux grappes de raisin, ornées de feuilles de vigne, pendent devant ses deux joues arrondies et qu'on dirait rougies par un vin généreux. Les bras sont pendants. Au milieu des reins, une tige en bronze recourbée à angle droit, et aux pieds un autre fragment de bronze de forme carrée semblent indiquer que la statuette se fixait au mur de quelque édifice ou se plaçait sur un socle.

» Cette œuvre d'art a été acquise par un amateur, qui me l'a montrée et m'a autorisé à la décrire, tout en désirant garder l'anonyme. »

Pour la partie historique, M. Vossier, un de nos collègues, a transmis une note intéressante sur les passages de troupes à Romans en 1683, et il demande 1° la raison de ces mouvements militaires, et 2° l'énumération des pièces du dépôt départemental relatives à Claveyson.

Sur la première question, il convient de lui indiquer, ainsi qu'à nos autres collègues, la belle réimpression d'une très-rare brochure ayant pour titre : *Relation fidèle des dernières affaires du Dauphiné au sujet de la Religion, à Berne, 1683*¹, avec les notes d'un bibliophile.

Quant à la deuxième question, elle est résolue, comme toutes les questions sur les familles et les communes, par la lecture de l'*Inventaire sommaire des Archives départementales de la Drôme*, dont deux volumes ont paru.

Cet ouvrage se trouve dans toutes les préfectures et dans les principales bibliothèques, et le prix du volume est de 12 francs.

A. IACROIX.

Officier de l'instruction publique.

(1) In-8° de 64 pages, tiré à 100 exemplaires numérotés. Papier Hollande, 4 fr.; papier Chino, 12 fr.

ÉTUDE HISTORIQUE

SUR

L'ANCIENNE ORGANISATION JUDICIAIRE

DE LA VILLE DE VALENCE.

(SUITE, voir les 32°, 33°, 34°, 35°, 36° livr.)



Dans une lettre du 13 septembre suivant, écrite au roi, les États de Dauphiné demandaient de nouveau le maintien des tribunaux et des magistrats, qui étaient une propriété du peuple et ne pouvaient être changés sans sa participation ¹. Deux mois après, les trois ordres, réunis à Romans, adoptaient l'acte constitutionnel de la province de Dauphiné fixant le nombre des représentants à 164, dont 24 du clergé, 48 de la noblesse et 72 du tiers-état ². Le principe que le tiers-état serait représenté par un nombre de citoyens égal à celui des deux autres ordres réunis ne tarda pas à être admis par la France entière ³. Parmi les pouvoirs conférés aux députés de la province de Dauphiné par l'assemblée des États du 31 décembre 1788, nous voyons « que mandat spécial leur est donné de procurer la réforme des abus relatifs aux tribunaux et à l'administration de la justice ⁴. »

(1) LARROQUE, *Recueil des cahiers de 1789*, p. 7.

(2) Le 9 décembre 1788. — DUFFY, *Hist. des parlements*, II, p. 509.

(3) TISSOT, *Hist. de la Révolution franç.*, I, p. 340.

(4) LARROQUE, *Recueil des cahiers de 1789*, p. 8.

Tel fut le mandat très-général pour la réformation de la justice dont cette assemblée investit ses représentants. Elle se montra moins laconique en ce qui concernait la sûreté des propriétés et décida, par une délibération particulière du 9 janvier 1789, « qu'elle ne doutait pas que ses députés ne fussent dirigés par le respect des propriétés; mais que, pour ne laisser aucune incertitude, elle déclarait de nouveau charger expressément ses députés d'obtenir une constitution qui garantît tous les genres de propriétés, de manière qu'on ne pût jamais y porter atteinte et que les propriétaires fussent toujours assurés d'une indemnité effective, juste et proportionnelle, dans le cas où le bien public exigerait quelque changement qui leur serait préjudiciable ».

L'assemblée déclara de plus que, « la nobilité des fonds en Dauphiné ayant augmenté leur valeur dans le commerce et le partage des successions, elle ne pourrait être abrogée sans indemnité équitable ¹. » Cette déclaration, par son objet comme par ses termes, méritait d'être rappelée, car elle révèle les préoccupations de nos pères et leur énergique volonté de respecter la propriété. Ils ne croyaient pas nécessaire de se préoccuper de la sûreté des personnes et, tout en donnant le premier signal de la liberté, ils tâchaient de se garantir contre ses excès.

On sait l'influence décisive de l'assemblée des trois ordres tenue à Vizille sur le mouvement national qui précéda la réunion des États généraux. Ses délibérations excitèrent un enthousiasme universel et servirent de base aux cahiers des États des autres provinces, parce qu'elles résumaient les besoins réels de l'époque et les aspirations de la France. Le moment des grandes réformes était venu; mais elles n'étaient pas possibles avec l'organisation sociale et politique existante. L'unité territoriale était constituée; l'unité judiciaire ne l'était point, et l'ordre juridique formé avec la société féodale ne devait

(1) LARROQUE, *Recueil des cahiers de 1789*, p. 10.

finir qu'avec elle en 1789. Il manquait aussi l'unité matérielle et morale par l'égalité civile.

Lorsque la royauté n'eut plus rien à craindre de la féodalité, lorsqu'elle eut accumulé dans ses mains toutes les parties de l'autorité, en ajournant d'une manière indéfinie la tenue des États généraux et en réduisant au silence les parlements, elle devint absolue au XVII^e siècle et s'arrêta dans son œuvre. Se considérant comme le signe le plus éclatant de l'unité, elle absorba tous les droits dans son droit et aboutit à cet axiome célèbre : « L'État, c'est moi ¹ ». Elle avait mis la main sur toutes choses ; mais elle les avait gardées telles, sans rien régler ². L'État manquait de cet équilibre qui est la force durable des gouvernements réguliers ³. Tout s'était amoindri dans les dernières années de Louis XIV. L'abaissement des caractères avait suivi cette décadence. Les nobles s'étaient transformés en courtisans, et l'ambition des places était devenue telle que le mot cruel de Pontchartrain résumait la situation : « Quand il plaît » au roi de créer cinquante mille charges inutiles, il plaît à » Dieu de créer cinquante mille sots pour les acheter. »

Malgré l'esprit de réformes propagé par les philosophes et les économistes du XVIII^e siècle, malgré les aspirations de la France vers la liberté et l'égalité, la royauté, sous Louis XV et Louis XVI, maintint la diversité des droits, des lois et des coutumes, la distinction des classes, l'inégalité des charges et des peines et la multiplicité des juridictions, dont la compétence était si indécise que le péril était moins dans le procès que dans la recherche du juge. Elle maintint également les entraves apportées au commerce et à l'industrie par le régime des maîtrises et jurandes et par le système compliqué des douanes intérieures et des règlements arbitraires. En un mot, les privilèges et les droits féodaux, qui blessaient profondément les popula-

(1) DURUY, *Hist. de France*, p. 191. — *Revue des Deux Mondes*, 1856, p. 191.

(2) M.^{me} DE STAËL. *Considérations sur la Révolution franç.*, p. 142.

(3) SISMONDI. *Hist. de France*, XXX, p. 60.

tions, se maintinrent debout et finirent par devenir choquants, la société ayant marché et les institutions demeurant immobiles. Ce désaccord profond entre l'organisation sociale et les besoins moraux et matériels ne fit que s'accroître jusqu'à la Révolution.

Avant de clore cette étude, il importe de faire connaître les autres juridictions royales établies à Valence. Les documents sont rares et quelques indications suffiront.

Les *conventions royaux* formaient un tribunal chargé de statuer en première instance sur les causes, tant en demandant qu'en défendant, des magistrats du présidial et de leurs proches. Cette juridiction spéciale, créée par édit du mois de janvier 1640 ¹, était moins un privilège qu'une garantie contre les parlements de Toulouse et de Grenoble, qui, dès la création du présidial de Valence et nonobstant l'arrêt du conseil d'État du 21 juillet 1640, s'efforcèrent sans cesse d'entraver les officiers de cette juridiction dans l'exercice de leurs charges. L'évocation générale de tous les procès civils et criminels de ces officiers avait lieu en première instance devant le juge des conventions de Valence et par appel au présidial ², et au parlement de Dijon pour les causes qui excédaient les pouvoirs des présidiaux. Établie pour cause de suspicion contre les parlements de Grenoble et de Toulouse, cette juridiction paraît avoir subsisté jusqu'au milieu du XVIII^e siècle ³.

Ce ne fut pas la seule juridiction spéciale de Valence. Au XVIII^e siècle, le Gouvernement créa dans cette cité une *commission du conseil*, dont la rigueur lui valut le nom de chambre ardente. Il y en avait déjà trois autres, qui siégeaient à Reims, Saumur et Caen. Chaque commission du conseil formait un tribunal chargé de juger souverainement les affaires de contre-

(1) Arrêt du conseil privé du 30 octobre 1668, aux arch. de la Drôme.

(2) Arrêt du conseil privé du 16 août 1667, aux arch. de la Drôme.

(3) LACROIX, *Inventaire sommaire des archives départementales de la Drôme*, p. 8.

bande, de faux saunage et de prévarication des employés des gabelles. Les peines appliquées étaient le blâme, le fouet, le bannissement, la corde et la roue. Les juges de cette juridiction exceptionnelle étaient aux gages des fermiers généraux, et ils « gagnaient leur argent par une célérité qui n'avait d'égale » que leur barbarie¹. La chambre de Valence surtout dut une odieuse célébrité à un juge du nom de Colleau, qui passa par la plume vengeresse de Voltaire².

Parmi les accusés traduits devant la commission valentinoise, 77 furent condamnés à être pendus, 57 à être rompus vifs, 631 aux galères à temps ou à perpétuité; un seul fut acquitté³.

La dernière condamnation dont il existe des traces dans les archives de la préfecture de la Drôme porte la date du 8 juin 1771⁴. Le ressort de la commission du conseil établie à Valence en 1733 embrassait huit provinces : le Dauphiné, la Guyenno, la Bourgogne, la Provence, le Languedoc, l'Auvergne, le Rouergue et le Quercy⁵. Le désir de remédier à des maux passagers et à des attroupements de contrebandiers, qu'on se flattait de dissiper par quelques actes d'une prompte sévérité, fut le motif de sa création. Elle devait être temporaire; mais elle sut se perpétuer, malgré les remontrances itératives de la cour des comptes et des finances de Montpellier, qui signala les actes de sévérité de cette chambre ardente « comme entachés » d'irrégularité, d'injustice et d'intérêt particulier⁶. Ce fut cette commission qui, le 24 mai 1755⁷, condamna au supplice

(1) MARTIN, *Hist. de France*, XVI, p. 230.

(2) VOLTAIRE, *L'homme aux quarante écus*.

(3) LACROIX, *Inventaire sommaire des archives départementales de la Drôme*, p. 8.

(4) *Idem*, p. 253.

(5) *Idem*, p. 8.

(6) Remontrances du 9 février 1764. — DUFFEY, *Histoire des parlements*, II, p. 150.

(7) Affiches des jugements, aux arch. de la Drôme, B. 1304.

de la roue le fameux Louis Mandrin ¹. Cet intrépide contrebandier avait montré un grand courage en plusieurs rencontres avec les troupes du roi et fait un tort considérable à la ferme générale ². Les nombreuses attaques à main armée reprochées à Mandrin expliquent la condamnation rigoureuse prononcée contre lui ; mais de simples faits de contrebande entraînèrent aussi des peines extrêmement sévères. Ainsi, le 15 mars 1788, un chasseur du régiment de la Couronne, Bidal-Joly, de Saint-Jean-le-Vieux en Bugey, Claude Molard, de Nivolet, etc., convaincus d'avoir fait la contrebande du tabac avec attroupement de plus de cinq personnes, mais sans armes, furent condamnés à cinq ans de travaux forcés, à être marqués sur l'épaule droite d'un fer rouge, et chacun solidairement à 1,000 livres d'amende. Quelques mois plus tard, quatre des condamnés obtinrent des lettres de grâce. Joly seul dut servir trois ans au régiment de la Couronne après l'expiration de son engagement.

On a vu que parmi ses attributions la commission du conseil de Valence comprenait la connaissance du faux saunage, distrahit de la juridiction bien plus ancienne du tribunal des gabelles. Jusqu'au temps de Charles VII Valence fut l'entrepôt de tout le sel qui remontait par le Rhône ³. Les nécessités de l'État obligeant ce prince à établir un impôt spécial sur le sel, les bateaux ne s'arrêtèrent plus à Valence, mais à Tain, où s'opérait la perception des droits de gabelles. Le tribunal *des gabelles*, dont le ressort était beaucoup moins étendu que celui de la commission du conseil, connaissait des contestations nées de la distribution du sel, de sa bonne ou mauvaise qualité, de la quantité due à chaque juridiction, eu égard à son territoire, et enfin des poids et mesures employés. Il se composait d'un contrôleur général, d'un procureur du roi et d'un greffier. Ces

(1) DELACROIX, *Statistique de la Drôme*, p. 115.

(2) HÉNAULT, *Abrégé chronol. de l'hist. de France*, p. 389.

(3) VALBONNAIS, *Hist. du Dauphiné*, I, p. 73.

officiers n'étaient pas gradués ; ils étaient reçus à la cour des aides, où ressortissait l'appel de leurs sentences.

Depuis 1680 le Dauphiné était un pays de petites gabelles, c'est-à-dire que le prix du sel y était moins élevé que dans les pays des grandes gabelles. Le Lyonnais, la Provence, le Languedoc et le Roussillon jouissaient du même privilège. D'autres pays, tels que le Poitou, l'Aunis, la Saintonge, étaient exempts des gabelles pour avoir fait des avances considérables à Henri II ; aussi étaient-ils connus sous le nom de pays rédimés.

Pour compléter le tableau des anciennes juridictions de Valence, il faut dire un mot de la juridiction des *subdélégués de l'intendant* de Dauphiné. En 1635, Louis XIII créa les intendants, dont l'autorité s'étendit à la fois sur la justice, la police et les finances. Le but de leur institution était de combattre et d'affaiblir les résistances des gouverneurs, des parlements et des États provinciaux. Supprimés en 1648, sur les réclamations des parlements coalisés contre la régente Anne d'Autriche, ils furent rétablis après la Fronde¹ et subsistèrent jusqu'en 1789². Les pouvoirs des intendants étaient aussi étendus que leurs attributions étaient variées. Chacun d'eux était représenté par des subdélégués. Celui de Dauphiné en avait à Valence, Romans, Crest, Montélimar, Saint-Paul-trois-Châteaux, le Buis, Tain et Saint-Vallier. Les conflits nés entre les intendants et le parlement furent d'autant plus fâcheux qu'ils préparèrent le pays à entrer dans la carrière des révolutions.

Parmi le petit nombre de documents relatifs à la subdélégation de Valence conservés aux archives de la Drôme se trouvent des procédures contre trois individus de Barcelonne, prévenus de sacrilège, et contre Duvernet, gentilhomme de Livron, accusé d'avoir excité à la révolte ceux de la religion réformée. Il y a aussi des lettres de l'intendant de La Porte au subdélégué Rouveyre de Lestang, pour faire délivrer 100 quin-

(1) Édit de mai 1655, ISAMBERT, *Anciennes lois*, XVI, p. 442.

(2) BERGER, *Le parlement de Dauphiné*, p. 81.

taux de grains aux villes de Die et de Crest sur les 1,000 quintaux emmagasinés à Valence pendant la famine de 1669¹.

Mentionnons enfin le tribunal de la *douane* de Lyon et de Valence. Cette dernière, substituée en 1621² par le duc de Lesdiguières à celle que le duc de Montmorency avait établie à Vienne en 1595³, n'eut d'autre juridiction que celle de Lyon. La douane de Vienne avait été le prix de la soumission du comte de Disimieu, qui avait rendu la place de Vienne au roi. Une levée de deniers pour faire le siège du Pouzin fut le prétexte de l'établissement de la douane de Valence. Le commerce de Lyon, que cette ruineuse et insupportable création tenait en de perpétuelles alarmes⁴, en obtint la suppression en 1624, moyennant une augmentation, pendant 6 ans, de 20 sols par minot de sel vendu à Lyon et de 7 sols par minot débité en Dauphiné, mais elle fut rétablie par Lesdiguières et frappa, jusqu'en 1790, les bestiaux, les marchandises de toute nature et les denrées qui passaient sur le Rhône entre la rivière d'Ardèche et les Roches près de Vienne, d'un côté, et depuis Saint-Genis jusqu'à Lyon, de l'autre. Les infractions aux règlements de cette douane étaient déférées à une juridiction siégeant à Lyon, composée d'un président, d'un lieutenant, d'un procureur du roi, de deux greffiers, du maître des ponts de Lyon, de son lieutenant, de quatre conseillers et d'un avocat du roi.

Depuis la révolution parlementaire de 1771 l'organisation judiciaire tendait à se modifier. On sait que les parlements, après avoir concouru à la prédominance de la monarchie sur la féodalité, à la fondation de l'unité nationale et à l'allégement des impôts, se montrèrent systématiquement contraires aux

(1) LACROIX, *Inventaire sommaire des archives départementales de la Drôme*, série C., p. 51.

(2) FORBONNAIS, *Recherches sur les finances*, I, p. 311.

(3) FAYARD, *Études sur les anciennes juridictions lyonnaises*, p. 123. — FORBONNAIS, II, p. 321; et *Bulletin de la Société d'archéologie*, II, p. 59 et suiv.

(4) BLANQUI, *Hist. de l'économie politique*, I, p. 398.

idées nouvelles et aux réformes légitimes que réclamaient l'égalité, la raison et les progrès des temps. Abandonnés alors par l'opinion publique, ils réclamèrent la convocation des États généraux, dont le premier soin fut de les mettre en vacances indéfinies ¹ et puis de les supprimer complètement ². Deux ans s'étaient à peine écoulés entre le jour où une mesure semblable avait excité une émeute à Grenoble. Les idées avaient rapidement changé, et l'Assemblée constituante, investie de pleins pouvoirs, ne pouvait sans danger laisser subsister à côté d'elle « des corps rivaux de sa puissance, accoutumés longtemps à se regarder comme les représentants de la Nation ». La suppression, en 1790, du parlement de Dauphiné n'excita ni protestations, ni regrets; on oublia ses services pour ne se souvenir que de ses erreurs et de ses faiblesses. Plusieurs de ses membres périrent dans l'exil; d'autres furent condamnés à mort par les tribunaux révolutionnaires, et le premier président de Béruille fut l'une des dernières victimes de la Terreur.

Les anciennes juridictions de Valence furent remplacées également par l'organisation judiciaire de 1790 et de 1810.

Ainsi, pour résumer cette étude, rappelons que Charlemagne, qui eut la gloire d'arrêter les invasions barbares, fit triompher momentanément le principe de l'organisation sociale et civile sur le principe de l'individualisme et de l'indépendance, mais que sous ses faibles successeurs la féodalité l'emporta. Il n'y eut plus de loi commune, parce que, suivant Montesquieu, nul ne pouvait faire observer la loi ³, et la société se fractionna en une multitude de petites souverainetés, dont les possesseurs s'attribuèrent la justice et l'exercèrent par le droit du plus fort.

Au XII^e siècle, l'empereur Frédéric Barberousse confirma les droits des évêques de Valence, et cette ville demeura jus-

(1) Décret du 3 décembre 1789.

(2) Décret du 7 novembre 1790.

(3) MONTESQUIEU, *Esprit des lois*, livre 28, chap. 9.

qu'en 1789 sous la juridiction épiscopale, malgré diverses tentatives d'émancipation.

Au XIII^e siècle la cour de Rome, pour arrêter les empiètements des comtes de Valentinois sur l'autorité ecclésiastique, réunit les sièges de Valence et de Die. Un moyen plus efficace d'arrêter le mouvement aurait été d'octroyer aux habitants des franchises; celles de Valence, remontant au XIV^e siècle, parurent insuffisantes, et la ville se plaça sous la sauvegarde des dauphins et des rois de France, héritiers de la province.

Les rois, depuis Saint Louis et depuis Philippe le Bel notamment, s'étaient efforcés d'amoindrir le pouvoir judiciaire du clergé, en général préférable à celui des seigneurs laïques. Louis dauphin, avant de monter sur le trône, introduisit dans la plupart des villes du Dauphiné et son pouvoir et sa juridiction. A Valence il échoua. Les changements de maîtres des comtés de Valentinois et Diois, passant du pape Sixte IV à César Borgia, à Diane de Poitiers et aux princes de Monaco, retardèrent toute amélioration.

L'établissement, sous Louis XIII, d'une sénéchaussée et d'un siège présidial, dont le ressort comprenait le Valentinois, le Diois et une partie considérable du Vivarais, amena de nombreux conflits entre les officiers royaux et les officiers épiscopaux. Un règlement de 1641 détermina nettement la compétence des deux juridictions; mais, sur les sollicitations de l'évêque Léberon, il ne tarda pas à être rapporté. Cependant la population protesta avec autant de persévérance que d'énergie contre la victoire du prélat, et le règlement de 1641, au moyen d'une transaction de 1658, fut remis en vigueur.

Outre la juridiction royale de la sénéchaussée du présidial, Valence en eut six autres : celle des *gabelles*, celle des *elections*, celle de la *douane* de Valence et de Lyon, celle des *subdélégués*, celle de l'*intendant* de Dauphiné, celle des *conventions royales* et enfin celle de la *commission du conseil*. C'est ainsi que l'ancienne monarchie parvint surtout à étendre son autorité à Valence et à restreindre la juridiction temporelle des évêques.

La pénurie du trésor public ayant obligé Louis XIV à recourir

au désastreux expédient financier de la création d'offices vénaux, de nombreuses charges de police furent établies dans toutes les villes où il y avait une justice royale. A Valence, l'évêque obtint qu'elles seraient unies à celles de ses officiers et exercées au nom du roi. Cet état de choses dura jusqu'en 1790, époque de l'institution de l'ordre judiciaire actuel, qui a pour fondement l'unité de la loi et l'égalité de tous devant elle. Il n'est pas nécessaire d'insister sur les heureuses conséquences de ce double principe. Les privilèges de cléricature, jadis si nombreux, sont abolis; la puissance ecclésiastique n'exerce plus de juridiction contentieuse, mais une simple juridiction spirituelle bornée aux affaires du for intérieur et de la discipline du clergé. Le nombre et le territoire des tribunaux sont en harmonie avec les autres divisions administratives; les degrés de juridiction sont réduits à deux et leur compétence est exactement et invariablement réglée. Les peines arbitraires et les cruautés légales ont disparu des codes criminels. Une cour de cassation veille à l'observation des formes protectrices de la loi et maintient l'unité de la jurisprudence. Il n'y a plus d'évocations, ni de privilèges de *committimus*; il n'y a plus d'arrêts de surséance, ni de lettres de répit. La séparation des pouvoirs judiciaire et administratif est absolue; la vénalité et l'hérédité des charges de judicature sont abolies, et la justice est rendue publiquement et gratuitement par des magistrats inamovibles institués par le chef de l'État.

Ces garanties précieuses ne permettent pas de regretter l'ancien ordre judiciaire; mais nous ne devons pas nous montrer ingrats envers le passé. « Les institutions de l'Église, suivant » la remarque du savant Guérard, suppléèrent longtemps celles » de l'État, et le régime sacerdotal était bien meilleur pour les » peuples que le régime féodal¹. » Lorsque tout était livré au plus fort, l'Église rappelait qu'au-dessus de la force il y avait la justice, et ses tribunaux s'efforçaient de faire triompher les

(1) GUÉRARD, *Cartul. de Notre-Dame de Paris*, intr., p. 52.

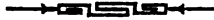
idées d'unité dans le droit et d'égalité entre les hommes. Si leur juridiction devint ensuite moins sympathique, c'est qu'elle perdit beaucoup de son utilité lorsque le progrès des lumières eut amené la séparation des deux puissances spirituelle et temporelle. Nous ne saurions oublier, toutefois, que la juridiction ecclésiastique, plus douce, plus éclairée et mieux réglée que celle des seigneurs féodaux, fut en même temps plus sociale, parce qu'elle s'était appliqué sous plusieurs rapports les règles du droit romain et les préceptes du Christianisme, d'où découlent le principe civilisateur, le principe de l'égalité civile devant la loi comme devant Dieu, le principe de la fraternité humaine.

La royauté depuis Saint Louis, pour enlever au clergé sa puissance judiciaire, multiplia ses cours et tribunaux et s'appuya sur les jurisconsultes. Au XVIII^e siècle, lorsque la résistance des cours souveraines amena la suppression de tous les tribunaux, la juridiction séculière de l'évêque de Valence avait déjà subi de nombreuses atteintes et se trouvait resserrée dans des limites assez étroites.

Rien, toutefois, dans l'histoire de Valence n'est plus digne de fixer l'attention et de captiver l'intérêt que l'étude de la juridiction séculière des évêques de cette cité. Cette étude, en effet, nous montre la puissance des évêques sous les Barbares, alors que tout était division et chaos, et sous la féodalité, alors que chacun recourait à un plus puissant. Ces prélats furent donc les protecteurs des habitants de la cité avant d'être leurs souverains. Elle nous apprend encore combien leur domination fut durable et combien elle exerça d'influence sur les destinées de nos pères. Elle nous retrace de la manière la plus exacte et la plus saisissante la marche progressive des lumières dans une ville importante de l'ancienne France municipale. Elle nous initie aux actes les plus intimes de la vie publique et privée de ses habitants et nous révèle leur esprit d'indépendance, leur ardent amour de la liberté et leurs aspirations vers l'uniformité des institutions civiles, politiques et administratives, qui devait amener l'unité française. Enfin, en rattachant l'histoire locale à l'histoire nationale, elle nous

permet de mieux apprécier les avantages de l'organisation judiciaire actuelle, qui, depuis plus de 80 ans, répond à tous les besoins de la justice. Victorieuse de l'épreuve du temps, elle n'a point été ébranlée par les crises politiques et sociales que nous avons traversées, et elle se prête aisément aux modifications de détail reconnues utiles. Admirée de l'Europe entière, elle a été imitée par des peuples voisins et elle est digne de tous les respects.

E. FAYARD.



LA VIE DE PROVINCE

AU XVIII^e SIÈCLE*d'après les papiers des Franquières**et d'autres documents inédits.*(SUTTE. — Voir les 35^e et 36^e livr.)

III

Quand on va de Lyon à Roanne par le chemin de fer, on entrevoit entre L'Arbresle et Tarare une suite de paysages gracieux et doucement rustiques. Des chaînes de collines encadrent d'étroites vallées serpentantes, où murmurent de petites rivières entretenant la fraîcheur des prairies. L'horizon s'enfuit tout d'un coup par des percées fugitives. A mi-côte se déploient en éventail les villages propres, bien bâtis, égayés par la couleur de la brique. Du milieu des arbres monte la fumée des habitations isolées. Auprès des grands parcs se montrent les humbles cultures dans les éclaircies du bois. C'est derrière ces coteaux que vinrent disparaître en une défaite suprême, après le siège de Lyon, les derniers débris de l'armée de Précý. Au midi de cette contrée accidentée, qui sert de limite entre le Lyonnais et le Forez, est situé le château de La Roullière, qui a donné son nom aux Brossier de La Roullière, aujourd'hui transplantés en Dauphiné. Ce château

appartenait alors à une aimable vieille fille, d'une haute intelligence, parente des Franquières et des Cibeins, probablement par les Planelli. A la différence des gens du monde de cette époque, qui, dans leur prétendu enthousiasme pour la campagne, ne trouvent qu'un prétexte à des idylles à la Florian, M.^{lle} de La Roullière sent profondément la poésie agreste des lieux solitaires qu'elle habite. Elle dit au sujet d'une résidence de son voisinage : « Voilà Le Vivier qui vient encore de changer de maître. Ceux qui m'avoient attachée à ce séjour ne l'habitent plus, et quand j'y vais, ce qui est le plus rarement que décemment je puis vis-à-vis des invitations qu'on m'en fait, ne revoyant plus en ce lieu que des traces qui me rappellent le souvenir des anciens possesseurs de cette maison, un fonds de tristesse me remplit le cœur et malgré moi je ne vois l'heure et le moment de revenir. La dernière fois que j'y fus, c'étoit à un grand et splendide dîner, nombreuse et bonne compagnie, tout le brillant que l'on peut mettre à une fête, tout fourmilloit de maîtres et de domestiques; rien ne m'amusoit, et je fus occupée intérieurement à guetter le moment, que j'attrapai enfin, de me glisser seule dans l'allée couverte et de là gagner le fond du pré et les derrières de montagnes, pour m'y livrer à toutes les rêveries pleines de regrets qui me remplissoient l'esprit. Il me sembloit que cela me soulageoit. » Chez cette femme malade, où l'âme l'emporte, domine ordinairement une mélancolie toute moderne. « J'ai, comme vous le sçavez, le goût un peu sauvage, et les promenades, excepté avec des personnes qui me conviennent, ne me plaisent qu'autant que je puis m'y livrer dans une parfaite solitude à la lecture ou à une profonde rêverie dans des endroits solitaires où je sçay que l'on m'ignore. » Ces impressions ont peut-être quelque analogie avec le roman de Rousseau, que M.^{lle} de La Roullière avait ouvert et rejeté bientôt, comme dangereux à plusieurs égards. Voici quelque

chose d'un tour plus original et plus neuf, qu'un moraliste ne dédaignerait pas de signer : « La vie champêtre a des plaisirs qui, sans être vifs et brillants, n'en sont pas moins satisfaisants et ont pour l'ordinaire l'avantage de n'être jamais suivis de remords et de scrupules. Cependant je me trompe; à vous qui êtes bien sage je dirai qu'il y en a un à craindre : cette vie si tranquille qu'on mène à la campagne, quand le goût s'y trouve, attiédit l'âme pour Dieu, si l'on n'y fait attention. Exempt des occasions de certaines fautes, on se laisse aller à une indolence intérieure dangereuse pour le salut. Car où n'y a-t-il pas des périls ? Dans la société, s'il y a des choses à craindre, il y en a aussi qui nous rappellent à nos devoirs et nous animent à les remplir. De tout cela il faut conclure que nous ne devons jamais perdre de vue ce précepte de l'Évangile : *Vailler et prier*. Mais où vais-je donc ? De la philosophie je tombe dans la morale. Voilà le plaisir qu'il y a, ma chère cousine, de causer avec quelqu'un à qui l'on parle à cœur ouvert. On dit bien ou mal les choses, telles qu'elles vous viennent à l'esprit. Faisons un nouveau bond et rentrons dans le courant du monde. »

De toutes les personnes du groupe qui nous occupe, M.^{lle} de La Roullière seule, sans être une Swetchine, encore moins une Sévigné, eût eu l'originalité de l'écrivain, si elle eût voulu s'en aviser. Les couleurs se succèdent sur sa palette avec une grande variété, et l'accent change suivant le sujet et l'impression du moment. « J'ai été rendre à M. de La Fay¹, solitaire à Chamousset comme moi ici, la visite qu'il m'avait faite. Je me fis escorter par notre curé, homme de famille et de bonne compagnie. Quoi de plus édifiant que de voir des solitaires se visiter fraternellement dans la charité chrétienne les

(1) M. Chapuis de La Fay, seigneur de la baronnie de Chamousset.

uns les autres ? Je fus reçue, pour parler termes de l'état, avec la cordialité la plus parfaite. Le frère hermite nous donna un fort bon dîner, qui fut très-gai, soutenant toujours dans la conversation le style et le ton des solitaires. Nous nous confortâmes entre nous trois, le tout très-dévotement, d'une excellente bouteille de vin de Bourgogne. Peut-estre, malgré notre goût mortifié, la trouvant délicieuse, aurions-nous eu la curiosité toute simple de vouloir sçavoir si elle n'avoit point de semblable ; mais, étant à cheval, j'avois à gayer un torrent que les pluyes avoient fort enflé. Je remontrai au frère hermite que la prudence exigeoit que la sœur recluse conservât sa tête dans un parfait équilibre. Il en demeura d'accord. Après quoy étant sortis de table, nous fîmes le petit piquet, où l'on me céda la gloire de vaincre. Ensuite la nuit approchant, nous nous séparâmes et je vins coucher chez les demoiselles de La Roche. »

Mais ce qui est autrement intéressant, ce sont les symptômes croissants d'opposition contre le Gouvernement et ses agents en province. La résistance aux mesures fiscales par lesquelles on cherchait à rétablir l'ordre dans les finances, le blâme contre les dépenses de la cour et les désordres qui y régnaient, le dénigrement de tout ce qui tient à l'administration se prononcent de plus en plus dans les classes élevées et intelligentes. On sent se former ce parti constitutionnel, on dirait aujourd'hui libéral, qui deviendra si puissant à Lyon à l'époque de la Révolution et continuera à dominer encore parmi les héroïques défenseurs de la ville contre l'armée terroriste.

« Vous sçavez peut-estre que les deux millions que l'ordre du Saint-Esprit a empruntés ont été pour donner à Mesdames pour faire leur voyage ¹. Voilà qui a tout à fait bonne façon,

(1) Voyage de Mesdames Adélaïde et Victoire, filles de Louis XV, en Lorraine en juin-octobre 1761.

aller à la quête pour des filles de France. Ce voyage se fait avec le train de dépense ordinaire de la cour. Elles mènent cent personnes, et l'on dit qu'y va qui veut. Elles séjourneront au retour des eaux (de Plombières) chez leur grand-père jusqu'au temps d'y retourner en automne. C'est l'ennui qui leur fait faire cette course. On dit qu'à la cour il est complet. M. de Choiseul et M.^{me} la marquise (de Pompadour) sont, dit-on aussi, de très-bonne intelligence ensemble (10 juillet). Nous sommes ici bien touchés de la réforme (dans les régiments) dont on parle et de voir que mon frère, premier commandant dans son régiment, n'en est pas à l'abry, ni tous ceux dans le même cas. Qui auroit cru jamais devoir craindre une pareille destinée après trente ou quarante ans de service?..... Enfin cette réforme met une désolation générale partout et écrase la pauvre noblesse. Elle est, dit-on, faite pour payer les dettes de l'État : je le souhaite ; mais en attendant on vient d'établir une musique dans les gardes françoises et suisses, qui coûtera quatre cent mille francs par an au roy. Cette somme seroit bien mieux employée à adoucir l'infortune de tant de pauvres réformés qui ne savent où donner de la tête¹. Tout le monde crie misère, et cependant le luxe et la dépense vont toujours à peu près de même. Nous avons des grandeurs qui nous croient apparemment millionnaires ; mais, pour parler plus juste, ils ne s'en mettent pas en peine et songent à faire leur cour à nos dépens. Il n'y a pas encore grande apparence que notre vaisseau se mette en mer². Le zèle que l'on tâche d'inspirer au public ne prend point feu du

(1) Les réformes opérées dans l'armée en 1775, sous le ministère du comte de Saint-Germain.

(2) Souscription des demoiselles de Lyon pour un vaisseau, janvier 1762.

tout, et je crois que M. Rivérieux ¹ n'aura pas grande occupation à enregistrer le nom des dupes qui iront porter leur argent dans le tronc charitable que l'on a établi chez lui. Mais ce qui nous pend à l'oreille est un nouvel impôt sur des entrées de vin ou de viande, car notre gouverneur voudra sûrement faire sa cour comme les autres. On dit que nous passons à la cour pour être des républicains. C'est grand dommage que nous ne prenions pas la besace pour marquer notre soumission et notre déférence. » La République, voilà le grand mot lâché. Les braves gens qui en parlaient avec tant d'insouciance étaient loin de se douter de ce que ce fantôme imprudemment invoqué devait faire de leur grande cité.

Consumée dans de longues et cruelles souffrances par une maladie intérieure qui ne laissait place à aucune illusion, voyant peu à peu disparaître ceux qu'elle avait le plus aimés, M.^{lle} de La Roullière envisage avec une fermeté toute chrétienne la mort, à laquelle elle se prépare depuis des années. « Vous avez, ma chère cousine, une meilleure idée de moi que je ne mérite, hélas ! Rabattez-en bien là-dessus ; il ne faut pas croire que pour quatre mots de morale que je laissai tomber de ma plume dans ma dernière lettre je sois telle que vous vous le persuadez. Demandez-le à Dieu pour moi ; mais j'en suis bien éloignée. Quant à ma santé, plus ou moins je souffre toujours ; ce que j'ai de mieux, c'est que mes douleurs ont changé de situation et elles sont plus supportables. Mais je vois bien que la fin de ma carrière approche. Je vais être en deuil pour la pauvre M.^{me} Posuel, dont j'appris hier la mort

(1) Hugues Rivérieux de Varax, président en la cour des monnaies et lieutenant criminel en 1759. Il avait été prévôt des marchands de 1745 à 1749. Les lettres de M.^{lle} de La Roullière dont nous donnons des extraits sont adressées à M.^{lle} de Franquières et ne portent pas de date. On ne peut en déterminer l'époque que par les événements qui y sont relatés.

depuis dix jours. Il luy est arrivé ce que j'avois pensé et craint pour elle, qui est qu'on a attendu bien tard à luy dire qu'il falloit penser au grand voyage de l'éternité; elle a reçu tous les sacrements en parfaite connoissance. Qui auroit dit que je lui survivrois? — Depuis la mort de M.^{me} Cholier, je suis tombée dans un état d'affaissement et de tristesse qui, avec la maladie que vous sçavez, me mine et me maigrit prodigieusement. Quand je pense à la perte que j'ai faite, si je suis seule, je laisse couler mes larmes; je ne puis encore m'accoutumer à l'idée que je ne la reverrai plus. Je perds en elle la seule consolation que j'avois en ce monde, où Dieu permet que j'aie bien mes peines et mes chagrins. J'allois à elle ou lui écrivois dans certaines rencontres. Elle me conseilloit ou me consolait. Mais à présent je n'ai personne à qui recourir. » Elle ne survécut guère à son amie, et la fille de la présidente Cholier, M.^{me} de Meximieux, annonçant sa mort le 22 avril 1785, écrivait ces mots si simples et si touchants : « Elle a mérité pour l'autre vie tout le temps qu'elle a passé en celle-ci. » Nous espérons qu'on voudra bien nous pardonner d'avoir essayé de faire entrevoir une de ces âmes inconnues, d'une véritable élévation malgré leur part aux préjugés du temps, dont l'accent contenu et résigné nous touche et nous émeut d'autant plus qu'il ne s'y mêle aucune de ces exagérations de convention, aucune de ces prétentions au bel-esprit, trop fréquentes chez les femmes qui se piquent de tourner un billet.

IV

C'est en effet surtout sur les femmes que les documents tombés entre nos mains nous fournissent des renseignements particuliers. Nous les voyons à des âges bien différents exprimer leur manière de sentir, et nous assistons en quelque sorte à leur conversation. Pareille aux caryatides antiques soutenant le poids du temple, la femme est la clef de voûte de la société ; nous ne pouvons lui échapper et nous lui devons à peu près tout ce que nous sommes, en mal comme en bien. Nous la prenons ici à son début dans la vie. On sait que la France possédait avant la Révolution un ensemble d'établissements d'instruction publique dont nous sommes loin encore d'avoir l'équivalent. Nous n'avons que par tradition des renseignements sur l'abbaye de Montfleury, près de Grenoble, où étaient élevées beaucoup de jeunes personnes appartenant à la noblesse du pays. Le prieuré de Saint-Benoît, situé sur le quai Saint-Vincent, à Lyon, où les meilleures familles du Languedoc et du Dauphiné envoyaient leurs filles, offrait une éducation tout aussi sérieuse que celle qu'on peut recevoir aujourd'hui au Sacré-Cœur et dans les autres pensionnats en renom. On comptait parmi les religieuses des Dauphinoises d'un nom connu, telles que M.^{me} de Quinsonnas et M.^{me} de La Tour-Vidaud. Sans doute les arts d'agrément étaient poussés moins loin qu'on ne le fait à présent. En revanche, il existait dans la société un fonds d'idées religieuses autrement pratique et bien supérieur à celui que l'on rencontre généralement de nos jours. Dans les lettres qu'elles écrivent de Saint-Benoît, où elles sont élevées, M.^{lle} de Franquières et M.^{lle} Cholier reviennent souvent sur la ferveur de leurs compagnes, et leur

vie à toutes deux est demeurée fidèle à la bonne direction reçue. M.^{lle} Cholier accuse quelques-unes de ses maîtresses de sévérité excessive. « M.^{me} Michon nous fait grande grâce quand elle nous donne la récréation une fois la semaine, et encore ces jours-là elle trouve toujours quelque prétexte pour nous faire faire la lecture et le catéchisme. Toutes nos bonnes mères rajeunissent. M.^{me} de Saint-Benoît (la prieure), depuis quelque temps, a la vigueur d'une fille de vingt-cinq ans. Elle fait souvent le tour des chambres, pour savoir si elles sont rangées. Elle n'est pas contente du règlement qui est à la classe; elle est après en faire un autre très-rigide¹. » L'aumônier troublait la communauté par son caractère difficile; aussi l'archevêque fut-il obligé de le remplacer assez brusquement. Du reste, le nombre des vocations religieuses diminuait², bien que des mères trop intéressées tâchassent de pousser leurs filles dans cette direction; quelques-unes, éprouvant des regrets, obtenaient de l'autorité religieuse, quand elles pouvaient invoquer un motif sérieux, l'autorisation de rentrer dans le monde.

Les dons diminuant avec la ferveur publique, les embarras financiers éclatèrent dans les couvents qui n'étaient pas dirigés par des femmes habiles. « Dans cette nombreuse compagnie, écrit de Cibeins M.^{lle} Cholier à sa cousine, le 23 octobre 1763, il y avoit le suffragant de l'archevêque de Reims, l'évêque de Sidon, qui est supérieur des Carmélites. Il étoit venu pour réformer le nombre de celles de Trévoux, le rédui-

(1) M.^{lle} Cholier à M.^{me} de Franquières, Lyon, 17 août 1748 (évidemment 1758).

(2) « On m'a mandé la vocation de M.^{lle} de Brison pour être religieuse à Sainte-Marie, ce qui m'a étonnée, aujourd'hui que les demoiselles les moins riches prennent peu ce parti. » (La présidente de Murat à M.^{lle} de Franquières, 6 janvier 1778.)

sant à douze, et, moyennant quelques secours de leur maison de Paris, tâcher de rétablir les affaires de celle-ci, en si mauvais état qu'outre leurs dettes elles n'avoient exactement pas de quoi vivre. »

On a souvent répété que les jeunes personnes ne sortaient du couvent qu'à l'époque de leur mariage. Ces cas-là n'étaient au contraire que l'exception. M.^{lle} de Bressac ne trouve pas de plaisirs chez les Franquières, où elle passe l'hiver. Elle a été invitée au bal chez le gouverneur et l'intendant; mais sa grand'mère a refusé pour elle. Il ne faut pas que les demoiselles se fassent voir si souvent. Voilà la tradition du bon sens de tous les temps, que le laisser-aller des mœurs américaines est en train de mettre en fuite.

Les mœurs se trouvant encore, ce qui bientôt allait changer, d'accord avec les lois religieuses et civiles sur la subordination de la femme, on ne songeait pas à lui demander une dot égale, encore moins supérieure à la fortune qu'on lui apportait, ce qui faisait des mariages une œuvre bien moins ardue. Citons des exemples. M.^{lle} de Bressac, dont les parents possédaient un château et passaient l'hiver à la ville dans leur hôtel, se mariait convenablement, dotée d'un capital de sept mille livres, dont un oncle, le chevalier de Franquières, donnait une partie. « La perte de M. de Sucy est fort sentie de sa famille; le public même lui accorde des regrets. Il a donné 40,000 francs comptant à chacune de ses filles, qui sont trois. Cette somme d'argent comptant n'est pas commune chez les demoiselles de Valence ¹. Son fils unique, son héritier, a obtenu la survi-

(1) M.^{lle} Aissé, de son côté, dit en parlant de sa fille naturelle, Céline Leblond : « Nous travaillons à lui faire une dot, en cas qu'elle ne voulût pas se faire religieuse. Si Dieu nous prête vie, elle pourra avoir quarante mille livres. Elle seroit très-bien mariée en province avec cela. » (Paris, décembre 1728.) Les prévisions de M.^{lle} Aissé se réalisèrent, et Céline, malgré l'irrégularité de sa naissance, épousa le vicomte de Nanthia. (Lettres

vance de commissaire des guerres, charge qu'occupoit M. son père. Ce fils a des talents et entr'autres celui de la peinture, qu'il a perfectionné à Rome. Il s'est cru assez de force pour peindre son père mort; mais le sentiment de la nature ne lui a pas permis de l'envisager sans se trouver mal ¹. » Le rang et la situation conservaient sans doute en ces sortes d'affaires une importance qui depuis est toujours allée en déclinant. On voyait souvent un anobli riche prendre, pour se donner les alliances qui lui manquaient, une fille pauvre, ne reculant même pas devant les difformités physiques. Mais ce serait une erreur de croire que l'argent ne fût compté absolument pour rien. M.^{me} de La Rollière nous dit un peu crûment : « Le défaut de fortune fait faire bien des sottises; je l'éprouve d'une manière cruelle. Si j'avois eu une dot honnête, je ne serois pas M.^{me} de La Rollière; je crois vous en dire assez. Se faire religieuse avec répugnance est aussi une terrible extrémité. En vérité, il vaudroit mieux n'être pas née. » Et elle ajoute avec une grande légèreté : « Je commence à traduire mon anglois; il me plaît infiniment, malgré les difficultés que je rencontre presque à tous les pas ². »

de M.^{me} Aïssé, édition Eug. Asse, dans les *Lettres des XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris, 1873, p. 291.)

(1) M.^{me} de La Rollière à M.^{me} de Franquières, 2 août 1788. Le jeune homme dont il est question ici est Simon-Antoine-Marie de Sacy, ordonnateur en chef de l'armée d'Égypte, dont la fin fut si tragique. Nous en avons parlé plus haut.

(2) Il y avait dix-neuf ans que Claire de La Coste avait épousé M. de La Rollière. « C'étoit, à ce que nous apprend M.^{me} de Franquières (2 février 1769), un mari peu riche, mais beaucoup d'agrément pour dédommager de cette absence de fortune, pourvu qu'il n'y ait pas beaucoup d'enfants. » M.^{me} d'Agoult, parente de la future, fait les frais de la corbeille, dans laquelle il y a une bourse de mille écus, une montre d'or à répétition, un étui de rouge garni d'or, un étui d'aiguilles, avec un dé en or. M.^{me} de Bouquéron a donné quarante louis et une garniture de Paris de cent

Reprenons notre statistique conjugale. M. de Vallin, qui veut marier son neveu le chevalier, lui assure vingt-cinq mille livres de rente, la nourriture et le logement. Il cherche une demoiselle à preuves pour Malte, qui ait cinq à six mille livres de rente. « Ce sera pour une de vos payses », dit M.^{me} de Meximieux à M.^{lle} de Franquières. Elle sait, en effet, que les preuves de noblesse ne sont guère le fait des Lyonnaises.

A Paris la scène change. Les blasons plus ou moins antiques cherchent à se redorer au contact des louis tout neufs; les couronnes de comte ou de marquis vont orner les têtes les plus opulentes des financières. De part et d'autre on apporte un égal empressement. « Il y a tant de ressources ici (à Paris), dit encore M.^{lle} Cholier : mon cousin de La Valette épousera quelque demoiselle qui, par sa dot, réparera toutes les dépenses. J'entends continuellement parler de vingt-cinq ou trente mille livres de rente, indépendamment des grandes héritières. »

Du reste, le luxe allait partout croissant. M.^{lle} de Montdragon, qui se maria au comte de Seuil, major d'un régiment de cavalerie, reçut un trousseau estimé avec la corbeille plus de cent mille francs; la montre seule en avait coûté vingt mille. Il est vrai que les jeunes époux entraient en ménage avec cinquante mille livres de rente¹. A Grenoble on suivait le mouvement. « Les plaisirs du carnaval ne sont pas ici bien brillants, et nos dames, qui ont fait de belles robes, n'ont

pistoles. M.^{me} de La Coste, quatre robes et un beau trousseau. Pour ne pas juger M.^{me} de La Rollière sur une boutade, voici un extrait d'une lettre de Laurent de Franquières à sa sœur, où il s'exprime sur le compte de cette dame dans les termes les plus flatteurs : « Je vous félicite du plaisir que vous aurez de passer votre été avec M.^{me} de La Rollière, dont la conversation pleine de connoissances, de jugement, d'esprit et d'amabilité doit vous plaire d'autant plus qu'elle ne cherche point à parler et qu'elle n'a pas la moindre prétention. » (1788.)

(1) Laurent de Franquières à sa sœur, Paris, 1786.

pas trop occasion de les faire voir. On dit que M.^{me} de Blacons en a fait pour deux mille écus et M.^{me} de Chabons pour cinq mille francs ¹. » En 1762 on était plus heureux. Il y avait tant de fêtes à Grenoble que les marchands ne pouvaient suffire pour la toilette ².

« Nous avons dans ce pays-ci, dit M.^{le} Cholier, après avoir parlé d'un héritage échu à une personne de sa connaissance, une dame qui auroit bien besoin de pareils legs pour soutenir un peu sa dépense et réparer sa garde-robe, à qui il vient d'arriver un accident tragique. C'est M.^{me} de Gr. dont je parle. Comme elle alloit voir M.^{me} de R., sa mère, dans une de ses terres près de Dijon, elle avoit envoyé un charriot rempli de ses hardes, toutes ses robes, jusqu'à celle en dorure, qui est tombé dans l'eau et la boue, qu'on n'a pu retirer qu'au bout de vingt-quatre heures, de sorte que tout est perdu. On évalue la perte des robes à mille écus, ce qui n'est pas un petit objet. Mais ce sera tant pis pour la bourse du mari, car sa toilette n'en souffrira pas, à ce qu'on croit ³. »

On a beaucoup exagéré la corruption du siècle dernier. Très-intense sur certains points, elle était loin d'avoir pénétré aussi avant qu'aujourd'hui dans la masse de la nation, et l'on s'exposerait à commettre de singulières erreurs en jugeant toute une époque d'après quelques scandales éclatants du grand monde et les inventions des romanciers à la mode. Les anciennes mœurs résistaient encore ; les idées religieuses, les institutions de la famille, le prestige de l'autorité royale étaient respectés par la très-grande majorité ; mais la lutte a

(1) M.^{me} de Franquières à M.^{me} de Bressac, Grenoble, 7 février 1756.

(2) M.^{le} Cholier, Lyon, 21 janvier 1762.

(3) M.^{le} Cholier, Cibeins, 1^{er} novembre 1765.

déjà commencé, qui d'année en année deviendra plus pressante; les portes du vieux sanctuaire sont ébranlées et on entrevoit vaguement le moment où elles seront renversées par la foule. L'esprit de destruction trouvera un de ses agents les plus actifs dans le personnage de la mondaine, qu'un enchaînement de choses frivoles dispute victorieusement au foyer domestique et qui traîne du matin au soir sa nullité bruyante et l'incurable ennui de son oisiveté. Ce type, que la comédie moderne a mis en lumière, triste produit d'un luxe frelaté et d'une littérature de bas aloi, cervelle étroite et vide, où la notion trop complexe du devoir ne saurait pénétrer et que la vieillesse vengeresse atteindra bientôt, sans parvenir jamais à la rendre respectable, cette froide figure d'enfant gâté, qui n'a pas même l'excuse de la passion et se termine par la coquette surannée, se dessine et s'étale déjà. « La petite présidente de M. a donc fait des dettes considérables et chiffonnières; sa chère et raisonnable moitié a dû être fâchée de ce goût ruineux pour la bagatelle; mais à la longue les bons procédés ramèneront la jeune femme¹. » Ces choses se raccommoient mal et la pente est glissante. Sept ans après, M.^{me} Cholier écrivait à sa nièce : « Vous auriez appris de mes nouvelles par M. de M. Il auroit fait plus de séjour ici (auquel je l'invitois fort) sans l'arrivée de M. de Pusigneux à Grenoble, qui doit être l'arbitre de la pension qu'il doit faire à sa femme. Je crois son cœur toujours tendre pour elle, malgré ses petites infidélités et ses inconséquences; mais la réflexion l'a retenu. Je l'ai bien invité à avoir de la fermeté, pour lui donner le temps de s'ennuyer dans un couvent, qu'elle y forme son caractère, pour qu'elle se conduise plus sensément lorsqu'il la reprendra, et qu'il ne donne plus

(1) Laurent de Franquières à sa mère, Barcelonne, 20 mars 1772. — Cette aimable et légère présidente était la nièce de M.^{me} de Tencin.

de scènes au public, qui les craint peu et s'en amuse. Mais à plusieurs personnes qui lui ont parlé de sa femme, même à M. de Lurieu, à qui il a demandé des conseils, il a paru à tous qu'il désirait de la reprendre, dans l'espérance qu'elle ne sera plus mal conseillée, que son caractère la portera à se bien conduire. Il est à plaindre ; il ne sera jamais content : étant éloigné d'elle, il en est touché ; lorsqu'il la possède, il en est excédé ¹. »

Dans un genre différent, on peut citer M.^{me} Dusaye, nièce de l'évêque de Gap Jacques-Marie de Caritat de Condorcet, — les Condorcet n'avaient pas la tête bien solide, — qui poussa l'extravagance jusqu'à se faire peindre en dindon, avec des vaisseaux, des rats et des girouettes sur la tête ². Une autre femme excentrique fut M.^{me} Ébrard de La Vallonne, femme d'un commissaire des guerres à Montélimar. Au bout de trente-deux ans de mariage, elle s'avise un beau jour que la vie de petite ville, qu'elle a menée jusque-là, n'est plus assez brillante pour elle ; elle rompt avec son mari dans sa maison même, s'enfermant dans sa chambre pour préparer son hégyre à Paris. La semonce que le mari fait signifier par huissier, sous son propre toit, à cette femme révoltée offre un singulier spécimen du langage de la procédure appliqué aux relations de famille. « Madame et bonne amie Henriette-Élisabeth du Tremouil, épouse de moi, Guillaume Ébrard de

(1) Lyon, 10 janvier 1779.

(2) Dans cette idée bizarre il y avait probablement une allusion aux modes du temps. Un caricaturiste de la Régence imagina de représenter une femme environnée de falbalas, qui la faisaient ressembler à une dinde secouant ses plumes et dressant sa crête. On entendit alors répéter dans les carrefours une chanson populaire sur la dinde aux falbalas. (P. LACROIX, *XVIII^e siècle*, p. 478.) — Sur M.^{me} Dusaye, voyez LÉTOURNEAU, t. II, p. 1157.

La Vallonne, en cette ville de Montélimar, dans ma maison sise en la rue des Quatre-Alliances, vous m'obligez, par la conduite inconsidérée que vous tenez avec moi, de vous actualiser, préférant ce parti à tout autre qui sentiroit moins la modération, les égards, les attentions, les bons procédés que j'ai eus toute ma vie pour vous et dont je ne me départirai jamais ¹. » Il ne paraît pas que, malgré des représentations aussi prégnantes, cette vieille folle se soit rendue à la raison.

Le cynisme établi à la cour sous le Régent et sous Louis XV rencontrait trop facilement un écho chez quelques membres de la plus haute société, comme ce dernier comte de Maugiron, mort en épicurien à Valence, en 1767 ², et qui montrait avec ostentation le billet suivant, reçu de sa femme, Marie-Françoise de Sassenage : « Je vous écris, ne sachant que faire. Je finis, n'ayant rien à vous dire. Je suis Sassenage, au désespoir d'être Maugiron ³. » Mais en province ce dédain du lien conjugal, de si haut qu'il partit, était, le plus souvent, accueilli par les révoltes de la conscience publique outragée. Les mauvais ménages n'étaient, en définitive, que l'exception. M.^{me} Cholier, dans ses lettres à sa nièce, cite un exemple des répressions que permettait la loi.

« M. de *** a obtenu une lettre de cachet pour sa femme. Elle lui fut signifiée vendredi au soir dans son couvent par M. de Bellesize, pour être transférée dans un de Besançon, où a été M.^{me} de Gr. ⁴ et où est présentement M.^{me} de

(1) Mémoire pour Guillaume-Alexis Ébrard de La Vallonne, chevalier de Saint-Louis, contre dame Henriette-Élisabeth de Tremouil, 1766, in-fol., p. 26.

(2) TERREBASSE, *Relation des principaux événements de la vie de Salvaing de Boissieux*, p. 134.

(3) LÉTOURNEAU, *Miscellanea*, t. 1^{re}, p. 273.

(4) La même dont les robes étaient tombées dans l'eau.

Montrevel, que son mari a renvoyée sans raison à ses parents, qui ont voulu qu'elle passât quelque temps au couvent à cause de sa jeunesse ¹. Mais, pour en revenir à M.^{me} de ^{***}, elle avoit été prévenue dans l'après-midi par M.^{me} de La Verpillière, qui avoit reçu une lettre de M. Bertin ², lui annonçant qu'il n'avoit pu détourner cet ordre; que le mémoire qu'elle avoit produit dans son procès avoit eu un mauvais effet. Néanmoins, à l'arrivée de M. de Bellesize ³, elle évauouit (sic); les religieuses, dont elle avoit su se faire aimer par ses grâces et ses générosités, pleuroient toutes ensemble. Dès qu'elle fut en état de sortir, elle fut coucher chez le lieutenant du guet, qui l'a accompagnée avec un sergent à cheval, point en habit d'uniforme, et partirent à six heures du matin pour Besançon. On plaint son triste sort, qu'elle s'est attiré par sa mauvaise conduite; elle auroit mérité il y a longtemps que son mari prît ce parti. Les jeunes femmes ses amies crient beaucoup contre lui. Son trop de bonté et sa faiblesse l'ont entretenue dans ses égarements. Le M. est à Paris; il joue la comédie chez M. le duc d'Orléans, ayant de grands talents ⁴. »

La réclusion des belles pécheresses n'était pas très-rigoureuse et, une fois dépayées, elles jouissaient en toute liberté de la faculté de donner à leur infortune un tour peu favorable pour le caractère et le discernement de leurs maris ⁵.

Puisque nous avons abordé ce sujet délicat, descendons

(1) On trouve aux archives du département de l'Ain, dans les papiers des La Baume-Montrevel, de nombreux documents sur cette affaire.

(2) Henri-Léonard-Jean-Baptiste Bertin, contrôleur général et ministre d'État.

(3) Claude-Espérance Regnault, seigneur de Bellescize, chevalier de Saint-Louis, prévôt des marchands de Lyon de 1772 à 1775.

(4) Lyon, 19 avril 1774.

(5) MERCIER, *Tableau de Paris*, t. XII, p. 170.

encore plus bas. Létourneau nous entretient de quelques désordres à Grenoble ¹. Mais celles qui se sentaient capables des premiers rôles, ne se contentaient pas d'un si modeste théâtre, comme les sœurs Loyson, deux Lyonnaises, amenées par leur mère à Paris sous le règne de Louis XIV. Courtisées même par des princes du sang, leur merveilleuse beauté, à toutes deux, qui les faisait mutuellement ressortir : l'aînée brune aux yeux bleus ; l'autre « blonde mourante », avec des yeux noirs, les rendit célèbres dans le demi-monde de ce temps-là. La brune, surnommée Tontine, profitant « des grands biens » qu'elle avait amassés, et qui montaient à une quinzaine de mille livres de rente, pour se donner une situation, épousa un vieux gentilhomme nommé Cornu de La Boissière, qui vécut peu et fut bientôt remplacé par un autre. « Elle tenoit, du vivant de son mari, académie en tout genre, » à ce que nous apprend Létourneau, un peu son parent, que nous ne pouvons suivre en ses trop piquants détails ². Boileau l'a clouée au pilori d'une de ses satires ³. Ce sont les mêmes demoiselles Loyson, « l'ornement des spectacles et des promenades de Paris », ajoutons des cabarets du *Port à l'Anglois*, amies du poète Regnard, moins scrupuleux moraliste que Despréaux, qui firent les honneurs des fêtes de son château de Grillon. Elles durent y rencontrer de graves personnages, tels que le président Lamoignon et le marquis d'Effiat, habitués des grandes chasses, convives fidèles de la joyeuse mai-

(1) LÉTOURNEAU, t. I^{er}, p. 214, 218, 244, 310.

(2) LÉTOURNEAU, t. I^{er}, p. 381. — Voy. aussi M.^{me} DU NOYER, *Lettres historiques et galantes*, t. I^{er}, p. 13, 229, et t. II, p. 534.

(3) Nous la verrons hanter les plus honteux brelans,
Donner chez la Cornu rendez-vous aux galants.

(Satire X, *Œuvres de BOILEAU-DESPRÉAUX*, édit. Saint-Surin ; Paris, 1821, t. I^{er}, p. 282.)

son de l'auteur du *Joueur*¹. En nous servant du recueil du secrétaire de l'intendance de Grenoble pour jeter quelque lumière sur ces belles aventurières, que l'on rencontre dans les chansons et les pont-neuf de l'époque, nous avons prétendu, et ce sera notre excuse, fournir de nouvelles informations aux biographes de deux de nos plus grands poètes.

Revenons aux Dauphinoises. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, la beauté des femmes était proverbiale à Romans, à Valence et surtout à Vienne, témoin la belle Coulon, jeune personne que des affaires attirèrent à Paris avec sa mère, dans les dernières années du règne de Louis XIV. Elle y eut une si grande réputation de beauté que tout le monde courait après elle pour la regarder. Toute honteuse de cet empressement malséant, la pauvre fille n'osa plus se montrer aux Tuileries; mais la foule la suivit au jardin du Luxembourg, où elle avait cru pouvoir se dérober. Les autres femmes en furent si jalouses qu'on fit contre elle des satires, débitées à la Comédie et à l'Opéra, où l'on criait à tue-tête : « A quatre sols la beauté de Vienne, à quatre sols ! » Ce qui n'empêcha pas un seigneur de la cour, le marquis de Martel, de l'épouser; mais, influencé sans doute par les calomnies débitées sur le compte de sa femme, il l'abandonna le lendemain des noces et la relégua dans un couvent de la rue Cassette, où il la faisait vivre à juste prix. « La belle Coulon, ajoute, en manière de morale, la narratrice de cette singulière histoire, auroit mieux fait de rester en Dauphiné que de venir ici exciter l'envie. On l'avoit trouvée belle à la cour, à la ville. C'est un crime que les dames ne pardonnent pas². » La belle Paule de Viguier, femme d'un

(1) FR. MICHEL et ED. FOURNIER, *Histoire des hôtelleries*, t. II, p. 336. — SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, 3^e édit., t. VII, p. 16.

(2) LÉTOURNEAU, t. I^{er}, p. 386. — M.^{me} DU NOYER, *Lettres historiques et galantes*, t. I^{er}, p. 313, et t. II, p. 33, 200.

conseiller au parlement, demeurée à soixante ans l'objet de l'admiration passionnée de la population de Toulouse et contrainte par arrêt à se montrer deux fois par semaine, du haut de son balcon, à la foule éblouie, n'avait point payé son long règne par ces injustes retours de l'opinion.

Le jeu fut une des plaies du XVIII^e siècle. A Grenoble, dans les salons du commandant de la province et de l'intendant, à Lyon, chez le prévôt des marchands, les cartes tenaient la première place. « Il dut y avoir hier à l'hôtel de ville un petit trente et quarante, à la suite du vingt-un. M. de La Verpillière a promis de faire cesser tous ces jeux de hasard après le mardi gras; mais il seroit bien difficile de l'arrêter dans toute sa force. D'ailleurs, le profit des cartes est trop considérable pour qu'on l'abandonne. A Mâcon on joue encore plus gros jeu qu'ici ¹. » Les gouverneurs de Lyon avaient le privilège des jeux de hasard, qui leur rapportaient douze mille livres. A la mort du maréchal de Villeroy (1731), le consulat supplia le duc son fils et successeur de consentir à la suppression de cet abus, en lui offrant une indemnité égale à la somme qu'il recevait. Mais il ne voulut accepter que huit mille livres, à répartir en pensions entre ses officiers ². Les pertes au jeu dans le meilleur monde par les jeunes gens de famille reviennent à toutes les lignes. De près ou de loin, on suit partout l'exemple, et M.^{me} de Murat nous fait connaître qu'à Saint-Vallier le loto, nouvellement introduit, fait fureur.

Mais la joueuse est surtout le produit de cette époque. Au sortir du couvent, les demoiselles apprennent le piquet. A Aix-les-Bains, M.^{me} de Meximieux se garde de suivre les dames de sa société autour de la table de jeu, où l'on déva-

(1) Lettre s. d., mais écrite vers 1770.

(2) CLERJON, *Histoire de Lyon*, t. VI, p. 312.

lise un Piémontais, M. de Cavagnac. C'est là, probablement, qu'arrive l'aventure de M.^{me} Chartraire de Bourbonne, femme d'un président à mortier au parlement de Bourgogne. Elle perd cinquante mille écus au vingt-un dans la plus mauvaise compagnie. Son mari voulant l'emmener en pénitence à la campagne, elle prend la poste pour Dijon, où son portier eut ordre de lui refuser l'entrée de son hôtel, et, repoussée par sa mère, elle est forcée d'aller loger en chambre garnie. Désespéré de cet éclat, le malheureux mari voulait vendre sa charge et quitter la province¹. « Je crois bien qu'à la fin, ajoute M.^{me} de Meximieux, M.^{me} de La R. n'en sera pas quitte à bon marché. Elle a cependant de grandes filles prêtes à marier, à qui elle fera grand tort. » Née, dit-on, à Saint-Marcellin, d'une branche cadette de la maison lorraine d'Haraucourt, alliée aux Falcoz de La Blache, une aventurière, galant débris de la cour du Régent, dont on sait qu'elle fut la passion *in extremis* par une intrigue de M.^{me} de Tencin, amie de sa famille, la duchesse de Phalaris alla plus loin en toutes choses. Entrée, sans autre dot que sa beauté, dans une famille de traitants enrichis par Fouquet et qui avait reçu, à coup sûr acheté du pape un titre ducal (probablement S.^{ts}

(1) Héritier de la précieuse bibliothèque de son grand-père maternel, le président Bouhier, M. de Bourbonne la transmet à son gendre, le comte d'Avaux, qui la vendit aux moines de Cîteaux, sur lesquels elle fut confisquée par la Nation. (GUIGARD, *Armorial du bibliophile*, p. 147.) — « Le marquis de Versailleux m'a fait voir l'hôtel du fameux président de Bourbonne. Il n'y a rien de si beau. C'est un diminutif du palais du maréchal de Richelieu à Bordeaux. J'ai passé une après-dîner entière à examiner les beautés qu'il renferme. La bibliothèque est une pièce rare, ainsi que le cabinet de tableaux et celui d'histoire naturelle. » (Laurent de Franquières, Dijon, 1^{er} juin 1775.) — L'hôtel du président Bouhier, à M. de Bourbonne, était situé au N.^o 12 de la rue Saint-Fiacre (aujourd'hui rue Vauhan). Voy. FOISSET, *Le président de Brosse*, p. 528.

Maria de Falerij, l'ancienne Falères, dans les États de l'Église), compromise au temps de sa faveur passagère dans les tripotages financiers de Law, elle se vit réduite, à ce que nous apprend un pamphlétaire contemporain, à tenir un brelan à Paris, et mourut dans cette ville, en juillet 1782, dans un âge avancé ¹.

« Un tripot, dit Mercier, est accordé par protection à une femme de qualité, pour rétablir sa fortune; tous frais payés, elle recueille quatre cents livres chaque séance et partage avec ses protecteurs; on use pour dix livres de cartes; la ferme s'en trouve bien, et l'on dit qu'il y a des choses qu'il faut tolérer ². » Le prince de Carignan et le duc de Gesvres

(1) Pierre-François Gorge d'Entraigues, comte de Meillan, duc de Phalaris en 1715, fils d'un conseiller au parlement de Metz anobli par sa charge et de Marie d'Étampes-Valençay, avait épousé en premières noces Louise-Magdeleine-Thérèse de Brichanteau, fille du marquis de Nangis. Il se remaria en 1719 à M.^{lle} d'Haraucourt, qui a donné lieu à cette note et dont la mère avait été la maîtresse du président de Tencin. (MATHIEU MARAIS, t. II, p. 25.) — Voyez aussi sur cette triste famille de partisans originaire de Nantes, sortie de la boue, à qui les trésors amassés par la concussion ouvrirent le chemin des plus grandes alliances, et qui ne brilla un moment d'un éclat trompeur que pour s'éteindre honteusement, le *Journal* de BARBIER, édit. Charpentier, t. I^{er}, p. 312, note 1. — EMM. MICHEL, *Biographie du parlement de Metz*. — BARJAVEL, *Dictionnaire biographique du département de Vaucluse*. — CHEVRIER, *Le colporteur*. — *Mémoires secrets* de BACHAUMONT, t. XXI, 20 juillet 1782. — E. DE BARTHELEMY, *Les ducs et les duchés français*, p. 350. — Il paraît que c'est au père du duc de Phalaris que se rapporte le passage suivant des *Caractères* de LA BRUYÈRE (chap. VI, *Des biens de fortune*) : « Sylvain de ses deniers a acquis de la naissance et un autre nom. Il est seigneur de la paroisse où ses aïeux payoient la taille; il n'auroit pu entrer page chez Cléobule, et il est son gendre. » Le grand satirique est encore plus sévère pour ce personnage :

Que George vive ici (à Paris), puisque George y sait vivre,
Qu'un million comptant, par ses fourbes acquis,
De clerc, jadis laquais, a fait comte et marquis.

(Satire I^{re}, *Œuvres* de BOILEAU, édit. Saint-Surin, t. I^{er}, p. 78.)

(2) *Tableau de Paris*, 1783, t. II, p. 313.

faisaient jouer chez eux, privilège qui fut supprimé ¹. M.^{me} du Châtelet, l'amie de Voltaire, perd un soir, au jeu de la Reine, la somme de quatre-vingt-quatre mille livres (1747). Elle remua ciel et terre pour faire honneur à sa dette et vendit un bon de fermier général, qu'elle avait obtenu dans le renouvellement du bail des fermes. Celui qui avait gagné son argent sur parole, pressé de le toucher, entra en accommodement et consentit à une réduction assez forte pour être payé de suite, ce qui fut effectué. Il craignait des lenteurs et des attermoissements, sachant que M.^{me} du Châtelet n'était pas riche ².

(*A continuer.*)

ANATOLE DE GALLIER.

(1) *Journal de BARBIER*, t. III, p. 270, 271, 276.

(2) DESNOIRESTERRES, *Voltaire à la cour*, p. 132, 141.

ANNALES

DE

LA VILLE DE ROMANS

PENDANT LES GUERRES DE RELIGION

de 1549 à 1599.

(SUITE, voir les 32^e, 33^e, 34^e, 35^e et 36^e livraisons.)



1^{er} septembre. — Une armée forte de 8,000 hommes de pied et de 2,000 chevaux, commandée par le duc de Mayenne, est réunie à Romans, d'où elle part pour aller assiéger Châteaudouble.

9 décembre. — D'après la répartition par le duc de Mayenne des cantonnements du régiment du sieur du Passage, la ville de Romans reçoit en garnison les compagnies de Maubec, de Chevallon et de La Fardière.

1581

22 juillet. — Le duc de Mayenne envoie à Romans le conseiller Giraud pour y faire un emprunt de 1,500 écus. Le sieur Thomas du Parc, conseiller général des vivres, requiert de son côté la fourniture de 400 charges de blé et de 350 charges de vin pour les troupes du camp de Lyon.

On assembla aussi autour de Romans des troupes, qui demeurèrent dix jours : une partie alla s'établir à Alixan et l'autre à Châteauneuf-d'Isère. Les Suisses restèrent dans la ville « pour y boire le vin tourné, dont il y avoit bonne provision ».

17 octobre. — Les consuls sont députés à Grenoble pour y complimenter le duc de Mayenne. Le 10 novembre suivant la ville envoya un exprès porter un bassin d'argent pour être offert à la duchesse de Mayenne.

Octobre. — Le roi accorde des lettres d'anoblissement à Antoine Guérin, juge royal de Romans, en récompense de sa conduite courageuse et loyale pendant les troubles de religion.

7 novembre. — Le vibailly de Saint-Marcellin transmet un ordre du duc de Mayenne prescrivant aux consuls de Romans d'envoyer 25 pionniers munis de pics et de pelles pour travailler à la construction de la citadelle de Valence. Ils seront entretenus et nourris par le pays.

1883

10 juin. — Sur la plainte du capitaine Coste de la mauvaise administration du gardien du couvent des Cordeliers, les consuls font écrire au P. provincial de vouloir bien envoyer des autres gardiens, accompagnés de tel nombre de religieux qu'il jugera à propos.

24 août. — M. Gaspard de Gillier⁽¹⁾ remontre, au nom de tous les avocats de Romans, ses confrères, combien ils sont grevés de ce qu'on les inscrit sur les rôles, où ils sont cotés à raison de leurs personnes aux tailles pour leur capage, ce qui est rendre leur état vil et contre tous les droits, privilèges et immunités de leur profession.

(1) Gaspard de Gillier, fils de Jean et de Madeleine Vacher, écuyer, docteur en droit. Il devint juge de Pisançon en 1594 et conseiller protestant dans la chambre mi-partie par lettres du 6 août 1599. Il présenta le 4 mai 1620, en son nom et au nom de ses frères, ses lettres d'anoblissement à l'assemblée municipale, pour les faire enregistrer. Il eut de Louise Chastaing de Lapassa, qu'il avait épousée le 8 janvier 1583 : 1° Michel, baron de La Bâtie et Beauregard, conseiller au parlement le 29 mars 1608, en remplacement de son père; 2° Gaspard, mort en duel à Paris; 3° Philippe, seigneur de La Frette, marié à Doucette de Portes; 4° Marie, qui fut la femme du baron de Lassara, au pays de Vaud.

1884

4 avril. — Le lieutenant général de Maugiron écrit plusieurs lettres au juge et aux consuls de Romans pour donner aux religionnaires qui s'étaient enfuis dernièrement de la ville l'assurance qu'ils sont toujours sous la protection des édits de pacification. Il demande en outre des renseignements sur les menaces et les intimidations dont se plaignent les dissidents. Il est décidé qu'on fera exactement les gardes et patrouilles, surtout la nuit, et que M.^e Simon Raymond-Merlin, premier consul ¹, sera envoyé vers M. de Maugiron.

1888

28 mars. — Sur l'avertissement envoyé de Saint-Nazaire par M. de Claveyson ² que ceux de la religion réformée s'apprétaient à s'emparer de quelques villes, les Romains courent aux armes et mettent de fortes gardes aux portes de la ville. De Maugiron vient à Romans le surlendemain, approuve

(1) Simon, docteur en droit, fils de Jean Raymond-Merlin, célèbre pasteur protestant, et de sa seconde femme, Jeanne Robert, native de Berne. Il fut élu, le 25 mars 1583, conseiller de la ville de la première qualité et délégué le 24 août, avec le secrétaire du conseil municipal, pour aller se joindre aux commis des États de la province, qui devaient présenter les cahiers de doléances des députés au roi à son arrivée à Lyon. Il avait épousé une fille d'Antoine Guérin, juge royal.

(2) Charles de Claveyson, seigneur de Mercuroi, Mursils, Claveyson, chevalier des ordres du roi en 1569, gentilhomme de la chambre, né le 3 mars 1547, marié le 30 juin 1574 à Elisabeth de Bauffremont, qui lui donna treize enfants, parmi lesquels deux filles qui prirent le voile, l'une au Puy et l'autre à Avignon. Charles de Claveyson était très-attaché à la religion catholique : il se qualifiait de *Philotaure (ami de la croix)*. Il s'occupa beaucoup de controverses et fit imprimer en 1615, chez Ch. Michel, à Tournon, ses *Œuvres mêlées*, dédiées au roy.

ce qu'on avait fait et envoie à Saint-Marcellin l'ordre de prendre les armes.

19 avril. — Lettre du lieutenant général aux consuls de Romans :

« Messieurs les consuls, j'ay esté adverty que Oriac s'est saisy de la ville de Gapt, il est parent de Lesdiguières, et ont faict par ensemble ung ralliement grand : aussi le visénéchal de M. avec Ancone en ont faict de mesme et ont sorty le cap." La Rotière du château où il commandoit. Je vous prie, mes bons amys, ne permettés, par sages prudences, qu'il soit uzé de telles perfidies en v^{re} ville et continués comme avez faict jusqu'icy ; vous assurant qu'il ne vous en peult advenir que ung très grand bien et à v^{re} postérité, car j'en ay donné toute assurance au roy et lui ay respondu de vous. Il faict lever douze mille suisses, dix mille reytres, soixante compagnies de cavallerie et vingt mille françays. La reyne aussi est allé trouver Monsieur de Guyse, qui me faict espérer que toutes choses se pourront, avec l'ayde de Dieu et des bons sujets, remettre. Je vous prie me faire response, laquelle attendant, je prie Dieu vous donner, Messieurs les consuls, sa grace.

» A Grenoble, le ix apvril mil vclxxxv.

» Sa Majesté n'a nulle confédération avec le roy de Navarre, quelques offres qu'il luy aye faict de luy estre aydant. Le roy lui a respondu qu'il viendra bien à bout de ses ennemys sans luy. Les hugueneautz prennent les armes partout cest estat. Prenez vous bien garde, et ce que voudrés de moy vous l'aurez. V^{re} inthime amy à jamais.

» MAUGIRON. »

13 avril. — Lettre du parlement au sujet de l'envoi à Romans du conseiller Michel Thomé.

Autre missive de Maugiron recommandant aux habitants la fidélité qu'ils doivent au roi, à l'occasion de la nouvelle prise d'armes des huguenots, les invitant « à chasser les malins

esprits qui pourroient séduire les plus simples pour les distraire de l'obéissance qu'ils doivent à S. M., qui a assez de moyens de garantir ses bons sujets des oppressions que les turbulents leur voudroient faire... » Le conseiller Thomé développe ces recommandations et rappelle qu'il est natif et originaire de Romans.

22 avril. — La ville achète des bateaux et des palanques pour sa défense du côté de l'Isère.

31 mai. — Lettre de la cour du parlement aux consuls de Romans.

« Consuls ¹, vous avez fait avec les habitants de v^{re} ville une si ouverte démonstration du zèle que vous avés au service du roy et à conserver v^{re} d^{ie} ville soubz son obéissance et conservation de ses edicts, que nous avons très grande occasion de vous en contanter et de le tesmoigner à Sa Magesté, à quoy nous ne manquerons, vous exortant néantmoins de vouloir continuer et d'avoir les yeulx ouverts à la garde de v^{re} d^{ie} ville et y contenir les sujets de Sa Magesté, conformément à ce qui est de son intention, sans souffrir qu'ils prennent aultre party que le sien. A quoy nous estimons que vous tiendrés la main et nous donnerés advis de tout ce qui se passera en v^{re} ville.

» Sur ce nous prions Dieu, consuls, vous tenir en sa garde.

» De Grenoble, le dernier de may 1585. Vos bons amys les gents tenant la cour de parlement de Dauphiné.

» FUSTIER. »

25 août. — Lettre du lieutenant de Maugiron, informant

(1) Consuls ! Le parlement, on le voit, le prenait de plus haut avec les magistrats municipaux que le roi lui-même, avec qui le peuple avait alors le droit de traiter directement. Aussi un courtisan, dauphinois probablement, dit plaisamment à Henri IV, quand il fut reconnu roi de France : Sire, il ne vous manque plus que d'être nommé conseiller au parlement de Grenoble.

les consuls que, à la suite d'un conseil de guerre tenu à Tullins, il a été décidé de former dans le Valentinois un magasin de grains, pour lequel les villes des environs devront fournir des avances. L'assemblée de Romans décide que cette ville y contribuera pour 200 sétiers de blé.

29 août. — Séjour à Romans de Mgr de Tournon, accompagné d'une nombreuse suite de personnes de la noblesse, de gens d'armes et de gens de pied. La ville fournit les vivres nécessaires. Le même jour le régiment du Passage traverse la ville, allant au siège de Montélimar.

7 septembre. — Etablissement à Romans d'un service de poste, composé d'un guide et de deux chevaux, pour le transport des dépêches de M. de Maugiron et des particuliers, qui paieront suivant le tarif.

Octobre. — Le lieutenant général et le conseil du roi s'établissent à Romans. Différents ordres sont datés de cette ville. En même temps de Maugiron y place deux compagnies de gens de pied, sous les ordres de M. de Planyer.

27 octobre. — « Sur la réquisition et instance de noble Pierre de Claveyson, tendant au consentement de la ville pour estre accomodé de la chapelle du couvent des Cordeliers, en laquelle est la sépulture de feu Perrot de Verdun, pour la faire reparer et s'en servir aux œuvres pies et divines pour sa maison, et pour y faire une entrée venant de sad. maison, qu'il a acquise de M. le trésorier Milhard.

» Conclut... en considération des mérites dud. s^r de Claveyson, de l'amitié que Messieurs ses prédécesseurs, luy et tous ceulx de leur maison ont toujours portée à lad. ville, de prester consentement à l'uzage de lad. chapelle par luy requise pour lesd. œuvres pies et divines, laquelle il pourra faire réparer et acomoder ainsy que bon luy semblera, sans toutesfoys divertir ni esteindre la mémoire des fondations d'icelle, ni dudit Perrot de Verdun, attendu les biensfaicts léguez par led. de Verdun à lad. ville, dont le tableau et sa sépulture qui y est inscript sera conservé ou ung aultre remiz en son lieu pour perpétuelle mémoire; remettant ce qui concerne la construction et l'entrée

aux gardien et religieux dud. couvent; le tout tant seulement pour led. s^r de Claveyson, ceux de sa maison et postérité catholiques pendant qu'ils jouiront et posséderont lad. maison 1. »

10 novembre. — Les Romanais célèbrent par une procession générale, en présence du lieutenant général de Maugiron, la défaite de l'armée du prince de Condé, chef des protestants.

1886

14 février. — Les États de la province ayant constaté que l'entretien de l'armée exigeait une dépense mensuelle de 10,000 écus, il a été arrêté que l'on ferait sur le crédit et au nom de la province un emprunt à Lyon d'une somme de 33,333 écus 1/3 ou 100,000 livres, la livre valant 3 francs, pour la dépense de cent jours. Chacune des villes et communautés devait cautionner l'emprunteur, Guigues Thomasset, receveur

(1) Cette délibération jette quelque lumière sur plusieurs faits intéressant l'histoire locale. On voit que la vaste et belle habitation qui était de nos jours connue sous le nom d'*hôtel des allées*, avait été agrandie par l'acquisition d'une maison au trésorier Milhard. Toutefois, nous ne connaissons rien concernant ce Pierre de Claveyson, malgré ses mérites et les services qu'il avait rendus à la ville, si ce n'est que, le 10 décembre 1614, il légua une somme de cent écus à ses voisins les PP. Cordeliers. Peut-être était-il fils d'un autre Pierre de Claveyson, grand amateur aussi de chapelles, qui fut inhumé le 8 août 1560 dans celle de Claveyson, qu'il avait fait reconstruire et orner d'une fresque, que l'on voit encore. Il avait eu de sa seconde femme, Madeleine de Monteynard, neuf enfants.

Par son testament du 27 juillet 1574, Perrot de Verdun, riche drapier, après avoir légué toute sa fortune à des œuvres de bienfaisance, élit sa sépulture dans une chapelle de l'église des Cordeliers, où reposait déjà son frère Pierre. Ce vœu fut réalisé. Aymar du Rivail, dans son histoire des *Allobroges*, cite cette sépulture, qui fut probablement détruite pendant les guerres de religion. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'en est pas fait mention dans l'énumération et la description des chapelles de ce couvent au siècle dernier. Il résulte de ce que nous savons que la chapelle où avait été inhumé Perrot de Verdun était située près du chœur, à droite, c'est-à-dire du côté du midi.

des États. Les répondants pour Romans furent Charles Milhard, Jean Bernard, Jean Guigou, Balthazar Coste et Michel Servonnet. Cet engagement fut rédigé par un notaire et accompagné de la signature du juge royal, du procureur du roi¹, du courrier, des consuls et des conseillers, au nombre de 33, et enfin approuvé par un décret de François de Bourbon, prince des Dombes, gouverneur du Dauphiné.

Juillet. — La peste sévissant dans Romans, la compagnie du capitaine Rumfort, pour éviter la contagion, se loge dans les tours des remparts. Il est défendu aux habitants de désertier la ville, à peine de 20 écus d'amende.

(1) Jean Odoard, écuyer, fils de Jacques, sieur de Villemoisson, conseiller au parlement, et de Marguerite de Colombat. En 1567 il avait accompagné, en qualité de commissaire des guerres, le baron de Gordes dans l'inspection qu'il fit des places et des garnisons des Hautes-Alpes. Il s'était marié à Justine de Montoisson.

La famille Odoard, dont nous sommes parvenu à établir la filiation de l'an 1270 jusqu'à nos jours, a été dernièrement l'objet d'une réclame qu'il convient de réfuter.

A l'occasion du mariage du comte Aimery de La Rochefoucauld avec M^{lle} Henriette de Mailly-Nesle, fille du marquis de Mailly-Nesle et de M^{lle} J.-B. Odoard de Hazey, un ami de la famille offrit pour cadeau de noces la note généalogique suivante, qui a été imprimée le 12 juin 1874 dans le *Figaro* : « Les » Odoard de Hazey sont issus d'un Odoard Farnèse, dont les ancêtres ont été » chantés par Le Tasse et qui est venu en France au X^e siècle. » Autant d'erreurs que de mots. La maison Farnèse ne date que du XII^e siècle. Les deux membres de cette famille qui ont porté le prénom d'Odoard (outre un cardinal décédé en 1626) sont morts l'un le 10 septembre 1646 et l'autre le 5 septembre 1693 (MORÉRI, *Dict.*; SAINT-SIMON, *Mém.*, t. xvii, p. 437, 1^{re} éd.). Quant à l'Odoard et à son épouse Gildippe, l'*Indomita guerriera*, célébrés par Le Tasse, c'est une création poétique qui n'a rien à voir avec l'histoire. La vérité est que Pierre Odoard, fils et petit-fils d'officiers monétaires de Romans, alla s'établir à Paris vers 1426. Il eut deux fils : Jean, qui fut conseiller au parlement de Paris, et Pons, qui devint conseiller en l'échiquier de Rouen. De ce dernier sont issues deux branches aujourd'hui existantes en Normandie : les Odoard de Hazey et les Odoard de Boismilon, sur lesquels l'*Armorial du Dauphiné* donne quelques renseignements. (CHORIER, *Estat politique*, t. iii; GUY ALLARD, *Dict.*; MOULINET, *Notes, Mns.*)

1887

31 janvier. — De La Valette réunit les États de la province à Romans. Il demande pour ravitailler son armée une nouvelle taille de six écus par feu. Mais, vu la misère du pays, on ne lui accorde que l'entretien de 2,000 hommes de pied et 300 chevaux. Les députés lui reprochent que, « depuis deux ans, son armée n'a rien fait qui vaille ».

26 juillet. — Le capitaine Bonnet réclame une indemnité, à cause des dépenses qu'il a faites, ayant été fait prisonnier par les huguenots, alors qu'il revenait de Grenoble pour affaires de la ville de Romans.

18 novembre. — Lettre de La Valette aux consuls et habitants de Romans.

« Messieurs, j'ai veu voz mémoires, lesquels je recognoiz contenir deux chefs principautz : l'un la fidélité que vous avés toujours heue à n^{re} roy, l'autre la despense que vous prétandés ce nouveau établissement vous apporter. Sur quoy je vous direy, pour le premier chef, que je vous serey toujours bon tesmoingt de v^{re} singulière fidélité et affection ; tant s'en fault que je voulisse sur ce doubte vous donner ung gouverneur ; c'est pour d'autres considérations que je ne vous ay tenues et desquelles je ne vous ferey redictes par cestcy. Quant est de la despense, c'est chose que j'espère régler de façon que cela ne vous viendra à nulle charge ; partant je vous prieray, toute passion cessant, de vous conformer en celles à la voulante du roy en recepvant le baron de La Roche ¹ pour tel qu'il plaît à

(1) Dans le cours de ces guerres fratricides dites de religion, la noblesse montra plus de bravoure que de vertus civiques. La plupart de ses chefs, oubliant les qualités chevaleresques de leur race, devinrent rapaces, parjures, inhumains, et poussèrent à ces déplorables luttes, parce qu'ils y trouvaient l'emploi de leur humeur batailleuse, la satisfaction de leur ambition, et que, ne payant point d'impôts, ils s'enrichissaient par le pillage. Tel fut Balthazar

Sa Magesté le vous donner, m'assurant que vous aurés toute occasion de vous louer de la nomination que je luy ai faicte de luy ; et quand il en arriveroit aultrement, je prendrois le tort qu'il vous feroit estre faict à moy et non à vous aultres, à qui je ne tayrai d'avoir de l'obligation pour l'assistance que m'avés donnée en ceste charge, pour revanche de laquelle je vous demeure pour toujours le plus parfaict et asseuré de voz amys. Sur ce je finirey la présente en suppliant le Créateur de vous avoir, Messieurs, en sa sainte et digne garde.

» A Valance, ce xviii^e jour du mois de novembre 1587.

» V^{re} parfaict amy,

» LA VALETTE. »

1588

7 février. — Sur la demande de La Valette et de Maugiron, le roi accorde des lettres d'anoblissement au capitaine

de Flotte, baron, puis comte de La Roche, chevalier de l'ordre du roi, capitaine de 50 hommes de ses ordinaires, lieutenant commandant la compagnie de M. le prince dauphin en résidence à Romans. Ses premiers rapports de gouverneur avec les autorités de la ville furent assez bienveillants pour que celles-ci, satisfaites de ses bons offices, lui fissent plusieurs présents. Mais quand de La Roche se sentit assez fort, grâce à la citadelle qu'il avait fait construire et à la nombreuse garnison qu'il y entretenait, ses exigences en fait d'argent devinrent fréquentes et pressantes. Ce qu'il recevait d'une main, il le rendait, il est vrai, de l'autre, non gratuitement, mais sous forme de prêt ; de telle sorte que, en 1601, le parlement reconnut que les consuls de Romans devaient au comte de La Roche une somme de 5,580 écus. Enfin, pour peindre ces temps étranges, rappelons que La Roche, qui avait construit une citadelle sans autorisation, qui avait refusé à Henri III de quitter son commandement, qui avait trahi Henri IV, en voulant remettre la forteresse dont il était gouverneur au duc de Savoie, fut parfaitement traité par ces princes et reçu à bras ouverts par Lesdiguières. Malgré cette indulgence excessive, le comte de La Roche, ayant de nouveau conspiré, finit par perdre la vie sur un échafaud, et ses biens furent confisqués par un arrêt de janvier 1632.

Bonnet, de Romans, pour sa valeur et ses mérites. L'assemblée de la ville supplie les seigneurs de la cour « d'avoir égard à la suite et conséquence de telles exemptions et à la surcharge qu'elles apportent au peuple. »

21 mai. — Dans une assemblée des trois ordres, réunis sous la présidence du baron de La Roche, gouverneur de Romans, avec l'assistance d'Antoine Guérin, juge royal, et de Jean Montluel, procureur du roi, il est fait lecture d'une lettre de M. de Maugiron, lieutenant général de la province, datée de Vienne, où il donne avis « de certains désordres advenus passagèrement en la ville de Paris, Sa Magesté y estant ¹. » A cette occasion le gouverneur requiert de l'assemblée le serment de fidélité et d'obéissance envers Henri de Valois, 3^e du nom ; leur souverain et naturel seigneur. Le gouverneur est chargé d'envoyer au lieutenant général le procès-verbal notarié de la présente délibération, signé par tous les membres présents des trois ordres.

22 juillet. — Le baron de La Roche, feignant de faire une sortie contre les huguenots en Bayanne, va au devant des troupes de M. du Passage, gouverneur de Valence. Ces troupes, conduites par M. de La Rothière, se composaient de 400 arquebusiers et d'une compagnie de gens d'armes. Sur un signal convenu, elles traversent le pont, entrent en ville et s'emparent de toutes les portes.

S'étant ainsi rendu le plus fort et ne craignant aucune résistance de la part des habitants, de La Roche fit alors construire sur le plateau de Saint-Romain une citadelle, à laquelle il obligea de travailler les habitants de Romans et des environs. Cette forteresse fut promptement achevée. Elle avait huit bastions, et le dégagement de ses abords exigea la démolition de plus de cent maisons.

22 octobre. — Le juge royal Antoine Guérin rend

(1) Il s'agit évidemment des désordres qui aboutirent à la fameuse journée des *barricades*, arrivée le 22 mai, qui obligea Henri III à sortir de Paris et à se réfugier à Chartres.

compte à l'assemblée de l'entretien qu'il a eu avec le baron de La Roche, au sujet des énormes dépenses que supporte la ville. Celui-ci lui a dit qu'il ne désirait rien tant que le soulagement des habitants; mais que, nommé gouverneur par lettres patentes du roi, s'il fortifie la citadelle, c'est pour sa sécurité et par ce moyen mieux pouvoir conserver cette ville à Sadite Majesté; que, du reste, si c'est la volonté du roi, il est prêt à remettre son pouvoir au sieur juge et aux consuls.

Il est délibéré que ces magistrats se rendront à Lyon pour présenter au duc de Mayenne les mémoires de la ville.

31 octobre. — M. de Rochechinard ¹, premier consul, rapporta de Blois, où il avait assisté aux États généraux, plusieurs dépêches du roi relatives à la citadelle de Romans ².

Lettre du roi aux juge, consuls et habitants de Romans :

« Chers et bien amez. Le tesmoignage que vous avés toujours donné de v^{re} fidélité, dont nous sommes très bien informé, vous garantit en n^{re} endroit de tout soubson que ayés aulcune participation et voulanté aux choses qui ont passé puis quelque temps et passent encore en v^{re} ville contre n^{re} intention. Au moyen de quoy, si nous sommes contrainct venir à la rigueur, nous ne l'estendrons contre ceulx que nous sçavons ne l'avoir mérité et aurons toujours le soulagement de v^{re} ville en toute recommandation que nous pourrons. Nous avons faict bailler à v^{re} premier consul, présent porteur, la despêche qu'il a demandée tant pour la descharge du baron de La Roche, s'il tient parole, que pour la démolition de toute fortification qu'il a faict

(1) Romain Mosnier de Rochechinard, fils de Claude et de Françoise Guérin. Il testa le 26 novembre 1605 et décéda en 1608. Sa femme, Imberte Bruyères, fit son testament le 5 juillet 1622 et mourut la même année. De ce mariage naquirent douze enfants.

(2) Il avait voyagé en poste et franchi en huit jours les 125 lieues qui séparent Blois de Romans.

faire, ne voulant autre forteresse pour n^{re} service dans v^{re} dite ville que v^{re} fidélité et dévotion accoustumées.

» Donné à Blois, le dernier jour d'octobre 1588.

» HENRY. »

Lettre du roi au baron de La Roche :

« Monsieur de La Roche. Voulant soulager nos peuples de despences, tant qu'il est possible, j'ay advisé de commettre la garde de ma ville de Romans aux officiers, consuls et habitants, sans y tenir garnison ; sachant qu'ils s'en sont acquittés par le passé avec tant de soing et de fidélité que j'ai occasion de m'en reposer sur eulx, et vous ay, à cette fin, faict despêcher mes lettres patentes portant v^{re} descharge et commandement de faire vuyder de lad^e ville et de la citadelle les gents de guerre qui y sont, remettre et laisser icelles places libres entre les mains des juge et consuls de lad. ville : à quoy vous ordonne tres expressement, sur l'oobeysance que vous me debvés, que vous ayés à satisfaire, sans y faire faulte ny difficulté, et m'oobeysant en cest endroit vous me donnerés occasion de faire pour vous quant la commodité s'en offrira ; comme aussi faisant le contraire je y pourvoiery de sorte que vous cognoistrés combien est grande la faulte à un subject de contrevenir aux commandemens de son roy. Priant Dieu, Monsieur de La Roche, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

» Escript à Blois, le dernier jour d'octobre 1588.

» HENRY. »

Il y avait encoré d'autres lettres patentes du roi pour le même objet adressées au juge royal, portant commission et mandement pour la démolition de la citadelle. Les lettres du roi furent remises avec un certain appareil au baron de La Roche par M. de Rochechinard et intimées par MM. de Lestang, chevalier de l'ordre du roi, Ferrand, conseiller au parlement.

et de Chevières, avocat général, délégués exprès. La ville désigna de son côté les consuls et le secrétaire pour aller requérir le baron de La Roche de vouloir obéir aux ordres du roi.

Malgré tous ces ordres et ces mises en demeure, le baron de La Roche ne tint aucun compte du roi, des magistrats et des consuls; il affecta même le lendemain de demander à la ville un prêt de 105 écus pour la compagnie de M. de Champz.

1869

18 janvier. — Henri III signe à Blois des lettres d'anoblissement en faveur de Humbert Peloux ¹, « pour ses vertus et mérites notoires ». Elles sont enregistrées avec éloges à la maison consulaire.

2 juin. — Sur les assurances données par La Valette, dans une longue lettre écrite le 12 mai, l'assemblée de la ville supplie le baron de La Roche de permettre le retour en leurs maisons du juge royal, du procureur du roi et des notables qui, à l'occasion de la construction de la citadelle, avaient été obligés de s'éloigner de la ville. Cette grâce fut accordée. Néanmoins le juge Guérin ne reprit ses fonctions que le 19 mars 1595.

23 septembre. — Lesdiguières est à Romans.

7 octobre. — Le lieutenant général d'Ornano commande aux consuls de fournir douze charrettes pour porter des munitions de guerre au siège de Moirenc; même réquisition au mois de décembre pour le siège de Vienne.

15 octobre. — Par lettres patentes données à Laval, Henri IV établit à Romans la cour du parlement, avec la chambre

(1) Avocat consistorial, plusieurs fois premier consul. Il mourut le 20 février 1613, laissant de Madeleine Berger 1° Humbert, qui décéda le 6 février 1652; 2° Charles, avocat au parlement, qui hérita de la célébrité de son père et eut de Béatrice Robert Joseph Peloux de Clérivaux, qui fut prêtre de l'Oratoire.

Le dessin colorié des armoiries de l'anobli, représenté sur le registre des déliérations de la commune, diffère un peu de celui donné par les armoriaux.

des comptes, le bureau des finances, le bailliage de Graisivaudan et la monnaie. La cour réclame qu'on lui fournisse, suivant l'usage, des chandelles, des tables et des chaises. Elle demande d'avoir à sa disposition la maison de Jean Dhonneur⁽¹⁾ pour y installer ses bureaux, qui communiqueront au moyen d'une galerie avec la grande salle de l'hôtel de ville. Le président de Buffevent, d'abord logé dans la maison de Félix, ne se trouvant pas bien, désire occuper celle de Jean Thomé. Le 21 janvier 1591, le parlement, rétabli à Grenoble, écrit au roi pour reconnaître l'accueil fait par la ville de Romans. Le 15 mai, les consuls font lecture d'une lettre du roi, écrite le 21 février au camp devant Chartres, contenant le contentement de S. M. et le don de deux foires.

1590

13 décembre. — « En considération des devoirs, honneurs et respect qu'on doit à M. le baron de La Roche, gouverneur de Romans, attendu que Madame sa femme doit bientôt arriver en cette ville, et pour honorer lad. venue le plus qu'il se pourra, est d'exhorter les habitants à faire un honnête et gracieux présent à lad. dame à son arrivée. » L'abbaye de Bongouvert répondit à cet appel et fit don à Madame Marthe de Clermont, la nouvelle épouse du gouverneur, d'une magnifique écharpe de soie cramoisie, garnie de dentelles et de franges d'or, du prix de 25 écus.

1591

11 avril. — M. Antoine Michel est envoyé à Lyon pour y

(1) La famille Dhonneur a fourni Jean-Louis Dhonneur, né le 3 février 1709, trésorier de France en 1756. Il acquit, le 12 octobre 1763, de François Rey, aussi trésorier de France, le manoir d'Hauteville, à Curson. Il décéda le 9 octobre 1797, survivant aux trois enfants qu'il avait eus de sa femme, Héléne Neyme, de Bourg-Argental.

acheter un vase ou un bassin d'argent, pour être offert en présent à M. d'Ornano, lieutenant général, à sa prochaine arrivée à Romans.

6 septembre. — Le comte d'Ornano écrit une lettre, datée du 28 août de son camp devant Saint-Marcellin, pour inviter les consuls de Romans à acquitter les billets émis par le comte de La Roche et de La Valette pour l'entretien des gens de guerre.

1592

14 mars. — « Monstre et revue en la citadelle des cent hommes de guerre à pied, français, sous la charge et conduite d'Annibal de La Sallette, leur capitaine, par Jacques de Boolot, commissaire, et Charles Cluissant, contrôleur des guerres, trouvés en bon et suffisant équipage de guerre et dont la solde, pour les mois de janvier et février, monte à 800 écus. »

Cette compagnie avait pour lieutenant César de Saint-Ferréol et pour enseigne Paul de Bollavin. Elle comptait un sergent, quatre tambours et fifre, quatre caporaux, huit anspessades, douze mousquetaires, quinze piquiers et cinquante-un arquebusiers.

23 octobre. — Le lieutenant du gouverneur de la ville enjoint aux consuls d'avoir à payer 700 et tant d'écus qui restent dus aux entrepreneurs de la citadelle. Les consuls demandent une diminution d'un quart des tailles comme dédommagement des frais que la ville a supportés pour le fait de cette construction.

24 octobre. — Alphonse d'Ornano, lieutenant général au gouvernement du Dauphiné, et Rabot d'Illins, premier président du parlement, tiennent à Romans les États de la province, où se trouvent plusieurs seigneurs et les commis des villes et communautés¹. Le tiers-état demande de remplacer

(1) Vers cette époque, les États de la province furent réunis assez fréquemment : le 18 octobre 1592 à Saint-Marcellin et vers la fin de novembre à Moras.

l'imposition de 124 écus par feu par une somme de 229,000 écus. Il prie le gouverneur de supprimer plusieurs offices onéreux et inutiles, et d'ordonner, conformément au règlement fait par la reine-mère en 1579, que tous les biens roturiers acquis par des nobles et autres privilégiés contribueraient aux tailles pour l'avenir.

Le lieutenant général eut, à cette occasion, à répondre aux exigences formulées avec une grande véhémence par le sieur Florent, envoyé du duc de Nemours, commandant l'armée en Savoie, et par le sieur de Saint-Jullien, secrétaire de Lesdiguières.

7 décembre. — Sur la plainte des habitants de Romans, qui ne peuvent avoir des chandelles pour de l'argent, et attendu « la cherté notoire de toutes choses », le conseil de la ville fixe le prix des chandelles à cinq sols la livre et défend d'en vendre plus de deux livres à la fois. Quant aux grosses chandelles, elles ne pourront être vendues que sous le contrôle d'un consul ou d'un commis ¹.

le 10 février 1593 à Grenoble, le 7 mars suivant à Valence, le 15 mars 1594 à Grenoble, le 15 octobre de la même année à Beaupaire. Dans ces assemblées il était beaucoup plus question de tailles et d'impôts que de gouvernement et de politique. Aussi l'éloquence et la stratégie parlementaires avaient pour but de réduire le plus possible le nombre d'écus par feu et d'obtenir quelque soulagement pour les communautés.

(1) Pour faire apprécier l'importance de cet objet de consommation au XVI^e siècle, nous citerons que, le 31 mai 1593, Arnoulx de Loulle présenta à l'assemblée de la ville un mandat de 366 écus pour la fourniture de chandelles aux corps de garde.

Arnoulx de Loulle, marchand, originaire de Châteauneuf-de-Mazenc, de la même souche que les Delolle. Il fut 2^e consul et rendit beaucoup de services à la ville et au roi pendant les troubles. Il ne put être anobli, « parce qu'étant chargé d'une nombreuse famille il n'avait pas des moyens suffisants pour maintenir le lustre de la noblesse »; mais, plus heureux, ses petits-fils Arnoulx et Pierre, avocats, reçurent cette distinction par lettres patentes du mois de septembre 1654.

1593

31 mai. — Le lieutenant du gouverneur ayant donné l'ordre aux capitaines de la ville de faire prendre les armes à leurs compagnies pour la défense de la ville, les consuls leur font délivrer 30 livres de poudre.

16 août. — En envoyant la lettre du roi donnant avis aux consuls de la *catholization* de S. M. ¹, le comte d'Ornano, lieutenant général de la province, écrit la note suivante :

« Messieurs les consuls, ayant tout maintenant reçu une despeche du roy, et par icelle la bonne nouvelle de sa catholization, j'ai prisé de vous en faire participants et vous envoyer celle que vous escrips en diligence comme vous ayant toujours estimés ses bons et fidelles subjects; vous priant d'en rendre grâces à Dieu par prières, oraisons et processions générales; faisant tirer les pièces pour réjouissance d'un si grand œuvre qui nous apportera, s'il plaît à sa divine bonté, une paix perdurable, qui est tant désirée des gents de bien. Je vous prie encore une fois d'effectuer ce que désirés et croire que je suis et demeure, Messieurs, votre bien affectionné à vous servir.

» A Moras, le xiiii aoust 1593.

» Alfonse DORNANO. »

1598

14 janvier. — La ville était souvent dans l'obligation de déléguer quelque notable compatriote pour hâter l'expédition

(1) Cette dépêche, qui est assez longue, est transcrite sur les registres consulaires. Nous ne la reproduisons pas parce que c'est évidemment une lettre circulaire qui n'a point été écrite en particulier pour la ville de Romans. L'abjuration publique d'Henri IV avait eu lieu dans l'église abbatiale de Saint-Denis, le dimanche 25 juillet 1593.

des affaires qu'elle avait trop souvent pendantes au conseil d'État à Paris. Ces missions, le plus ordinairement, n'étaient pas gratuites, elles étaient même assez onéreuses. M. Laurent de Manissieu ayant accepté de remplir une pareille délégation et demandé à être indemnisé de ses dépenses, la ville lui alloua 150 écus et un cheval de la valeur de 22 écus.

Mars. — Le comte de La Roche, gouverneur de Romans, envoie le capitaine Tortel avec quelques troupes au vieux château de Barbières, où elles se fortifient. Il lève des tailles autour de Romans et devient suspect au maréchal d'Ornano, qui le somme de déclarer s'il tient pour le roi ou non.

Août. — Le lieutenant général de Dauphiné envoie à Romans M. du Palaix, son cornette, pour s'assurer des projets du comte de La Roche, qui avait de nombreuses troupes autour de la ville et avait reçu, dit-on, 15,000 écus pour soutenir le parti du duc d'Épernon.

6 novembre. — Le comte de La Roche, pour se justifier des soupçons de la population, se rend dans la maison du juge royal, et là, en présence des consuls, des capitaines et autres notables de la ville, il repousse hautement les bruits qui, au préjudice de son honneur, se sont répandus dans le public. Il assure qu'il est bon catholique, fidèle sujet du roi, et qu'il défendra la place dont il est gouverneur contre les ennemis de S. M.

9 décembre. — La rumeur publique ayant appris au maréchal d'Ornano que le comte de La Roche avait des intelligences avec le duc d'Épernon et qu'il mettait en état la citadelle de Romans, voulut s'assurer par lui-même de la vérité. Il se rendit sur les lieux et, lui dixième, entra pour parler par la porte extérieure de la citadelle; le reste de la troupe demeura dehors. Après une conférence de deux heures avec le gouverneur, il sortit par la même porte et s'en alla coucher à Moras. Les habitants s'étaient réunis sur la grand-place pour saluer le maréchal, pensant qu'il sortirait par la ville; ils furent très-mécontents de ce désappointement.

1896

18 janvier. — Quelques soldats de la garnison de Romans se rendirent à Montrigaud et y enlevèrent du bétail. Une troupe composée de vingt soldats, commandée par le capitaine Laroche, pénétra de nuit à Murinais, saisit plusieurs paysans, que ce dernier fit conduire à Romans. Mais, attaqué en route, il fut blessé mortellement. « Il ne fut pas plus plaint qu'un chien enragé. »

Janvier. — Conformément à l'ordre du maréchal d'Ornano, le comte de La Roche, avec sa compagnie de cavalerie et quelques argoulets, se rend à Moras, où un traité a lieu. Celui-ci s'engage : 1° à rompre son association avec le duc d'Épernon ; 2° à réduire ses compagnies d'après l'ordonnance des États tenus dernièrement à Saint-Marcellin, à se contenter de la garnison qui lui a été accordée et à faire le service du roi comme les autres commandants du pays ; enfin 3° à précompter sur les premières assignations qui lui seront accordées tout ce qu'il a exigé des communautés.

1^{er} novembre. — Une maladie contagieuse s'étant déclarée à Grenoble, la chambre des vacations du parlement se rend à Romans pour l'administration de la justice. Le mal ayant sévi aussi dans cette ville, les membres du parlement allèrent passer dix jours à Saint-Paul.

1897

1^{er} octobre. — Lettre d'Henri IV aux consuls et habitants de Romans :

« Chers et bien amés. Nous sommes advertis que le duc de Savoye approche son armée de n^{re} pays de Daulphiné, non pas tant pour y entreprendre par vive force que pour exécuter quelque entreprinse sur quelcune des villes de la province, ayant seu, par des lettres qui ont esté interceptées, qu'il faict grand

essai de quelques pratiques et intelligences qu'il pense avoir sur aucunes d'icelles, et semble mesme que se doibvent estre plustost sur celles de la rive de l'Isère que aultres, dont nous vous avons bien voulu advertir, affin que vous preniez soigneusement garde à v^{re} conservacion, soit en observant curieusement qu'il ne fréquente personne dans lad. ville qui puisse estre suspect d'avoir partant le duc de Savoye qu'en redoublant ses gardes, mesme pendant que son armée sera sur la frontière. Nous escrivons au s^r comte de La Roche de se tenir en sa charge pour préserver n^{re} d. ville de surprise : à quoy aussi vous l'assisterés de tout v^{re} pouvoir.

» Donné au camp devant Amiens, ce xvii^e jour de septeimb. 1597.

» HENRY. »

« A esté conclu exorter tous les habitants de la ville et par le moyen de MM. les cappitaines d'icelle d'avoir faire leur devoir aux gardes indifféremment, sans distinction d'aulcungs, et prier M. le comte de La Roche, M. le juge royal¹ et MM. de la chambre des vaccations qui sont icy y rapporter tout ce qui est de leur autorité pour la fortification des susd. gardes et la conservacion de la ville. »

. **19 octobre.** — L'indulgente longanimité avec laquelle les autorités locales, le gouverneur de la province et le roi lui-

(1) Henri-Antoine Guérin, écuyer, docteur en droit, conseiller de l'assemblée de la ville de la première qualité en 1596. Il succéda à son père l'année suivante dans la charge de juge royal. Il mourut en 1642, laissant 400 livres au couvent des Capucins, pour la construction duquel il avait donné, en 1610, une somme de 320 écus. Il s'était marié à Suzanne Pélissier, fille de Jacques Pélissier, procureur général au parlement, laquelle décéda le 20 janvier 1652, après avoir donné le jour à 1^o François, conseiller au parlement, qui acheta la terre de Tencin et fut le grand-père du cardinal de ce nom; 2^o Melchior, qui fut, en 1674, gardien du couvent des Capucins de Romans, et 3^o Justine-Laurence, qui devint, en 1680, supérieure du couvent de la Visitation de la même ville.

même avaient supporté la conduite plus qu'équivoque du comte de La Roche, devait enfin avoir un terme. Sibeud de Saint-Ferréol¹, lieutenant du gouverneur, à qui on avait promis 20,000 écus pour sa coopération, révéla à Lesdiguières et aux officiers du parlement le complot suivant.

Pendant un long séjour à Romans, Simiane d'Albigny² s'était efforcé, par de grandes libéralités, de capter la confiance de la population romanaise. Il avait réussi à corrompre le comte de La Roche, qui promit de livrer la citadelle au duc de Savoie, moyennant 50,000 écus comptant et l'espérance d'être nommé gouverneur du Dauphiné. D'Albigny devait revenir à Romans avec 4,000 Savoyards et Espagnols. Il n'y avait pas à hésiter : la résistance fut résolue.

Le dimanche 19 octobre, à minuit, la chambre des vacations du parlement, le juge royal, les consuls, Saint-Ferréol et une foule de bons citoyens se réunissent à l'hôtel de ville. Tous prêtent avec enthousiasme le serment de fidélité au roi et prennent la résolution de commencer le siège de la citadelle.

(1) Hercule Sibeud de Saint-Ferréol. Il commandait, pour Montbrun, le château de Ruynat, qui fut pris par de Gordes. Suivant le conseil du vainqueur, il abandonna le parti de la Réforme et devint un fidèle serviteur du roi. En 1587 il était capitaine de cent hommes de pied et lieutenant du gouverneur de Romans, où il était fort aimé. Il fut parrain, le 7 juillet 1589, d'Hélène Tardy, célèbre dans les fastes de la charité de cette ville. Après avoir déjoué la trahison de son chef, il eut le commandement de 200 hommes et fut ensuite nommé gouverneur de la ville, qu'il avait contribué à conserver au roi. Son fils Alexandre lui succéda dans sa charge par brevet du 29 janvier 1607, sur la demande des consuls. Le roi y consentit « pour leur donner contentement et satisfaction, encore que ce fût chose extraordinaire ». Sa fille Françoise épousa Ennemond Chastaing de Lapassa.

(2) Charles Simiane d'Albigny, quatrième fils de l'illustre baron de Gordes et de Guigonne Alleman, chef de la branche de Pianesse. Il était capitaine d'une compagnie de cavalerie et grand écuyer du duc de Savoie. Il épousa, le 26 février 1607, Mathilde de Savoie, sœur de Charles-Emmanuel I^{er}, et devint capitaine général de la cavalerie savoisiennne, lieutenant général de S. A. de là les monts et général de ses armées.

On barricade les rues, on envoie chercher des troupes de toutes parts et on fait venir des canons de Valence. La noblesse du pays, le maréchal d'Ornano avec la compagnie de cavalerie de M. du Passage et un grand nombre de gens des communes voisines arrivent à Romans, où ils sont tous logés et nourris aux frais de la ville. La seconde nuit, la comtesse de La Roche, revenant de Saint-Jean-de-Bournay, est prise au moment où elle voulait se jeter dans la citadelle par la porte extérieure. Cet événement donne lieu à quelques pourparlers sans résultats. Le siège est repris. Mais, après l'échange avec la ville d'un millier de boulets, la forteresse capitule le 25, à des conditions extrêmement bienveillantes, et est remise à deux conseillers du parlement, Aymard de Virieu et Claude des Portes. Le comte de La Roche sortit par la porte de la campagne; on lui donna un cheval et sa femme monta en croupe derrière un gentilhomme. Le maréchal les fit conduire à Moras. Immédiatement après arrivèrent trois régiments de Lesdiguières; mais la ville de Romans, accablée de logements, ne voulut pas les recevoir. Ils furent cantonnés dans les environs de Génissieu.

Saint-Ferréol, avec sa compagnie de cent hommes de pied, se chargea de la garde de Romans, dont l'année suivante il fut nommé gouverneur en récompense de sa belle conduite. Le lendemain, dans une assemblée générale présidée par le maréchal d'Ornano, la démolition de la citadelle fut décidée. Les matériaux servirent à réparer plusieurs églises, et l'emplacement fut donné pour l'établissement d'un couvent de Capucins. La *maison du Roi*, habitation du gouverneur, fut rasée par ordre du parlement ¹.

(1) La *maison du Roi* était au pied de la citadelle, au midi du chemin de Chapelier, en face de l'entrée de cette forteresse. Les jardins, hardiment terrassés contre le flanc du coteau, descendaient par quatre étages jusqu'à l'Isère. Cette habitation fut bientôt reconstruite. Elle appartint aux de Gaste, puis aux Garagnol et en dernier lieu à la famille Enfantin, dont un héritier du côté maternel, M. Récamier, de Paris, conserve cette pittoresque propriété comme un souvenir historique.

1^{er} novembre. — Le premier président Rabot d'Illins convoque à Romans, pour y tenir les États, les députés des villes et des communautés. L'archevêque de Vienne s'y rend et rappelle que, aux termes des privilèges et libertés de la province, il est nécessaire de convoquer les commis des trois ordres, afin que les plaintes de tous soient entendues, et qu'enfin nul, sinon lui, ne peut présider l'assemblée. Sur cette protestation les États furent assignés à Vienne pour le 15 janvier suivant.

1898

Mai. — La peste s'étant de nouveau déclarée dans Grenoble, le parlement vient siéger à Romans. Pendant son séjour, le 12 juin, on célèbre la paix conclue entre le roi de France et le roi d'Espagne. Il y eut une procession générale, à laquelle assistèrent le premier président et le parlement, la chambre des comptes, les autorités de la ville et une foule d'habitants. On brûla sur la grand'place un feu de joie formé d'une tour à trois étages, où l'on voyait les effigies de Mars et de Bellone, qui furent la proie des flammes. La Paix chantait les louanges de Dieu et jetait des fleurs sur le peuple, qui était réjoui, tandis que les gens de guerre « étaient tout marmitaux ».

1899

25 octobre. — L'édit de Nantes est publié à Romans par le duc de Lesdiguières, gouverneur du Dauphiné, Ennemond Rabot, premier président du parlement de Grenoble, et Méret de Vit, premier président du parlement de Toulouse. Les protestants sont autorisés à avoir un temple et un cimetière au Bourg-du-Péage et à faire admettre leurs pauvres et leurs malades dans les hôpitaux de la ville. A l'issue de l'assemblée où l'édit et les règlements pour en assurer l'exécution venaient d'être enregistrés, Jean Magnat et Pierre Escoffier, ne trouvant

pàs ces concessions suffisantes , présentèrent , au nom de leurs coreligionnaires , des remontrances aux commissaires.

A l'occasion de la présence du gouverneur de la province à Romans, on avait construit sur la grand'place un échafaud très-élevé, formé de plusieurs arcades et supportant un énorme dragon flamboyant « entouré d'admirables artifices ».

Le traité entre la France et l'Espagne et la publication de l'édit de Nantes, ayant assuré la paix dans le royaume, marquent la limite que nous avons assignée à ces annales. Nous n'y ajouterons qu'une simple remarque, qui en sera l'épilogue et la morale. Les guerres civiles du XVI^e siècle, qui, sous prétexte de la liberté de conscience, avaient pour but l'anéantissement de l'autorité royale, aboutirent partout, après quarante ans d'horribles excès, au triomphe du pouvoir absolu et de l'intolérance religieuse.

D.^r ULYSSE CHEVALIER.



PETITE ANTHOLOGIE
DES
POÈTES DE LA DROME.

DEUXIÈME PARTIE.

De la Révolution jusqu'à nos jours.

(AUTEURS DÉFUNTS.)

(SURT. — Voir les 32^e, 33^e, 35^e, 36^e livraisons.)

VII.

GENTON (MADAME ADELE).

Les renseignements biographiques relatifs à M.^{me} Genton nous manquant à peu près complètement, nous nous bornerons à dire qu'elle appartenait à une ancienne famille du Dauphiné, et qu'elle habitait Montélimar, où son mari était avocat.

Sa première publication date de 1854 et fut inspirée, en partie, par les événements politiques qui suivirent la chute de la République de 1848. *Violettes* (in-8° de 120 p., Lyon, Vingtrinier) est un recueil poétique entièrement à la

gloire des deux Napoléons et dont les principaux sujets sont : *Le retour des cendres de Napoléon*, *Le prisonnier de Ham*, *Le Deux Décembre*, *Le Quinze Août*, etc., etc.

Il règne dans tout ce volume, que l'auteur publia sous le pseudonyme d'*Adelbert*, un enthousiasme qui ne sera pas toujours partagé par le lecteur, à cause du sujet traité; cependant, nous avouons sans peine que les *Stances à l'Impératrice* et quelques autres pièces sont fort belles.

Madame Genton a publié de temps à autre, dans divers journaux et revues, de nombreux articles en vers et en prose, qui donnèrent à son nom une certaine notoriété, surtout en Dauphiné. En 1863 elle faisait paraître deux brochures de circonstance : le *Cantique à la Pologne* (in-8° de 12 p., Paris, Douniol), dédié au R. P. Gratry et qui n'est qu'un cri de l'âme arraché à l'auteur par les infortunes de ce pays martyr, et *Cantique à l'Italie, suivi d'une lettre à l'auteur de Psyché* (in-8° de 16 p., Lyon, Vingtrinier). Dans cette dernière publication la poésie déborde de toutes parts. C'était l'époque où la France venait d'entreprendre la guerre d'Italie, et le poète, plein de joie, exhale son enthousiasme en célébrant la grandeur de ce pays :

Terre de Régulus et de Caton d'Utique,
 Terre des Scipions et de Cincinnatus,
 Piédestal des combats, berceau de l'héroïque,
 Nourrice du génie et des mâles vertus,
 Doux et fécond pays de Virgile et d'Horace,
 Que Cicéron, Tacite eussent fait immortel,
 Qui vis naître le Dante et Virgile et le Tasse,
 Léonard de Vinci, Corrège, Raphaël
 Et, dernier Phidias ! l'austère Michel-Ange,
 Artiste universel, athlète colossal,
 Dont l'esprit surhumain en son essor étrange,
 A force de grandeur, atteignit l'idéal !

.

 Sol encore imprégné des parfums du martyre,
 Golgotha merveilleux, où, plus de trois cents ans,
 L'hécatombe des saints luttant contre un empire
 Dans son sang généreux a noyé les tyrans ;
 Temples de marbre et d'or, augustes basiliques,
 Coupoles qui montez aux cieux triomphateurs,
 Éblouissants autels posés sur les reliques
 Du Pêcheur et de Paul, premiers libérateurs !

Ce sont là de fort beaux vers, qui rappellent ceux des maîtres actuels, et nous croyons que le poète a été rarement mieux inspiré.

Mais nous nous séparons complètement de l'auteur, lorsque, dans sa *Lettre à l'auteur de Psyché*, il reproche à Victor de Laprade sa satire *La chasse aux vaincus*, pièce courageuse, s'il en fut, et qui fit destituer le célèbre académicien de sa place de professeur de littérature à la Faculté des lettres de Lyon.

Sous le titre de *Piccoline* (in-12 de 228 p., Paris, Douniol, 1864), M.^{me} Genton réunit ses poésies intimes, qui forment la partie capitale de son œuvre. Ce recueil, qui nous fait connaître la vive imagination de son auteur, se distingue par une excellente versification et par une grande variété de tons. Certaines pièces ont une véritable originalité. Nous avons remarqué particulièrement : *Chenavari*, *Entendez-vous des glas ?* *A Jean Reboul*, *Le vieux manoir* et la poésie suivante, que nous citons entièrement :

*Bijoux.*A M. BERRYER, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ¹.

Ni cachemires, ni dentelles,
Ni colliers d'or, ni diamants,
Mais aux grâces toujours nouvelles,
Toujours de mode et rayonnants,

Trésors auxquels le cœur s'enchaîne
D'amours nobles et solennels,
Dans un immense écrin de chêne
J'ai de beaux livres éternels.

Près d'eux, comme au Louvre splendide,
Avec la Vénus de Milo,
Et la Joconde à l'œil perfide,
Et les vierges de Sanzio,

On voit des monarques, des reines
Mille souvenirs familiers,
Hochets, bijoux, cristaux, ébènes,
Vêtements, armures, psautiers;

Une pierre du cachot sombre
Où Saint Louis porta des fers;
Du saule qu'aimait la grande Ombre
Quelques feuilles, tribut des mers;

Je possède aussi mon musée
Et mon reliquaire pieux
Qu'habitent, nouvel Élysée,
Doux vestiges, noms glorieux.

(1) Souvenir reconnaissant de quelques jours passés à Augerville et de plusieurs aimables invitations d'y retourner adressées à l'auteur.

C'est sur la tombe de Virgile
Un brin de gazon dérobé,
Alors que son *laurier fertile*
Au choc des ans a succombé.

Digne de Thèbe, un granit rose
D'un bloc superbe détaché
Dans un torrent creux et morose
Au fond des Cévennes caché.

D'augustes pleurs gardant la trace
Et par la foudre ravagé,
Un fragment de l'arbre du Tasse
Avec Laprade partagé.

Parfum exquis de ma cassette,
C'est un poétique morceau
Du sarcophage où Juliette
Dormit avec son Roméo.

C'est une parcelle de soufre
Ravie au cratère entr'ouvert,
Sur le Vésuve, aux flancs du gouffre,
Comme une épave de l'enfer.

Imprégné de deuil et de gloire,
Un ruban du large cordon
Qui, dans l'exil, posa sa moire
Sur le cœur de Napoléon.

Un lambeau, portant l'auréole
Promise au génie, au martyr,
Du froc blanc que Savonarole
Revêtit pour aller mourir.

C'est des verts orangers de *Mola di Gaëte*,
Des bains de Cicéron caressant les débris,
Une branche étoilée et parlant au poète
Le langage immortel des temps évanouis.

C'est un rameau fleuri des bosquets d'Augerville,
Que Berryer gracieux pour moi voulut cueillir,
En me montrant un jour ce ravissant asile,
Délicieux Éden de son brillant loisir.

M.^{me} Genton préparait un nouveau volume, dont le titre devait être *Chants d'Italie*; mais la mort ne lui a pas donné le temps d'achever son œuvre. « Dans une course » qu'elle faisait au fond des montagnes du Vivarais, dit » Vingtrinier, elle fut surprise par un orage et ne put » trouver un abri. Cet accident fut trop fort pour sa santé. » Recueillie par des paysans dans une ferme, elle y reçut » les derniers soins de mains non indifférentes, mais étran- » gères. Sa famille, prévenue, accourut et ramena la » pauvre défunte au milieu des tombes des siens, à Monté- » limar (28 octobre 1869). »

Douée d'un caractère élevé, M.^{me} Genton ne rechercha jamais les succès faciles, et toutes ses poésies politiques lui ont été inspirées par la plus profonde conviction. Si le succès n'a pas toujours répondu à l'attente de ses amis, qu'importe! Il s'inquiétait bien de la foule le poète qui s'écriait en parlant d'elle :

Elle peut épancher son mépris sur ma lyre,
De la gloire à mes chants disputer le sourire :
La gloire, le mépris sont trop bas pour mon front !
Qu'importent à mes jours les clameurs de la terre ?
Le regard vers le ciel, je passe solitaire,
Et l'homme ne sait pas mon nom.

Voir :

Revue du Lyonnais (Article de M. VINGTRINIER), VIII, 3^e série, p. 423, 1869.

VIII.

VEYRENC (L'ABBÉ J. B.).

De tous les poètes qui figurent dans notre *Petite anthologie*, il n'y en a pas un seul qui se présente devant le public avec un plus mince bagage poétique que l'abbé J. B. Veyrenc. Mais c'est le cas de dire que les vins précieux sont contenus dans de petites bouteilles, car son volume in-32 est bien préférable à bon nombre d'énormes in-8°.

M. Veyrenc est né à Grignan, le 11 octobre 1809. Nous ne nous occuperons pas ici du professeur distingué, du saint prêtre, mais seulement de l'auteur de *Quelques fables* (in-32 de 64 p., Valence, Marc-Aurel, 1861).

Qui le croirait ? l'abbé Veyrenc, fabuliste distingué, n'aime pas les fables de La Fontaine ! C'est lui-même qui nous l'apprend dans la préface de son ouvrage microscopique. Nous avouons qu'après la lecture des *Quelques fables* nous eussions pris leur auteur pour un fervent disciple du Bonhomme. Explique qui pourra cette anomalie.

Je ne comparerai l'abbé Veyrenc ni à La Fontaine, ni à Florian ; mais lorsque le lecteur aura pris connaissance des fables suivantes, il conviendra avec nous qu'il est supérieur à bon nombre de fabulistes contemporains.

L'hirondelle et le moineau.

Hirondelle et moineau, par un beau jour d'été,
Se disputaient au bord de ma fenêtre.
La première parlait de sa fidélité
Au nid, au toit qui la vit naître.
« A peine le printemps a chassé les frimas,
Je repasse les mers, je reviens, disait-elle.
Rien ne peut m'arrêter dans ces lointains climats
Où, pour fuir les hivers, s'exile l'hirondelle.
Oh ! quel plaisir de retrouver ces lieux
Où j'ai reçu le jour, où vivaient mes aïeux !
Que j'aime à voir ces montagnes, ces plaines,
Ces bois, ces prés, ces maisons, ce clocher
Où tous les ans nous allons nous percher,
Avant de regagner les rives africaines ! »
Le moineau, né malin, lui disait à son tour :
« Ma foi ! pour ce pays j'admire votre amour.
Vous y restez autant que la bonne fortune,
Tant que les bois sont verts et tant que l'air est chaud ;
Puis vous vous empressez de lui faire défaut
Quand vient des mauvais jours la saison importune. »

N'importe qui des deux avait tort ou raison.
Deux sortes d'amitiés ont ici leur symbole :
L'une reste en toute saison,
L'autre dans vos revers comme l'oiseau s'envole.

Le papillon de nuit.

Que j'aime à voltiger autour de cette flamme !

— Imprudent papillon, modère ce transport....

— Je poursuis le plaisir : honni soit qui me blâme !

— Le plaisir ?.... Dis plutôt la douleur et la mort.

L'olivier, le laurier.

Vois, je suis le laurier, je donne la victoire.

— Vois, je suis l'olivier, et je donne la paix.

Le laurier a du sang !... Je renonce à sa gloire.

L'olivier a des fruits : j'accepte ses bienfaits.

Disons, en terminant, que M. Veyrenc était d'une rare modestie, et que ce n'est que sur les vives instances de ses amis qu'il s'est décidé à laisser imprimer ses *Quelques fables*. L'auteur a pu dire sans arrière-pensée, en parlant de son livre : « Toute son ambition est de remplacer les » images d'un sou sur le bureau du maître d'école, pour » servir de récompense à l'enfant qui récite bien *La cigale* » et *la fourmi*, ou la Table de Pythagore. »

L'abbé Veyrenc est mort à Romans, en 1869. Outre plusieurs ouvrages en prose, il a publié un volume posthume de son père : *Soupirs de l'exil*. Nous en parlerons plus loin.

Voir :

LAINCEL (LOUIS DE), *Essais de critique en province* (Paris, 1861).

Le Foyer littéraire (N.° d'août 1861).

L'Écho du Midi (N.° d'avril 1866).

DEVÈS (L.), *Biographie historique* (Montélimar, 1872).

PERROSSIER (CYPRIEN), *Notice biographique sur M. l'abbé Veyrenc* (Montélimar, 1869).

L'abbé VEYRENC, (Valence, Nivoche, 1869).

IX.

DES ESSARTS (MELCHIOR).

Qui pourra jamais savoir tout ce que cette affreuse guerre de 1870-71 nous a coûté en hommes et en argent ? Que de jeunes talents pleins d'avenir nous ont été ravis à jamais ! Notre seule province du Dauphiné pourrait dresser une longue liste funèbre, sur laquelle figurerait, à plus d'un titre, le nom de Melchior des Essarts.

Au moment de crayonner la figure de ce poète, nous nous trouvons fort embarrassé, car M. Lacroix a lui-même fait ce travail de main de maître ; cependant nous emboîterons le pas derrière notre archiviste, glanant çà et là l'épi échappé à sa gerbe.

Melchior des Essarts naquit à Aouste (Drôme), en 1829. Dès sa plus tendre enfance il se fit remarquer par une vive intelligence et par le talent avec lequel il reproduisait sur le papier les objets qui frappaient sa vue. Ce talent se développa avec l'âge, et notre jeune artiste rêva d'entrer à l'École des Beaux-Arts et de devenir peintre. Le rêve du jeune

homme ne se réalisa pas : à 19 ans il s'engageait dans un régiment d'artillerie.

Nous n'entreprendrons pas de raconter ici la carrière militaire de ce poète ; nous dirons seulement qu'il conquit vaillamment l'épaulette en combattant en Kabylie. Pendant les loisirs que lui laisse son rude métier, Melchior peint des vues d'Afrique, dessine des croquis militaires, compose de fraîches nouvelles pour la *Revue du Lyonnais* et rime une chanson à sa pipe ou une ode à son pays natal. On ferait un charmant recueil en réunissant en volume les *nouvelles* qu'il a éparpillées dans la *Revue du Lyonnais*, et que l'on croirait écrites par une plume féminine. A chaque page on découvre le peintre sous le poète, et le lecteur croit voir devant ses yeux le village qu'il décrit ou le personnage qu'il dépeint. Mais nous devons ici laisser de côté le prosateur pour nous occuper du poète.

Lorsque éclata la guerre de 1870, Melchior des Essarts prit part à la campagne avec son régiment. Il assista, entre autres combats, à la reprise d'Orléans par nos troupes, et ce fut là que son courage lui valut la croix de la Légion d'honneur. Enveloppé dans la retraite de l'Est, il arriva jusqu'à Besançon, où il mourut d'inanition. Il était alors capitaine et au moment d'être nommé chef d'escadron. La mort de ce brave soldat fut un malheur immense pour sa famille et arracha à son frère Léonce une de ses plus belles poésies.

Pendant que Melchior défendait la patrie contre les envahisseurs, un de ses amis, désirant lui faire une agréable surprise, réunissait des poésies éparses dans diverses revues et les publiait sous le titre suivant : *Recueil de poésies, par Melchior des Essarts, capitaine d'artillerie, chevalier de la Légion d'honneur* (in-16 de 67 p., Valence, Chenevier et Chavet, 1871).

Nous détachons deux poésies de ce petit volume.

La grive.

Amis, voici venir la grive :
Des vendanges c'est la saison.
Elle sautille alerte et vive,
Puis chante comme un vigneron.

Voyez cette folle bacchante,
D'un cep à l'autre s'élançant,
A chaque grappe qui la tente
Happer une graine en passant.

Un jour, quand la bise plaintive
Au loin tristement gémit,
A la piper, la pauvre grive,
Le vieux pâtre nous apprendra.

Alors plus d'un piège perfide
Sous les buissons va se montrer,
Que Jean-Mathieu d'un œil avide
Tous les jours viendra visiter.

Çà, Manette, que l'on décroche
De son support tout enfumé
La hampe du vieux tournebroche :
J'amène un convive affamé.

Ton rôti vaut perdrix et lièvre ;
Soigne-le... Je vais au caveau,
Pour goûter la grive au genièvre,
Tirer un pot de vin nouveau.

Le rouge-gorge.

Dans les grands bois souffle la bise ;
Au loin s'étend la brume grise.
Transi de froid , mourant de faim ,
Le mendiant frappe à la porte.....
« Ouvrez, ouvrez ! » Le vent emporte
Sa voix qui demande du pain.

« Entrez, frère, dans ma chaumière.... »
Mais sous les touffes du vieux lierre
Qui donc gémit si doucement ?
C'est le rouge-gorge timide ,
Qui, secouant son aile humide ,
Vous prie aussi bien humblement.

Que lui faut-il ? Un peu de place
Sous votre toit. Déjà se glace
Son petit corps tout frissonnant.
Il va vous chanter en revanche
Les gais refrains que sur la branche
Naguère il allait fredonnant.

Ainsi, quand de voiles couverte ,
Filait, filait la reine Berthe ,
Chanson nouvelle et lai d'amour
Payaient la noble châtelaine
Qui recevait dans son domaine
Le pauvre et joyeux troubadour.

On m'a conté dans mon jeune âge
Qu'au cimetière du village
Le rouge-gorge va parfois ,
Et que sur la croix neuve encore
D'un enfant mort à son aurore
On entend sa petite voix.

Puis il sème sur l'humble tombe
La fleur et la feuille qui tombe ;
Et pensif il semble écouter
Les longs sanglots et la prière
Qu'auprès de Dieu la pauvre mère
Avec son âme vient jeter.

Ce recueil que l'on devait offrir au poète, Melchior des Essarts ne l'a jamais connu. Sa mort en a fait une œuvre posthume.

Voir :

GESLAIN (Th.), *Loc. cit.*
Bulletin de la Société d'archéologie de la Drôme (article de M. LACROIX),
t. VIII, p. 58.

JULES SAINT-RÉMY.

(*A suivre.*)

DEUXIÈME PROMENADE D'UN ÉPIGRAPHISTE.

(SUITE, voir les 29^e, 30^e et 36^e livr.)

Lettre à M. LACROIX, secrétaire-archiviste de la Société.

Temple d'Apollon à Beaumes.

BEAUMES. — Autel avec base et couronnement, chez M. de Gaudemaris.

APOLLINI
M LICINIVS
MAXSVMINVS
V S

Dessin communiqué par M. Eugène Raspail, de Gigondas.

Apollini, M. Licinius Maxsuminus votum solvit.

« A Apollon, Marcus Licinius Maxsuminus, en accomplissement de son vœu. »

XS : orthographe archaïque, déjà en usage longtemps avant la fin du VI^e siècle de la fondation de Rome, c'est-à-dire le II^e avant l'ère chrétienne, et qui, après avoir attesté sa persistance par de fréquentes réapparitions pendant toute la durée de la période impériale, continue à se montrer sur les marbres jusqu'aux limites du moyen âge. On la rencontre dans le texte d'un sénatus-consulte sur les Bacchanales et dans la quatrième inscription du tombeau des Scipions, monuments des années 185 et 178 avant J. C.; et l'on voit par là combien est peu fondée l'assertion d'Isidore de Séville (*Orig.*, 1, 4), que la lettre

X n'aurait pas été connue des Romains avant le temps d'Auguste (Voyez Egger, *Latini sermonis reliquiae*, p. 128 et 134).

C'était également une orthographe fort ancienne d'écrire *maxumus*, *decumus*, *optumus*, *lacrumae* et autres mots du même genre. D'après Varron, César prononçait et écrivait ces mots avec I, et cet exemple, parti d'une autorité si considérable, aurait donné lieu à l'usage de la substitution de l'I à l'V (Egger, p. 45 : *Excerpta* à Cornuto, *De orthogr.*, p. 2284). Quintilien (1, 7) atteste la même chose : *Etiam optimus maximus, ut mediam I litteram, quae veteribus V fuerat, acciperent, C(aii) primum Caesaris inscriptione traditur factum*, passage au sujet duquel M. Bergk, dans son *Commentaire sur l'inscription du temple d'Ancyre* (p. 11), remarque avec raison que le mot *inscriptione*, admis dans toutes les éditions, quoique dépourvu de sens, doit être corrigé en l'un des mots *instructione* ou *institutione*. (Voyez aussi le grammairien *Marius Victorinus*, 1, 4, 5.) Notre inscription et bon nombre d'autres font voir que cet usage ne prévalut pas tellement que l'ancienne habitude n'ait survécu longtemps encore.

BEAUMES. — Cippe avec base et couronnement, converti en auge. L'excavation, pratiquée du côté de l'inscription, n'a laissé subsister que les premières et les dernières lettres de chaque ligne. Une grande ascia est gravée sur la face latérale du côté gauche. — Hauteur 1^m 45, largeur 0^m 55.

	d	m
	Et inemoriae	
	ETernae.	II
	A.	defuncTI
5 —	ANnorum	E
	EN.	VE
	MV.	OI
	SIL	V
	III	OE
10 —	SVb asc. dedicavIT	

Dessin communiqué par M. Eugène Raspail, de Gigondas.

Temple de Minerve à Malaucène.

MALAUCE. — Collection de M. Chastel. Petit autel avec base et couronnement. — Hauteur 0^m 44, largeur 0^m 17.

MINE//
MRCVS (sic)
V · R · L (sic)
M

Fac-simile du promeneur : lettres mal formées.

Minervae, Marcus votum reddidit libens merito.

« A Minerve,
» Marcus, avec reconnaissance, en acquittement de son vœu. »

Reddere votum se trouve notamment dans un texte de loi rapporté par Cicéron (*Leg.*, 2, 9) : *caute vota reddunto*. Malgré cela, l'R de la troisième ligne pourrait bien n'être qu'un *vitium lapicidae*. Le graveur de l'inscription ne savait probablement pas lire, et aura mis une R à la place de l'S du modèle.

Temple de Diane à Malaucène.

MALAUCE. — Collection de M. Chastel. Autel avec base et couronnement. — Hauteur 0^m 80, largeur 0^m 31.

DEANE AVG
M · FVFIVS
MATERNVS
EX · VOTO

Fac-simile du promeneur : l'N et l'E final de DEANE forment un monogramme.

Deane Augustae, M. Fufius Maternus ex voto.

- « A Diane Auguste,
» Marcus Fufius Maternus, en accomplissement de son vœu. »

DEANA pour DIANA rappelle un archaïsme qui, au temps de Varron, n'était déjà plus qu'une prononciation généralement abandonnée, si ce n'est des paysans, lesquels disaient alors : *vea* pour *via*, *vella* pour *villa* (Voy. Quintilien, 1, 4, 17). Cicéron (*Or.*, 3, 12) se moque à ce sujet d'Aurelius Cotta, qui, dans ses discours, affectait cette prononciation et traînait sur l'E substitué à l'I; il lui reproche de moins bien réussir à copier le langage des orateurs de l'antiquité que celui des moissonneurs.

Le nom de *Fufius* est assez rare dans nos contrées. On sait que ce fut celui d'un gouverneur de notre province, alors que, réunie aux deux autres Gaules, elle fit partie du département attribué à Antoine par le partage fait en l'an 42 avant J. C., à la suite de la bataille de Philippi. P. Ventidius Bassus, qui la gouvernait alors en qualité de légat, ayant été appelé en Italie pour la guerre de Pérouse, en 41, Fufius Calenus, légat de la Gaule Ulérieure, vint le remplacer.

MALAUÈNE. — Collection de M. Chastel. Stèle incomplète par en bas, terminée à sa partie supérieure par un disque qui lui donne la forme d'une poupée. — Hauteur 0^m 50, largeur 0^m 25.

M A T E R N
M A T E R N
F I L I O

Fac-simile du promeneur : lettres remarquables par la barbarie de leur facture.

Materno, Materni filio ?

« A Maternus, fils de Maternus. »

Le nom de famille se lisait sans doute sur quelque autre tombeau faisant partie du même groupe funéraire. Ce nom était peut-être *Fufius*, qu'on vient de voir sur l'inscription d'un autel consacré à Diane par Marcus Fufius Maternus.

MALAUCÈNE. — Collection de M. Chastel, au-dessus de la porte intérieure d'un bâtiment servant de serre. Pierre fruste, brisée par en haut et retaillée du côté droit. — Hauteur 0^m 60, largeur 0^m 30.

.....
SVBRÓN...
SVMELI....
VORETO...
VIRIVS·F...

Fac-simile du promeneur : lettres d'assez mauvaise forme.

L'F qui termine la quatrième ligne et suit le nom de famille *Virius* doit être l'initiale d'un surnom. C'est, je crois, tout ce qu'on peut dire de ce fragment d'une inscription qui était vraisemblablement une épitaphe.

Épitaphe d'une jeune femme.

MALAUCÈNE. — Pierre carrée sans ornements, engagée à la renverse dans un des montants de la porte d'une grange, chez M. Charras, au lieu dit « le Maillet ». Une ascia est gravée en

creux entre les lettres D M, à la première ligne. — Hauteur 0^m 80, largeur 0^m 35.

	D		M
	ATTIEIVLI		
	AEIVLIATI		
	TVL l a M A T		
5	ERFILIAE		
	PIENTISSI		
	MAEQVAE		
	VIXITAN n		
	ISXXVIIIIM		
10	IIII·DI·IIII		
	AVE		
	S	A	D

Fac-simile du promeneur, d'après les très-bienveillantes informations de M. le docteur Isnard, de Malaucène.

Diis Manibus Attie Juliae; Julia Titulla mater filiae pientissimae, quae vixit annis XXVIII, mensibus IIII, diebus IIII. — Ave! — Sub ascia dedicavit.

- « Aux dieux Mânes d'Attia Julia, morte à l'âge de vingt-
- » neuf ans, quatre mois et quatre jours;
- » Julia Titulla à son excellente fille a élevé ce tombeau et
- » l'a dédié sous l'ascia.
- » Adieu! »

Remarquer le nom de la mère devenu, sans changement, le surnom de la fille, et la manière antique d'écrire les nombres XXIX et IV.

Épithaphe d'un personnage municipal.

ENTRECHAUX. — Dans le mur de soutènement du porche de la chapelle de Nazareth. Pierre carrée, formant la moitié

gauche d'une inscription, dont l'autre moitié devait occuper la surface d'une autre pierre pareille; retaillée par en haut, bordée, à gauche et en bas, d'une moulure qui encadrait l'inscription.
— Hauteur 0^m 88, largeur 0^m 30.

Q P O M p e i o . . . f
VOLT/////.....
AEDILI/////.....
PRAEF·BO.....
5 TIOR·PR·V.....
FLAMINI·Divi augusti
PONTIF·DEA a u g u s t a
POMPEIA·S.....
F I L I A p i a
10 PATRI OPTimo posuit
EX modICitate sua

Fac-simile du promeneur : lettres de très-bonne forme.

Q. Pompeio, ... filio, Voltinia, ... , aedili, ... , praefecto Bo tiorum, praetori Vocontiorum (?), flamini divi Augusti, pontifici Dea Augusta; Pompeia S. , filia pia, patri optimo posuit ex modicitate sua.

« A Quintus Pompeius , fils de (Pompeius);
» de la tribu Voltinia, édile. , préfet des Bo. ,
» préteur des Voconces (?), flamine du dieu Auguste, pontife
» à Dea Augusta;
» Pompeia S. , sa fille pieuse, à son excellent père a
» élevé ce tombeau selon ses modiques moyens. »

Voici une épitaphe dont la mutilation est bien regrettable.
Autant de lignes, et à peu près autant de questions intéressantes au point de vue de la constitution de la cité des Voconces.

et impossibles à résoudre par suite des interruptions du texte. Pompeius était-il édile de toute la cité, comme l'étaient d'autres édiles rappelés par d'autres inscriptions (Ci-après), ou bien édile d'un *pagus*, comme on en a aussi plusieurs exemples ?

Que faut-il entendre par *PRAEFectus BO. TIORum* ? que, de même qu'un homonyme : T. Pompeius Felix, *prae-fectus Vocontiorum*, il était préfet des Voconces, en supposant, à la 4^e ligne, le B employé pour le V, et un choquant défaut de symétrie ; ou bien, — ce qui me paraît plus vraisemblable, — préfet d'un *pagus* dont le nom, inconnu, commençait par les lettres BO ?

Était-il préteur des Voconces ou des *Vasienses* ? Deux inscriptions seulement rappellent, d'une manière certaine, des *praetores* chez les Voconces. Sur l'une, à Die, le titre de *praetor* n'est suivi d'aucun complément ; sur un fragment d'une autre, autrefois à Vaison, on lisait *PRAETORI VAS. . . .*, ce que Millin et M. Herzog proposent d'interpréter par *praetori Vasiensium*, mais qui, toutefois, pourrait aussi se lire. *praetori, Vasienses*. La conséquence à tirer serait, dans le premier cas, qu'il y avait des préteurs particuliers de Vaison, et qu'il devait y en avoir de même de particuliers de Die, et, dans le second cas, que la question reste indécise.

Ex modicitate sua est l'analogie d'une formule déjà connue : *Ex mediocritate sua*.

Petit autel à Sylvain, provenant probablement d'un laraire.

VAISON. — Collection de M. Raspail. Minuscule autel en terre cuite, avec base et couronnement. L'inscription en creux sur un bandeau en relief. — Hauteur 0^m 11, largeur 0^m 05.

ATTIVS
SIL
V

Fac-simile communiqué par M. Raspail : la barre de l'A .

remplacée par un point au niveau de l'extrémité des jambages; le V de la 3^e ligne très-effacé et incertain. A gauche des deux dernières lignes se voit une massette en relief, avec un long manche qui la fait ressembler à une béquille.

Attius Silvano votum (solvit).

« A Sylvain, Attius en accomplissement de son vœu. »

Voir le *Bulletin* 1874, p. 364, et l'article ci-après.

Monument funéraire avec une statue dans une niche.

SÉGURET. — Chez M. Pellenc. Grande pierre quadrangulaire, découverte à la fin de 1874 ou au commencement de 1875, au lieu dit « le Brusquet »; offrant, d'un côté, un personnage sculpté en haut relief dans une niche cintrée, de l'autre, une auge sépulcrale, qui doit n'avoir été creusée que longtemps après. — Hauteur 1^m 50, largeur 0^m 60; hauteur de la statue 1^m 20.

Cette sculpture, déjà décrite et savamment commentée par M. Eugène Raspail dans le *Républicain de Vaucluse* du 29 janvier 1875, est en même temps fort curieuse et d'une explication peu facile.

Dans une niche, formée de deux pilastres ornés de rinceaux et supportant une archivolt à quatre bandes en retraite l'une de l'autre, décorées de losanges, de demi-oves, de chevrons et de denticules, se voit de face un personnage debout. Il a la tête nue, le visage large et presque rond, la physionomie très-insignifiante, la chevelure, les favoris et la barbe bouclés avec une certaine intention d'élégance. Son vêtement consiste en une tunique, dont on n'aperçoit que les manches : celle de droite écourtée à la hauteur du coude, l'autre descendant jusqu'au poignet, et en un long manteau, pauvrement drapé, qui, attaché par un large bouton sur l'épaule gauche, se double à

la manière d'un collet de carrick sur le devant de la poitrine et l'épaule droite. La main droite tient un maillet cylindrique, assez gros, et la gauche un syrinx ou flûte de Pan. Les pieds, dont l'un est rejeté un peu en arrière comme dans l'action de la marche, sont chaussés de bottines pointues, ne montant pas au-dessus de la cheville.

Qu'est ce personnage, et quelle pouvait être la destination du monument orné de sa représentation ?

Une antéfixe, placée sur chacun des deux pilastres à la retombée de l'archivolte qui compose le couronnement de la niche, semble attribuer au monument une destination funéraire.

Quant au personnage, la première idée que fait naître la vue de sa statue, c'est que les objets qu'elle tient sont très-probablement des emblèmes professionnels. Le syrinx fait naturellement penser à un berger gardeur de chèvres, et le maillet, à un tailleur de pierres ou à un sculpteur ; professions dont, il est vrai, l'on n'aperçoit pas bien aisément tout de suite le rapport, mais qui cependant peuvent se concilier en les supposant exercées alternativement : celle de chevrier pendant le temps de l'année où elle était possible, celle de tailleur de pierres ou de sculpteur pendant la saison de l'hiver. Peut-être même avons-nous précisément sous les yeux un spécimen du talent de notre artiste, qui, s'étant préparé de son vivant son tombeau, aura voulu transmettre à la postérité son image élaborée de ses propres mains. Ce serait alors une justice à lui rendre, que la sculpture de Séguret décèle, en effet, une médiocrité assez incontestable pour être l'œuvre d'un statuaire de village, berger durant une partie de l'année.

Si cette explication paraît trop simple pour être satisfaisante, et que, à tout risque et péril, on veuille en essayer quelque autre dans un cercle de recherches plus raffinées, on pourrait, jusqu'à un certain point, reconnaître dans les objets en question, non plus des instruments de profession, mais des espèces de rébus des noms de celui aux mains de qui ils ont été mis. L'esprit tourné dans cette direction, l'on arrive facilement à

trouver qu'un maillet, en latin *malleus*, et un syrinx pourraient bien avoir servi à désigner un homme qui se serait appelé, par exemple, *Mallius Musa* ou *Mallius Calamus*; et même, en remarquant que le sculpteur n'a donné au syrinx que cinq trous, au lieu de sept au moins qu'il devrait avoir, on parvient à découvrir dans cette circonstance le prénom de *Quintus*. Malheureusement, pour être ingénieuse, cette interprétation n'en est, à coup sûr, pas meilleure, parce que, à force de subtilité, l'intention de l'auteur du monument eût été, pour ses contemporains tout aussi bien que pour nous, une énigme à peu près indevinable.

Continuons donc résolument notre battue dans le champ des conjectures, et, sans nous laisser intimider par de petits scrupules, osons une transformation hardie : faisons de notre bonhomme un Dieu, et de sa statue une statue de Sylvain ! On sait que Sylvain avait pour attribut bien connu le syrinx, et, si on se rappelle ce qui a été dit à ce sujet dans un précédent article (*Bullet.*, 1874, p. 364), il aurait eu aussi pour attribut, commun dans nos pays, le maillet sous différentes formes.

On vient de voir, sur un petit autel de la collection de M. Raspail, dédié à Sylvain, la figure d'une massette à laquelle un long manche prête l'apparence d'une béquille. Sur une inscription d'Arles, également à Sylvain, est figuré un marteau à deux têtes et à manche court; sur une inscription à Saint-Gilles, à Sylvain encore, un large maillet surmonté de trois autres plus petits, tous de forme carrée, excepté du côté du manche, où le profil de la figure décrit un angle rentrant; sur une inscription de Vénasque, à Sylvain comme les précédentes, un maillet cylindrique renflé en forme de barillet. A Apt, un petit autel à Sylvain, de la collection de M. Garcin et trouvé aux environs de Bonnieu, présente sur un de ses côtés un maillet cylindrique à petit manche, en tout pareil à celui de notre statue; et, — circonstance extrêmement singulière et remarquable, — quatre maillets semblables, en pierre tendre, avec un trou d'emmanchement, ont été exhumés en même

temps que cet autel, autour duquel ils étaient enfouis, un à chacun des quatre angles.

Toutefois et malgré ces rapprochements, deux raisons, à nos yeux décisives, font péremptoirement obstacle à la déification du sculpteur gardeur de chèvres des bords de l'Ouvèze : le vêtement tout à fait en dehors des convenances mythologiques à l'égard de Sylvain, et la destination funéraire du monument, mise en évidence par les antéfixes dont sont accompagnées les retombées du cintre qui le termine à sa partie supérieure.

L'excavation pratiquée sur le bloc de Séguret, du côté opposé à la statue, a fourni à M. Raspail l'occasion d'une remarque, qui, observe-t-il, « a échappé à beaucoup d'archéologues » ; c'est que dans les premiers siècles du moyen âge un grand nombre de pierres romaines ont été transformées en auges sépulcrales, et doivent à cette circonstance, lorsqu'on a eu l'attention de les creuser du côté non écrit ou non sculpté, de nous avoir conservé des inscriptions et des bas-reliefs qui, sans cela, n'eussent pas échappé à la destruction.

(A continuer.)

A. ALLMER.

MATHELINE BOTONIER

OU

UN ÉPISODE DE LA VIE DE LOUIS XI.

(SUITE. — Voir 36^e livraison.)

II

Les empereurs d'Allemagne conservaient encore en Dauphiné, au XIV^e siècle, assez d'autorité pour y recevoir un excellent accueil. Ainsi Charles IV, de la maison de Luxembourg, étant venu, en 1365, conclure à Avignon une ligue avec le pape et les autres princes d'Italie contre Barnabé, vicomte de Milan, et se faire couronner à Arles, reprit sa route par le Dauphiné, s'arrêta à Saint-Antoine et ensuite à Anneyron.

Romans, qui se trouvait sur son passage, leva une taille de 431 florins 6 gros, somme alors considérable, pour fêter le prince, et celui-ci conserva de la ville un souvenir tellement agréable que, le 25 janvier 1366, par des lettres patentes délivrées à Prague, il en affranchit les habitants, dans tout l'empire, des droits de péage par eau et par terre, de pontonnage, de gabelles, de rêves, de tributs et exactions quelconques, avec défense à toute puissance ecclésiastique et séculière, à peine de 100 marcs d'or, de toucher à ces privilèges, dont l'illustre dauphin de Viennois ou son lieutenant furent établis conservateurs et gardiens.

Charles IV ne s'en tint pas là et, le 14 février suivant (1366,

il leur octroya, par d'autres lettres également datées de Prague, le droit de s'assembler librement, d'élire des consuls pour la gestion des affaires publiques et d'avoir des revenus communs, consistant en la seizième partie du vin qui se vendait en détail et en un impôt de 2 gros tournois d'argent par charge de vin étranger introduit dans la cité.

Il est à remarquer toutefois que cette deuxième concession est accordée seulement à la condition expresse qu'elle aura l'approbation de son neveu le roi-dauphin. On y voit aussi que la population avait souvent à faire des dépenses utiles et indispensables et ne disposait pas du produit des impôts, et qu'ainsi privée de fonds commun, de caisse commune et d'administrateurs de son choix, elle ne pouvait travailler avec fruit au bien général.

« La ratification du roi-dauphin ne se fit pas longtemps » attendre », car le 12 juin de la même année et en septembre 1369 Charles V confirma les lettres impériales du 14 février et ses successeurs l'imitèrent en 1381 et 1383, en 1436, en 1450, en 1490, en 1575 et en 1640.

M. Giraud a très-bien fait remarquer la différence que le chapitre de Saint-Barnard trouvait entre les lettres du 25 janvier et celles du 14 février : les premières favorisaient l'extension du commerce de Romans et obtenaient ainsi son adhésion complète; quant aux autres, à cause du rétablissement du pouvoir consulaire, aboli le 12 juin 1348, elles lui déplaisaient extraordinairement, et s'il eût conservé à cette époque son autorité ancienne, il serait parvenu à les rendre illusoire. Mais il était déjà faible et en rapports aigres-doux avec le gouverneur de la province : le consulat fut établi ¹.

L'histoire municipale de Romans n'entre pas dans le sujet de cette étude : celle de ses octrois ou commun et entrée du vin,

(1) Archives de Romans, à la préfecture de la Drôme, E. 3587 et suiv., et M. GIRAUD, *Essai historique sur l'abbaye de Saint-Barnard*, III, p. 265 et suiv.

comme on parlait alors, s'en rapproche beaucoup plus; cependant elle nous obligerait à aborder des époques antérieures et postérieures à Louis XI, et nous nous bornerons à rappeler que, dès 1362, le gouverneur de la province Raoul de Loupy écrivait à Colonel, Fabre et de Bren, bourgeois de la ville, de réparer au plus tôt les murs d'enceinte, afin de se préserver plus facilement des ravages des associations ou compagnies d'Anglais, d'Espagnols et autres étrangers qui menaçaient le Dauphiné et les pays voisins ¹.

En pareil cas, la ressource la plus naturelle et la plus prompte était de lever dans les moulins 1 pugnère de blé par sétier (un peu moins de 42 centilitres par 100 litres), 2 quarterons ou le prix correspondant par sommée de vin vendu en détail, 3 deniers par livre sur le prix du vin vendu en gros, 1 gros par sommée de vin à son entrée, etc.

Déjà, en 1325, on procédait de la même façon pour l'entretien des murailles ², et, à dire vrai, ce genre d'impôt dans les villes et bourgs fermés n'exigeait ni cadastre, ni écritures compliquées comme la taille et, en frappant tout le monde, était moins onéreux qu'elle.

Il était d'ailleurs temporaire et cessait avec le danger, et, pour en faire la perception, il fallait une permission en règle des trois coseigneurs : le dauphin, l'archevêque de Vienne, abbé de Saint-Barnard, et le chapitre ³.

Le produit des octrois, formé de la 16^e partie du vin vendu en détail, appelée *commun du vin*, de 2 gros par sommée de vin étranger introduit dans la ville, et plus souvent d'une imposition sur les marchandises, n'était pas seulement destiné à l'entretien des fortifications, il servait aussi à payer les réparations du pont, la construction de l'horloge en 1426 et les frais de

(1) Archives de la Drôme, E. 3602.

(2) GIRAUD, *Essai historique*, III, p. 133.

(3) Le chapitre avait 1/8^e de souveraineté, l'abbé 3/8^e et le dauphin les 4/8^e restants ou la moitié. — GIRAUD, *Essai historique*, III, p. 242.

procès, de messages et de dons gratuits en 1437¹. Aussi les octrois, d'abord temporaires, devinrent-ils peu à peu fixes et permanents et l'un des meilleurs produits de la ville, car en 1768 ils s'affermaient 9,700 livres et 1,000 florins en 1434, soit 833 livres, le florin valant alors 16 sols 8 deniers.

Quant aux tailles, dont Matheline Botonier était exemptée comme des octrois, elles se levaient, à l'origine, par feu ou ménage, et des lettres du roi Charles VI du 3 mai 1406 fixèrent les feux de Romans à 361, après les ravages des maladies pendant dix ans. Une enquête qui eut lieu vers ce temps, par les soins de Guillaume d'Hostun, révéla en effet 361 feux solvables, 360 misérables et 23 exempts, comme appartenant à la noblesse ou aux gens des monnaies, ce qui indiquerait une population de 3 à 4,000 âmes à peine. Déjà en 1366, lorsque la ville rentra en possession de ses libertés municipales, la première élection des consuls s'était faite avec 430 votants.

Raoul de Gaucourt, en 1443, sur le rapport de Jean Bayle, avocat fiscal, et de Just Melieuzé, juge majeur des appellations et nullités de tout le Dauphiné, réduisit ce nombre à 160, mais sur une base différente, demeurée inconnue², et « Loys, ainsne » fils du roy de France, daulphin de Viennois, conte de Valentinois et Dioys », le 4 décembre 1449, étant à la Tour-du-Pin, le descendit à 100, par des raisons tirées « des mortalités », de la situation de la ville « en pays maigre et infertile », de la nature de ses récoltes, consistant principalement en vins et diminuées par les gelées « et autres fortunes du temps », mais surtout d'une vente difficile, « parce que ces vins ne se puent » charroier et que les voisins en sont aussi bien fournis comme « eulx ». Au temps de Lagrange, c'est-à-dire au commencement

(1) Archives de la Drôme, E. 3605, 3606.

(2) *Unde orta sit hæc dictio FEU qua utimur, aut quid sibi velit, non satis compertum est.* — LAGRANGE, *Stylus curie majoris Viennensis*, etc. p. 50.

du XVII^e siècle, Romans n'avait plus que 45 feux et en 1706 un peu plus de 40, dont 6 3/4 nobles et 33 1/2 taillables.

Ces détails prouvent assez l'importance d'une exemption de tailles et d'octrois, telle que l'avait obtenue Matheline Botonier. Aussi les consuls de Romans en poursuivaient-ils l'annulation avec un zèle incomparable.

Les lettres suivantes en font foi.

« Loys, ainsne fils du roy de France, daulphin de Viennoys,
» conte de Valentinoys et de Dioys, a nos amez et feaulx con-
» seillers, les gouverneur ou son lieutenant et gens de notre
» conseil presentement residentes a Romans, et au juge commun
» et courrier de notre dite ville ou a leurs lieuxutenans, salut et
» dilection. Comme nagueres par inadvertance ou autrement
» par importunité de requerans, nous ayons affranchy et exempté
» Michiel Aymar Boutonnier et Matheline, sa femme, de notre
» dite ville de Romans, de toutes tailles, aydes, subsides, entree
» et commun de vin et autres subventions quelzconques mises
» et a mettre sur ou temps avenir en notredite ville, ainsi que
» par nos lettres sur ce faictes peut plus a plain apparoir, et soit
» ainsi que depuis ayons este advertiz par les cosses, scindiz,
» bourgoys, manans et habitans d'icelle ville de Romans que
» ce est ou tres grant interest et dommaige de nous et deulx
» principalement, meesmement a cause desdits entree et com-
» mun de vin, parceque les dessusdits Michiel et sa femme
» achaptent plusieurs denrees et marchandises pour les revendre
» et, a cause de ladite franchise, en pevent et pourroient faire
» meilleur marche que nulz des autres de ladite ville, parquoy
» autres que eulx ne pourroient riens vendre, et aussi que il
» faudroit que ceulx de ladite ville de qui ils achaptent et
» achapteroient lesdites denrees et marchandises païassent pour
» eulx lesd. entree et commun de vin, et pour plusieurs autres
» causes justes et raisonnables, pourquoy nous icelles bien con-
» siderees, a la requeste desdits cosses, bourgoys, manans et
» habitans, avons aujourd'huy declaire et declairons sur lesdites
» franchises notre vouloir et intencion estre telz, cest assavoir

» que, au regart desdites tailles et aydes, lesd. Michiel Aymar
» et Matheline soient quictes, francs et exemps, et aussi de ce
» quilz achapteront pour leurs vivres seulement, mays non
» point de ce quilz achapteroient pour revendre, et ne voulons
» ne entendons que en ce cas ils en soient quictes, mays quilz
» en payent ainsi quilz eussent fait ou peu faire par avant les-
» dites franchises et exemption par nous a eulx octroyez. Si
» vous mandons, commandons et expressement enjoignons et
» a chacun de vous si comme a lui appartiendra que de nos
» presens declaracion et vouloir vous faictes, souffrez et laissez
» lesdits cosses, bourgoys, manans et habitans de notredite
» ville de Romans joyr et user plainement et paisiblement par
» la forme et maniere que dit est dessus, en contraignant lesdits
» Michiel et Matheline a paier au regart des choses quilz ven-
» dront, tout ainsi quilz faisoient ou poyoient faire par avant
» nosdites lettres de franchise et exemption; car tel est notre
» plaisir, nonobstant lesdites lettres et quelzconques autres im-
» petrees ou a impetrer a ce contraires. Donne a Valence, le
» xxii^e jour de decembre lan de grace mil cccc cinquante et
» deux.

» Par Monseigneur le daulphin, levesque de Valence, les
» gouverneur et marechal du Daulphiné et autres presens. —
» Signé BOURRE¹. »

Cette fois, la victoire des consuls était presque complète. Mais Matheline Botonier n'était pas femme à cesser la lutte.

(A continuer.)

A. LACROIX.

(1) Original, parch. à la préfecture de la Drôme.

SUCY

ORDONNATEUR EN CHEF

de l'expédition d'Égypte.

(SUITE. — Voir 36^e livraison.)

L'ordonnateur Chauvet ayant servi autrefois sous les ordres de Suty, Pascalis écrivait à ce dernier, le 20 pluviôse an IV : « Chauvet me mande qu'il vient de vous tirer de Nice, suivant vos désirs; je ne doute pas qu'il ne s'empresse de vous marquer sa reconnaissance des obligations dont il vous est redevable, et qu'il ne vous procure la destination la plus analogue à vos goûts¹. »

Mais Chauvet tomba grièvement malade sur ces entrefaites et mourut bientôt après. Lambert le remplaça provisoirement et Suty garda ses fonctions d'ordonnateur.

Il était tour à tour à Gênes, à Turin et à Milan en 1797 et 1798, et le 4 août 1797 il écrivit de Gênes à M. Joussetin, ancien lieutenant-colonel d'infanterie à Valence : « Nous tomberions d'accord, si vous n'envisagiez Bonaparte que comme ayant fait de grandes choses. Je puis même ajouter que je ne lui connais pas de point d'arrêt autre que le trône ou l'échafaud.

(1) Archives de la Drôme.

D'après cela, vous ne devez pas le considérer comme au bout de sa carrière¹. »

Sucy avait bien jugé le futur empereur. Le savant archéologue appréciait avec non moins d'habileté le mérite des écrivains. Le 29 juin 1797 il recommandait au général en chef de l'armée d'Italie l'abbé Piétro Zani, qui devait publier une *Encyclopédie des beaux-arts* et désirait connaître la France. Cette publication, en 29 volumes grand in-8°, ne parut que de 1819 à 1820.

Bonaparte projetait en 1797 son expédition d'Égypte et formait le corps expéditionnaire qu'il devait emmener sur la terre des Pharaons. Il lui fallait, pour arriver à ses fins, le concours d'un homme de talent. Sucy avait toutes les qualités propres à déterminer son choix : il le nomma ordonnateur en chef de l'armée de la Méditerranée. Il suffit, pour se rendre compte de son immense tâche, de se rappeler qu'il fallait organiser rapidement tous les services, assurer le passage, l'armement et la nourriture d'un corps de troupes considérable dans un pays inconnu.

Les espérances de Bonaparte ayant été dépassées par son ami intelligent et dévoué, l'embarquement s'opéra le 19 mai 1798.

Si les richesses artistiques et les antiquités de l'Italie avaient entretenu chez Sucy l'amour de la science archéologique, le désir de voir de près le berceau de la civilisation raviva encore toutes ses espérances de former un musée véritable.

A peine débarqué, l'ordonnateur en chef déploya une prodigieuse activité et multiplia les exemples de dévouement et de courage.

« Il s'était embarqué sur notre flottille du Nil, dit un rapport » de Bonaparte, pour être plus à portée de nous faire passer » des vivres du Delta. Voyant que je redoublais de marche et » désirant être à mes côtés lors de la bataille, il se jeta dans » une chaloupe canonnière et, malgré les périls qu'il avait à

(1) DE COSTON, *Biographie des premières années de Napoléon 1*, 88.

» courir, il se sépara de la flottille et la chaloupe échoua. Il fut
» assailli par une grande quantité d'ennemis et montra le plus
» grand courage. Blessé très-dangereusement à la main droite,
» il parvint par son exemple à ranimer l'équipage et à tirer la
» chaloupe de sa position, qui l'eût infailliblement fait tomber
» au pouvoir des Arabes.

» Cette action, jointe à la valeur des Desaix, Reynier, de
» Bon et de toute l'armée, assura la victoire de la fameuse
» bataille des Pyramides, qui fit tomber la ville du Caire au
» pouvoir des Français ¹. »

Ses travaux archéologiques, pendant qu'il soignait la blessure reçue sur le Nil, lui valurent le titre de membre de l'Institut d'Égypte ; mais ils altérèrent de plus en plus sa santé, et il fut contraint d'abandonner l'armée et de regagner la France.

Il partit le 21 ou le 22 décembre 1798 d'Alexandrie et le 16 du Caire, avec une lettre de Bonaparte pour le Directoire, et se trouva bientôt poussé par la tempête en vue d'Augusta, en Sicile.

Naples et la République française étaient alors en guerre ouverte, et la défaite récente des troupes du roi exaspérait la population. L'équipage du Ligurien Marengo, commandant de la polacre qui avait amené Sucy, son secrétaire Mazilier, 48 officiers ou soldats malades et 30 autres militaires, la plupart aveugles et tous grièvement blessés, dut faire une quarantaine de 22 jours, après lesquels tous les Français furent débarqués dans un lieu écarté et désert.

Les agents napolitains avaient pendant ce temps reçu l'ordre de s'emparer du trésor que l'on supposait caché dans le bâtiment, et le 1^{er} pluviôse, d'autres disent le 6 (20 ou 25 janvier 1799), la populace amentée se porta au lazareth et assaillit à coups de pierres les malheureux blessés, sans armes et sans défense. En vain Sucy offrit-il à ses bourreaux son argent et ses effets pour sauver sa vie et celle de ses compatriotes ; en vain

(1) TERNISIEU D'HAUDRICOURT, *Fastes de la nation française*, 3^e liv.

les malheureuses victimes cherchèrent-elles par des cris et des larmes à toucher ces barbares : toutes expirèrent sous un horrible monceau de pierres.

Pareil sort était réservé au capitaine Marengo et à son équipage ; mais quand il vit de son bord les mouvements de la foule, il gagna promptement le large. 21 Français et les Liguriens de la polacre furent ainsi sauvés de la mort.

« Dans aucun pays de la terre habitée, écrivait le consul français, en rendant compte de cet événement, on n'avait encore massacré des malades et des blessés... »

La mort si cruelle de Sucy eut du retentissement en France et en Italie, où il avait montré ses grandes qualités, ses talents et son patriotisme. Elle fut sensible surtout aux amis et aux parents du savant archéologue, et toutes les richesses de l'antiquité égyptienne destinées à son musée de Valence furent à jamais perdues.

L'ordonnateur en chef de l'armée d'Égypte avait deux sœurs : Marie-Adélaïde-Louise-Françoise, mariée avec Gabriel-Prosper de Chièze, d'une famille noble du Comtat, et Marguerite-Hyacinthe-Eulalie, épouse de Marie-François-Dauphin de Bressac.

Ses ancêtres, venus de Picardie dans l'Ile-de-France, avaient une filiation authentiquement établie jusqu'à Jean-François, écuyer, à la fin du XV^e siècle.

Ils exercèrent longtemps les fonctions de commissaire des guerres, et la lettre suivante de M. Voysin, du 28 janvier 1710, adressée à l'un d'eux, nous révèle même un détail curieux :

« Je vous ay mandé, le 19 octobre dernier, que le roy avoit bien voulu accorder la noblesse aux commissaires ordinaires des guerres, de même qu'aux commissaires provinciaux, en payant par chacun d'eux une finance de 6,000 livres. J'avois cru qu'étant pourvu d'une de ces charges vous seriez sensible à cet honneur et feriez les derniers efforts pour marquer votre zèle, en attendant que S. M. pût vous faire justice sur ce qui vous est deu de vos appointements.... Je vous avertis que si vous ne payez pas cette somme incessamment, S. M. vous pri-

vera, par une déclaration qui sera rendue publique, de la noblesse qu'elle a attachée à votre charge, que vous n'en payerez pas moins les 6,000 livres d'augmentation et que le retardement sera regardé comme un manque d'affection pour le service¹. »

Les Sucy, qui étaient déjà nobles, durent obéir. Antoine-François, chevalier, fils de Simon-François de Sucy de Clisson, ancien capitaine au régiment de Champagne, et d'Anne-Françoise Duchaussey Ducoudray de Bacqueville, succéda, le 22 février 1762, à son oncle, Philippe-Jean-Ignace de Sucy d'Aucourt, dans la charge de commissaire des guerres au département de Valence.

Le 22 août 1762, Antoine-François obtenait la main de Marie-Simonne-Gasparde Levet, fille de Gaspard Levet, seigneur de Maleval, président de la commission du conseil établie dans notre ville pour juger les contrebandiers, et de Marie Moulin, dotée de 40,000 livres.

Antoine-François de Sucy mourut à Valence, à 58 ans, le 6 juillet 1788, et le futur ordonnateur en chef de l'armée d'Égypte devint commissaire des guerres à Valence à sa place.

Ainsi, notre compatriote eut à la fois en partage la noblesse de race, les qualités de l'esprit et du cœur les plus brillantes, et sa mort pour le service de la patrie couronna sa belle et honorable carrière.

EUGÈNE FRANÇOIS.

(1) Archives de la Drôme, familles.

ROMANS & LES PASSAGES DE TROUPES EN 1683.



M. Chenevier a réimprimé une relation des événements qui eurent lieu à Châteaudouble et Bourdeaux en 1683; la pièce suivante, communiquée par M. J. Vossier, un de nos collègues, révèle des faits curieux pour Romans à la même date : c'est un placet présenté au roi le 28 août 1684 et renvoyé à l'intendant Le Bret.

AU ROY.

« SIRE,

» La ville de Romans en Dauphiné, estant exposée au passage de vos troupes, en a esté de tout temps surchargée, et l'est encore plus depuis quelques années par le reffus que font les habitans du bourg du péage de Pisançon, qui est l'un des faux-bourgs de la ville séparé par le pont, de contribuer et supporter leur part de ces logements, sous prétexte que ledit bourg n'est pas spécifiquement dénommé dans les routes et ordres de Vostre Majesté. L'intérêt qu'a Vostre Majesté d'empêcher la ruine de cette ville et l'accablement où elle est par les fréquens logements, tant en quartier d'hiver qu'en passage, oblige les consuls et les habitans de remontrer très-humblement à Vostre Majesté que les habitans dud. bourg n'ont aucun fondement raisonnable dans l'exemption dont ils prétendent jouir, puisqu'il ne peut

estre réputé qu'une dépendence et fauxbourg de lad. ville, faisant partie du même gouvernement; et, en effet, il logeoit autrefois la cinquième partie des troupes de Vostre Majesté, par convention faite avec la ville, et depuis que par leur reffus injusté cette convention n'est plus exécutée, les habitans sont non seulement privez du soulagement qu'ils en recevoient, mais il s'est encor fait un changement considérable, qui ruineroit infailliblement la ville s'il n'y estoit pourveu par Vostre Majesté. Grand nombre de familles, particulièrement de la Relig. pret. reff., et ceux qui pouvoient supporter les plus forts logemens ont changé de demeure et se sont retirés dans ce fauxbourg pour y jouir de l'exemption, et tous les passans qui avoient coutume de loger dans les cabarets de la ville, ne vont plus qu'à ce fauxbourg, où ils sont assurez de ne pas trouver des gens de guerre dans les cabarets. Ainsi tout le profit et le commerce demeurent à ce fauxbourg, pendant que la ville devient déserte et diminue insensiblement. Elle a logé plus de cinquante mil hommes depuis le mois de janvier de l'année dernière, et il y a encore à présent des routes expédiées pour quatorze mil hommes. Vostre Majesté peut facilement faire cesser tous ces inconvéniens, empêcher la ruine entière de la ville et la restablir dans son premier estat, en comprenant dans ses ordres et routes la ville de Romans, bourg et péage de Pisançon, qui ne composent qu'un seul gouvernement. Ce sera une espèce de soulagement pour les habitans de lad. ville, qui feront sans cesse des vœux pour la gloire et prospérité de Vostre Majesté. »

BIBLIOGRAPHIE DE LA DROME.

ANNÉE 1875.

- ALLEMAND (l'abbé). — *Nouveau choix de lettres de Madame de Sévigné*. — 12^e édition — Tours, Mame et fils, in-8° de 384 p.
- BERTRAND (le R. P.). — *Une victime de la Révolution. Captivité et mort de Pie VI*. — Bar-le-Duc, typographie des Célestins, in-12 de 108 p.
- BONJEAN (le président). — *Conservation des oiseaux, leur utilité pour l'agriculture*. — Clichy, P. Dupont, in-16 de 59 p.
- BOUCHARIN (l'abbé). — *Épître aux Péageois*. — Romans, E. Bossan, in-8° de 20 p.
- BRUN-DURAND (J.). — *Notes pour l'histoire du diocèse de Die, à propos du Gallia christiana, continuation de M. Hauréau*. — Valence, Chenevier et Chavet, in-8° de 91 p.
- CHARAVAY (Étienne). — *Un duel à Romans en 1769. — Procès-verbal d'accusation et de condamnation publié avec notes* — Paris, Lemerre, in-8° de 11 p.
- CHEVALIER (l'abbé C. U. J.). — *Choix de documents historiques inédits sur le Dauphiné*. — Montbéliard, Hoffmann, in-8° de 400 p.
- CHEVALIER (l'abbé C. U. J.). — *Visites pastorales et ordinations des évêques de Grenoble de la maison de Chissé (XIV^e et XV^e siècles)*. — Montbéliard, in-8° de 184 p.
- COSTON (le Bon de). — *Le capitaine Joachim de Suffise, sieur de La Croix*. — Valence, Chenevier, in-8° de 35 p.
- CRAISSON (l'abbé). — *Vie de saint Jean l'Évangéliste*. — Valence, Chenevier et Chavot, in-8° de 184 p.

ESSARTS (LÉONCE FABRE DES) ET ARNAUD-PELIZZA. — *Là-haut*. — Valence, Chenevier et Chavet, in-8° de 11 p.

FIÈRE (ZÉNON). — *Les deux méthodes historiques*. — 1^{re} partie : *La méthode ancienne*. — Paris, A. Frank, in-8° de 24 p.

FIÈRE (ZÉNON). — *Les sources de l'histoire*. — Valence, Chenevier et Chavet, in-8° de 15 p.

GALLET (LOUIS). — *Ève*. — *Mystère*.

GALLIER (ANATOLE DE). — *Une page de l'histoire du Viennois à la part du royaume*. — Vienne, Savigné, in-8° de 95 p.

LACROIX (A.). — *Arrondissement de Montélimar*. — Géographie, histoire, statistique ; t. III°. — Montélimar, Bourron, in-8° de 400 p.

LACROIX (A.). — *Le canton du Buis*. — Géographie, histoire, statistique. — Valence, Berger et Dupont, in-8° de 42 p.

LACROIX (A.). — *Saint-Marcellin*. — Grenoble, X. Drevet, in-8° de 41 p.

LAUDY. — *Discours prononcé aux funérailles du D.^r Xavier Crozat*. — Bar-le-Duc, typographie des Célestins, in-8° de 5 p.

MONIER DE LA SIZERANNE (COMTE). — *Au maréchal de Mac-Mahon*. — *A l'empereur Alexandre*. — *Au Prince impérial*. — Paris, Amyot, in-8° de 16 p.

PERROSSIER (l'abbé Cyprien). — *Notice sur l'œuvre de Sainte-Croix ou mission du Diois*. — Valence, J. Céas et fils, in-8° de 36 p.

PERROSSIER (l'abbé Cyprien). — *Notice sur la vie et les vertus de M. l'abbé Jeunot*. — Montbéliard, Hoffmann, in-12 de 294 p.

PERROSSIER (le commandant Ernest). — *Académie des jeux floraux*. — Concours de 1875. — *Fabrice*, poème. — Toulouse, J. et M. Douladoure, in-8° de 14 p.

PISANÇON (H. DE). — *Étude sur l'allodialité dans la Drôme de 1000 à 1400* (2^e livraison). — Valence, Chenevier, in-8°.

PONTAYMERY (ALEXANDRE DE). — *Hymne sur La Rochelle*, avec une notice et des notes par Paul Gaudin. — La Rochelle. Siret, in-8° carré de 32 p.

RÉGNAULT (le R. P. ÉMILE). — *La Dauphine Marie-Josèphe de Saxe, mère de Louis XVI*. — Paris, Lecoffre, in-12 de 315 p.

SAINT-RÉMY (JULES). — *Un poète montilien*. — *Alexandre de Pontaymery*. — Montélimar, Bourron, in-8° de 10 p.

- SAINT-RÉMY (Jules). — *Petite anthologie des poètes de la Drôme.*
— 1^{re} partie, du XVI^e siècle à la Révolution. — Valence,
Chenevier et Chavet, in-8° de 54 p.
- SOUCHIER (M.^{lle} Adèle). — *Denise de Romans et Guillaume des
Autelz.* — Paris, Bloud et Barral, in-16 de 285 p.
- VIEL (Morice). — *Au bord du Jabron.* — Montélimar, Bourron,
in-8° de 172 p.
- VINCENT (l'abbé A.). — *Notice historique sur Montvendre.* —
Valence, J. Céas et fils, in-8° de 50 p.
- VINCENT (l'abbé A.). — *Notice historique sur la Roche-sur-Buis.*
— Valence, J. Céas et fils, in-8° de 56 p.

Jules SAINT-RÉMY.



SÉANCE DU 5 FÉVRIER 1876.

PRÉSIDENCE DE M. DE GALLIER.

MM. Vallentin, vice-président, et Gap s'excusent par lettres de ne pouvoir assister à la séance.

Sur la présentation de M. le docteur Chevalier, de M. le Président et du Secrétaire, M. Barracand, maire de Romans et littérateur distingué, est proclamé membre de la Société à l'unanimité des voix.

M. le Président rend compte en termes élogieux de la publication récente des *Mémoires* de M. de Terrebasse sur les *Dauphins* et sur les *Bosonides*. On y retrouve le style clair et élégant du maître, sa vaste érudition et sa logique entraînante. Mais, par une bizarrerie singulière, le manuscrit ne renfermait aucune indication de sources. M. Giraud, ami et parent de l'auteur, a comblé cette lacune avec autant de bonheur que de profit pour la science, et c'est là un nouveau titre à la reconnaissance des amis de notre histoire locale.

M. Épailly, vice-trésorier de la Société et architecte diocésain, propose, par écrit, de demander à M. le Ministre de l'instruction publique, pour le musée de Valence, deux panneaux sculptés qui se trouvaient à la cathédrale et avaient été vendus à un antiquaire.

La Société charge M. Roberti, bibliothécaire de la ville et conservateur du musée, et M. Lacroix, secrétaire, d'écrire chacun de leur côté à M. le Ministre.

Des circulaires officielles adressées aux Sociétés savantes réclament l'une des renseignements sur les pièces relatives aux États généraux et provinciaux qui pourraient exister dans la Drôme, et l'autre sur les Mémoires connus des intendants de la province. M. l'Archiviste répond que le dépôt de la préfecture renferme uniquement des copies de procès-verbaux des États de la province et quelques originaux des doléances adressées au Conseil du roi. Quant aux mémoires des intendants, il ne connaît, à l'exception de celui de Bouchu, publié par M. Brun-Durand, que celui de M. de La Porte, daté de 1754.

Sur la question toujours pendante des monuments historiques, la Société décide qu'une petite somme sera affectée à l'achat de photographies.

M. de Bimard exprime le vœu que la porte de Chabeuil soit classée au nombre des monuments de la Drôme, ou que, du moins, la Société s'intéresse à sa conservation.

Cette proposition est favorablement accueillie et le Secrétaire est chargé de faire les démarches nécessaires.

Une lecture termine la séance; c'est une table chronologique des noms des députés de la Drôme aux assemblées politiques et législatives depuis 1789. L'auteur ajoute que M. Rochas, dans sa *Biographie du Dauphiné*, s'est déjà fait leur historien, mais qu'un travail d'ensemble serait utile à consulter. Après divers renseignements fournis par plusieurs membres sur le même sujet, la séance est levée.

CHRONIQUE.

La démarche faite auprès de M. le Ministre de l'instruction publique pour faire affecter au musée de Valence deux panneaux de la Renaissance qui se trouvaient à la cathédrale a parfaitement réussi, et ils sont depuis quelques jours placés avec les autres objets d'art que possède la ville.

Une inscription importante pour Valence et Lyon avait été trouvée par M. Lambert, négociant, et interprétée par M. Allmer. Sur les observations de la Société, le propriétaire a gracieusement consenti à la donner au musée, où elle se voit aujourd'hui.

La Société a sauvé de la destruction un grand nombre d'autres pierres et enrichi la collection épigraphique de Valence.

Si elle était secondée par l'administration municipale, elle augmenterait avec le même soin les collections de médailles, d'objets antiques et même de vues, dessins et photographies de monuments du pays. Malheureusement, jusqu'à ce jour, elle n'a obtenu aucun encouragement, et le musée reste stationnaire, sauf pour les tableaux, car il en a reçu quelques-uns de l'État depuis peu de temps.

Pendant ce trimestre, plusieurs découvertes de médailles et d'antiquités ont été faites dans le département.

A Mours, près Romans, ce sont des médailles romaines de Gallien et de ses successeurs, si l'on en juge par les deux qui ont été données à M. de Gallier; à Valence, chez M. Jobert, ce sont des ustensiles funéraires, et entre autres une petite amphore fort bien travaillée et décorée de dessins un peu primitifs.

M. Devès, greffier de la justice de paix de Grignan, nous signale enfin, aux abîmes de la Berre, en face du hameau de Bayonne et au pied d'un rocher à pic, la mise à jour par

MM. Collet frères de cinquante tombeaux en tuiles *sarrasines* ou plates, dans chacun desquels il y avait de la cendre, des objets calcinés, une lampe funéraire et un petit pot en terre cuite. Les lampes, une vingtaine au moins, sont parfaitement travaillées et présentent des figures d'enfants, d'hommes, d'armes, d'animaux, etc., avec un L ou un C majuscules. Les pots sont d'une exécution inférieure.

Dans cette nécropole, qui mesure 12 mètres de long sur 6 de large, se trouvaient les débris de vieilles armes rongées par la rouille, 3 lances, un manche de couteau ou de poignard, un anneau en fer, 2 clous à tête de 15 centimètres de long.

Enfin, et c'est là le plus important, il y avait un petit autel en pierre, de 15 centimètres de haut, formant un socle avec une petite corniche, très-grossièrement taillé et anépigraphé.

M. Devès possède ces divers objets, sur lesquels il appelle l'attention des archéologues.

Chargé par la Société d'acquérir les photographies des monuments de la Drôme, j'ai cherché à remplir ma mission. Hélas ! les photographes s'inquiètent peu de l'archéologie. Est-ce indifférence ? Est-ce manque d'amateurs ? Nous en ignorons le motif. En fait, nous n'avons trouvé que la Maison des têtes et le Pendentif à Valence, et les châteaux de Suze-la-Rousse et de Grignan.

Nous avons obtenu, de plus, une photographie de la porte de Chabeuil et quelques vues de Romans, Valence, Montbrun, Nyons, Barret-de-Lioure, utiles à une collection.

Espérons que peu à peu elle s'enrichira encore et que **MM.** les photographes se feront un plaisir de seconder les intentions patriotiques de la Société.

La réunion des Sociétés savantes a lieu en ce moment à la Sorbonne. M. l'abbé Chevalier y représente celle de la Drôme.

Ouvrages reçus pendant les deux derniers trimestres :

Adèle SOUCHIER, *Denise de Romans et Guillaume des Autels*. — Paris, 1875; Blond et Barral. 1 vol. in-16.

Ce gracieux petit volume n'est pas une étude historique, comme le titre semble l'indiquer, mais le récit des nobles et chastes amours de deux autres Paul et Virginie. Comme dans Bernardin de Saint-Pierre, il y a de la poésie, du sentiment et du style. On y retrouve à chaque page l'âme et le cœur de l'auteur des *Branches de lilas offertes à mon pays* et des *Roses du Dauphiné*.

Un mot sur l'industrie des soies dans l'Ardèche, par Henry VASCHALDE. — Privas, 1876; Roure. Br. in-8°, contenant une foule de détails statistiques fort curieux et fort intéressants.

Un poète valentinois, A. de Sigoyer, par Jules SAINT-RÉMY. — Valence, 1876; Chenevier, broch. in-8°. — Tirage à part d'un article du *Bulletin*.

Le mouvement littéraire dans le département de la Drôme en 1875, par Jules SAINT-RÉMY. — Montélimar, Bourron, 1876; broch. in-8°. — L'auteur y donne le titre des ouvrages parus et une courte et saine appréciation de chacun d'eux.

Académie delphinale. — Documents inédits relatifs au Dauphiné. 3^e volume, contenant la topographie militaire de la frontière des Alpes, par M. DE MONTANNEL, édité par les soins de M. A. de Rochas d'Aiglun, capitaine du Génie.

Encore un volume qui doit avoir sa place dans toutes les bibliothèques dauphinoises, à cause des renseignements sans nombre dont il est rempli.

Tableau synoptique indiquant la succession des étages géologiques du canton de Sennecey-le-Grand (Saône-et-Loire), leurs diverses dénominations, leur composition, leur stratigraphie, leurs emplois, leurs fossiles caractéristiques, leurs localités principales, par M. A. FALSAN. — Lyon, A. Vingtrinier, 1875.

Il serait bien à désirer que notre savant collègue nous donnât pour chaque canton de la Drôme de semblables tableaux, qui faciliteraient plus les progrès de la géologie et des sciences naturelles que tous les volumes réunis publiés sur ces matières.

Ce seraient là de véritables cartes, dont chaque école et chaque mairie devraient posséder un exemplaire.

Le plan est excellent au point de vue de la clarté et de la concision, et les Sociétés géologiques devraient encourager de tous leurs efforts la publication de travaux semblables.

Ancien membre de l'enseignement, nous en proclamons bien haut l'utilité pour populariser la géologie et la rendre profitable à tous, aux industriels comme aux agriculteurs.

Le cimetière de Caranda et la coexistence de l'usage des instruments de pierre avec ceux de bronze et de fer jusqu'à l'époque mérovingienne, par M. G. MILLESCAMPS. — Paris, Henhuyer, 1875, br. in-8°.

Caranda, commune de Cierges, est à 8 kilom. de la Fère-en-Tardenois (Aisne), et son cimetière, inauguré à l'âge de la pierre polie, a été successivement occupé par les populations gauloises, gallo-romaines, mérovingiennes et carlovingiennes. « Un fait à noter, c'est qu'aucune d'elles n'a inhumé ses morts dans un emplacement spécial et déterminé. »

L'auteur arrive à des conclusions curieuses : « A travers cette » longue succession d'âges deux traditions se sont maintenues, » deux rites funéraires : l'orientation des corps et l'offrande de » silex votifs, ont été religieusement observés par des popula- » tions d'origines si diverses, qui n'ont eu de commun que » leur voisinage dans la mort. Partout, à Caranda, les morts » ont été enterrés les pieds tournés vers le Levant. Partout aussi » et dans toutes les sépultures des différentes époques sans » exception a été constatée la présence de morceaux de silex, » dont le nombre est de 20 à 30 par tombe en moyenne. » Enfin, l'auteur en arrive à croire et à faire croire « qu'à une » époque relativement récente, c'est-à-dire à l'époque mérovin- » gienne, on devait connaître et pratiquer encore l'art de tailler » le silex. »

Que deviennent donc les fameuses théories de l'homme pré-historique, remontant à une origine formidablement reculée?

Il serait à propos, dans chaque découverte de cimetières anciens, de vérifier les faits signalés par M. Millescamps, et nous saurons gré pour notre part à tous nos collègues de surveiller avec soin les nécropoles de ce genre.

Revue des Sociétés savantes, t. I. — Mars-avril; mai-juin; juillet-août 1875, 3 liv. — Il y a : 1° Les lettres patentes par lesquelles le roi Louis XI fait donation à Charles des Astars, connétable de Bordeaux et bailli de Vivarais, en récompense de ses services, des château et seigneurie de Pierrelatte en Valentinois, confisqués sur Gabriel de Bernes, ancien conseiller et maître d'hôtel du roi (Amboise, 21 juin 1462);

2° L'enregistrement desdites lettres à la chambre des comptes de Dauphiné (Grenoble, 30 avril 1464);

3° L'hommage prêté par Charles des Astars, seigneur de Pierrelatte, à raison de ladite seigneurie, au comte de Cominges, gouverneur du Dauphiné (Grenoble, 26 juin 1471).

Ces documents sont accompagnés de renseignements nouveaux sur les deux favoris par MM. Desnoyers et de Boislille.

Dès 1440 Gabriel de Bernes était attaché à la personne du prince, qui l'envoya présenter au conseil delphinal les lettres de Charles VII portant cession du Dauphiné en sa faveur. En 1444 il traitait avec les Suisses au nom de Louis, et en 1452 et 1456 il remplissait encore des missions délicates auprès du roi. Il ne réussit pas auprès de Charles VII et encourut la disgrâce du Dauphin.

Charles des Astars remplit aussi des missions de confiance et fut envoyé à Rome, en Italie, en Flandres et en Brabant. Sa famille était originaire de Villeneuve-de-Berg et exerçait le notariat.

Mémoires de la Société philotechnique de Pont-à-Mousson, t. I^{er}. — Pont-à-Mousson, 1874; 1 vol. in-8°.

Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de Pau, 1874-1875.

Société d'agriculture, des belles-lettres, sciences et arts de Rochefort, 1866-69, 1873-74; 2 vol. in-8°.

Mémoires de la Société de statistique, sciences, lettres et arts du département des Deux-Sèvres. — Niort, Clouzes; 1 vol. in-8°.

Variétés bibliographiques. — *A propos de l'Avare, mis en vers* par M. L. F. ALLART, de Brienne. — Lettre de M. Patrice Salin à M. Aubry. Notre spirituel collègue estime que M. Allart a mis en vers pieusement l'œuvre de notre grand poète et n'est pas resté trop éloigné de son modèle. C'est là un bel éloge.

Tentative des protestants sur Séguret en 1578, par Lucien GAP. — Valence, 1875, Chenevier. — Tirage à part d'un article du *Bulletin*.

De quibusdam prætorum Gallix Narbonensis municipalium inscriptionibus. — *Dissertatio historica*. — *Scriptis* ERNESTUS HERZOG. — Lipsiæ, 1864; 1 vol. in-8°. Il y est question de Die et des Allobroges.

Gallix Narbonensis provinciæ romanæ historia, descriptio, institutorum expositio. — *Scriptis* ERNESTUS HERZOG. — Lipsiæ, 1864, 1 vol. in-8°.

Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne, 1873-74. — Châlons, 1875; 1 vol. in-8°.

Bulletin de la Société académique de Brest, 1874-75, 1 vol. in-8°.

Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais. *Concours de 1869 et de 1875*. — *Ouvrages couronnés*. — 1 vol. in-8°.

Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, t. III. — On y trouve *La vida de sant Honorat*, légende en vers provençaux, avec une notice sur le troubadour Féraud, par Sardou. — Nice, 1875; 1 vol. in-8°.

L'administration municipale de la ville de Die s'efforce en ce moment de rendre à l'ancienne chapelle des évêques, où est la

mosaïque si bien décrite par M. G. Vallier, notre savant collègue, un accès décent et une destination digne d'elle.

Le *Congrès archéologique de France* tiendra cette année sa 43^e session à Arles, du 25 septembre au 1^{er} octobre. Les bulletins d'adhésion doivent être adressés à M. Huart, conservateur du musée, trésorier du congrès.

De son côté, l'*Institut des provinces*, fondé en 1837 par M. de Caumont, s'est récemment réorganisé.

Terminons cette chronique par l'annonce de la mise en vente du travail de M. Arnaud, notre collègue, sur les guerres de religion en Dauphiné, sous le titre de *Histoire des protestants du Dauphiné aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles*.

L'importance du sujet, les graves intérêts qui armèrent une partie de la population contre l'autre, les recherches de notre savant collègue, tout engagera la Société à parler plus longuement, dans un article spécial, de ces trois volumes, lorsque le troisième aura paru. L'histoire de la moitié du XVI^e siècle et celle de tous nos villages et de toutes nos villes, à cette époque, rentrent naturellement dans son programme, la question purement religieuse devant rester seule en dehors de toute appréciation, d'après nos statuts.

A. LACROIX.



MATHELINE BOTONIER

OU

UN ÉPISODE DE LA VIE DE LOUIS XI.

(SUITE. — Voir 36^e, 37^e livraisons.)

III

Le 3 juillet 1423 naissait à Bourges, de Charles VII et de Marie d'Anjou, un prince qui devait être le plus illustre des Valois.

« Je l'ay cognu, dit Commines, et ay esté son serviteur à la » fleur de son aage et en ses grandes prosperitez ; mais je ne le » vis onques sans peine et sans soucy. Pour tous plaisirs il » aimoit la chasse et les oiseaux en leurs saisons ; mais il n'y » prenoit point tant de plaisirs comme aux chiens.... Encores » en ceste chasse avoit quasi autant d'ennuy que de plaisir ; car » il prenoit grande peine..., et s'en retournoit aucunes fois bien » las et quasi tousiours courroucé à quelqu'un...¹. »

Mézeray lui donne une mine basse et niaise et la *Nouvelle biographie générale* une figure ignoble.

« Loys, dit Gaguin, delaissa et desprisa toutes les honnestes » cerimonies des choses mondaines observées par ses predeces- » seurs ; appelloit plusieurs à son convy, avec lesquels il buvoit

(1) Mémoires, édit. de La Haye, p. 406.

» et mangeoit affablement et familièrement, aucunes foys ordement parlant, par especial quand il escheoit tenir propos des femmes ; vestu n'estoit d'habits sumptueux et ne s'esjouissoit de la pompe des courtisiens. »

Il ne faut pas oublier que les *Cent nouvelles nouvelles*, recueil de contes grivois ou badins, furent composées à Geneeppe en Brabant, sous ses yeux, par Antoine de La Salle ou par le Pogge, à partir de 1456, époque de la retraite du dauphin auprès de Philippe, duc de Bourgogne. Louis, en revanche, d'après Commynes, « retenoit toutes choses et cognoissoit tout le monde et en tous pais et à l'entour de lui, » aimait les lettres et les savants, se montrait tour à tour généreux et économe, persuasif et familier, éloquent et amical, selon les cas, peu scrupuleux pour ses engagements et pour la vérité, défiant, curieux à l'excès, « se mêlant de menues choses dont il se fût bien passé, et naturellement amy des gens de moyen estat et ennemy de tous grands qui se pouvoient passer de luy ¹ ».

On a prétendu que Charles VII lui abandonna le Dauphiné à l'âge de cinq ans et le conduisit quelques années après dans cette province pour en prendre possession, ce qui est peu vraisemblable ².

Il ne vint effectivement dans son apanage qu'en 1446, six ans après la cession que lui fit son père dans le château de Charlieu, le 28 juillet 1440. Chorier a cependant reporté cette cession à 1444, nous ne savons sur quels titres ³.

Suivre le dauphin aux sièges et attaques de Pontoise, de La Réole et de Dieppe serait sortir de notre sujet. Qu'il suffise de rappeler un fait plus essentiel : marié en 1436 avec l'aimable Marguerite d'Écosse, fille de Jacques I^{er}, fidèle allié de la France, il perdit en 1445 cette princesse, morte en soupirant cette plainte touchante : *Fi de la vie, qu'on ne m'en parle plus !* Dès lors,

(1) COMMYNES, p. 52, 407.

(2) LEQUIEN DE NEUFVILLE, *Histoire des dauphins*.

(3) *Jurisprudence* de GUY PAPE.

soit en haine d'Agnès Sorel, soit par crainte de révélations sur ses projets, il tâcha de s'éloigner de la cour.

« En l'âge de onze ans, dit Commines, il fut embrouillé » contre le roi Charles VII, en une guerre qui peu dura, ap- » pelée la Praguerie. Après la mort de Marguerite d'Écosse, » pour les bendes et brouillis de la maison du roi, son père, il » se retira en Dauphiné, où beaucoup de gens de bien le sui- » virent, et plus qu'il n'en peut nourrir ¹. »

Là il avait besoin d'alliés, en cas d'attaque de la part du roi ; il fiança, le 14 février 1452, avec Charlotte de Savoie, fille de Louis et d'Anne de Chypre.

La princesse était fort jeune et le duc la garda en la maison paternelle jusqu'à l'âge nubile, c'est-à-dire jusqu'en 1457, que le mariage fut célébré à Namur.

Elle avait, suivant Mézeray, un visage assez beau, les yeux gais, le teint un peu brun, mais la taille trop petite, l'esprit fort modéré, mais ferme et résolu, le jugement mûr et fort net et le cœur porté à la dévotion et aux arts libéraux... Morte à 38 ans, la reine n'eut guère d'autres consolations que la poésie, la musique et la peinture ².

Pendant son veuvage et son quasi veuvage, Louis entretenait d'intimes relations avec la veuve d'Amblard de Beaumont, avec Phélise Regnard et peut-être avec d'autres femmes de condition moins élevée.

Il ne faudrait pas croire toutefois que le prince oubliât son rôle de souverain au milieu des plaisirs. Pendant les dix années de son séjour en Dauphiné, de 1446 à 1456, sa vie fut un exercice perpétuel d'esprit et de corps : réformes judiciaires, administratives et financières, guerre aux privilèges, courses incertaines dans les forêts, dans les villages, les chaumières, les églises en renom.

Un tableau complet de ses pérégrinations offrirait certaine-

(1) COMMINES, p. 407.

(2) *Abrégé chronologique de l'Histoire de France.*

ment le plus vif intérêt ; mais l'état peu avancé encore du dépouillement des archives publiques et particulières ne permet pas de l'offrir ici.

Voici, en attendant, quelques données sur ce point :

1446. Le 10 et le 12 février Louis dauphin est à Romans, le 21 du même mois à Montélimar.

1447. Le 14 mars à Grenoble, le 13 mai à Carpentras, le 30 mai à Montélimar, le 12 août à Clérieu, le 6 novembre et le 14 décembre à Grenoble.

1448. Le 6 février à Bourgoin, le 27 mai à Valence, le 16 juillet à Valence, le 6 septembre à Crémieu, le 30 novembre à Saint-Antoine¹.

1449. Le 10 février à Pisançon, le 4 mars à Étoile, le 17 mai à Sauzet, les 18 et 22 novembre à Saint-Chef, le 4 décembre à la Tour-du-Pin.

1450. Le 24 janvier à Peyrins, le 14 février à Chalaire près Peyrins, le 20 février à Peyrins, le 2 mars à Chalaire, le 18 mars à Grenoble, en mai à Étoile, le 18 juin à Saint-Donat, le 19 août à Romans, le 3 septembre à Romans, le 10 septembre à Valence, les 2, 4, 14, 17 octobre et 9 novembre à la Tour-du-Pin, le 24 novembre à Peyrins, le 7 décembre à Moras.

1451. Le 14 et le 15 février à Chalaire, le 1^{er} mars à Grenoble, le 17 mars à Chalaire, le 28 juin à Romans, le 21 novembre à Pont-d'Ain en Bresse.

1452. Le 18 février à Romans, le même mois à Valence, le 9 mars et le 29 juin à Valence, le 26 juillet et le 2 août à Valence, les 11 et 12 septembre à Romans, le 17 novembre à Romans, le 22 décembre à Valence.

1453. Le 28 mars à Valence, le 4 avril aussi, le 1^{er} juin à Montélimar, le 13 octobre à Valence, le 10 novembre à Romans, le 19 novembre à Valence.

(1) MORIN-PONS, *Numismatique féodale*. — L'abbé CHEVALIER, *Ordonnances relatives au Dauphiné*. — Archives de la Drôme, E. 3695, 3607. — J. OLLIVIER, *Essais sur Valence*. — Inventaire de la chambre des comptes. — *Cartulaire de Montélimar*.

1454. En février à Valence, le 5 et le 8 juillet à Romans, le 27 juillet à la Tour-du-Pin.

1455. Le 17 mai à Romans, le 21 mai à Valence, le 28 mai à Grenoble, le 15 juin à Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs, le 24 juin à la Côte-Saint-André, le 15 juillet à Grenoble, le 28 septembre à Peyrins.

1456. Le 6 février à Valence, le 25 mars à Romans, le 30 mars à Grenoble, le 2 et le 19 juin à Romans, le 21 juillet et le 3 août à Grenoble, le 6 décembre à Valence ¹.

Il quitta en 1447 le Dauphiné, où l'armée de son père faillit le prendre, et se réfugia chez le duc de Bourgogne jusqu'à son avènement au trône, en 1461.

Il faut noter deux choses, à propos de ce tableau incomplet : 1° si l'année commençait le 25 mars, les trois premiers mois deviennent les derniers, parce qu'on l'a fait partir du 1^{er} janvier ou de Noël ; 2° les titres consultés touchent à une très-faible partie de l'administration du prince, et il y a lieu d'espérer de bien plus nombreuses révélations.

A la place d'une liste de dates et de noms, peut-être eût-il mieux valu étudier les actes administratifs du prince. Mais le sujet en lui-même permettait difficilement de sérieuses digressions, et la politique a fort peu de rapports avec une hôtelière.

On pourrait objecter à la vérité que Louis dauphin apprenait précisément chez Matheline Botonier la chronique romanaise, les aventures, dont le récit lui agréait toujours, les aspirations et les besoins populaires. C'est là une hypothèse. Il se peut également que l'aubergiste eût prodigué des soins dévoués au prince malade ou lui eût révélé quelque conjuration.

Amours ou importants services, tout est resté dans l'ombre.

(1) L'abbé CHEVALIER, *Ordonnances*. — MORIN-PONS, *Numismatique féodale*. — Archives de la Drôme, E. 3608, 3609, 3656, 3591, 3707, 3697. — *Dominicains de Grenoble*, par l'abbé CHEVALIER. — Archives commun. de Die. — NADAL, *Université de Valence*. — Inventaire de la chambre des comptes (Granc, Sauzet, etc.). — *Cartulaire de Montélimar*.

Seule la reconnaissance de Louis a survécu, et cette reconnaissance, il la conserva sur le trône et même dans les dernières années de sa vie.

Cependant la situation du monarque n'était pas exempte de difficultés : en favorisant une Romanaise, il avait aussi le devoir de ménager les habitants d'une ville qui lui avait prêté de l'argent dans sa détresse ¹ et de rester ami du chapitre de Saint-Barnard, coseigneur avec lui de la cité, autant par raison que par scrupule religieux.

IV

On a déjà vu l'hôtesse ambitieuse, à l'abri de ses privilèges généraux, braver les consuls de Romans, entreprendre le commerce des vins sans payer les octrois et refuser de concourir aux dépenses publiques faites dans l'intérêt de la sécurité des habitants. Les consuls, pleins du sentiment d'égalité dans le devoir, irrités de sa résistance et de son refus de contribuer à la taille votée par les États de la province, intentèrent des poursuites contre elle, et le 20 juin 1466, Claude Lattier, docteur ès lois, juge mage des appels et nullités de la province, la condamna, à leur grande satisfaction.

Matheline recourut aussitôt à Louis XI, qui, de Montargis, le 8 juillet suivant, écrivit au gouverneur de la province ou à son lieutenant, aux gens du parlement et des comptes, au trésorier

(1) DOCHIER, *Mémoires sur Romans*, p. 72.

général, au bailli du bas pays et au juge de Romans de faire observer l'affranchissement accordé à la veuve de Michel Aimar Botonier et d'arrêter les poursuites commencées contre elle. « La » suppliante, ajoute le roi, depuis le trespas de son feu mary, » qui fut xiiii ou xiiii ans a, ou environ, jusques a depuis » deux ou trois ans en ca, que, au moient de certaines surre- » tivement obtenues par les sindics, manans et habitans de » Romans, de nostre cher et féal cousin le conte de Comminge, » gouverneur de Daulphiné, et aussi de certaines ordonnances » que len dit avoir este fectes par le juge des appeaulx oudit » pais, iceulx sindics et habitans se sont efforcez et efforcent » troubler et empescher lad. vefve en la jouissance desd. fran- » chises, libertez et exemptions et la vouloir contraindre et » compellir a contribuer et paier avec eulx les entrée et commun » de vin et autres subventions... et pour raison de ce, la mo- » lester et travailler par grans multiplications de proces, a quoy » ne luy est possible povoir resister, ne soy deffendre, obstant » sa viduite et povrete, et sur ce luy ont ja fait pluseurs grans » excès et entreprises sur ses biens, qui est directement venir » contre nostre vouloir et contre la teneur de nos lettres.... ou » tres grant grief de lad. vefve, et plus porroit estre, ce (si) » par nous ne luy estoit sur ce pourveu de nostre grace et re- » mede convenable.... »

En conséquence, Louis ordonna que Matheline serait exempte de l'entrée et commun du vin, des tailles et subsides; que les procès commencés seraient mis à néant et les effets saisis rendus sans délai.

Jean de Comminges, de son côté, le 22 décembre 1466, étant à Voiron, débouta les consuls de leur appel et confirma les privilèges de l'hôtelière pour le vin nécessaire à son ménage ¹.

C'était une première victoire, qui autorisa Matheline Botonier à tenter de nouvelles entreprises. Le chapitre de Saint-Barnard avait depuis longtemps la faculté de vendre son vin de la dime

(1) Archives de la Drôme, E. 3707.

pendant certaines époques, aux fêtes de Noël, par exemple, ou les jours de foire, à l'exclusion de toute autre personne. La protégée du roi, forte de ses privilèges généraux, s'affranchit de la règle et vendit du vin à qui en voulut. Les chanoines, qui étaient puissants dans la ville, l'actionnèrent aussitôt et firent confisquer son vin. De là procès.

Un commissaire spécial, le vibailly de Saint-Marcellin et le juge des appels, saisis de l'instance, donnèrent tort à l'intimée; mais, le 26 octobre 1467, le parlement de Grenoble annula leurs sentences pour vices de forme.

Pendant ce débat, les consuls de Romans adressèrent leurs doléances au monarque, et Louis, par lettres du 8 décembre 1470, datées de Tours et adressées au gouverneur et au parlement, après avoir rappelé ses lettres de 1452 en faveur de Matheline, ses lettres postérieures favorables à la ville, laissait les habitants « joir et user plainement et paisiblement des tailles, » aides et subsides, entrée, commun de vin et autres subventions, en contraignant ou faisant contraindre a ce permectre » et souffrir lesd. Michel et Matheline, et aussi a compaier ce » quilz pourront devoir desd. commun et entree de vin de ce » quilz acheteront pour revendre, outre ce que leur sera nécessaire pour le vivre et provision deulx, leur famille, serviteurs » et mesnaige.... et ce par maniere de provision pendant led. » proces et jusques a ce que par nostre court de parlement autrement en soit ordonné.... »

Cette décision, même provisoire, ne satisfait nullement l'hôtelière intraitable, et, le 12 avril 1476, Louis XI, étant à Lyon, donna ordre à noble Nicolas Furet, son sergent d'armes, de se rendre à Romans pour accommoder les parties et communiquer la lettre suivante :

« A nos chiers et bien amez les scindics, manans et habitans » de nostre ville de Romans. Chiers et bien amez, autresfoes » nous avons escript que volussies laisser jouyr et user Mathe- » line Bothoniere, nostre hostesse de Romans, dez lettres de » affranchissement et exemption de talhes desquelles autresfois

» par les causes contenues en icelles luy octroïasmes ; mes lad.
 » Matheline est venue par dever nous et nous a dit et remonstre
 » que quequez lettres que vous en aions escriptes ne laves volu
 » lesser jouyr desd. lettres, aintz lavez travaillee et travailhez
 » encore de jour en jour et avez prins et transporte pluseurs de
 » ses biens hors de son hostel , dont ne sommes pas contentz ,
 » actendu que autresfois vous en avions bien affectueusement
 » escript ¹, et pour ce nous envoions presentement aud. Romans
 » nostre chier et bien ame huissier darmes Nycholas Furet,
 » pour mectre a exequution les lectres de lad. Matheline et pour
 » la faire jouyr du contenu en icelles, tout ainsi què par icelles
 » luy avons octroie, et aussi pour luy faire rendre et restituer
 » les biens qui lui ont este prins et transportez hors sond. hostel,
 » et gardez surtout que doubtez nous deshobeir que vous vous
 » y gouvernes en maniere que avant que led. Furet reviegne
 » lad. Matheline joisse entierement du contenu en sesd. lectres
 » et que sesd. biens luy soient rendus et restituez, autrement
 » nous y pourvoirons par maniere que cognoistrez que ne som-
 » mes pas contans de vous ; si gardez quil ny ait faulte, car
 » tel est nostre plaisir. »

Furet vint donc à Romans expliquer sa mission aux consuls et au chapitre.

Pour les consuls, il n'y avait aucune difficulté, car ils donnaient leur assentiment complet aux vues du monarque et promettaient d'observer ses lettres et de rendre à Matheline ce qu'ils avaient exigé d'elle, lui payant sur-le-champ 25 florins et l'exonérant des frais de l'instance pendante.

Voici comment ils expliquent leurs torts envers la protégée de Louis XI : « Du temps de l'armee de Montleheri pour la
 » garde dicelle ville avoit este faicte une talhe par laquelle icelle
 » Matheline avoit este gagee d'une casse (poêle), deux cultures

(1) Il s'agit sans doute ici des lettres de Sully-sur-Loire, en tête de cet article.

» et ung chandelier de fer ; » tous objets qu'ils offraient de rendre.

Relativement au chapitre, la difficulté n'était pas la même : Matheline voulait persister à vendre du vin pendant le temps réservé au chapitre, et les chanoines ne trouvaient pas l'ombre d'un privilège semblable dans ses lettres d'affranchissement.

Furet, pour ne pas se compromettre dans une affaire délicate, en renvoya la solution au souverain lui-même.

Mais l'hôtelière, prévoyant une défaite, gagna les devants, alla trouver le roi et obtint de lui une lettre, qu'elle porta à Grenoble, au mois de juillet 1476. En voici la teneur :

« A nostre ame et feal conseiller et president des comptes de
» nostre pays du Daulphine, Francoys de Genas. — Francois
» de Genas,

» Les gens de leglise et ceulx de la ville de Romans ne veul-
» lent souffrir ne laysser joyr ma pauvre hostesse dud. lieu de
» Romans, Matelline Boutoniere, de certaines franchises que
» je luy ay donnees en ses lectres quelle vous monstrera, pour
» quelque chouse que je leur en aye escript ne mande par Nicolas
» Furet, mon huissier d'armes. La pauvre femme a despendu
» tout le sien a la poursuite et na riens et est grant pitie que
» delle ; brief je veulx quelle en joysse et que en justice elle soit
» remboursee des despens quelle y a faiz. Pour ce je vous prie
» sur tout le service et plaisir que me desirez faire que, incon-
» tinent ces presentes veues, vous voiez ses besongnes, et ce
» fait que vous aliez jusques à Romans, qui nest pas loing de
» voustre maison, remonstrer ausdites gens de leglise et gens
» de la ville comme mon entention est quelle joysse de lautroy
» que je luy a fait, et ne cesses jamais tant que vous ne len
» aiez fait joyr paisiblement et en maniere quelle nait plus
» cause de revenir devers moy et quil ny ait point de faulte. Et
» si elle vouloit estre trop desraisonnable et quelle ne se voul-
» sist contenter de raison vous men advertires. Escrip a Lyon
» le viii^e jour de juing. — Loys et J. Mesmes. »

De Genas se trouvait probablement alors à Valence¹ ou à sa maison de campagne sur le Bourg-lès-Valence, au nord et non loin du château du Valentin, où l'on voit encore une tour avec fenêtres à meneaux du XV^e siècle et une chapelle, dont les ais du lambris peint sont couverts d'écussons. Il se rendit à Romans le 14 août, n'ayant pu remplir sa mission plus tôt, à cause de la révision des feux, et demanda communication des lettres d'affranchissement données à Matheline Botonier, dans la ville de Valence, le 15 novembre 1452², et de celles qu'elle avait reçues du vivant et après la mort de son mari.

Il fit ensuite appeler devant lui les gens d'église et les consuls et habitants de la ville pour conférer avec eux sur l'objet de sa mission.

Laissons ici la parole au document officiel :

« Les seigneurs deglise respondirent pour eulx et leurd. eglise
 » que jamais ilz nestoient venuz ne navoint intention de venir
 » ne rien actempter au contraire dud. affranchiment, quar aussi
 » a eulx ne touchoit en rien ; mais pour ce que lad. Boutoniere
 » se esforçoit de extendre et amplier sond. affranchiment a
 » vandre grans quantites de vins que elle achetoit pour revandre
 » en lad. ville, durant le temps que lad. esglise fasoit vendre le
 » vin de ses dismes, durant lequel temps, par lancienne com-
 » posicion dantre les feux s^{es} Daulphins et lad. esglise est in-
 » hibe que autre ne vande vin en cette ville de Romans, de
 » quelque condicion quil soit, ilz ont resiste par justice a lad.
 » Boutoniere. »

Et ils demandèrent un court délai pour la production de leurs titres.

(1) Nous croyons que la maison de M. Dupré-Latour, rue Pérolleric, lui appartenait, et le collier de Saint-Michel, ainsi que le portrait de Louis XI, sculptés sur l'escalier artistique de cette demeure, semblent confirmer notre conjecture.

(2) Comme nous avons publié déjà des lettres du mois de mars 1452, il faut en conclure forcément que l'année commençait au 25 mars, ou à Pâques.

De leur côté, les consuls protestent de leur ferme désir de se montrer dociles aux ordres de S. M. et répondent n'avoir jamais rien exigé de Matheline Bottonier, « pour raison des talles, sub- » sids, entree ne commun de vin, ne autres subvencions quelz- » conques mises surs en lad. ville pour ses biens propres ne » pour sa personne, ne de ce quelle auroit achate pour le vivre » et provision delle et de ses serviteurs et familiers demourans » en sa maison ; mais quelle veult et se force de tendre » sond. affranchiment ad ce quelle achete tous les jours grans » quantités de vins tant de son argent que de lautruy bien sou- » vent pour les amener et revandre dedans lad. ville et illec » distribuer en vante et de ce contradict bien souvent de poyer » lesd. antree et commun de la ville, combien quilz ne soient » mys a sa charge ne se paient surs elle ne de ses deniers, mais » surs ceulx a qui elle vand et distribue en vante led. vin. » Et ils demandent à se justifier par plusieurs raisons devant le député du roi.

Celui-ci, après avoir entendu les parties et examiné les titres, conclut ainsi :

« Me semble que lad. Matheline Boutonier tant quil touche » sa personne et ses biens et aussi le vin et autres chouses quelle » achate pour le vivre et provision delle et de sa famille doit » joyr dud. affranchissement entierement et sans contredit ; » mais touchant le vin quelle achate pour revandre et distribuer » en vante en lad. ville, actendu la declaracion sur ce faicte par » led. seigneur et les sentences et arrests qui en sont sur ce » ensuys et principalement actendues les lettres octroyees par le » roy daulphin.... dernièrement et apres toutes lesd. lettres » concedees a lad. Matheline, esquelles ne en aucune dicelles » nest expresse que led. affranchiment ait lieu en ce que porroit » estre deu pour lesd. entree et commun de vin quelle achate » pour revendre, ne en ce expressement derroge ausd. decla- » rations, sentences et arrests et par lesquelles lettres auxd. » consuls ainsi dernièrement concedees est mande quelle paiera » par maniere de provision de ce que sera deu par led. vin achate » pour revendre pendant led. proces sur la revision dud. arrest

» jusques ad ce quil en soit autrement ordonne par lad. cort de
 » parlement, selonc lesquelles dernieres lettres du roy semble
 » que icelle Matheline devroit poursuivre, attendre et laisser
 » decider led. proces de revision et en ordonner par lad. cort;
 » et au regard du droit de ban de lad. esglise et prohibicion de
 » non vandre vin en lad. ville de Romans durant le temps
 » diceluy ban, dont nest aucune mencion faicte en icelles lettres
 » de affranchiment, et attendu que cest droit encien appartenoit
 » a lad. esglise, dont lesd. seigneurs ont tousiours joy et use et
 » sur ce ont obtenu sentence et arrest de lad. court de parlement
 » contre lad. Matheline, au prejudice duquel arrest ne semble
 » quelle doit rien actempter ou venir au contraire, sauve et
 » reserve surtout le bon plaisir du roy daulphin. »

Cette décision tout à fait raisonnable termina-t-elle le débat ?

Nos documents ne nous permettent pas d'aller plus loin : ils sont muets sur la suite donnée à l'instance, comme sur la nature des services rendus au roi par l'hôtelière romanaise.

Toutefois, la publicité donnée devant les tribunaux à des privilèges obtenus pour des motifs peu avouables semble indiquer des services réels plutôt que des complaisances.

Faut-il avouer, en terminant, que, malgré nos recherches, l'hôtel fréquenté par Louis XI n'a pu être déterminé, ni les destinées de ses possesseurs connues.

Il y avait bien à Romans, au XVII^e siècle, une famille Aimar ou Eymar ; mais descendait-elle de Michel et de Matheline ? C'est là un problème à résoudre.

Au reste, notre but n'était pas là : nous avons essayé de faire connaître un détail ignoré de la vie du dauphin et des mesures usitées jadis pour récompenser des services ou des bonnes grâces.

De plus habiles tireront des faits révélés les conséquences utiles à l'histoire générale et compléteront les lacunes encore trop nombreuses de la vie de Louis XI en Dauphiné.

A. LACROIX.

NOTES SUR LE DAUPHINÉ.

Extrait d'un mémoire du milieu du XVIII^e siècle.



La statistique officielle était assez en honneur sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV, et souvent même les renseignements fournis par les intendants renfermaient des notes historiques curieuses.

Un de nos collègues, M. Brun-Durand, a su tirer déjà un excellent parti du Mémoire de l'intendant Bouchu pour enrichir ce *Bulletin* de détails variés, fort utiles à l'histoire de la province. Sans avoir l'intention de marcher sur ses traces, n'est-il pas intéressant de recueillir encore les données d'un autre mémoire postérieur, qui paraît émaner des bureaux de Pierre-Jean-François de La Porte, aussi intendant vers 1754.

Nous n'accepterons pas toutes les appréciations de ce document inédit; mais ses révélations sur divers points ne manquent pas d'intérêt. Il est intitulé : *Mémoire concernant la situation du Dauphiné, le commerce et l'industrie de ses habitants, la nature et qualité des fonds, la manière dont ils sont cultivés et leurs différentes productions.*

Sans contredit, les détails relatifs à l'art d'élever les vers à soie et à la manière de filer les cocons, ou de *tirer la soye*, comme on disait alors, ne peuvent pas tous être reproduits ici, à cause de la connaissance que les lecteurs possèdent des procédés en usage. Les *merveilles du Dauphiné*, aujourd'hui en médiocre réputation, ne trouveront pas un meilleur accueil. Par conséquent, une analyse suffira en quelques cas; mais, généralement, le texte sera scrupuleusement suivi.

I. — Histoire générale.

« Le Dauphiné a pour confins : la Savoie au levant et au nord ; le Rhône au couchant ; la Provence, le Comtat-Venaissin et la principauté d'Orange au midi. Il a été sous la domination des rois allobroges, sous celle des Romains, des Bourguignons et des rois de France de la première et de la deuxième race. Il fut remis sous la domination des Bourguignons et sous celle des empereurs d'Allemagne, et passa successivement et par parties détachées aux comtes de Graisivaudan, d'Albon, de Vienne et de La Tour-du-Pin, appelés dauphins de Viennois, aux comtes de Forcalquier, de Valentinois, de Diois, aux barons de Mévouillon et de Montauban. Il fut enfin réuni à la France, — ce qui appartenait du moins aux dauphins, — en 1349, par Humbert II, et la portion des comtes de Valentinois et de Diois en 1419.

» La tyrannie, l'oppression, la vexation, l'injustice et, si l'on ose le dire, la cruauté furent mises en usage sous le règne de la plupart de ces souverains. »

On ne croit guère aujourd'hui aux rois des Allobroges dont A. du Rivail a conservé les noms. Il a même été attribué un gouvernement républicain à ce peuple courageux, soumis par les Romains, sous Domitius et Marius, 120 et 109 ans avant J. C. Aussi son histoire fait-elle partie, encore de nos jours, de la période préhistorique, sauf pour quelques points que les historiens latins ont notés.

L'arrivée des Bourguignons en Gaule eut lieu 406 ans après J. C., et le mariage de Clotilde avec le roi de France Clovis en 493.

Depuis lors, jusqu'en 879, le Dauphiné releva des rois francs.

Couronné au concile de Mantaille, Boson fonde le royaume de Provence, appelé aussi royaume de Bourgogne à partir de

Rodolphe I (888), et d'Arles sous Rodolphe II (912-937), qui est partagé, sous Rodolphe III, dit le Fainéant, mort en 1024, entre ses principaux officiers.

Les comtes d'Albon apparaissent alors, avec ceux de Valentinois, de Diois, etc., et au-dessus d'eux les empereurs d'Allemagne.

Accuser plus particulièrement les seigneurs dauphinois *d'oppression, de tyrannie et de cruauté* nous semble une injustice.

Le régime féodal fut, à l'origine, une nécessité sociale, et si au XVIII^e siècle il était impopulaire, c'est que la royauté avait alors aboli toutes les libertés qui en tempéraient les rigueurs : les assemblées communales et les États provinciaux.

Bien plus, les redevances, comme le vingtain, les censes, etc., que les seigneurs percevaient à une époque où la plupart des châteaux forts étaient démolis et où le domaine direct appartenait déjà au roi seul, — au moins théoriquement, — faisaient trouver étrangement onéreuses les tailles ou l'impôt foncier, levées au nom du souverain et créées par lui et pour lui sous Charles VII, après l'annexion de la province.

II. — Condition sociale.

« Les Romains, vainqueurs des Allobroges, furent les premiers qui exercèrent sur eux un pouvoir despotique. Ils s'emparèrent de leurs biens, les firent esclaves et se partagèrent entre eux leurs possessions. Mais, plus accoutumés à faire la guerre qu'à cultiver leurs champs, ils établirent ces mêmes esclaves fermiers de leurs propres biens et les contraignirent d'en payer annuellement une redevance. Ces malheureux n'acquirent point pour cela la liberté qu'on leur avoit ravie. Attachés aux fonds qui leur avoient été confiés, ils en faisoient partie et l'on ne vendoit jamais l'un sans l'autre. Ils ne pouvoient se marier sans le consentement de leurs maîtres, qui s'approprioient les mêmes droits sur leurs enfants. On donna à cette sorte d'esclaves

le nom de serfs. Leur condition devint cependant meilleure dans la suite; ils se rédimerent de l'esclavage; mais leurs terres restèrent toujours assujéties à un tribut. C'est de là qu'est venue la première origine des censures et rentes établies en Dauphiné. Les successeurs des Romains ne furent pas moins rigides et n'usèrent pas d'une plus grande modération. Le règne des derniers dauphins fut, à la vérité, assez doux; cependant on voyoit encore alors des serfs et mainmortables, qui appartenoient à des seigneurs directs et à d'autres gentilshommes. La politique avoit empêché les dauphins de les abolir, ainsi que les droits injustes qui subsistoient aussi en ce temps-là, usurpés par la tyrannie la plus odieuse et à la faveur des troubles et divisions. Le désir de la royauté, où ils vouloient parvenir, leur faisoit ménager la noblesse et tolérer ses usurpations, afin de l'engager à seconder leurs desseins. Cette noblesse, d'ailleurs, étoit nombreuse et puissante et pouvoit par la révolte se soustraire à leur autorité et entraîner le peuple dans leur parti. Ces droits odieux à l'humanité furent enfin détruits et supprimés par Humbert II, le dernier des dauphins, et il ne resta que ceux qui avoient été créés pour de légitimes causes — ou du moins qui le paraissoient, — et qui ne tenoient nullement de la servitude. »

Ce passage déclamatoire, en voulant trop résumer, a confondu les temps et les lieux. Dans la Narbonnaise, selon Herzog, les Romains avoient des hommes libres, des affranchis et des esclaves. Mais Strabon n'y voyoit qu'une province parfaitement cultivée par un peuple libre.

Les Bourguignons conservèrent aux indigènes ou *faramans* la libre possession de leurs biens et leur imposèrent seulement l'entretien d'un certain nombre d'hôtes. Pendant les quatre premiers siècles de la monarchie tout y étoit confusion, désordre et chaos.

Au temps de Charlemagne, il y a les hommes libres de race, *ingenui*, les affranchis, *liberti*, les colons, les lides et les serfs.

Le servage remplaça la servitude à la dissolution de l'empire carlovingien et cessa généralement avant la fin du XV^e siècle.

Guérard le fait venir de la Germanie et remplacer par la mainmorte ¹.

L'auteur du Mémoire ne s'est rendu aucun compte de ces transformations successives et il attribue à Humbert II des réformes postérieures à son règne. Tout ce qui peut être rappelé à la gloire de ce prince, c'est d'avoir le premier renoncé à la succession des taillables, d'après Chorier ². Au reste, pour bien faire comprendre le rôle des seigneurs, du clergé et du tiers-état, il faudrait esquisser un tableau qui dépasserait les limites de ces notes et qui appellera l'attention de quelqu'un de nos savants collègues ³.

III. — Géographie physique.

« Le Dauphiné renferme, dans la plus grande partie de son étendue, une infinité de montagnes qui se tiennent enchaînées les unes aux autres et forment un amphithéâtre assez parfait. Elles ne présentent d'abord aux yeux des spectateurs qu'un coup d'œil affreux et paraissent inaccessibles en divers endroits; elles sont cependant toutes habitées et produisent une grande quantité de grains de plusieurs sortes. On y trouve des pâturages gras et abondants, des fontaines et des lacs jusque dans leurs extrémités. Ce pays est devenu remarquable par différentes particularités que la nature s'est plu à y former, telles que les eaux chaudes et salées, les mines de cristal, de fer, de cuivre et de plomb, où il se rencontre quelques particules d'or et d'argent, et par plusieurs autres choses singulières et bizarres. »

(1) *Polyptique* de l'abbé IRMINON.

(2) *Jurisprudence de Guy Pape*, p. 148.

(3) Voir l'excellent travail de M. ÉMILE BERGER : *Les communes et le régime municipal en Dauphiné*.

Avec des indications aussi vagues, il est impossible de se rendre compte de la situation agricole de la province. M. Lory, dans sa *Description du Dauphiné* et avec sa carte, en fait très-bien comprendre la structure géologique, et le lecteur voudra bien y recourir. Au point de vue pittoresque, la province ne le cède en rien à la Suisse ; mais il lui manque les auberges propres, les livres et les guides de l'*Helvétie*.

IV. — Caractère. — Agriculture.

« Les Dauphinois sont fins, rusés et adroits, d'un caractère doux, liant. Ils s'adonnent principalement à la culture des terres, qu'ils entendent parfaitement. Il y en a même quelques-uns qui, voulant se distinguer dans l'agriculture, ont fait avec succès l'épreuve de M. Duhamel.

» Les possessions des particuliers sont cadastrées, c'est-à-dire insérées et décrites par tenants et aboutissants dans les registres publics appelés *parcellaires*. Tous les fonds y sont estimés à raison de leur valeur, et c'est sur le pied de l'estime qui est affectée à chacun qu'on fait la répartition de la taille et des autres impositions pour les cas de droit. Il y a d'autres registres, qu'on nomme *péréquaires* ou *courciers*, sur lesquels se font les chargements et déchargements lors des mutations. Comme il se trouve une certaine portion de fonds nobles et déclarés exempts de la taille par le règlement fait en 1739, on a des parcellaires et des péréquaires différents et particuliers.

» La fertilité naturelle aux fonds de ce pays ne sauroit y introduire la richesse : les habitants y sont en général très-pauvres, n'ayant que très-peu de ressources pour le commerce. Accablés en divers temps de plusieurs calamités et leurs terres asservies à des rentes onéreuses, ils vivent dans l'indigence et la misère. »

Sur le caractère des habitants, il n'y a pas de remarque à faire. L'unité de la France et la facilité des communications ont détruit de nos jours les différences que l'on signalait jadis de province à province.

Duhamel Dumonceau, l'agronome, naquit à Paris en 1700 et y mourut en 1782. Son *Traité de la culture des terres* parut en 6 vol. in-12, de 1750 à 1762.

Le nom de *parcellaire* vient de ce qu'à l'époque du retour annuel des tailles, sous Charles VII et Louis XI, on avait le détail des fonds de chaque particulier sur des feuilles volantes ou *parcelles*.

Quant à la condition générale des habitants, il est hors de doute qu'elle s'est considérablement améliorée depuis les progrès de l'industrie et la facilité du commerce et des transports.

V. — Élection de Valence.

« On divise la province en 6 élections : Grenoble, Vienne, Romans, Valence, Montélimar et Gap et la recette particulière de Briançon.

» *Élection de Valence.* Elle n'est composée que de 80 communautés. Sa position est entre celles de Vienne, Romans et Montélimar. Le Rhône la borne au couchant et la rivière d'Isère au nord, sauf pour quelques communautés ¹. On y trouve des plaines très-fertiles en froment; d'autres, sablonneuses et pierreuses, ne produisant que du seigle. Le climat y est tempéré et fort bon. Les mûriers pour nourrir les vers à soie y sont en

(1) L'auteur la fait couper et traverser en partie par l'Isère. C'est une erreur : il n'y avait au delà de la rivière que *Chavanes, Chanos-Curson, Chantemerle, Croze, La Motte-de-Galaure, Larnage, La Roche-de-Glun, La Sône, Marsas, Mercurol, Veauunes*. Elle empiétait sur l'Isère avec Armieu. Rovon. Izeron, etc.

très-grand nombre et procurent un revenu considérable aux habitants. Il y a des amandiers, des noyers et autres arbres à fruits. Les vignes y produisent du bon vin : celui que l'on recueille à la côte de l'Hermitage, dans la communauté de Tain, et celui des environs est recherché. Il soutient le trajet de la mer et se vend à l'étranger. Ces vins étant supérieurs à tous les autres vins de la province, on ne porte point en distraction moitié de la récolte pour les frais de culture.

» La mesure des grains varie dans les différents marchés de cette élection. A Valence le sétier pèse 125 livres, poids de pays, ou 108 livres poids de marc; dans plusieurs communautés on se sert de la mesure de Crest, qui est de 110 livres ou 94 poids de marc; dans d'autres celle de Romans prévaut, et dans quelques-unes c'est celle de Saint-André-en-Royans, où le sétier pèse 192 livres, soit 161 poids de marc.

» En somme, cette élection est un bon pays; les fonds y sont bien cultivés, les vignes d'un bon produit; le revenu des amandiers et des cocons est très-considérable et suffit à payer les charges.

» Les habitants y sont laborieux et aiment peu à commercer, quoique le Rhône leur en donnât la facilité, ainsi que l'Isère. La principale industrie consiste à élever des vers à soie, à tirer la soie et à la mouliner. On y trouve une infinité de tirages et de moulins, où l'on emploie des femmes et des filles, qu'on a soin de former dès leur enfance à ce métier. »

Quelques renseignements statistiques auraient parfaitement complété cette description. Nous savons qu'en 1706 l'élection avait 313 feux taillables et 38 affranchis, total 352, plus 164 feux nobles.

La réputation si légitime des vins de l'Hermitage méritait mieux qu'une simple mention.

Dans la charte octroyée, en 1309, aux habitants de Tain par Guy de Tournon, leur seigneur, il est dit que les prieurs et recteurs de la confrérie du Saint-Esprit nommeront *quatre boutiers* ayant pour mission d'empêcher l'achat de vin pour être

revendu aux *embesteurs* ou marchands étrangers avant que leur récolte ne soit vendue¹.

Davity, originaire de Tournon, s'exprime ainsi dans un de ses ouvrages :

« Pour le regard du plat pays (de Dauphiné), il est presque
 » tout bon et fertile du long de la rivière du Rhosne et porte
 » de tres bons vins, dont les plus renommés sont ceux de
 » Vienne, Tein, Valence et Montélimar; bien avant dans le
 » pays, et près de Grenoble, il y a le Graisivodan qui abonde
 » en bleds et porte d'excellents vins, principalement près de
 » Grenoble, où l'on faict grand estat de ceux qu'on nomme de
 » Saint-Martin². »

Tout le monde a conservé dans sa mémoire les vers de Boileau :

Un laquais effronté m'apporte un rouge bord
 D'un Auvernat fameux, qui mêlé de Lignage
 Se vendoit chez Crenet pour vin de l'Hermitage³.

Meinhardt de Schomberg, frère du maréchal, écrivait de Londres, le 15 novembre 1700 : « Je vous avez escrit pour du
 » vin de Bourgoisne, haut et clair en couleur, mais il le faut
 » droit tres bon, et un peu d'Ermitage, pourvu que vous puissiez
 » en avoir de véritable, car on en vant une quantité qui
 » n'est pas vray ny de la bonne exposition. Moy qui ay esté
 » sur les lieux, je sais que le territoire est de tres petite étendue⁴. »

De son côté, Marmontel raconte le fait suivant : « Sur notre
 » route d'Aix à Lyon, il n'y eut rien de remarquable qu'un

(1) L'abbé VINCENT, *Notice sur Tain*, p. 31.

(2) *Discours des empires, royaumes, estats, seigneuries, etc., du monde.*

(3) *Satire III.*

(4) *Chroniques du Languedoc*, publiées par M. de LA PLIARDIÈRE, I, p. 243.

» trait de bonne foi de l'hôtesse de Tain, village voisin de cette
» côte de l'Hermitage que ses vins ont rendue célèbre. Au
» village, pendant qu'on changeoit nos chevaux, je dis à l'hô-
» tesse, en lui présentant un louis d'or : « Madame, si vous
» avez d'excellent vin rouge de l'Hermitage, donnez-m'en six
» bouteilles et payez-vous sur ce louis. » Elle me regarda d'un
» air satisfait de ma confiance : « Du vin rouge excellent, dit-
» elle, je n'en ai point; mais du blanc, j'en ai du meilleur. »
» Je me flai à sa parole, et ce vin, dont elle ne prit que 50 sols
» la bouteille, ne se trouva rien moins que du nectar ¹. »

VI. — Élection de Vienne.

« Cette élection comprend 197 communautés. Elle est située le long du Rhône et confine celles de Valence, Romans et Grenoble. Elle tire son nom de la ville de Vienne, célèbre par ses antiquités. Cette ville étoit la métropole des Allobroges et la capitale de l'empire romain dans les Gaules. Jules César y établit un sénat et la fit fortifier; mais ces fortifications ne subsistent plus aujourd'hui; il n'en reste que quelques vestiges échappés aux injures des temps. Elle jouissoit du privilège de cité romaine et du droit italique. N. Chorier, historiographe du Dauphiné, prouve sa suprématie sur toutes les autres villes, par rapport au spirituel. Il y a plusieurs églises, dont on assure que quelques-unes sont l'ouvrage de la piété des premiers chrétiens.

» Le pays est moins montagneux que celui des autres élections. Les fonds y produisent du froment et d'autres grains; on y recueille des vins excellents et très-recherchés; on y cultive des mûriers pour nourrir des vers à soie, dont on retire un revenu considérable. La plaine de la Valloire dépend de cette élection; elle est fertile en blé. Le mandement de La Côte-Saint-

(1) *Mémoires*, II, p. 229 (Paris, 1804). (Notes de M. de Gallier.)

André produit beaucoup de vin, celui de Morestel, du seigle et peu de froment. Le canton appelé les Terres-Froides (près le Grand-Lemps) récolte en grande quantité toute sorte de grains.

» Les terres se mesurent en quelques endroits par *bichérées* de 400 toises, dans d'autres par *sétérées* de 900 toises, les vignes par *fosserées* de 112 toises, les prés par *journaux* de 800 toises. Les grains se vendent, au marché de Vienne, par bichette pesant en blé 45 livres, et le sétier de 4 bichettes 180 livres poids de pays et 155 poids de marc. Même mesure au Pont-de-Beauvoisin. A La Côte-Saint-André et à Morestel la bichette ne pèse que 40 livres et le sétier 160, soit 134 livres poids de marc.

» Les habitants de cette élection sont assez laborieux et communément plus aisés que ceux du reste de la province. La proximité de Lyon leur procure un débouché avantageux pour leurs denrées, et c'est même leur seule façon de commercer et de faire circuler l'argent. »

Cette élection, en 1706, avait 683 feux taillables, 52 affranchis et 530 nobles.

VII. --- Élection de Romans.

« Cette élection est située entre celles de Grenoble, de Valence et de Vienne; elle est peu étendue et composée de 103 communautés seulement. Le pays est assez bon; les montagnes n'y sont pas hautes et garnies de bois dont l'exploitation est facile. Les fonds en général y sont légers et sablonneux et d'un modique produit. Il n'y a que quelques cantons où les terres soient bonnes, comme Romans, Saint-Marcellin, Tullins, Moirans et quelques paroisses, où l'on recueille du beau froment.

» Il y a beaucoup de vignes basses et hautes; le vin y est meilleur que dans l'élection de Grenoble et se consomme uniquement sur place. Il y a aussi une infinité de mûriers pour nourrir les vers à soie, qui font le principal revenu des habitants.

» On y mesure toute sorte de fonds par sétérées de 900 toises, divisées en quarts, huitièmes, sixièmes et vingt-quatrièmes.

» Pour le froment, le sétier, composé à Romans de 4 bi-chettes (ou quataux), pèse 150 livres poids de pays ou 126 livres poids de marc. Les paroisses voisines de chaque marché en suivent les différentes mesures.

» Tout le commerce du pays est renfermé dans la ville de Romans ; la rivière d'Isère, sur les bords de laquelle elle est bâtie, contribue beaucoup à l'entretenir. Il y a de nombreuses manufactures de gros draps et d'autres petites étoffes. »

En 1706 elle avait 267 feux nobles, 435 taillables et 52 affranchis.

VIII. — Élection de Grenoble.

« Cette élection, composée de 253 communautés, se subdivise en quatre parties différentes : le Graisivaudan, la vallée de Trièves, celle d'Oisans et le Champsaur.

» Le Graisivaudan est arrosé par la rivière d'Isère, qui le partage pour ainsi dire en deux portions égales. On ne sauroit mieux le comparer qu'à un jardin, tant il est bien cultivé. Il y a une infinité de vignes basses et hautes, des terres labourables, des prairies, des arbres fruitiers de plusieurs espèces et des forêts. On y élève des vers à soie, mais en petite quantité. Il se fabrique dans le mandement de Voiron des toiles fort renommées, qui se débitent en grande quantité dans les provinces voisines et surtout à la foire de Beaucaire. Il s'y fait aussi un commerce considérable en tannerie, en pelleterie et en fer, dont les mines sont abondantes.

» La vallée de Trièves est un pays de montagnes, très-fertile en grains et peu en vin, qui est de médiocre qualité. Ses habitants y font un commerce considérable en toiles, bœufs, vaches, moutons, fromage.

» La vallée d'Oisans est de même un pays montagneux ; on n'y recueille que du grain et du fourrage. Elle abonde en mines de plomb et de cristal. Le commerce des habitants consiste princi-

palement en bœufs, vaches, mulets, moutons, laine et fromage. La terre y est couverte de neige pendant plus d'un tiers de l'année.

» Le Champsaur (vers Gap) peut être comparé à l'Oisans pour les productions et le commerce.

» Il y a une mesure différente pour les grains dans chaque marché de l'élection. A Grenoble le sétier de blé pèse 128 livres poids de pays et 110 poids de marc ; à Vizille, 120 livres poids de pays et 100 poids de marc ; à Corps, 120 1/4 poids de pays et environ 100 poids de marc ; à Voiron, comme à Corps. Pour le vin, il se mesure de la même manière dans toute l'élection : la charge est composée de 2 barraux et le barral de 50 pintes, mesure de Paris, pesant 2 livres 1/2.

» Les vignes hautes coûtent moins de façon et l'on ne déduit que le 2/5 pour les frais de culture ; le vin qu'elles produisent est d'une qualité inférieure à celle des vignes basses ; mais il se conserve plus longtemps.

» Le principal commerce de la ville de Grenoble consiste en draps, qu'on tire des manufactures de Sedan et autres, en étoffes de soie fabriquées à Lyon ; mais le débit de ces marchandises ne se fait qu'aux habitants et en quelques lieux circonvoisins. Les toiles du Voironnais et de Mens forment un commerce plus considérable ; il s'étend dans le Languedoc et la Provence.

» On y travaille beaucoup à la tannerie, chamoiserie et à la préparation des peaux qui servent à faire ces gants qui sont si renommés dans tout le royaume.

» Avant l'imposition sur les cuirs, il s'en fabriquoit à Grenoble pour plus de 200,000 livres, qui étoient tous vendus à l'étranger. Rebuté de cette augmentation, il a attiré chez lui les ouvriers et leur a procuré des établissements ; ce qui a totalement fait tomber ce commerce.

» Le fer y est encore un objet considérable et il y a plusieurs fourneaux. »

L'élection, en 1706, avait 696 feux taillables, 74 affranchis et 530 nobles ou exempts.

IX. — Élection de Montélimar.

« Elle est composée de 229 paroisses (arrondissements actuels de Montélimar, Die et Nyons) et bornée : au couchant par le Rhône et par celle de Valence, au nord par l'élection de Romans, au levant par celle de Gap et au midi par le Comtat et la principauté d'Orange.

» Il y a quelques plaines fertiles en froment. Le canton des Baronnie n'est que montagnes, ainsi que la subdélégation de Die. Il y croit du méteil et du seigle; mais les vallées produisent du blé.

» Les vins de plusieurs vignobles sont recherchés, comme ceux de Donzère, Châteauneuf-du-Rhône, partie de celui de Montélimar et de Die.

» Les prés qui s'arrosent sont en très-petit nombre et d'un grand produit : on les fauche jusqu'à trois fois; ceux qui ne s'arrosent pas ne donnent qu'un modique revenu et se fauchent une seule fois.

» Il y a beaucoup d'oliviers, de mûriers et d'amandiers. Ces arbres sont d'un produit assez considérable pour les propriétaires. On ne peut cependant leur fixer une valeur certaine et assurée. Parfois on tire d'un mûrier 6 livres, d'un olivier 2 et d'un amandier 3, soit à cause de l'abondance des feuilles de mûrier, qui en diminue le prix, et de la mortalité des vers à soie ou de ce qu'ils ne peuvent pas éclore, soit parce que l'olivier ne produit que tous les deux ans et quelquefois tous les trois, soit enfin à cause des gelées qui affectent l'amandier, dont les fleurs paraissent les premières et sont plus sujettes au retour de l'hiver qui se fait sentir au commencement du printemps.

» L'amandier et le mûrier n'exigent aucune culture; l'olivier demande au contraire beaucoup de soins. Il y a des endroits où il est fumé tous les trois ans, dans d'autres plus rarement. Le terrain qui lui convient le mieux dans cette élection est celui des environs de Nyons. On y voit des vergers d'oliviers très-étendus et d'un rapport considérable.

» La mesure des terres n'est pas uniforme : à Montélimar et aux environs la sétérée est de 900 toises et se divise en quartelées et civayers ; dans les Baronnie l'éminée a 200 toises et 2 éminées font la sétérée ; dans quelques cantons on compte par sommée de 1,200 toises. La mesure des grains est aussi différente dans chaque marché : à Montélimar le sétier pèse 125 livres poids de pays et 108 livres poids de marc ; au Buis l'émine pèse 40 livres poids de pays et 34 livres poids de marc ; à Crest le sétier est de 110 livres ou 94 poids de marc ; à Die , de 100 livres poids de pays et 94 poids de marc. Les paroisses voisines de chaque marché suivent la mesure dont on s'y sert.

» Presque tous les domaines s'afferment à mi-fruits, le maître et le fermier partageant par égales parts.

» Les bois qui couvrent les montagnes se réduisent à des broussailles, sauf au levant et au nord ; elles ont en revanche beaucoup de pâturages, qui servent à la nourriture des bestiaux ; quelques-uns sont loués à des pâtres provençaux, qui y font paître des troupeaux nombreux en été.

» Les habitants y sont fort laborieux et fort entendus dans la culture des terres et ils commercent pour la plus grande partie sur les soies et les huiles.

» Enfin, cette élection est un assez bon pays. Cependant la bise règne presque continuellement et nuit aux blés. Les endroits montagneux sont d'un rapport médiocre. »

En 1706 elle avait 131 feux nobles, 454 taillables et 45 affranchis.

X. — Élection de Gap.

« Elle est composée de 127 communautés. Quoiqu'en pays de montagnes, elle a de petites plaines dont les fonds sont très-bons et où il croît toutes sortes de grains et d'assez bon vin. Les terres s'y mesurent par charge de 1,050 toises, les prés par faucheur de 875 toises, les bois, comme les terres et les vignes, par journal de 300 toises. A Embrun, même élection, la charge

est de 1,800 toises ou cannes; à Chorges, de 1,600. Les autres cantons ont aussi leurs mesures particulières.

» Le froment se vend aussi par charge, variable selon les marchés : à Gap elle pèse 280 livres poids de pays et environ 230 livres poids de marc ; à Embrun, même poids; à Chorges, 275 livres poids de pays et 236 environ poids de marc.

» Il y a peu de figuiers, amandiers et oliviers, sauf le long de la Durance, comme à Ribiers, Upaix et autres, où l'on plante beaucoup d'amandiers, qui y viennent très-bien. Les mûriers n'y réussissent pas et les intempéries de l'air auxquelles le climat est sujet sont très-nuisibles aux vers à soie, qui y périssent de la jaunisse.

» Les montagnes ont des pâturages gras et abondants, qui donnent aux habitants la facilité de nourrir des moutons, dont ils font un commerce très-avantageux, outre les engrais qu'ils en tirent pour leurs terres. »

L'élection de Gap, en 1706, était une recette comme celle de Briançon et comptait 357 feux taillables, 16 affranchis et 74 nobles.

(A continuer.)

A. LACROIX.



LA VIE DE PROVINCE

AU XVIII^e SIÈCLE

d'après les papiers des Franquières
et d'autres documents inédits.

(SUITE. — Voir les 35^e, 36^e et 37^e livr.)

V

Une des choses qui frappent le plus dans cette époque singulière, c'est le contraste des mœurs patriarcales conservées par le plus grand nombre avec le raffinement des gens du monde. La vie de campagne se présente le plus souvent sous des couleurs tout à fait naïves. Laurent de Franquières nous fait le tableau des journées passées chez son parent M. d'Audéart, au château de Preignes, aux environs d'Agde : « N'y ayant point de femme dans notre petite société, nous sommes dispensés de faire des compliments; ce qui nous paraît un grand soulagement pour notre félicité. Nous passons donc ainsi dans la plus entière liberté les journées les plus agréables. Nous nous levons toujours à cinq heures du matin, nous déjeunons à sept, nous dînons avant midy et nous soupions à sept heures du soir; nous nous promenons ensuite à la fraîcheur jusqu'à dix heures, après quoi nous nous retirons dans nos appartements et nous nous mettons promptement au lit. L'après-

dîner nous nous enfermons dans un salon très-frais, où nous passons quelques heures à jouer ou à lire. Tous les jours nous avons le même dîner : grosse volaille, excellent mouton, divers légumes, jamais de ragoût, et pour rôti : lapins, levrauts, cailles, perdrix et pigeons. Le garde-chasse se fâche quand nous ne mangeons pas tout ce qu'il apporte; chaque soir, à souper, nous réunissons de la salade au rôti. Les jours maigres, nous mangeons une infinité de très-bons poissons et très-frais, car nous ne sommes qu'à une lieue de la mer. Ce que je trouve encore de meilleur, ce sont les vins; à chaque repas nous en avons de trois espèces : du luque, du rouge et du muscat. Je m'en tiens uniquement au rouge et n'ai de ma vie bu d'aussi bon vin d'ordinaire. Latou ¹ prétend que le vin qu'il boit avec les domestiques de la maison est meilleur que celui de Vienne que M. Chuliat nous envoie. Ce qui vous surprendra le plus, c'est que l'excellente chère que nous faisons ici ne coûte presque rien au maître de la maison, car, excepté le poisson, tout lui est abondamment fourni par sa terre ². »

M. de La Verpillière donne une fête dans sa terre de La Verpillière, et l'on voit paraître la même chère homérique, qui n'eût pas été de mise à l'hôtel de ville de Lyon. « Il y avoit cent personnes d'invitées et la consommation du jour fut de douze moutons, un veau et demi, cent livres de bœuf et cinquante volailles, ce qui doit donner une idée du reste; on dit que les amusements furent aussi bruyants à proportion, de sorte que plusieurs dames en sont revenues lasses et excédées de plaisirs ³. » Au milieu des splendeurs du château de

(1) Domestique de L. de Franquières.

(2) L. de Franquières à sa mère. Preignes, 1780.

(3) M.^{lle} Cholier à M.^{lle} de Franquières, Cibeins, 1^{er} nov. 1765. — Dans des bassins ou grands plats, appelés dormants, parce qu'on ne les faisait

Thorigny, les La Valette régalaient la nombreuse et brillante compagnie qui leur venait de Paris avec le gibier tué dans la forêt et les volailles des basses-cours. Laurent de Franquières donne le relevé pour trois mois : 3,800 livres de viande de boucherie, 478 lapins, 96 lièvres, 94 perdrix, des canards, des dindes et des oies à proportion ¹. Les raretés culinaires se réservaient pour la ville. Cette manière de procéder rendait plus faciles les larges réceptions à la campagne. On s'en allait par bandes, de châteaux en châteaux, s'inquiétant peu de savoir si l'on trouverait du logement pour tous ². M.^{me} de Murat, se rendant à Lyon à petites journées avec ses chevaux, ainsi que c'était alors la coutume, rencontra son voisin le marquis de La Tour-Maubourg, avec lequel elle se trouvait en procès et qui, fastueux en toutes choses, se faisait précéder d'un courrier chargé de donner des ordres pour préparer les appartements sur la route. Le marquis, voulant jouer un mauvais tour à la présidente, fit retenir en entier l'auberge du village où l'un et l'autre devaient s'arrêter. Mais M.^{me} de Murat trouva à se loger dans une maison particulière, où elle fut beaucoup mieux et rit à son tour de son orgueilleux

pas circuler, on servait un marcassin entier, une longe de veau accompagnée de trois poulets et de six pigeons, un gros esturgeon entouré de rougets. La grosse chère était l'ancienne tradition française et se retrouve dans toutes les sociétés primitives. Aux grosses viandes succèdent les extraits et les consommés, qui n'en conservent que le suc et l'arôme. Voy. P. LACROIX, *XVIII^e siècle, Institutions, usages et costumes*, p. 396.

(1) Thorigny, décembre 1780.

(2) Le baron de Montchenu, M. et M.^{me} de Murinais amènent chez M.^{me} de Murat plusieurs dames de Vienne. « Ils voulurent, dit-elle, coucher à la Saonne, malgré que tous les appartements fussent en proie aux maçons, menuisiers et tapissiers. Mais, comme c'étoit de leur goût, je ne m'en inquiétai pas. » De là on va à Hauterives ; la caravane se grossit en route et se dirige sur Revel et Thivoley (M.^{me} de Murat, les Rioux, 30 août 1767).

voisin, qui eut à lutter toute la nuit contre d'incommodes insectes ¹.

Dans toutes les maisons opulentes il y avait une gouvernante ou femme de charge, fort respectée de tous et faisant en quelque sorte partie de la famille. Il en était ainsi à Franquières, à Cibeins, à La Rouillère. Elles reviennent dans toutes les lettres, où elles sont traitées de personnages d'importance et l'on ne manque pas de se rappeler à leur souvenir. Pour tous les domestiques les gages étaient peu considérables. Mais c'était là le petit côté de la question. Leur affection pour leurs maîtres était payée de retour et l'on se séparait rarement. — En 1802, M.^{lle} de Franquières s'étonnait de ce qu'une excellente cuisinière à Grenoble demandât cinquante écus. C'était là, à ce que nous apprend Mercier, le salaire que recevait la plus médiocre dans les années qui ont précédé à Paris la Révolution. En 1680 on donnait dans notre pays six écus de gages pour le même service ².

Revenons au luxe des villes. Les époques de décadence, les périodes de transition, où l'art, ayant épuisé toutes les formes d'un style, s'apprête à changer de voie, se manifestent par les mêmes symptômes : la recherche, l'abandon des lignes sévères et la profusion des ornements ; le motif principal se dérobe de plus en plus sous l'envahissement des accessoires. C'est le gongorisme en poésie, en architecture le flamboyant ; ce sont, pour la sculpture, les fontaines de la place Navone, à Rome, créations puissantes et tourmentées sorties du ciseau du cavalier Bernin. L'ameublement et l'ornementation intérieure suivent à leur tour la même pente. Au lieu des admirables bahuts de la Renaissance, véritables temples soutenus

(1) M.^{me} de Murat à M.^{lle} de Franquières, 26 août 1765.

(2) Arch. de la Drôme, E. 684.

par de splendides caryatides, au lieu des cadres de glaces Louis XIV, dont les contours un peu rigides s'en vont, chargés de feuillages, s'arrondir en dômes, des meubles droits étalant sous nos yeux leurs médaillons réguliers et austères, vous avez le chantourné, la profusion des reliefs et des moulures, la ligne serpentine se tordant dans tous ses méandres et ses caprices. Mais il faut reconnaître qu'en ces proportions réduites le goût subit, par la déviation aux règles éternelles, de moins regrettables atteintes, et qu'ici la part de la fantaisie est autrement légitime. Traitées par des ouvriers habiles, qui se prêtent aux raffinements du temps, les merveilles de l'ébénisterie, de la tabletterie, de la serrurerie, les consoles et les fauteuils aux pieds tors, les chiffonnières et les bonheurs du jour, les bras de cheminées, les pendules, les surtouts et les coffrets à bijoux offrent cette variété inépuisable dans le joli, ces grâces cherchées et ingénieuses, seules qualités que pût comprendre le monde frivole auquel ces objets étaient destinés. Grenoble possédait à cette époque (1764) un véritable artiste, le tabletier Bouron ¹; mais son talent ne suffisant pas sans doute pour le faire vivre, le crédit de Létourneau lui avait procuré un des cinq emplois de monnayeurs à la monnaie de Grenoble. C'était un homme aussi probe que délicat, qui refusa, dans la crainte de restreindre le logement de l'essayeur, l'appartement que le conseil lui offrait à la monnaie ². La plupart des objets précieux étaient demandés à Paris. M.^{me} de Franquières fait venir deux paires de bras d'or moulu, d'environ cinq cents livres chacun, sans compter l'or en feuilles. L'usage de la vaisselle plate s'était généralisé. On

(1) Ses tabatières en racine de buis, pour lesquelles il avait inventé un vernis particulier, s'appelaient des *bouronnes*.

(2) LÉTOURNEAU, t. II, p. 1133, t. III, p. 121.

citait à Lyon la vaisselle de vermeil de M.^{me} de Chavannes. Mais si les belles pièces d'argenterie, chefs-d'œuvre de Germain et des ciseleurs ses rivaux, sont devenues si rares, on doit s'en prendre aux ordonnances qui, dans les cas de pénurie du trésor public, obligèrent à porter l'argenterie à la monnaie. A l'époque de la guerre de la succession d'Espagne, Louis XIV donna le premier l'exemple de ce sacrifice. En 1759 des mesures du même genre furent prises : « Quant à votre montre, écrit M.^{le} de La Rouillère à M.^{le} de Franquières, je vous assure qu'à votre place je différerois de l'envoyer à Paris. Dans les circonstances présentes, que sçait-on ce qui peut arriver ? Au moment où on n'y pensera pas, quelques visites chez les bijoutiers et quelques saisies chez eux. On espère que le changement de contrôleur général en amènera un dans l'esprit du roi. Nos Grandeurs à Lyon ont été les premiers à donner l'exemple ; notre intendant même revint ici chez lui pour prendre des bourses de jetons pour faire la somme de vingt mille francs complète. Nombre de particuliers ont fait de même, mais encore davantage l'ont cachée. Il y en a qui l'ont fait mettre en lingots et vendre aux tireurs d'or ou aux Juifs. En un mot, il n'en paraît plus dans la ville ; on mange sur l'étain et la fayence. Cela est universel. Plus de flambeaux d'argent ; ceux de cuivre leur succèdent, et l'on attend le mois prochain pour savoir si l'invitation ne se changera pas en ordre. »

On commençait à prendre le goût du bric-à-brac. M.^{le} de Franquières ayant vainement chargé son frère de lui chercher à Paris le portrait de M.^{me} de Sévigné, fort en vogue alors chez les *âmes sensibles*, elle fut plus heureuse auprès de M. d'Hugues, possesseur du château de La Garde-Adhémar, qui lui offrit un portrait de la célèbre marquise, peint, à ce qu'il paraît, dans les premières années de son mariage. « Il semble, mon cher frère, que M. d'Hugues ait lu dans nos

pensées le désir d'avoir une représentation satisfaisante de M.^{me} de Sévigné. Ayant le projet de se défaire de sa maison, il nous a fait offrir de la manière la plus honnête et la plus pressante le portrait de M.^{me} de Sévigné. Ainsi, à votre retour, vous la trouverez établie dans le salon. Elle vous recevra avec cet air caressant qui vous a charmé ¹. » Ce portrait était-il authentique et qu'est-il devenu ?

J. J. Rousseau avait mis à la mode le sentiment de la nature, et nos jardins se transformaient suivant l'imitation plus ou moins intelligente des Anglais. Sans doute on ne songeait plus à tailler les ifs en statues ou en pièces de jeu d'échecs. On disait bien, comme le prince de Ligne : « J'aime l'air jardin aux forêts et l'air forêt aux jardins ². » L'application n'était pas toujours heureuse : en brisant la ligne droite, principe inflexible du vieil art des Le Nôtre, on ne s'inquiétait pas assez souvent d'ouvrir de larges horizons, ce qui doit être la préoccupation suprême des paysagistes, agrandissant ainsi en quelque sorte le cercle étroit dans lequel l'homme est condamné à vivre. Ce n'étaient que chinoiseries, boulingrins, allées serpentantes et contournées, tours de force dans un étroit espace. Quand ce microcosme en raccourci était couronné par une pagode ou un temple à l'amitié, il n'y avait absolument plus rien à désirer. Tandis que les Parisiens admiraient la Folie Boutin, objet des cruelles railleries d'Horace Walpole, les belles dames de Grenoble allaient à La Tronche visiter le fameux labyrinthe de M. de Barral de Rochechinard. La noble maison d'Albon excellait en ce genre. La comtesse possédait, près de Paris, Franconville-la-Garenne, minutieusement décrit et illustré par le crayon ³; le marquis, son beau-père, habitait

(1) M.^{me} de Franquières à son frère, 1788.

(2) *Coup d'œil sur Belœil*, 1781, p. 121.

(3) Description d'une partie de la vallée de Montmorency (par le Prieur). Tempé et Paris, 1784.

dans la belle saison, aux environs de Tarare, la charmante retraite d'Avauges, où la nature était plus franchement acceptée. A Pusigneux, près de Morestel, appartenant à Louis-Félicien de Boffin, marquis de Pusigneux, lieutenant général des armées du roi, on a pratiqué dans le bois à la porte du château de grandes allées sombres et fraîches. Mais le sentiment général tenait pour la bimbelerie. Laurent de Franquières visite en 1775, près d'Amsterdam, la maison de campagne du Juif portugais Pinto, dont il est tout à fait charmé. « Je vous dirai seulement que toutes sortes de figures, de grottes et d'arcs de triomphe y sont distribués avec goût et représentés en pierres de couleur, en coquillages, en nacres et en émaux, ce qui forme un coup d'œil enchanteur. »

VI

Le Dauphiné a eu de tout temps, surtout parmi les gens de robe et d'église, un certain nombre de bibliophiles. On trouve encore des volumes frappés aux armes des historiens Aymar du Rivail et Aymar du Périer; les croissants de Diane de Poitiers s'étalent sur les reliures de Le Fauchaux, d'une splendeur royale, réunies autrefois par la favorite au château d'Anet. Calignon, dont M. le comte Douglas vient de renouveler la mémoire, possédait une bibliothèque précieuse, et l'on peut en voir le catalogue dans l'inventaire après décès conservé aux archives du château de Peyrins. Pierre IV de Villars, archevêque de Vienne, laissa la sienne au collège des Jésuites de sa ville archiépiscopale. Au XVII^e siècle, les noms d'Expilly et du docte Salvaing de Boissieu se présentent d'abord tout

naturellement. Après eux vient une foule de conseillers et de jurisconsultes : Joachim de Lionne, Basset et Bouffier, François Barral, Antoine de La Baume, Jean-Félicien Boffin, François Gallien, Antoine Guérin, La Porte de L'Artaudière et Thomé. Chacun d'eux a fait graver un fer, dans l'espoir de perpétuer sur le maroquin rouge et le veau fauve son blason et son souvenir. N'oublions ni Philippe Lagrteau, l'ami de Boissat, réunissant à Grenoble les savants dans son cabinet, ni l'évêque Pierre Scarron. Chorier lui-même, possesseur de bons livres et d'importants manuscrits, recueillis par tous les moyens, dont il eût pu tirer un meilleur parti dant l'intérêt de la vérité ¹, mentionne Antoine Marville, professeur de droit à l'université de Valence. A côté de Marville il faut placer Claude et Gaspard Froment, professeurs au même lieu. Au siècle suivant, les collectionneurs et les amateurs les plus connus sont, dans la magistrature, Valbonnais, l'intendant Fontanieu, le premier président de Bérulle et Moreau de Véronne; dans l'épiscopat, le cardinal Le Camus, qui donna aux Pères de l'Oratoire de Grenoble sa bibliothèque, estimée en 1707, à son décès, vingt mille livres (ainsi que nous l'apprend un document de la collection H. de Pina); Alleman de Montmartin et Jean de Caulet, à Grenoble (on sait que les livres de ce dernier, achetés par souscription après sa mort, formèrent le premier fonds de la bibliothèque publique); à Valence, Alexandre Milon de Mesne, dont la bienfaisance a

(1) Les livres de Chorier furent transportés de Grenoble à Toulouse, avec plusieurs manuscrits, dont les meilleurs ont disparu. Il est resté un catalogue des manuscrits (Notes de d'Aubais sur l'*Histoire des guerres du Comté Venaissin* de Pérussis, p. 341, pièces fug. pour servir à l'histoire de France, 1^{re} partie). Le journal de Gordes en faisait partie. On trouve dans le bulletin de J. Charavay, N.° 156 (août 1868), à l'article 22,942, mention d'une lettre autographe du duc d'Aumale, rappelant qu'il possède la correspondance originale de Gordes, lieutenant de roi en Dauphiné.

laissé de profonds souvenirs ; dans la noblesse d'épée , le marquis de Monteynard , ministre de la guerre sous Louis XV. D'autres bibliothèques s'étaient conservées pendant plusieurs générations , comme celles des d'Ornacieu et des Falcoz de La Blache ¹.

Voilà la part des raffinés et des savants. Il est évident que les gens du monde ne se soucient guère de cartulaires ni d'incunables , et qu'à aucune époque ce ne fut leur affaire. Dans ma jeunesse , j'ai plus d'une fois entendu dire à des survivants du siècle précédent que de très-honnêtes femmes de leur connaissance ne se cachaient pas pour lire des productions plus que légères. Loin de rencontrer ici de pareils compromis , l'on ne prononce pas même le mot de roman , et si l'on se laisse aller jusqu'aux pièces de théâtre , on revient de préférence aux lectures sérieuses. M.^{me} Lancelin de La Rollière , qui se pique de littérature et même de science , dévore dans leur nouveauté les pesants volumes de Gibbon et les voyages de Saussure. M.^{lle} Cholier , toute simple et tout unie , parle une seule fois de livres et n'a garde d'y revenir. C'est à propos d'un voisin de campagne , qui aide la société réunie au château de Cibeins à charmer les loisirs de la villégiature en lisant à haute voix , l'après-midi , quelque livre d'histoire (sans doute Velly ou Rollin) et réserve pour la soirée les tragédies , apparemment comme plus récréatives. M.^{lle} de Franquières promène sa curiosité de Fénelon à l'*Hymne au soleil* , de l'abbé de Reyrac , qu'elle admire trop , de Fontenelle au *Mariage de Figaro*. Son frère collectionne les brochures du fécond Jésuite dauphinois Jean-Joseph Rossignol. Quant à M.^{lle} de La Rouillère , que ses

(1) GUIGARD, *Armorial des bibliophiles*. — AD. ROCHAS, *Biographie du Dauphiné*. — Bulletin de l'Académie delphinale. — J. MARION, *Introduction aux cartulaires de Saint-Hugues*. — P. BOREL, *Roolle des principaux cabinets et autres raretés de l'Europe*, à la suite des Antiquités de Castres.

scrupules empêchèrent, malgré son âge, d'aller jusqu'au bout de la *Nouvelle Héloïse*, elle s'est évidemment nourrie des ascétiques et des Pères de l'Église, dont elle porte l'ineffaçable empreinte. En définitive, les goûts étaient fort divers et le livre tenait moins de place qu'aujourd'hui. On lisait ou plutôt on parcourait moins.

N'oublions pas cependant, comme dit Voltaire, qui s'y connaissait bien, parce qu'il avait travaillé plus que personne à cette direction des esprits, que

Ce siècle ridicule est celui des brochures,
Des chansons, des extraits et surtout des injures ¹.

On a perdu le goût de cette saine littérature du siècle de Louis XIV, où le bon sens éclate sous toutes ses formes, comme dans les comédies de Molière. L'écrit de circonstance se colporte sous le manteau, d'autant plus recherché qu'il a été ou qu'il va être l'objet d'une condamnation. Les pamphlets et les nouvelles à la main tiennent lieu des revues que l'on n'a pas encore. Les questions de religion, de politique et de philosophie, les querelles des Jansénistes et des Jésuites, les remontrances des cours souveraines, les factums des procès célèbres et scandaleux, comme celui du comte de Suze contre M.^{lle} Bon, chanteuse de l'Opéra, se succèdent tour à tour et passionnent l'intérêt public. Il paraît que Giroud, libraire du parlement, selon la tradition de Nicolas, qui avait vendu l'infâme *Aloïsia*, attribuée à Chorier, se chargeait de procurer les livres interdits. C'est un poète local, fort avisé, en ce qu'il a gardé l'anonyme, qui nous donne ce renseignement :

. Giroud ne fournit que livres de saison.
Il vend tous les romans, même les plus obscènes,
Du diacre Paris les ridicules scènes,

(1) *Épître à M.^{lle} Clairon* (1765).

Les ouvrages pieux d'Arouet, de Rousseau,
Des Quesnel, des Pascal, des Saint-Cyran, d'Arnaud,
Tous les comptes-rendus, tout ce que contre Rome,
Les dieux, la religion, les mœurs et l'honnête homme
Lui fournit Saint-Troyat, ce dodu confesseur,
Aux dépens du parti dont il est colporteur.
Ces écrits sont notés; mais la cour s'en amuse¹.

Le prêtre grenoblois Louis Troya d'Assigni, oncle de Giroud, était un janséniste forcené et rédacteur des *Nouvelles ecclésiastiques*, ce qui le fit mettre un moment à la Bastille; mais rien n'autorise contre ce fanatique de bonne foi les insinuations du versificateur inconnu, qui confond dans la même réprobation des noms si dissemblables.

Du salon du grave magistrat à l'arrière-boutique du marchand, à la mansarde du clerk de procureur, on rime à l'envi et à la diable. Le plus mince événement fait éclore des couplets satiriques. Autour des baptêmes et des mariages les petits vers pleuvent dru comme grêle. Un madrigal célébrant les charmes des demoiselles Périer, « filles d'un riche et honnête négociant de Grenoble » (1764), sans doute les grand'tantes de Casimir Périer, commence ainsi :

Lise et Marthon, sœurs et jumelles,
Possèdent mêmes agréments :
Beaux yeux, petits pieds, blanches dents.
Elles sont également belles,
Elles plaisent également².

Cette poésie grossière de confiseur, à l'époque où, comme un roi prodigue, Voltaire semait sur les pas des pèlerines de

(1) LÉTOURNEAU, t. III, p. 581.

(2) LÉTOURNEAU, t. III, p. 343.

Ferney ces milliers de vers d'une variété, d'une grâce et d'un éclat incomparables, indique qu'en province on se contentait de peu. Les célébrités dauphinoises, le fade poète Gentil Bernard, les deux frères philosophes Mably et Condillac n'ont pas d'influence sur la province, qu'ils ont abandonnée de bonne heure. En revanche, les sciences et l'érudition comptaient encore des représentants, comme le chanoine Barthélemy, qui a laissé en manuscrit une histoire du Dauphiné, le minéralogiste Binelli, Vallet, ancien lieutenant général de police. La *Société littéraire* de Grenoble, fondée en 1780 et d'où est sortie l'*Académie delphinale*, réunit les forces éparses. Valence se piqua d'émulation et établit, mais avec bien moins de ressources, une *Société patriotique*, que la Révolution fit bientôt disparaître. M.^{me} de La Rollière annonce sa création en termes passablement railleurs : « Voilà toutes nos nouvelles, à moins que l'établissement d'une académie à Valence n'ait pour vous le prix de la nouveauté. Elle vient d'être patentée. Un savant de Hollande les a consultés par un mémoire en langue tudesque; je ne sais trop comment ils y répondront ¹. L'abbé de Saint-Ruf ² est le président de l'auguste compagnie, quoiqu'il ne soit pas le plus fort. On dit que le plus capable, et je le crois, est M. de La Devèse, l'ainé ³. En attendant que ce corps

(1) La Société académique et patriotique partagea un prix sur l'électricité entre deux Hollandais résidant à Amsterdam (*Almanach général du Dauphiné*, 1788, p. 272).

(2) Jacques de Tardivon, dernier abbé et chef général de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Ruf, supprimé par un bref de Clément XIV du 1^{er} juillet 1771. Voy. sur cette affaire les mémoires manuscrits de Michel Forest. — J. de Tardivon mourut à Valence, le 1^{er} avril 1791.

(3) Pierre-Paul-René-François de Clerc, marquis de La Devèze, page du roi à la petite écurie, chevalier de Saint-Louis, ancien capitaine au régiment du roi, infanterie, marié en 1763 à sa cousine germaine, Magdeleine-Angélique de La Tour-du-Pin-Montauban.

soit bien établi et ait pris quelque consistance, on en rit un peu ¹. »

Moins heureux que la Provence, se glorifiant de ses Vanloo et de ses Vernet, le Dauphiné ne possédait aucun peintre remarquable, et les beaux portraits que l'on admire encore dans quelques châteaux sont venus de plus loin. Mais la mode était aux sciences. M. de La Tour-du-Pin formait dans son château d'Alex un cabinet d'histoire naturelle ; M.^{me} de Méximieux visitait à Lyon une collection du même genre appartenant à M. de Villier.

Les théâtres étaient presque aussi multipliés qu'aujourd'hui, mais tout à fait délaissés par le beau monde. Un recueil, peu consulté aujourd'hui, nous apprend ce qu'était au commencement du XVIII^e siècle le théâtre à Lyon. « Nous fûmes toute une bande à l'Opéra, et nous y arrivâmes fort à propos pour aider à ces pauvres gens à en payer les frais, car la foule n'y est pas ordinairement fort grande. Mais aussi qu'est-ce que c'est que cet Opéra ? On jouoit *Bellerophon*, et *Bacchus* et *Pan* parurent chacun un manche à balai à la main. Les machines montraient la corde ; les habits des acteurs étoient des plus crasseux, et l'orchestre répondoit parfaitement bien à la magnificence du théâtre ². » En 1739, le président de Brosses, diletante en toutes choses, passant à Lyon pour aller en Italie, se montra au contraire très-satisfait de la salle, des chanteurs et des danseuses. Mais là, comme à Aix, où les femmes sont absorbées par la passion du jeu, comme à Avignon et Marseille, l'indifférence du public est absolue ³. Grenoble, fort mal par-

(1) M.^{me} de La Rollière à M.^{me} de Franquières, 10 janv. 1787.

(2) M.^{me} DU NOYER, *Lettres historiques et galantes*, 1741, t. II, p. 196.

(3) *L'Italie il y a cent ans ou lettres écrites d'Italie*. Paris, 1836, t. I^{er}, p. 3, 28, 38.

tagé, n'avait affaire qu'à des troupes errantes. Une réclame en faveur du sieur Desplasse, directeur du spectacle de cette ville, insérée dans l'*Almanach général du Dauphiné* de 1789 (p. 242), nous apprend que « l'on avoit admiré en foule, il y a quelques années, les grands talents de M.^{lle} Sainval, l'aînée ; mais en même temps le goût pour ce genre, qui ne souffre point la médiocrité, se dissipa, à raison de l'extrême foiblesse des acteurs avec lesquels elle jouoit et même du défaut absolu d'ensemble. »

La musique commençait à s'arroger une portion de la place qu'elle a prise depuis. Sans doute ce n'était pas encore cet art dangereux et charmant, interprète passionné des sensations les plus diverses de la vie, et ce n'est que par une prévision en quelque sorte prophétique que Fénelon avoit pu dire : « Elle rend les âmes molles et voluptueuses ; les tons languissans et passionnés ne font tant de plaisir qu'à cause que l'âme s'y abandonne à l'attrait des sens jusqu'à s'y enivrer elle-même.... Les chrétiens, qui ne doivent jamais chercher le plaisir pour le seul plaisir, doivent-ils avoir en horreur ces divertissemens empoisonnés ¹. » Il fallait apporter une singulière complaisance pour ressentir une véritable émotion aux accords sortis de ces épinettes en bois de rose, si recherchées des amateurs de vieux meubles. Outre l'inévitable clavecin, on cultivait des instruments aujourd'hui abandonnés, comme le par-dessus de viole ou quinton, le tympanon et la mandoline. En train de devenir aveugle, M.^{me} de Savaron essayait, en jouant de la vielle, de dérober quelques moments à ses ennuis.

Les premiers concerts s'organisèrent par souscription ; mais on prétendit bientôt les transformer en œuvres d'utilité pu-

(1) *De l'éducation des filles*, ch. xii.

blique. A Lyon, le concert de l'académie des beaux-arts, sous la direction du consulat, faillit tomber faute des fonds nécessaires. En 1767 on fit une loterie, dont les lots gagnants consistaient en abonnements pour deux années. A Grenoble on avait recours à des expédients de même genre. Nous avons sous les yeux un prospectus sans date pour le rétablissement d'un concert dans cette ville. L'orchestre devait être composé d'un maître de musique (sans doute le chef d'orchestre), de quatre violons, d'un alto, d'un violoncelle, deux bassons, deux flûtes et deux cors. Que diraient les amateurs d'aujourd'hui de cette pénurie d'instruments en cuivre. Le concert était une ressource pour les jeunes filles, que l'on n'entendait pas conduire à d'autres spectacles. Mais en définitive, malgré les phrases dépensées à ce sujet, le goût public était encore médiocrement prononcé. A défaut d'une institution permanente qui ne réussissait pas, on avait les artistes de passage, comme le sieur Berger, auteur du clavecin organisé, qui donna un grand concert spirituel le 15 avril 1764, et ce fut un événement ¹. Une autre fois on eut le corniste Ponto, sur lequel il serait peut-être difficile de donner aujourd'hui des renseignements bien précis. Grenoble avait l'enthousiasme plus facile que Lyon, où l'on avait l'occasion d'entendre les chanteurs ou instrumentistes fameux, venant d'Italie ou d'Allemagne.

Ce goût pour l'harmonie avait du reste pénétré dans les petites villes. Les affiches du Dauphiné (1785, p. 129) nous donnent le compte-rendu d'une solennité musicale à Romans, le 4 nov. 1785, où le lecteur aimera sans doute à retrouver les noms de quelques familles encore existantes, qui ont acquis une notoriété historique dans notre province. La fête de

(1) LÉTOURNEAU, t. III, p. 285.

Sainte-Cécile y fut célébrée par une messe à grand chœur et grande symphonie. « On a remarqué dans la haute-contre la voix de M. le chanoine Enfantin, dont le timbre est éclatant, sonore et pur; dans la taille, celle de M. Giraud, l'aîné ¹, douce, flexible et intéressante. M.^{lle} Nugues ² a montré une voix facile et sonore, une bonne méthode de chant et une excellente prononciation. » L'écrivain anonyme faisait remarquer, avec une vanité un peu provinciale, que l'exécution de la messe avait été dirigée par M. Champein, sur lequel se réfléchit la renommée bien oubliée aujourd'hui de son frère, compositeur facile, peut-être trop fécond, auteur de la *Mélomanie* et de mainte autre pièce représentée au théâtre italien, avec des succès très-variables ³. Un banquet, suivi d'un concert et d'un bal, servit de complément à la fête.

De la musique à la médecine, la transition semble difficile, à moins qu'on ne se réclame d'un certain vague qui règne dans ces deux branches importantes des connaissances humaines. Peu sérieux en toutes choses, le XVIII^e siècle donna naissance à l'élégante spécialité du joli médecin des dames, si bien saisie dans le *Cercle* de Poinsinet (1764) ⁴, cette manière d'acteur (voilez-vous la face de vos perruques solennelles, dignes représentants de la vieille école, l'abomination a pénétré dans le lieu saint), des lèvres duquel on s'attend

(1) Amateur et exécutant distingué, père de notre vénéré maître, M. Émile Giraud, le savant éditeur du *Cartulaire de Saint-Barnard*.

(2) M.^{lle} Charlotte Nugues, sœur aînée du général baron Saint-Cyr Nugues.

(3) Stanislas Champein, mort le 19 sept. 1830, à 77 ans. C'est le père du critique musical Marie-François Champein.

(4) Voy. aussi la *Faculté vengée*, 1747 (par LA METTRIE, le célèbre médecin et incrédule). — L'abbé COYER, *Lettres à une dame anglaise*. — CARACCIOLI, (pseudo). *Lettres du pape Clément XIV*. Paris, 1776, t. 1^{er}, p. 33.

toujours à voir s'envoler la chanson comique ; allié et complice naturel de la grande coquette, leur charlatanisme et leurs frivolités s'appuient et se servent réciproquement. « Les femmes de la plus haute société, écrivait le duc de Lévis, avoient pour leurs médecins une confiance tendre et soumise, et leur admiration sans bornes étoit accompagnée des attentions les plus recherchées. Je ne saurois comparer les sentiments de ces dames qu'à ceux que leurs grand'mères avoient à la fin du siècle de Louis XIV pour leurs directeurs, et, dans le fait, la préférence que de nos jours le corps avoit obtenue sur l'âme explique assez ce déplacement d'affection ¹. » L'écorce de l'orme pyramidal fut un moment entre les mains de ces nouveaux docteurs un spécifique universel, qui avoit du moins le mérite d'être parfaitement inoffensif. « Les médecins acquièrent leur réputation par les femmes, disait à son tour J. J. Rousseau, parce que c'est par eux qu'elles font leurs volontés. » De leur temps déjà, deux poètes érotiques, Ovide et Ronsard, se plaignaient de l'influence trop active exercée sur les femmes par les galants disciples d'Hippocrate ².
Nil novi sub sole.

En réalité, depuis les violentes invectives de Guy Patin, ce médecin trop irascible qui trahissait les secrets du sanctuaire, depuis les âcres plaisanteries de Molière, demeuré incertain sur un trop grand nombre de points, le noble art de guérir, qui a enfanté de tout temps tant de dévouements et de grands caractères, auxquels nous aimons à rendre hommage, n'avait guère progressé. En tout cas, il était loin de ce qu'il est devenu aujourd'hui. Beaucoup tenaient pour les saignées et les pur-

(2) *Souvenirs et portraits*, 1780-1789. Paris, 1813, p. 237.

(3) OVIDE, *Héroïdes*, épître xx, v. 133. — RONSARD, *Amours*, l. II, sonnet XLVII (dans les *Œuvres complètes*, éd. Jannet, 1857, t. I^{er}, p. 198). — Voyez aussi BAYLE, *Dictionn. histor.*, article *Aragon* (*Jeanne d'*).

gations mensuelles. Cet usage, fort ancien, se trouve déjà dans les prescriptions de la médecine égyptienne ¹. Les plus honnêtes gens du monde, croyant servir la vérité et l'humanité, poursuivaient avec une loyale et inflexible rigueur les procédés traditionnels et ne reculaient devant aucune conséquence, si triste qu'elle fût. « Je soutiendrai, par l'expérience que j'en ai faite, dit M.^{lle} de La Rouillère, que les médecins donnent à gauche en prenant la mode de donner des rafraîchissants pour la petite vérole. » C'était cependant le traitement employé avec succès par Gervasi vis-à-vis de Voltaire, la nature sans doute aidant. La Faculté expédiait partout à grand renfort d'émétique les personnes atteintes de cette maladie, qui faisait alors de terribles ravages et contre laquelle il n'y avait de préservatif que l'inoculation, si remplie elle-même de périls. On la cherchait souvent assez loin. En 1757, M. et M.^{me} de Barral-Montferrat, allant à Genève faire inoculer leur fils, visitèrent aux Délices l'auteur de la *Henriade*, et le poète, avec sa calinerie habituelle, adressa des vers à la marquise, qu'il nous dépeint dans sa correspondance comme « un joli salmigondis de dévotion et de coquetterie ². »

La province ne songeait guère alors à aller consulter à Paris, dont la Faculté brillait de moins d'éclat que celle de Montpellier. A Lyon, on citait Olivier, Pestalozzi et le chirurgien Collomb; à Grenoble, Flauvaut; à Valence, Daumont et Montresse; Montélimar avait Menuret, qui alla s'établir à Paris. Plusieurs collaborent au Dictionnaire des Gaules d'Expilly, qui reçoit de nombreuses communications dauphinoises,

(1) HÉRODOTE, l. II, N.^o 77.

(2) Lettre de Voltaire à Argental, du 1^{er} oct. 1757. — Voy. DESNOIRESTERRES, *Voltaire aux Délices*, 2^e éd., p. 282. — Charles-Gabriel-Justin de Barral de Rochechinard, marquis de Montferrat, en avril 1750 conseiller au parlement de Grenoble, avait épousé en 1741 Claudine-Françoise Vande de Saint-André.

et à l'Encyclopédie, ce terrible canon, aujourd'hui rouillé, après avoir fait bien des brèches ¹. Mais c'était surtout en Suisse que l'on allait chercher les grandes lumières : Tronchin, à Genève, le fameux Tissot, à Lausanne, et à Saint-Gall, un charlatan médecin des urines.

Henri-François de Paule d'Aguesseau, conseiller d'État, fils aîné du chancelier, tomba malade d'une fluxion de poitrine en passant par Saint-Vallier. M. de Valernod lui fit offrir, ainsi qu'à M.^{me} d'Aguesseau, « tout ce qu'il avoit chez lui qui pouvoit leur être utile ; mais ils n'ont pas accepté grand chose. Quoiqu'ils soient au cabaret, ils prétendent qu'ils sont très-bien et se louent beaucoup des ressources qu'ils ont trouvées dans ce pays. Ils ne paroissent pas difficiles, pour des gens accoutumés au bien-être ². » Le médecin du crû, qui avait abandonné l'oncle de M.^{me} de Murat pour une cure si illustre, ne réussit pas. M. d'Aguesseau mourut à l'hôtel du Sauvage le 31 décembre suivant, et son corps, d'abord déposé dans le caveau du chapitre de l'église paroissiale, fut ensuite transporté à Paris ³.

Sans être à beaucoup près aussi favorisées par la mode qu'aujourd'hui, les eaux minérales alors connues dans la région étaient fréquentées par un certain nombre de personnes. Aix attirait déjà le beau monde avec ses bals, ses tables de jeu et ses parties de plaisir dans un pays pittoresque ; quelques malades n'étaient pas rebutés par les affreux chemins conduisant à Vals et à Balaruc, et les moins ingambes prenaient ces

(1) Il est question de la collaboration de Daumont à l'*Encyclopédie* dans la xvii^e lettre de Diderot à M.^{me} Voland (*Mémoires et correspondances*. Paris, 1841, t. 1^{er}, p. 49).

(2) M.^{me} de Murat à M.^{me} de Franquières, Les Rioux, 25 nov. 1764.

(3) Archives de la Drôme, B. 1519. — CAIZE, *Histoire de Saint-Vallier*, p. 184.

eaux chez eux. On ordonnait les eaux de la Boesse (?) pour les cancers. M.^{me} de La Rollière nous a laissé le curieux tableau de la station de Saint-Georges, où l'on employait le procédé curatif usité de nos jours à Louesche et à Saint-Amand. « Il s'est écoulé plusieurs siècles, Mademoiselle, depuis que je n'ai eu le plaisir de m'entretenir avec vous, ayant habité quelque temps dans un pays perdu, c'est-à-dire dans les montagnes du Vivarois, que les correspondances ne gravissent point. Elles sont toutes suspendues pendant le séjour que l'on y fait pour y boire des eaux minérales, dans lesquelles on se plonge ensuite, à la plus vive ardeur du soleil. C'est là le moindre des inconvénients qu'on y éprouve, car on y est pêle-mêle, hommes et femmes, sains et galeux, rogneux, etc., pauvres et riches, dans un contenu d'eau de deux toises en carré. J'y ai vu jusqu'à quarante personnes à la fois, et lorsque la surface du fond est couverte, on se met les uns sur les autres. Ajoutez à cela une eau qui ne se renouvelle que par un fil et qui, par conséquent, est coupée au moins par moitié avec toutes les eaux que l'on a bues avant de s'y mettre. M. Daumont prétend que c'est du choc de tous ces sels réunis que naît le bien que chaque individu en reçoit pour sa santé et surtout pour les maladies de la peau. La peinture de ce cloaque est celle des bains de Saint-Georges, lesquels ne seroient pas supportables si on n'y alloit pas en société ¹. »

Les longues souffrances deviennent crédules. Alors, comme dans notre siècle de lumières, les trop nombreuses misères que la médecine orthodoxe ne parvenait pas à soulager, s'adressaient à des charlatans très-variés. Le magnétisme occupe une place d'honneur dans les volumineuses archives de la simplicité publique. Cagliostro fit un séjour à Lyon en 1784-

(1) M.^{me} de La Rollière à M.^{me} de Franquières, La Rollière, 20 août 1777.

1785, et le baquet de Mesmer y était déjà en renom. Le fils de M.^{me} de Meximieux, condamné par les médecins, va au traitement deux fois par jour et jamais il n'en a ressenti aucune commotion ni impression de douleur, et donne maintenant beaucoup d'espérance. Mais l'adroit magnétiseur a eu la précaution de débarrasser son malade du vésicatoire qui l'épuisait et des cruels remèdes qui provoquaient une terrible irritation, et il conseille fort sagement l'air de la campagne. Quoi qu'il en soit, l'enfant ne se tira pas d'affaire.

« A Valence, on ne parle que du magnétisme; les ballons ont eu leur tour, mais leur règne est presque fini ¹. » On emploie, sans beaucoup de succès, ce traitement pour une religieuse de N. D. de Valence, atteinte d'un cancer ². A Lyon, un nommé Gamé prétend guérir la même maladie par un procédé dont il se réserve le secret. Nous pourrions parler aussi des spécifiques conservés dans les familles. Mais cela n'aurait rien de bien intéressant ni de bien nouveau pour le lecteur. Nous arrêtons donc là notre chapitre médical.

(1) Lettre de M.^{me} Danty à M.^{me} Duclaux de Bésignan (Archives de la Drôme, E. 689).

(2) Le docteur ou amateur chez lequel se trouvait le baquet s'appelait M. de Lome.

(A continuer.)

ANATOLE DE GALLIER.

Ce n'est pas avec une entière certitude que nous interprétons par « garde civique des Voconces », ou plus littéralement « garde composée de particuliers de la cité des Voconces », les mots PRAESIDIO Ex PRIVATIS VOContiorum. Nous avons inutilement cherché un second exemple d'une formule pareille; mais, d'une part, la Narbonnaise étant une province sénatoriale et conséquemment dépourvue de troupes, on ne peut nullement songer à une garnison romaine placée chez les Voconces, et, d'autre part, si les exemples manquent relativement à la formule, ils ne font pas complètement défaut relativement à la chose elle-même.

On rencontre la mention d'une garde civique municipale dans la loi de fondation de la colonie de *Genetiva Julia* du temps de Jules César. Le chapitre CIII de cette loi, gravée sur un bronze dont plusieurs fragments ont été récemment découverts à Osuna, l'ancienne *Urso*, dans la partie de l'Espagne Ulérieure devenue plus tard, probablement sous Tibère (Mommson, *Res gestae divi Augusti*, ch. 28), la province de Bétique, s'exprime ainsi : « Lorsque, dans la colonie de Genetiva, la » majorité des décurions aura décidé qu'il y a lieu d'armer et » de mettre en campagne les colons ainsi que les habitants de » la circonscription dépendante pour défendre le territoire de » la colonie, le duumvir préposé à la justice, qui aura reçu le » commandement de ces citoyens armés, ou le préfet qu'il y » aura préposé à sa place, exercera les mêmes droits et le même » pouvoir disciplinaire qui sont accordés au tribun militaire » dans l'armée romaine, et sera à l'abri de toute recherche, » pourvu qu'il se soit renfermé dans les limites du mandat que » lui aura donné la majorité des décurions » (Giraud, *Commentaire sur les Bronzes d'Osuna*, Paris, 1874).

D'autres exemples sont fournis par un certain nombre d'inscriptions appartenant à des villes d'Italie, notamment à Pompéi, et faisant mention de *tribuni militum a populo*. On avait cru, jusqu'à ces temps derniers, qu'il s'agissait de tribuns des légions romaines à la nomination du peuple en vertu d'un privilège remontant à l'époque de la République (Voy. Henzen, dans les

Annales de l'Institut. archéol., t. 37, *Discours lu à la réunion solennelle de l'anniversaire de la naissance de Winckelmann*, 1864). On a dû renoncer à cette opinion en remarquant que plusieurs de ces inscriptions sont manifestement contemporaines des premiers empereurs, comme par exemple deux de Pompéi (Henzen, 7079; Orelli, 3825), sur lesquelles sont joints au titre de *tribunus militum a populo* ceux de « prêtre d'Auguste César » et de « flamine d'Auguste », et une troisième de la même origine (Orelli, 1860), rappelant la construction d'un temple en l'honneur de « la Fortune Auguste »; et que, sur toutes, le tribunat dont il s'agit se trouve mêlé à des fonctions municipales : à Pompéi, *M. Holconius Rufus, tribunus militum a populo, duumvir juri dicundo V, quinquennalis iterum, Augusti Caesaris sacerdos* (Ibid.); — à Pompéi : le même, *duumvir juri dicundo quinquens, iterum quinquennalis, tribunus militum a populo, flamen Augusti* (Ibid.); — à Pompéi : *M. Tullius, duumvir juri dicundo ter, quinquennalis, augur, tribunus militum a populo* (Orelli, 3860); — à Pompéi : *A. Clodius Flaccus, duumvir juri dicundo ter, quinquennalis, tribunus militum a populo* (Orelli, 2530); — à Pompéi : *M. Lucretius Rufus, duumvir ter, quinquennalis, pontifex, tribunus militum a populo, praefectus fabrum* (Henzen, 7045); — à Caere : *M. Manlius Pollio, tribunus militum a populo, praefectus fabrum, censor perpetuus* (Henzen, 7084); — à Cora : *T. Pompullius Lappa, duumvir quinquennalis, tribunus militum a populo* (Orelli, 3883); — à Vérone : *P. Baebius Tuticanus, tribunus militum a populo, praefectus equitum pro legato, pontifex, quattuorvir* (Orelli, 3438).

On voit, par ces textes, qu'il y avait à Pompéi, à Caere, à Cora, à Vérone des milices civiques tirées du peuple de chacune de ces cités et commandées par un *tribunus militum a populo*, titre dont rend très-bien compte le texte ci-dessus rapporté de la loi de la colonie de Genetiva, expliquant que le commandant de la garde civique de cette colonie était investi de la même autorité que les tribuns dans l'armée du peuple romain. Les mots *a populo* se rapportent à *militum*, non à *tribunus* : les « soldats tirés du peuple », non « le tribun élu par le peuple ».

Nous nous abstiendrons d'invoquer un passage de Pétrone (ch. 26), où l'on voit intervenir « un soldat de la garde nocturne » de la cité de Naples », ce passage faisant partie d'un des compléments fournis par le manuscrit découvert à Belgrade en 1688, considéré comme apocryphe.

A l'exemple des *vigiles* de Rome, chargés à la fois de l'extinction des incendies et du soin de la police de nuit (Voy. Henzen, dans les *Ann. de l'Institut. arch.*, avril 1874), il y avait à Nîmes un corps de *vigiles*, qui, d'après le titre de son commandant, nommé sur deux inscriptions du musée de cette ville (Orelli, 2157 et 2542) *praefectus vigilum et armorum*, semble avoir formé une garde municipale armée.

Quelque chose d'analogue existait peut-être aussi à Vienne et dans la cité des Mattiaques, entre Mayence et Cologne; une inscription de Vienne (2, p. 328) nous a conservé le souvenir d'un *magister astiferorum*, et une inscription de Cassel (Orelli, 4983) mentionne des *hastiferi civitatis Mattiacorum*, que M. Mommsen croit avoir été une milice municipale (Voy. Henzen, *Suppl.*, p. 492).

Une garde pour la répression du brigandage existait pareillement à Nyon, la *colonia equestris Noviodunum* sur le lac de Genève. Cette garde était sous le commandement d'un personnage municipal du titre de *praefectus arcendis latrociniiis* (Mommsen, *Inscr. helv.*, N.º 119).

Il pouvait donc bien y avoir une garde municipale des Voconces, et il faut remarquer que le préfet de cette garde n'a rempli, indépendamment de ses fonctions de *praefectus*, que des fonctions municipales : celles de flamine d'Auguste et celles de *pontifex*. D'après le surnom de son père, il n'était peut-être que fils d'affranchi.

Dans le cas où, jugeant inutile la correction faite au texte, on préférerait maintenir la leçon *PRAEFecti PRAESIDIO ET PRIVATis VOContiorum*, on pourrait interpréter ces mots par « préfet préposé à la garde civique et à la sûreté des propriétés » dans la cité des Voconces ».

« Au Rasteau près de Séguret. » — Inscription transcrite, comme la précédente, avec cette annotation sur la même garde du même manuscrit de la Bibliothèque de Carpentras.

Perdue.

MATRIBVS ADCVLTVS VASSEDONIS · F · V · S · L · M

Le V et l'A, l'N et l'I de VASSEDONIS forment des monogrammes.

Matribus Adcultus, Vassedonis filius, votum solvit libens merito.

« Aux Mères,

» Adcultus, fils de Vassedo, avec reconnaissance en accomplissement de son vœu. »

Vassedo se lit comme nom de fabricant sur des tuyaux de plomb à Vienne · Delorme, *Descr. du musée*, p. 183¹.

Le Rasteau est une localité féconde en souvenirs de l'époque romaine. Le manuscrit dont il vient d'être parlé y indique un fragment qui paraît avoir appartenu au piédestal d'une statue élevée en l'honneur d'un personnage parvenu au gouvernement de la Germanie Inférieure :

.....
AVGVRI LEG PRO PR EXERC · GERM · INFER · LEG · PRO
PR PROVINIAE AQVITANICAE pRAETORI
.....

..... consuli....., auguri, legato pro praetore exercitiis
Germaniae Inferioris, legato pro praetore provinciae Aquitanicae,
praetori,.....

« A consul....., augure, légat impérial : propréteur

» de l'armée de la Germanie Inférieure, légat (impérial) pro-
 » préteur de la province d'Aquitaine, préteur, ... »

Le personnage honoré de l'inscription dont provient ce fragment était arrivé, sans doute par la succession ordinaire des fonctions sénatoriales, c'est-à-dire la questure et le tribunat du peuple ou l'édilité, à la préture, puis, comme ancien préteur, au gouvernement de la province impériale d'Aquitaine, puis ensuite au consulat, et ensuite encore, comme ancien consul, au gouvernement de la Germanie Inférieure, province impériale consulaire et résidence d'une armée, ce qui explique le titre de *legatus pro praetore exercitus Germaniae Inferioris*, lequel, exprimé d'une manière complète, aurait dû être celui de *legatus Augusti pro praetore* et non pas simplement *legatus pro praetore*. Le commandant d'une armée était en même temps gouverneur de la province à la défense de laquelle cette armée était affectée.

L'armée de la Germanie Inférieure se composait, à l'époque de la mort d'Auguste, de quatre légions. Elle n'en comptait plus que trois après Néron jusque sous Hadrien, et deux seulement ensuite, et n'avait encore que ce même nombre sous Sévère Alexandre. Nous renvoyons pour les noms et les mouvements des légions de cette armée à ce que nous en avons dit dans nos *Inscriptions de Vienne*, 3, p. 528 et 581. Il n'y avait pas d'armée dans l'Aquitaine, province éloignée des frontières (Voy. Josèphe, *Bell. jud.*, 2, 28).

Dans l'ordre hiérarchique, le titre de consul aurait dû figurer sur l'inscription entre la légation d'Aquitaine et celle de la Germanie Inférieure. Cependant aucune mention d'un consulat n'apparaît sur notre fragment; c'est que, conformément à l'usage, on avait, par motif d'honneur, placé cette mention en tête de tout le *cursus honorum*, immédiatement à la suite des noms, ainsi que nous avons voulu le faire voir par notre restitution (Voy. *Inscr. de Vienne*, 3, p. 585).

Également d'après l'usage, on séparait ordinairement, dans les inscriptions, les fonctions religieuses des autres fonctions, et on les plaçait avant ou après celles-ci. Il se peut donc que le

titre d'augure, par lequel débute le fragment, ne soit pas à son rang chronologique. Il est inutile d'avertir qu'il ne s'agit pas ici d'un augurat municipal des Voconces, mais de l'augurat qui formait le second des quatre grands collèges sacerdotaux de Rome : les pontifes, les augures, les quindecimvirs *sacris faciundis* et les septemvirs épulons.

A l'égard de l'époque à laquelle peut avoir appartenu notre personnage, nous apercevons seulement qu'elle est probablement antérieure à Marc-Aurèle; les mots *pro praetore* sont exprimés sur notre fragment par la sigle PRO PR[•], et nous trouvons, dans une dissertation de M. Léon Renier sur une des inscriptions du musée de Lyon (*Journal général de l'Instr. publ.*, 24 mars 1858), cette remarque, qu'à partir de l'avènement de Marc-Aurèle s'établit l'habitude de ne plus abréger ces mêmes mots que par les lettres PR[•] PR[•].

Nos recherches n'ont pas réussi à nous faire découvrir un gouverneur de la Germanie Inférieure qui ait été précédemment gouverneur de la province d'Aquitaine.

Provient également du Rasteau un petit autel dédié aux Nymphes, conservé au musée d'Avignon, et, tout récemment, c'est-à-dire à la fin de l'année dernière ou au commencement de celle-ci, y a été découvert un fragment d'un somptueux tombeau de marbre, vraisemblablement celui d'un jeune enfant. Nous en devons la communication à M. Raspail, de Gigondas, qui a bien voulu nous en transmettre un dessin accompagné de ses appréciations.

Ce fragment, débris d'un couvercle de sarcophage, présente, au-dessous d'une plate-bande brisée en forme de fronton surbaissé, un buste d'enfant, sculpté en haut-relief dans un disque concave qui devait occuper le milieu de la décoration. A droite de ce buste, d'un travail de sculpture dénotant « la meilleure » époque, se voit une corbeille pleine de fruits : allusion aux délices des Champs-Élysées; ensuite, sous une arcade cintrée, à laquelle devait correspondre, de l'autre côté du disque central, une arcade pareille, un petit Génie aptère, tourné à gauche.

tenant un arc d'une main et de l'autre une grappe de raisin : nouvelle allusion peut-être aux félicités de la vie future. M. Raspail voit dans cette petite figure, qu'il qualifie de « ravissante », une image panthée de Cupidon et de Bacchus : « expressions symboliques de la vie et de la mort ». Un fronton, qui succède à l'arcade cintrée et terminait à droite la face du couvercle, abrite un chien hurlant auprès d'un trépied dont il semble être le gardien.

Un autre fragment moindre, exhumé en même temps et qui peut avoir appartenu à l'un des bouts du même sarcophage, est « couvert à profusion de grappes de fruits et de petits serpents ». On y reconnaît aussi un tronçon et l'extrémité trifide de la queue d'un dauphin.

Temple de Mercure à Vaison.

VAISON. — Dans le cloître de l'église cathédrale. Pierre en forme de caisson, sans ornements. — Hauteur 1^m, largeur 0^m 50.

MERCVRIO
COMINIA
/////////////////
V S L M

Fac-simile du promeneur.

Long, *Ant. du pays des Vocontiens*, p. 198, d'après Millin, 4, p. 144.

Mercurio, Cominia. votum solvit libens meritò.

« A Mercure,
« Cominia., avec reconnaissance, en accomplissement
» de son vœu. »

L'état fruste de la pierre et l'espacement très-grand entre la

seconde ligne et la dernière permettent de supposer la disparition d'une troisième ligne qui devait contenir le surnom de Cominia.

Eros et Anteros après la lutte.

VAISON. — Petit vase en bronze en forme de cylindre, avec incrustations argent et or. Dessin de M. Raspail.

« Je suis enchanté », m'écrivait M. Raspail au mois de juin de 1875, « de vous communiquer le dessin d'un merveilleux travail de damasquinerie et d'incrustation de métaux. Me trouvant ces jours derniers à Vaison, je fus abordé très-gracieusement par l'heureux possesseur de plusieurs objets d'art, dont celui-ci frappa plus particulièrement mon attention. C'est un petit cylindre en bronze de quatre centimètres et demi seulement de hauteur, couvert de figures en argent, dont le dessin ne laisse rien à désirer sous le rapport de la finesse et de l'élégance. Avec un peu plus d'archaïsme, j'aurais été tenté de lui supposer une origine étrusque ».

Ne pouvant mettre sous les yeux des lecteurs du *Bulletin* l'image de l'objet, je vais en essayer la description :

Une femme, qu'on reconnaît pour Aphrodite, est nonchalamment assise sur un *thalamus*. Elle a la tête ceinte d'un diadème, les cheveux retombant en boucles sur les épaules, et le corps nu jusqu'à la naissance des aines, à partir desquelles elle est enveloppée, comme la Vénus de Milo, dans une ample draperie qui ne laisse voir que les pieds. Autour d'elle voltigent des colombes, et, derrière elle, une femme, vêtue de la même manière, tient un parasol sous lequel elle s'apprête à l'abriter.

Aphrodite, tournée à droite par rapport au spectateur et accoudée du bras droit sur le dossier du *thalamus*, recouvert d'un pan de la draperie, tend la main à un enfant ailé : Eros, à qui une femme, vêtue comme elle et appuyée de la droite sur une espèce d'autel, offre quelque chose, ou présente simplement la main pour le conduire vers la déesse. Eros est escorté

de plusieurs Amours groupés à sa suite. Il a été blessé à la jambe par Anteros, qu'on voit assis à l'extrémité du groupe, le front appuyé dans la main, dans l'attitude de la tristesse et de l'humiliation. Un petit Amour, accroupi devant Eros, est occupé à le panser; un autre, à sa droite, s'empresse vers lui comme pour le soutenir; un autre, derrière lui, paraît adresser avec colère des reproches et même des menaces à Anteros. Auprès de celui-ci un Amour remplit peut-être le rôle de consolateur.

Derrière Anteros se voit un autel, qu'un homme, entièrement vêtu, repousse de la main en s'éloignant avec vivacité.

« Ces figures, au nombre de dix, se composent de plaques » d'argent délicatement burinées et solidement incrustées dans » le bronze. Les ailes des Amours et les plis des draperies sont » indiqués par des filets d'or.

» Une couronne d'or d'un dessin très-fini orne le couvercle, » dont la circonférence est bordée d'un double rinceau d'argent » entre des filets; ornementation répétée sur la partie supé- » rieure et sur la partie inférieure du cylindre. »

Plusieurs monuments connus représentent la lutte d'Eros et d'Anteros (Voy. *Manuel d'archéologie* de O. Muller); celui de Vaison est peut-être le seul qui offre l'issue de cette lutte, et peut-être aussi le seul qui jette un jour aussi étendu sur le véritable sens d'une conception mythologique difficile à expliquer. Pour la comprendre, telle qu'elle nous paraît clairement exprimée sur notre curieux bijou, il faut, abstraction faite d'un immense progrès des mœurs, se reporter en pensée aux temps et aux pays, éloignés de nous, où l'on admettait sans difficulté que Jupiter pût partager son affection entre Junon et Gany-mède. Hâtons-nous de faire remarquer, à l'honneur de la morale, que, dans la scène qui vient d'être décrite, c'est Eros qui est vainqueur et qui triomphe, tandis que Anteros, vaincu et en butte aux insultes, voit son autel délaissé.

La lutte d'Eros et d'Anteros ne serait donc pas, comme on l'a pensé, l'opposition de l'amour heureux et de l'amour malheureux; ce serait, au contraire, celle de l'attraction affectueuse

de l'homme vers la femme et de l'amour purement sensuel caractérisé par les rapports d'éraсте à éromène. C'est pour cela que, dans plusieurs représentations de cette lutte, on voit Aphrodite auprès d'Eros, et un Hermès, un Pan ou un Satyre auprès d'Anteros.

VAISON. — Dans le cloître de l'église cathédrale. Cippe dont la base et le couronnement ont été abattus à fleur du dé. — Hauteur 1^m 10, largeur 0^m 50.

	D	M
	MVSAE·	GRANI
	ANI	LIB
	VICTORINVS	
5	LVCINI·	FIL
	VXORICARIS	
	SIMAE ET	CHRY
	SIPPVS	FIL

Fac-simile du promeneur : lettres de bonne forme ; 2^e ligne, l'N et l'I de GRANI forment un monogramme.

Diis Manibus Musae, Graniani libertae; Victorinus, Lucini filius, uxori carissimae, et Chrysippus filiae.

- « Aux dieux Mânes de Musa, affranchie de Granianus;
- » Victorinus, fils de Lucinus, à son épouse chérie,
- » Et Chrysippus, à sa fille. »

L'épithaphe ne fait connaître le nom de famille ni de Granianus, le patron de Musa, ni de Victorinus, son mari. C'est sans doute, d'après une remarque déjà faite (*Bullet.*, 1871 - 1872, p. 276), parce que le tombeau appartenait à un groupe de monuments funéraires sur lequel un desquels ces noms se lisaient.

VAISON. — Route de Vaison à Villedieu, près de la maison

Mazens. Cippe, avec base et couronnement, au-dessus d'un réservoir auquel il sert de décoration. — Hauteur 1^m 45, largeur 0^m 62.

D M
C · IVCVNDIO
SEVERO DE
FVNCTO AN
5 — NOR XXVIII
MENS VIII DIER
IIII C IVCVND
SEVERIANVS
FIL .PIISSIMO

Fac-simile du promeneur.

Long, *Ant. du pays des Vocontiens*, p. 199, d'après Millin, *Voyages*, 4, p. 153.

Diis Manibus, C. Iucundio Severo, defuncto annorum XXVIII, mensium VIII, dierum IIII; C. Iucundius Severianus filio piissimo.

« Aux dieux Mânes, à Caius Jucundius Severus, mort à l'âge
» de vingt-neuf ans, huit mois et quatre jours;
» Caius Jucundius Severianus à son excellent fils. »

On voit que le père et le fils avaient des surnoms de même origine; mais que c'était le fils qui portait le surnom de forme primitive, tandis que le père avait le surnom de forme dérivée. C'est, avec beaucoup d'autres exemples qu'il serait facile de rassembler, la condamnation d'une règle que l'on s'est trop pressé d'établir, et suivant laquelle le surnom de forme dérivée serait toujours celui du fils. Tout ce qu'on peut dire, c'est que très-fréquemment le père donnait à l'un de ses enfants son surnom même ou un surnom tiré du sien et, alors, de forme secondaire si lui-même avait le surnom de forme primitive,

ou, au contraire, de forme primitive si lui-même se trouvait avoir déjà le surnom de forme secondaire; ce dernier cas est celui de notre inscription.

Remarquer les chiffres XXVIII et IIII pour XXIX et IV, conformément à la manière la plus en usage dans l'antiquité.

VAISON. — Chez M. Mazens, sur la route de Vaison à Ville-dieu. Stèle cintrée à sa partie supérieure; brisée par en bas. — Hauteur 0^m 45, largeur 0^m 30.

D I S
MANIBVS ·
SATVRNINAE
PATERNAE ·
MARCELLINÆ
FAVSTI · FIL ·
IN F · P XXXX
IN A P XX

Fac-simile du promeneur.

Diis Manibus Saturninae, Paternae, Marcellinae, Fausti filiarum.

In fronte pedes XXXX, in agro pedes XX.

« Aux dieux Mânes de Saturnina, de Paterna, de Marcellina,
» filles de Faustus.

» Quarante pieds de face; vingt pieds dans le champ. »

Remarquer le nombre XL exprimé par quatre X; on trouve des répétitions de l'X numérale encore plus compliquées, telles que XXXXXXV pour LV, et XXXXXX pour LX (Voy. Marini, *Fr. arv.*, p. 674, n.).

Les mesures dont l'indication termine l'építaphe sont celles de l'emplacement funéraire; il avait quarante pieds le long du chemin et vingt en s'en écartant.

VAISON. — Route de Vaison à Villedieu. Bande de pierre qui a dû faire partie d'une frise et a été excavée plus tard pour être employée comme auge sépulcrale. Elle sert actuellement de bassin de fontaine dans la cour d'une ferme appartenant à M. Tramier, dit « du Pavillon ». L'inscription était renfermée dans un encadrement de moulures. — Hauteur 0^m 45, longueur 1^m 15.

MODESTA NAMVTAE FIL *sibi et. marito*

SVO VIVA FECIT H M h. n. s.

Fac-simile du promeneur : lettres grandes et de bonne forme.

Modesta, Namutae filia, sibi et. marito suo fecit. Hoc monumentum heredem non sequitur.

« Modesta, fille de Namuta, à elle-même de son vivant, et à., son mari.

» Ce tombeau ne passe pas aux héritiers. »

Namuta, la mère de Modesta, était déjà connue par une inscription vue par Millin (*Voyages*, 4, p. 154. — *Voy. Long, Ant.*, p. 201) et qui était l'építaphe de son mari, rédigée dans la même forme :

NAMVTA MINVTAE FIL MARITO

SVO · H · M

On voit qu'elle n'y fait pas connaître le nom de son mari, mais c'est peut-être parce que l'inscription est incomplète, car les sigles H M de la seconde ligne devaient être suivies des autres sigles H N S, nécessaires pour parfaire la formule *hoc monumentum heredem non sequitur*.

TOME X. — 1876.

20

Les deux épitaphes appartenait certainement à un même groupe funéraire où se lisaient, sans doute, sur d'autres tombeaux les noms de famille qu'elles ne contiennent pas.

Plaque de plomb décorée d'un bas-relief.

VINSOBRES. — Plaque de plomb découverte à Vinsobres, actuellement dans la collection de M. Vallentin, à Montélimar. — Hauteur 0^m 60, largeur 0^m 27.

Communication de M. Vallentin :

» A la partie supérieure, dans un cartouche au-dessous duquel se voit une guirlande assez bien exécutée :

THERAPIVS

» Plus bas, deux personnages, dont l'un tient à la main un long crochet appliqué sur la tête de l'autre, étendu horizontalement.

» En face du premier, je crois lire :

///VCANVS

» Et du deuxième :

C
I
C
I
N

» Les lettres sont en relief et ont été aplaties par le frottement, ce qui en rend la lecture incertaine. »

Ce sont des noms d'esclaves, et apparemment, — au moins les deux derniers, — des noms de gladiateurs.

Therapius.

Lucanus ou peut-être *Eugamus.*

Cicnus.

La plaque où se voit ce bas-relief avec ces noms pouvait décorer la face d'un tombeau, et la scène qu'elle représente faire allusion de quelque manière aux circonstances de la mort de Thérapius.

Fragment rappelant un édile des Voconces.

Luc. — Fragment d'un grand panneau de pierre, découvert à Luc en 1864; actuellement dans la collection de M. de Lamorte-Félines, à Die. L'inscription était renfermée dans un encadrement de moulures. — Hauteur 0^m 40, largeur 0^m 70.

/// IVLIVS PFV.
A E D V O C.

Fac-simile du promeneur : lettres de bonne forme.

. . . *Iulius, P. filius, Voltinia* . . . , *aedilis Vocontiorum*

« . . . *Julius* , fils de Publius (Julius), de la tribu
» *Voltinia*, ... édile des Voconces. »

On voit par cette inscription, dans laquelle Julius a le titre « d'édile des Voconces », que les attributions des édiles s'étendaient sur toute la circonscription de la cité, et qu'il n'y avait pas, selon l'époque à laquelle elle se rapporte, des édiles de Vaison et des édiles de Luc, ou des édiles de Vaison et des édiles de Die.

DIE. — Collection de M. de Lamorte-Félines. Fragment d'une

frise ou d'un panneau de pierre, bordé d'une moulure à droite.

— Hauteur 0^m 15, largeur 0^m 20

..... amb^lDAVI

.....

Fac-simile du promeneur, d'après un estampage communiqué par M. Vallentin : le B et l'I forment un monogramme; l'A est renfermé dans le D; l'I final dans le V.

Diis Manibus. Ambidavi, ...

« Aux dieux Mânes de. Ambidavus, ...

» »

Ce fragment, qui ne fait connaître que le surnom du défunt, nous fournit la véritable lecture d'une inscription fruste, publiée dans un précédent numéro du Bulletin (N.° 23, p. 359), et dont la première ligne doit être rétablie ainsi :

..... AMBIDAVI FLAM DIVORVM....

C'est-à-dire *Ambidavi, flaminis divorum.*

DIE. — Collection de M. de Lamorte-Félines. Partie inférieure d'une table de pierre, autrefois « dans la remise de la maison » qui touche la prison » (Long). Un encadrement de moulures renfermait l'inscription, dont le tympan à angles coupés présentait un octogone; à chacun des quatre coins se voyait un ornement en forme de croix dans un quart de rond. — Hauteur 0^m 98, largeur 0^m 75.

.....

.....

..MMIVS · POTHINVS

uXORI · SANCTISSIM

Fac-simile du promeneur, d'après un estampage communiqué par M. Vallentin.

Long, *Ant. du pays des Vocontiens*, p. 193.

Diis Manibus mmius Pothinus uxori sanctissimae.

« Aux dieux Mânes de ; . . . mmius Pothinus à sa vertueuse épouse: »

Écriteau constatant la mesure d'un terrain.

DIE. — Stèle terminée à sa partie supérieure en forme de fronton triangulaire; découverte en 1874 dans le jardin de M. Clerc, sur la route de Luc. — Hauteur 1^m, largeur 0^m 70.

S O L V M S E P V L
S E X V E R V N I L E P I D I
I N T R A T E R M I N O S
L O N G P L X L A T P L X

Dessin de M. Guirimand, président du tribunal de Die, actuellement conseiller à la cour de Grenoble. — Lettres de bonne forme; 2^e ligne, l'N et l'I de VERVNI, les deux I et le D de LEPIDI; 3^e, l'I et l'N de TERMINOS forment des monogrammes (Macé, dans le *Bulletin des Sociétés savantes* de 1875, p. 443).

Solum sepulturae Sex. Verunii Lepidi, intra terminos longum pedibus LX, latum pedibus LX.

« Emplacement de la sépulture de Sextus Verunius Lepidus;
» En dedans des limites, 60 pieds de long, 60 pieds de large. »

Cette inscription n'est pas, à proprement dire, une épitaphe. Adossée probablement à une des limites dont elle parle, elle

servait à constater, en cas de tentative d'empiètement, l'étendue de superficie du terrain affecté à la sépulture de Sextus Verunius. C'était un écriteau.

Au même endroit ont été découverts par M. Clerc plusieurs tombeaux du moyen âge. Un de ces tombeaux, vu par M. Guirimand, renfermait un squelette dont la tête reposait entre deux pierres « grossièrement équarries. On remarquait dans l'une » une excavation en forme de coupe, et sur l'une des deux a » été trouvé un gobelet de verre, d'une dizaine de centimètres » de haut, et présentant à peu près la forme d'un cornet ».

Építaphe d'un enfant.

LE PUY-SAINT-MARTIN. — Collection de M. Vallentin, à Montélimar. Table de pierre, brisée en deux fragments et incomplète, bordée d'une moulure qui encadrait l'inscription. — Hauteur 0^m 95, longueur 0^m 85.

d· e T Q V I E T I a e t E R N E · M ·
 p r i M A N I I V L I A N I D E F V N C T · a n
 n o r · I I I · M E N S · X I · D · X · M · P R I M A N I V s
 e t i u l i A V E R A T I A ·

Fac-simile du promeneur : deuxième ligne, l'N et l'I final de IVLIANI forment un monogramme.

Dis Manibus et quieti aeternae Primanii Juliani, defuncti annorum III, mensium XI, dierum X; M. Primanius et Julia Veratia, parentes filio dulcissimo ponendum curaverunt.

« Aux dieux Mânes et au repos éternel de Primanius Julianus, mort à l'âge de trois ans, onze mois et dix jours ;
 » Marcus Primanius. et Julia Veratia, à leur
 » fils chéri. »

Noter le surnom du fils dérivé du nom de famille de la mère, et le surnom de celle-ci fait, sans changement, d'un nom de famille fréquent chez les Voconces.

*Inscription chrétienne, datée de l'année après le consulat
de Venantius [509].*

URBAIN. — Tablette de pierre, brisée par le milieu en deux parties, trouvée dans les ruines de l'ancien village d'Urbain, actuellement chez M. de Gaudemaris, à Beaumes. — Hauteur 0^m 19, largeur 0^m 17.

+ QVIESCIT· IN PACE·
BENEMEMORIA EPYMI
NE VIXIT· ANS· XXV MENS
ES· III· DIES· XXGI· RECESSIT
5 SVE· K· IVNIAS· POS CO
NSOLATVM· VERI
VENANTI· CSSS· C
IN ETNVN· PAX
TECVN

Fac-simile de M. Gaultier, notaire à Beaumes : les lignes renfermées entre des filets tracés à la pointe.

+ *Quiescit in pace benememoria Epymene; vixit annos XXV, menses III, dies XXVII; recessit sub die calendas junias, post consulatum Venantii viri clarissimi consulis.*

In eternum pax tecum !

+ « (Ici) repose en paix Epymene de bonne mémoire, qui
» a vécu vingt-cinq ans, trois mois et vingt-sept jours. Elle est
» morte le jour des calendes de juin (1^{er} juin), l'année après le
» consulat de Venantius clarissime.
» La paix éternelle soit avec toi ! »

De la dernière partie du V^e siècle aux premières années du VI^e, trois consuls du nom de Venantius, tous trois d'Occident, apparaissent dans les fastes, en 484, en 507 et en 508 (Voy. Le Rossi, *Inscr. chrét. rom.*, 1, p. 606 et 608) : — En 484, un *Venantius*, qui devait s'appeler *Decius* (Id., p. 492), non reconnu en Orient et dont le collègue, non admis en Occident, si ce n'est tardivement à Rome, était le futur roi d'Italie Théodoric, à cette époque patrice et général des milices de la cour près de l'empereur Zénon ; — en 507, alors que l'Italie, enlevée aux Hérules, était passée sous la domination des Goths, un *Venantius*, dit quelquefois *junior*, avec l'empereur Anastase non promulgué, malgré sa dignité d'auguste, ni dans les États des rois goths, ni dans ceux des rois franc et burgonde ; — en 508, un *Decius Marius Basilius Venantius*, souvent appelé *junior*, et quelquefois *alius junior*, sans doute en distinction de celui de 507 ; collègue d'un *Celer*, resté inconnu en Occident conformément à un système d'interception pratiqué par Théodoric, pendant toute la durée de son règne, à l'égard des consuls d'Orient.

L'inscription étant datée par post-consulat, il s'agit de l'année qui a suivi l'un ou l'autre des consulats qui viennent d'être rappelés, c'est-à-dire de l'une des années 485, 508 ou 509.

Or, en 485 on était sous le consulat de Symmaque : *Q. Aurelius Memmius Symmachus*, en Occident et seul ; et une inscription de Vienne fait connaître que dès le 18 mai on se servait, dans les États burgondes, du nom de ce consul. Il ne serait pas concevable qu'après s'être mis à dater par le nom du consul de l'année on fût revenu un mois plus tard à dater par post-consulat du consul de l'année précédente. L'épithaphe d'Epymene n'est donc pas de l'an 485.

En 508, Théodoric soutenant contre Gondebaud et Clovis une guerre commencée par ceux-ci dès 507 contre les Visigoths d'Aquitaine, alliés du roi d'Italie, on n'a daté pendant ces deux années, dans le royaume des Francs et dans celui des Burgondes, que par post-consulat et par post-consulat *iterum* de Messala, le consul d'Occident de 506. Une inscription de Lyon,

datée de cette manière, est du mois d'octobre 508. L'épithaphe d'Epymene, du 1^{er} juin, n'est donc pas non plus de l'an 508.

Reste l'année 509, où *Importunus* fut consul d'Occident et seul, et fut certainement promulgué dans le royaume des Burgondes, si ce n'est dans l'année même, au moins par post-consulat puisqu'il figure ainsi sur une inscription de Lyon de 510.

C'est par conséquent à l'année 509 que, en présence de l'impossibilité qui nous interdit les années 485 et 508, je pense pouvoir rapporter l'inscription d'Urbain. Il faut supposer que dans le courant de 508 il y aura eu quelque relâche des hostilités entre les princes belligérants, peut-être à la suite de l'échec infligé par Théodoric aux armées franque et burgonde sous les murs de la ville d'Arles, dont elles avaient entrepris le siège. Le nom de Venantius, reçu alors en Bourgogne avant la fin de l'année, y aura servi l'année suivante 509 par post-consulat jusqu'à la promulgation du nom du consul de l'année, promulgation qui, d'après une inscription de Vienne, ne se serait faite que postérieurement à octobre.

Remarquer l'adjectif de formation barbare *benememorius*, dont on a d'autres exemples; l'expression *recessit*, dont la période de durée, d'après les observations de M. Edmond Le Blant établies sur les inscriptions datées, s'étend de 347 à 489; la rédaction maladroite de l'épithaphe, où le nom du consul s'intercale fautivement entre les deux mots de la formule *virī clarissimi*: enfin la figure en forme de G qui entre dans la composition du chiffre de la quatrième ligne. Cette figure est ce que les antiquaires appellent l'épisème *caſ*; elle avait la valeur du nombre VI (Voy. Maffei, *Mus. veron.*, p. 180).

A la suite de la lecture d'une récente publication intitulée les *Bronzes d'Osuna, remarques nouvelles*, par M. Charles Giraud, de l'Institut, Paris 1875, faisant suite à une publication précédente sur le même sujet, je crois devoir apporter une rectification à mon commentaire sur l'inscription de *L. Laelius Fortunatus*, autrefois au Rasteau (V. ci-dessus p. 292).

Il n'y a pas lieu de voir des gardes municipales à Vérone, à

Caere, à Cora, à Pompéi d'après les inscriptions mentionnant des *tribuni militum a populo*. Celles de ces inscriptions qui concernent Vérone et Caere sont antérieures à Auguste et appartiennent à une époque où le tribunat militaire par élection était en vigueur. Celle de Cora est très-suspecte et probablement fausse. Celles de Pompéi sont, il est vrai, contemporaines d'Auguste, mais les personnages qu'elles rappellent avec la qualification de *tribunus militum a populo* peuvent avoir obtenu ce grade antérieurement à la désuétude du tribunat électif.

Jusqu'à présent donc, les *tribuni militum a populo* mentionnés sur les inscriptions sont, non pas des commandants de gardes municipales, mais des tribuns de l'armée romaine.

(A continuer.)

A. ALLMER.



PETITE ANTHOLOGIE
DES
POÈTES DE LA DRÔME.

DEUXIÈME PARTIE.

De la Révolution jusqu'à nos jours.

(AUTEURS DÉFUNTS.)

(SUITE. — Voir les 32^e, 33^e, 35^e, 36^e et 37^e livraisons.)

APPENDICE.

Nous avons classé dans ce chapitre, qui est loin d'être complet, et en suivant l'ordre alphabétique, tous les poètes infimes qui nous étaient connus et tous ceux qui, doués d'un réel talent, n'ont cependant publié que quelques pages.

Cet appendice n'est à peu près qu'une sèche énumération bibliographique; néanmoins nous n'avons pas cru devoir le supprimer, afin de rendre notre petit travail moins incomplet.

ARMAND (Le P. M. DELILLE), né à Nyons en 1788 et mort en 1815. — Dans la *Statistique de la Drôme*, Delacroix nous apprend que ce personnage fut pasteur protestant à Valence et à Nîmes et montra un talent distingué pour la chaire. Dans sa jeunesse il s'était occupé de poésie et il eut de brillants succès dans le genre difficile de l'ode.

AUGIER (VICTOR), avocat à Valence, père de M. Émile Augier, de l'Académie française, avait épousé la fille du romancier Pigault-Lebrun. On trouve plusieurs poésies signées de son nom dans *Les Muses du Midi*, recueil poétique publié en 1822-23 par Dourille, de Crest.

Les vers de Victor Augier sont loin de valoir ceux de son fils.

BANCEL, avocat, père de Désiré Bancel, représentant du Peuple, a publié deux poésies récitées dans un banquet patriotique : *La gloire française* et *Le Pindare français*. (In-8° de 4 p., Valence, Marc-Aurel, 1830.)

Son fils était très-bon poète; mais ses poésies sont manuscrites.

BÉLIÈRES (L'ABBÉ), ancien curé de Rac : *Première églogue de Virgile en vers latins, français et patois*. (Montélimar, Bourron, s. d., in-12 de 15 p.)

BERNARD (ALEXANDRE), de Grignan : *Romance historique sur Grignan* (avec musique), suivie de la *Description de Rochecourbière, du château et de l'église de Grignan*. (Avignon, Seguin, s. d., in-4° de 4 p.)

BOISSIER (Auguste), de Die, auteur de remarquables poésies patoises, a également composé des poésies françaises pleines de fraîcheur et de grâce, qui ont été insérées dans un grand nombre de feuilles littéraires de Paris et de la province.

J'ai sous les yeux une charmante romance due à sa plume, et je ne puis résister au plaisir d'en citer quelques-strophes :

La cinquantaine.

Cinquante hivers ont pesé sur nos têtes
 Depuis l'époque où nous fûmes unis.
 Jeunes alors, nous passions dans les fêtes
 Des jours bien courts et de bien courtes nuits !
 Ainsi parlait à sa femme chérie
 Un bon vieillard affaibli par le temps.
 Il ajoutait, l'âme encore attendrie :
 Ma Louison, nous n'avons plus vingt ans !

.

. Nous nous mettrons à table
 Pour célébrer avec des flots de vin
 Cette journée, à jamais mémorable,
 Que rarement accorde le destin.
 Dans ce banquet une gaité charmante
 Inspirera de bons, de joyeux chants ;
 Nous les suivrons, mais d'une voix tremblante :
 Ma Louison, nous n'avons plus vingt ans !

.

Pourquoi se plaindre ? A Dieu c'est faire injure !
 N'avons-nous pas au printemps des amours
 Cueilli des fleurs qu'une belle nature
 Pour les mortels ici sème toujours ?
 Puisque l'hiver rapidement s'avance,
 A l'amitié consacrons nos instants,
 Et dans le cœur conservons l'espérance
 Qu'un jour, au ciel, reviendront nos vingt ans !

BONFILS (ARISTIDE DE), de Saou : *La Napoléone, candidature du citoyen Louis-Napoléon Bonaparte à la présidence de la République française*. (Valence, Marc-Aurel, s. d., in-4°, 1 p.)

BONNARD (LOUIS-FORTUNÉ), de Montélimar : *Le petit chansonnier bachique*. (Montélimar, Bourron, 1852, in-16 de 32 p.)

DU GARDIER (ROBERT) et MAGNARD (HENRY). Le premier naquit à Anneyron vers 1766 et mourut en 1840; le second, né à Saint-Sorlin en 1774, mourut en 1844.

Ils ont publié tous deux en collaboration et sans nom d'auteur le volume suivant : *Voyage au Mont-Pila, sur les bords du Lignon et dans une partie de la ci-devant Bourgogne*. (Paris, Desenne, s. d. (vers 1803), in-12 de 219 p.)

M. Anatole de Gallier a écrit une étude très-intéressante sur nos deux poètes dans le *Bulletin de la Société d'archéologie de la Drôme*. (Tome VIII¹, p. 410 et suiv.)

ENFANTIN (L'ABBÉ LOUIS-BARTHÉLEMY), né à Eymeux en 1776 et mort à Lyon en 1855 : *Recueil de cantiques à l'usage des missions, par un prêtre du diocèse de Valence*. (Valence, J. Montal, 1814, in-12 de 288 p.) — *Cantiques de M. l'abbé Enfantin, prédicateur, chanoine de Valence*. (Rouen, Mégard, 1828, in-12 de 124 p.) — *Les caractères de la vraie charité ou la famille dauphinoise étudiant ces divins caractères*, prose et vers. (Lyon, P. Rusand, 1831, in-8° de 195 p.)

Tout le bagage littéraire de l'abbé Enfantin n'a aucune valeur poétique.

FIÉRON (POLYDORE), de Valence, avocat : *Les petites sœurs des pauvres*. (Tournon, J. Parnin, 1873, in-8° de 16 p.) — *L'été de la Saint-Martin*. (Valence, Chenevier, 1875, in-4° de 4 p.)

GAILHARDON (GUSTAVE), tour à tour juge de paix à Marsanne, au Grand-Serre et à Lorient, eut la singulière idée de commettre un poème didactique sur *La Justice de paix*. Qui le croirait ? ce poème, qui ne supporte pas la lecture, a eu deux éditions, et la seconde, à ce que nous apprend l'auteur, a été faite pour satisfaire de nombreuses demandes ! — *La Justice de paix*. (Montélimar, Gallet, broch. de 22 p.) — *Idem*, 2° édition. (Valence, Chaléat, 1853, petit in-12 de 20 p.)

Cet excellent homme a encore publié : *Sonnets sur la mort de Jules*. (In-8° de 15 p., s. l. n. d.) Après avoir lu *La Justice de paix*, nous nous consolons facilement de n'avoir pu mettre la main sur cette brochure.

M. Gailhardon est mort à Sauzet en 1860, à l'âge de 75 ans.

GASTREZ. *Réflexions sur la poésie pastorale, suivies de pièces fugitives*. (Valence, Marc-Aurel, an X, in-12 de 45 p.)

GIBERT (L'ABBÉ), ancien vicaire au Buis et à Saint-Barnard : *Voyage dans la lune, en vers français, par un professeur du collège du Buis (Drôme)*. (Carpentras, Devillaris, 1844, in-8° de 23 p.)

GIRAUD, secrétaire de la mairie de Montélimar. *Mon adresse à S. A. I. Mgr. le prince Louis-Napoléon*. (Montélimar, Bourron, 1852, in-4° de 4 p.)

JOUBE (ESPRIT-GUSTAVE), chanoine de Valence, archéologue et musicien distingué, dont le nom figure dans plusieurs dictionnaires biographiques, a cultivé un peu la poésie et a publié le recueil suivant : *Album pour distributions de prix. — Collection de morceaux à trois voix égales avec accompagnement.* — Paroles et musique de l'abbé Joube. (Paris, Hégel, 1861.)

JULLIEN (MARC-ANTOINE), né à Bourg-de-Péage en 1744, fut représentant du Peuple à la Convention et publia des *Opuscules en vers.* (Paris, Lenormand, 1807, in-8° de 107 p.)

LUXE (L'ABBÉ MARC), de Saint-Jean-en-Royans, mort en 1865, à l'âge de 61 ans, a composé *Les gloires de S. M. l'empereur Napoléon III*, poème pitoyable, qui eut cependant deux éditions (en 1863 et 1864). Ce n'est pas même de la prose rimée.

MAGNARD (HENRY). Voir DU GARDIER.

MARTIN (L'ABBÉ JEAN-CLAUDE), de Clansayes, auteur de nombreuses brochures historiques et archéologiques, eut le tort de vouloir rimer malgré Minerve et commit l'ouvrage suivant : *Baruch ou les Hébreux à Babylone, fragments bibliques imités et paraphrasés en vers.* (Orange, J. Escoffier, 1842, in-8° de 55 p.)

C'est un poème dans lequel les alexandrins s'avancent raides et alignés comme des grenadiers de la Garde.

MOUCHIROUD (JULES), de Saint-Vallier : *Les Bécharades, satires municipo-électorales.* (Annonay, Prothon fils, 1837, in-8° de 35 p.)

C'est un recueil de satires locales dirigées contre un conseiller municipal de Saint-Vallier.

MONYER (F.), ancien Oratorien de Tournon, né à Saint-Vallier, est auteur de quelques poésies, entre autres : *La puissance divine, sirvente ou chant sérieux du troubadour*. (Paris, 1844, in-4° de 34 p., prose et vers.)

PLANTA DE WILDEMBERG (LE CHEVALIER DE), né à Valence, mort à Montélimar : *Couplets à l'occasion du sacre* (Charles X). (In-12 de 3 p., s. d. n. l.)

RICHARD (XAVIER), de Montélimar : *Mon hiver à Badeaupolis*, 1870-71. (Hyères, A. Souchon, 1871, in-8° de 43 p.) Brochure publiée sans nom d'auteur.

VARNIER (JULES), de Valence, a publié, sous le pseudonyme de *Georges d'Alcy*, *L'Oasis*. (Paris, L. Curmer, 1842, in-12 de 138 p.)

L'auteur annonce sur la couverture de son livre la prochaine publication de *L'Hécatombe de Laïs, poème antique*. Nous ignorons si ce volume a vu le jour.

VAUGELAS (LOUIS-CHARLES LAGIER DE), né à Die en 1788, était un poète de premier ordre, à ce que nous apprend M. Adolphe Rochas; mais malheureusement ses œuvres n'ont jamais été imprimées. Laissons la parole au biographe du Dauphiné : « Doué des plus remarquables » dispositions pour la poésie, il composa, à l'âge de dix-neuf ans, un poème en 4 chants sur les Alpes dioises. » Ce poème, resté manuscrit entre les mains de sa famille, » est rempli de beautés de premier ordre : les richesses de » l'imagination, la grandeur des images, l'élévation des » pensées, la magnificence des descriptions y sont répandues à profusion. En publiant ses œuvres, nul doute qu'il

» ne se fût placé à côté des hommes qui, au commence-
 » ment de ce siècle, ont le plus illustré les lettres françaises;
 » mais, semblable à ces fleurs alpines décrites dans son
 » poème, qui n'exhalent leurs parfums qu'à l'ombre des
 » bois où elles sont nées, le jeune poète, plein d'une rare
 » modestie, cultivait les lettres pour lui seul et cachait
 » avec soin les remarquables productions de son esprit. »

Nous avons recherché activement le manuscrit dont parle M. Rochas; la famille de Vaugelas ne l'a pas en sa possession et croit que, par humilité chrétienne, l'auteur l'aura détruit. Notre poète mourut à Rome en 1844.

Un frère de Louis, Fortuné, ancien garde du corps en 1814, cultiva également la poésie et fut l'ami intime de Lamartine. Dans ses *Mémoires*, le chantre des *Méditations* lui consacre un affectueux souvenir : « Je fis connaissance,
 » dit-il, avec plusieurs gardes du corps de mon âge, que
 » mon isolement et mon caractère intéressaient à moi. De
 » ce nombre était M. de Vaugelas, jeune gentilhomme du
 » Dauphiné, dont les goûts étaient analogues aux miens.
 » C'est un des hommes les plus accomplis que j'aie jamais
 » connus. Toutes les solidités de l'esprit et tous les agré-
 » ments du caractère étaient réunis en lui. Il était royaliste,
 » comme nous l'étions tous. Il aimait comme moi la soli-
 » tude. Après son devoir accompli, il fuyait la légèreté de
 » la foule. Il me recherchait, je l'accueillais. Notre intimité
 » m'en amena plusieurs autres aussi estimables. » (LAMAR-
 TINE, *Mémoires*, p. 251.)

VÉZIAN AÎNÉ (LOUIS-ALEXANDRE), né près de Séderon en 1794 ou 1795 : *Pensées et souvenirs d'un soldat laboureur*. (Valence, Chaléat, 1853, brochure de 87 p.)

VEYRENC (J. B. A.), père de l'abbé Veyrenc, dont

nous avons précédemment parlé, avait laissé en manuscrit un recueil de cantiques, publié par les soins de son fils.

A propos de ce dernier, qu'il nous soit permis de rectifier une erreur qui s'est glissée sous notre plume. Nous disions, en parlant de l'auteur de *Quelques fables*, qu'il n'aimait pas les fables de La Fontaine, tandis qu'il nous apprend lui-même qu'il n'aimait que les fables du Bonhomme.

Le recueil de M. Veyrenc père a été mis en musique par M. l'abbé Giély et publié sous le titre suivant : *Soupirs de l'exil*. (Paris, Poussielgue-Rusand, 1848, in-12 de 156 p.)

ADDITION.

Dans la première partie de notre *Petite Anthologie*, nous avons omis le nom de L. YBOT, de Montélimar, poète du XVII^e siècle.

Nous renvoyons le lecteur à la petite plaquette éditée à Grenoble, sans nom d'auteur : *L. Ybot, poète et comédien dauphinois*. (Grenoble, Allier, 1870, in-8° de 11 p.)

Ce qui nous console de notre oubli, c'est que M. Chaper, l'auteur de la brochure relative à Ybot, nous dit en parlant du rarissime volume de ce rimailleur : « Soyons sincère : je » n'ai pas pu l'achever, après m'y être repris par huit fois. »

JULES SAINT-RÉMY

LES ARTISTES DE LA DROME

Au Salon de 1876.

A mon ami JULES SAINT-RÉMY.

DESSINS.

HENNET (M.^{lle}. JEANNE)Née à Valence (Drôme), élève de CHAPLIN et de M.^{us} MAREST.

N.^o 2550. — La peinture d'après Boucher. — Faïence.

Puisque nous avons cette année la bonne fortune de compter une jeune fille parmi les artistes de notre département, la galanterie la plus élémentaire nous prescrit de commencer par elle notre promenade à l'Exposition de peinture. Nos amis de Valence ne nous sauront, sans doute, pas mauvais gré de leur signaler dès son apparition une des gloires futures de leur ville natale. Quant aux artistes distingués dont les noms suivent, leur courtoisie est trop connue pour qu'ils se formalisent d'être obligés, en cette circonstance, de céder le pas à leur jeune et intéressante compatriote.

Pour être Prix de Rome, ils n'en sont pas moins hommes.

M.^{lle} Jeanne Hennet, qui est une des meilleures élèves

de Chaplin, ne nous paraît pas avoir changé de maître ni de modèles en choisissant dans un des tableaux de Boucher le sujet du joli médaillon qu'elle expose cette année. Il y a, en effet, de grandes affinités entre les boudoirs pudiques de Chaplin et les bergeries musquées de Boucher, cet autre peintre d'amours, de fillettes et de mignardes. Quoi qu'il en soit, la copie de M.^{lle} Hennet est parfaitement réussie. Elle ressort en traits bleus sous le vernis de la faïence et dénote, vu les difficultés matérielles du genre, un talent sérieux, qui mérite d'être encouragé. Nous engageons seulement notre compatriote à se défier du courant mercantile qui entraîne aujourd'hui tant de jeunes talents loin du culte du grand art. Cette réflexion nous est suggérée par le panneau dans lequel se trouve enchâssé le médaillon que nous venons d'étudier. Ces rosaces, ces moulures, cet encadrement de bois noir sculpté, qui n'est autre chose qu'une porte de crédence ou de bahut, tout cela sent les ateliers de Krieger et de Racault et dénote la commande commerciale, pire encore, au point de vue de l'art, que la commande officielle. Cultiver l'art pour l'art, disait souvent Carpeaux à ses élèves, est une question de vie ou de mort pour l'artiste à ses débuts.

Cela n'enlève rien, bien entendu, au mérite de l'œuvre fine et délicate de M.^{lle} Hennet, œuvre qui certainement aurait attiré l'attention du public, si elle eût été placée dans un endroit plus fréquenté que les galeries extérieures de l'Exposition. L'administration devrait songer enfin à consacrer des salles spéciales aux productions déshéritées qu'elle relègue ainsi chaque année, loin des regards, dans des travées inhospitalières et désertes, où se promènent seuls les courants d'air et les rhumes de cerveau. Quelle pièce charmante n'obtiendrait-on pas, par exemple, en réunissant côte à côte des œuvres telles que les faïences de M.^{lle} Hennet,

les gravures en taille-douce de Didier, les aquarelles de Pollet, les pastels de Galbrund, les fusains de Boetzel, les eaux-fortes de Greux et les gouaches encore un peu académiques, mais pourtant pleines de fraîcheur de M.^{lle} Pauline Gérôme!

Nous aurions encore beaucoup d'autres éloges à adresser à M.^{lle} Hennet sur son remarquable début; mais nous voyons d'ici une foule de lecteurs nous accuser déjà de partialité et d'exagération. Notre réponse sera facile. Nous ferons observer à ces lecteurs incrédules que nous avons à apprécier ici l'œuvre d'une jeune fille, et qu'il ne faut jamais frapper les femmes, serait-ce même avec des roses. Nous ajouterons enfin que nous sommes né dans la même ville que M.^{lle} Hennet et que nous l'avons précédée dans les ateliers de Chaplin. Jeune fille, enfant de la même ville, élève du même maître, que de circonstances réunies pour triompher du triple airain dont s'enveloppe le critique! Le journaliste le plus venimeux se laisserait attendrir à moins. — C'est ce que nous avons fait.

PEINTURE.

CLÉMENT (FÉLIX-AUGUSTE)

Né à Donzère (Drôme), élève de DROLLING et de PICOT.

N.^o 441. — *Portrait de M.^{me} A. B.*

De la jeune débutante qui se borne à donner des promesses, passons au maître éminent qui depuis longtemps

tient les siennes. M. Clément, on le sait, a les plus brillants états de service. Pour prendre la chose *ab ovo*, on peut lire dans l'intéressante notice que M. Lacroix vient de publier sur la commune de Donzère les détails curieux et touchants de l'admission de notre artiste à l'école des Beaux-Arts de Lyon, dont il fut, de 1843 à 1847, un des élèves les plus distingués, tant pour la figure dessinée que pour la figure peinte. Depuis cette époque, chaque étape de sa laborieuse carrière est en quelque sorte marquée par un succès. Reçu en 1848 à l'école des Beaux-Arts de Paris, il remporte, en 1856, le grand prix de Rome et ne tarde pas à réunir au Salon le nombre de médailles voulu pour être mis hors concours et prendre place parmi les maîtres. Tout récemment encore, choisi par le jury de peinture pour représenter l'art français aux expositions de Vienne et de Londres, il en est revenu avec les récompenses et les distinctions les plus flatteuses. Aujourd'hui, grâce à ses fonctions de professeur à l'école des Beaux-Arts de Lyon, M. Clément se repose pour ainsi dire sur ses lauriers. Nous ne pensons pas, en effet, qu'il compte beaucoup sur le portrait de M.^{me} A. B. pour soutenir la réputation que ses premiers travaux lui ont acquise.

Cette toile, puisqu'il faut en parler, représente une dame encore jeune, dont le visage, d'ailleurs assez insignifiant, est encadré par une guirlande de ces accroche-cœurs en zig-zags à l'aide desquels les femmes ont aujourd'hui l'habitude de s'enlaidir. Le personnage est assis, dans une pose gracieuse et naturelle quoique très-savante, à l'extrémité d'une causeuse garnie en satin orange, dont le côté gauche disparaît dans le cadre. Au premier coup d'œil jeté sur ce portrait, on reconnaît le peintre qui sait son métier et qui entend à merveille l'arrangement d'un tableau. C'est, en effet, par l'arrangement et par l'heureuse disposition des accessoires,

plutôt que par la vivacité des couleurs et la *vérité* des chairs, que le portrait de M.^{me} A. B. nous semble mériter l'attention du critique. A part cela, ce portrait dénote, par suite même de sa grande correction, un art vague et peu personnel. La figure manque de caractère et d'expression. Quel que soit, en réalité, le visage du modèle, nous avons peine à le croire aussi atone et aussi effacé que la copie nous le représente.

Il est regrettable que M. Clément n'ait pas retrouvé, en cette occasion, cette richesse de *carnation* que nous avons remarquée dans quelques-uns de ses tableaux précédents, notamment dans la *Sieste*, qui, après avoir fait sensation comme envoi de Rome, obtint ensuite au Salon un si légitime succès. Nos lecteurs se souviennent, sans doute, de l'accueil enthousiaste que fit Théophile Gautier à cette toile remarquable, qui, pour nous servir des expressions un peu épicuriennes de notre illustre et regretté maître, semblait, par le côté vrai des chairs,

Convier la vue, enivrée
De sa boréale fraîcheur,
A des régals de chair nacrée,
A des débauches de blancheur.

Ce qui revenait à dire, d'après le commentaire de Monselet, que cette chair était si fraîche qu'on en aurait mangé.

Si ces qualités sont à leur place dans une œuvre d'imagination, à plus forte raison sont-elles nécessaires au portrait, dont l'idéal consiste, comme dit Hegel dans son *Esthétique*, à représenter la vie dans sa note la plus intense.

Au reste, l'année qui vient de s'écouler ayant été, paraît-il, des plus difficiles pour l'éminent artiste, nous ne lui reprocherons pas, comme nous en avons l'intention, d'avoir

négligé nos derniers Salons et de ne figurer à celui-ci que pour un simple portrait. Nous apprenons effectivement qu'après avoir travaillé pendant deux ans pour le vice-roi d'Égypte, M. Clément a dû employer cette année le plus clair de son temps en démarches et en voyages pour obtenir le paiement de ses commandes, tant il est difficile de rentrer dans ses déboursés lorsqu'on a des créances qui se rattachent de près ou de loin à l'état actuel des finances ottomanes. Toutefois, comme cette affaire touche à sa fin, nous comptons retrouver dans tout son éclat au prochain Salon le peintre du *Chariot égyptien*, de la *Sieste* et du *Dénicheur*.

LOUDET (ALFRED)

Né à Montélimar (Drôme), élève de PILS et de LÉON COGNIET.

N.º 1353 — *Portrait de M^r ***.*

Un de nos confrères, qui a publié il y a quelques jours un article sur les peintres de notre département, s'en tire, en ce qui concerne le portrait si bien réussi de M. Loudet, avec les deux lignes suivantes : « Portrait de femme, ton » vif, chair bien modelée, qualités classiques d'un peintre » officiel. »

Avant d'aborder la question de savoir si M. Loudet mérite ou non cette dernière épithète, nous ferons remarquer à notre honorable confrère que la jeune dame qu'il a cru voir dans le portrait dont il s'agit est un beau vieillard à favoris superbes, et nous lui rappellerons, à ce propos, que la première condition pour se prononcer en connaissance

de cause sur la toile d'un artiste, c'est de ne pas la confondre avec celle du voisin.

Quant à la qualification de peintre officiel, que plusieurs critiques, s'emboitant le pas comme les moutons de Panurge, ont cru devoir emprunter à leurs devanciers et placer traditionnellement en regard du nom de M. Loudet, nous avons tout d'abord pensé, faute de trouver dans les tableaux de cet artiste de quoi la justifier, qu'elle était tout simplement motivée par les études sérieuses et les nombreux succès classiques qui ont marqué ses débuts. Les peintres qui n'ont pu se faire admettre aux écoles du Gouvernement sont, en effet, assez disposés (cela est d'ailleurs tout naturel et nous en ferions autant à leur place) à traiter de classiques et d'officiels ceux qui en sortent avec les honneurs de la guerre. Or, nos lecteurs n'ignorent pas qu'après avoir obtenu de nombreuses médailles aux écoles des Beaux-Arts de Lyon et de Paris, M. Loudet a eu, lors de son deuxième concours en loge, l'honneur de disputer à Henri Regnault le grand prix de Rome. Le sujet du concours était *Achille jurant de venger la mort de Patrocle*. Nous avons pu admirer, en temps utile, à l'école des Beaux-Arts la toile si bien dessinée et si bien peinte de notre compatriote, toile dont il n'a pas voulu, à ce qu'on nous rapporte, se dessaisir jusqu'à présent et sur laquelle nous croyons devoir, par parenthèse, appeler l'attention du Conseil général, au cas où il serait question d'une nouvelle acquisition pour le musée de Valence.

Tels ne sont pas cependant les motifs qui ont valu à M. Loudet le titre de peintre officiel. De nouvelles recherches nous ont permis de constater que cette qualification traditionnelle a son origine dans un article publié sur notre compatriote à la suite de certains achats que lui fit le Gouvernement. L'auteur de l'article conclut avec une logique

imperturbable qu'un peintre qui vend une toile au Gouvernement ne peut être qu'un peintre officiel.

M. Loudet eut, en effet, quelques pourparlers de ce genre avec M. de Nieuwerkerke; mais comme celui-ci avait une façon particulière d'encourager les jeunes artistes, il se borna à lui acheter au prix dérisoire de 1500 francs sa toile de *Céphale et Procris*, qui, d'après notre calcul, a dû revenir pour le moins à 800 francs de modèles, sans compter les autres dépenses. Le ministre, saisi sans doute de remords, restitua d'ailleurs quelque temps après cette toile au musée de Valence, où nos lecteurs pourront l'étudier à loisir et constater par eux-mêmes qu'elle n'a rien qui sente le convenu et la commande officielle. Nous nous sommes demandé, à ce propos, si la toile en question est celle qui troubla si longtemps le repos de M. de Nieuwerkerke. Le fait est que les journaux du temps nous rapportent qu'un soir de première représentation à la Comédie française le public, impatienté du retard des acteurs, s'étant mis à crier : La toile ! la toile ! M. de Nieuwerkerke, qui se trouvait dans la loge de l'empereur, crut voir dans ce cri une allusion personnelle et jugea prudent de quitter immédiatement la salle.

De tout cela, on le voit, il ne résulte nullement que M. Loudet soit un peintre officiel. M. Loudet n'est pas plus un peintre officiel pour avoir vendu *Céphale et Procris* au ministre des Beaux-Arts, que ne le serait aujourd'hui M. Manet, le peintre intransigeant par excellence, si le président de la République lui achetait par exemple son *Chemin de fer* ou ses *Canotiers*.

Cette digression terminée, il serait temps peut-être, comme dans les *Plaideurs*, de *passer au déluge* et de dire un mot du fait.

Voici le fait : M. Loudet, qui depuis quelque temps est

absorbé par de grands travaux, s'est contenté, à l'exemple de M. Clément, d'envoyer cette année un simple portrait au Salon, encore ce portrait est-il de dimensions fort restreintes. Mais nous ne connaissons rien de plus vivant, de plus expressif, de plus vrai de chairs que cette figure de vieillard, où rayonnent tout à la fois l'intelligence, la finesse et la bonhomie. Il n'y a qu'une seule chose qui nous étonne, c'est qu'un personnage dont la physionomie est si vive et l'attitude si remuante ne sorte pas de temps en temps de son cadre pour aller faire un tour dans la galerie.

Il y a, on le sait, deux manières de faire le portrait, suivant qu'on s'attache au corps ou à l'âme, à la bête ou à *l'autre*, comme dit spirituellement Xavier de Maistre. La première consiste simplement à reproduire la ressemblance extérieure; la seconde se propose avant tout de saisir cette ressemblance immatérielle qui vient de l'âme et se répand sur les traits en leur donnant l'expression et la vie. M. Clément a suivi le premier système, M. Loudet, le second. En un mot, pour caractériser, d'après un joli sonnet de Soulayr, les deux peintres de portrait de notre département,

L'un nous a fait de l'art vivant,
L'autre de la nature morte.

DESCHAMPS (LOUIS)

Né à Montélimar (Drôme), élève de CABANEL.

№.° 638. — *Agar, tenant Ismaël par la main, jette un dernier regard sur la tente du maître.*

№.° 639. — *La favorite (scène mauresque).*

Si le respectable confrère dont nous avions tout à l'heure l'honneur de réfuter les assertions ne consacre à M. Loudet qu'une courte et sèche mention, en revanche, il ne tarit pas sur le compte de M. Deschamps. Cette circonstance, jointe au fait, par nous constaté, que le signataire de l'article et M. Deschamps ont absolument les mêmes initiales, suffirait pour insinuer à un critique soupçonneux que l'auteur de l'article n'est autre que M. Deschamps lui-même. Le panégyrique est, en effet, une de ces choses dont nul ne s'acquitte aussi bien que l'intéressé. Quelques critiques de détails pour cacher son jeu, un éloge pompeux de l'ensemble, la gloire en perspective.... et le tour est joué.

Pour nous, qui estimons que la bonne foi doit être l'âme de la critique aussi bien que du commerce, nous n'insisterons pas sur cette singulière coïncidence et nous nous bornerons à signaler le profond dédain de notre confrère pour M. Loudet et son intarissable admiration pour M. Deschamps. Effectivement, tandis que tout est classique et officiel chez celui-là, « tout est chaud, vigoureux, original, » admirablement mouvementé chez celui-ci, tout dénote « un élève de la grande école de Cabanel ».

Nous ne pousserons pas plus loin cette citation; la com-

paraïson qui la termine suffit pour donner une idée du bon goût de notre contradicteur. En ce qui nous concerne, bien que nous ayons beaucoup à rabattre sur les éloges adressés à M. Deschamps, nous ne lui ferons pas cependant l'injure de le comparer à Cabanel, ce peintre commerçant qui est une des causes de la décadence de l'art contemporain, et qui, malgré les médailles dont on l'a criblé, n'a jamais réussi, depuis son *Poète florentin*, à faire grand comme la main de bonne peinture.

La première toile de M. Deschamps, tout en révélant une originalité et une force d'expression incontestables, décèle le défaut d'études classiques et l'absence de ces travaux préliminaires auxquels doit se livrer l'artiste consciencieux avant de commencer à peindre. Le visage d'Agar, par exemple, quelque poignant, quelque désespéré qu'il soit, est défectueux comme modelé et comme dessin. Quant au personnage d'Ismaël, ses jambes sont trop longues pour son buste, et sa tête, dans laquelle notre confrère reconnaît si bien l'effarement de l'enfant qui fuit, exprime plutôt, à notre avis, l'insouciance de l'enfant qui ne se rend point compte de sa position et dont la raison n'est pas encore assez développée pour saisir et partager les angoisses maternelles. Nous croyons, du reste, que cette dernière situation psychologique peut, tout comme la première, être de mise dans un semblable sujet, selon la manière dont l'artiste l'a compris et entend le traiter; mais si M. Deschamps a choisi l'effarement, nous devons lui déclarer qu'il n'a que médiocrement réussi à le rendre.

Le deuxième sujet traité par M. Deschamps est mieux réussi. Il représente, étendue sur le divan traditionnel, une favorite quelconque fumant, à côté de l'esclave de rigueur, la chibouque légendaire des ateliers.

C'est la favorite indolente,
Avec son souple narguillé,
Étalant sa hanche opulente,
Un pied sous l'autre replié,
Et, comme l'odalisque d'Ingres,
De ses reins cambrant les rondeurs
En dépit des vertus malingres,
En dépit des maigres pudeurs.

Cette nouvelle composition, qui nous a frappé le regard de la façon la plus agréable, dénote chez M. Deschamps un profond sentiment de la couleur, que sa toile précédente, si obscure et si incolore, était loin de nous faire deviner. Les tons vifs de ce mobilier oriental sont rendus avec force, les accessoires du sujet sont placés dans une harmonieuse symétrie et le petit torse de la femme demi-nue est modelé d'une manière irréprochable. La *morbidezza* qu'on remarque dans ces chairs blanches n'est sans doute pas déplacée chez une favorite; néanmoins les tons nous en semblent un peu trop mats. C'est à se demander, comme dans la *Symphonie en blanc majeur*,

De quel mica de neige vierge,
De quelle moelle de roseau,
De quelle hostie ou de quel cierge
A-t-on fait le blanc de sa peau ?

Au surplus, nous trouvons dans cette toile les mêmes défauts que dans la première, au point de vue des proportions, du dessin et de la perspective. Pour n'en citer que quelques exemples, le corps de l'esclave assise est tout à fait disproportionné; si elle se levait, elle aurait la tête plus grosse que le buste et les jambes beaucoup plus longues

que tout le reste du corps. Quant aux tentures qui garnissent le côté gauche du boudoir, elles sont si peu dessinées qu'elles ne font aucun pli correct et retombent lourdement sur les porte-embrasses. Nous ferons remarquer enfin à nos lecteurs, pour étaler à leurs yeux le peu qui nous reste en fait de connaissances géométriques, que si l'on traçait une ligne droite dans le plan du parquet et une autre dans le plan du plateau de cristal qui repose à droite sur ledit parquet, on obtiendrait pour le moins un angle de 15 ou 20 degrés, faute extrêmement regrettable, puisque, l'un de ces objets reposant sur l'autre, tous deux doivent se trouver dans le même plan.

En résumé, nous conseillons à M. Deschamps de revenir aux études élémentaires et de cultiver le dessin, cette orthographe de l'artiste. On peut le placer, en effet, parmi ces peintres pour lesquels la *ligne* n'existe pas et qui, comme Manet, dessinent seulement par la *tache*.

Nous pensons que M. Deschamps ne prendra point en mauvaise part la liberté avec laquelle nous exprimons ici notre opinion à son égard. Les qualités solides et rares que nous avons trouvées dans ses deux toiles nous donnaient le droit de les discuter avec l'attention sévère et réfléchie qu'on doit aux œuvres d'un rang élevé. M. Deschamps est arrivé à ce degré de maturité où l'artiste n'a plus que faire de la menue monnaie des encouragements et doit être traité par le critique non plus en débutant qui gueuse des louanges, mais en homme de talent qui peut mettre à profit les observations et les conseils de l'expérience.

MONIER DE LA SIZERANNE (MAX)

Né à Tain (Drôme).

N.º 1487. — Le Canal Saint-Louis, près d'Arles.

Nous n'avons pas été surpris de voir cette année le nom de M. Max Monier de la Sizeranne figurer dans le catalogue de l'exposition. Cet artiste appartient en effet à une famille où les belles-lettres et les beaux-arts sont depuis longtemps de tradition, tant en ligne directe qu'en ligne collatérale, pour parler le langage des juriconsultes.

Il ne nous est guère possible d'étudier avec l'attention qu'elle mérite la jolie *vue* de M. Monier de la Sizeranne, l'administration ayant jugé à propos de la suspendre à des hauteurs exagérées. Le fait de placer ainsi, hors de la portée du regard, une peinture fine, qui demande à être examinée de très-près, constitue, à notre avis, — soit dit sans calembourg, — un véritable crime de lèse-art, contre lequel nous croyons de notre devoir de protester énergiquement.

Nous espérons néanmoins être arrivé, à grand renfort de binocles et de lorgnettes, à nous faire une idée à peu près exacte de cette toile lointaine. Le point de vue, qui comprend une portion du canal, deux ou trois barques de pêcheurs, une maison et quelques arbres à gauche et à droite, nous paraît très-heureusement choisi. Au reste, nulle prétention, aucune recherche d'effets à produire. Le peintre a trouvé un charme particulier dans ce coin de terre et l'a rendu avec un rare bonheur d'expression et une sincérité de palette qui lui font grand honneur et rappellent, autant que nous avons pu en juger à distance, les toiles

de Ziem et de Tournemine. Les couleurs se fondent harmonieusement, les détails sont bien exécutés et l'eau, dont la transparence est irréprochable, reflète avec beaucoup de vérité les objets placés sur le bord du canal. Quant au ciel, malgré sa pureté, il n'est peut-être pas aussi lumineux que devrait l'être un ciel de Provence. M. Monier de la Sizeranne ne nous paraît pas encore tourmenté de cette passion de la lumière qui a fait le désespoir et la gloire de tant de peintres, depuis Claude Lorrain jusqu'à Henri Regnault, et qui, se transformant chez ce dernier en une véritable nostalgie de soleil, le poussa tour à tour de Paris à Marseille, de Marseille à Rome, de Rome à Grenade et de Grenade à Tanger. C'est là que le jeune et grand artiste, satisfait d'avoir pu trouver enfin un atelier littéralement inondé de soleil, peignit son *Exécution sans jugement sous les rois maures de Grenade*, qui est, hélas ! sa dernière toile, ainsi que le rappelle mélancoliquement Théophile Gautier dans ses *Tableaux de siège* : Cette maladie de lumière avait fait de tels ravages chez Henri Regnault, qu'il se vanta un jour en notre présence de mettre plus de lumière dans la croupe d'un cheval que tel paysagiste n'en mettait dans un lever de soleil, tour de force merveilleux qu'il a exécuté dans son portrait équestre du général Prim. »

Est-ce à dire que M. Monier de la Sizeranne doit entreprendre une semblable promenade et louer, à l'exemple d'Henri Regnault, un atelier sur le détroit de Gibraltar ? Pas le moins du monde : les qualités incontestables que cet artiste possède déjà et l'étude persévérante du ciel suffisamment lumineux de notre département suffiront, nous n'en doutons pas, pour donner à ses toiles la chaleur qui leur manque et leur assurer au Salon prochain une place des plus honorables.

BERTRAND-PERRYNY

Né à Valence (Drôme), élève de CABANEL.

N.º 169. — *Le bon Napolitain.*

Encore un enfant de Valence qui vient de faire dans d'excellentes conditions son entrée au palais des Champs-Élysées. Nous souhaitons d'autant plus volontiers la bienvenue à notre compatriote que nous avons toujours suivi avec sympathie ses études consciencieuses et réfléchies. Bien que M. Bertrand-Perrony se soit décidé cette année seulement à envoyer une de ses toiles au Salon, il est depuis longtemps familiarisé avec les luttes du pinceau et les récompenses classiques. Admis en 1858 à l'école des Beaux-Arts de Lyon, il y a remporté successivement, si nous nous en souvenons bien, les premiers prix de bosse, de portrait, de lithographie, d'académie et de perspective. Ces nombreux succès, qui faisaient pressentir un futur Prix de Rome, valurent à M. Bertrand-Perrony un encouragement verbal prononcé à la distribution des prix et, ce qui était plus sérieux, à notre avis, une augmentation notable dans la somme affectée à ces prix.

Mais il est de ces artistes que la male chance semble poursuivre avec un acharnement implacable. Au moment où M. Bertrand-Perrony atteignait sa 26^e année et se préparait, armé de toutes pièces, à concourir pour le prix de Rome, le ministre des beaux-arts rendit un décret reportant la limite d'âge des concurrents de 30 ans à 25. Notre jeune artiste fut dès lors évincé et se vit forcé de renoncer à cette Italie qu'il avait si longtemps rêvée. M. Bertrand-

Perrony eut néanmoins une consolation : les espérances qu'il avait fait concevoir à ses maîtres motivèrent en sa faveur une mesure tout exceptionnelle, en vertu de laquelle il fut admis à l'école des Beaux-Arts de Paris à titre d'élève non militant. Quatre années plus tard, du reste, un nouveau décret abrogea le précédent et rétablit l'ancien ordre de choses; mais M. Bertrand-Perrony ne put en profiter, car il venait d'entrer dans sa 31^e année. C'était, comme on le voit, jouer de malheur. Notre infatigable artiste cependant ne se découragea pas et continua ses travaux avec une persévérance et un succès qui ne tardèrent pas à attirer sur lui l'attention du public.

Sans parler de la remarquable copie du *Sacrifice d'Abraham* d'Andrea del Sarte, qui appartient aujourd'hui au musée de Valence, nous pouvons signaler à nos lecteurs, parmi les œuvres les plus consciencieuses de M. Bertrand-Perrony, un *Daniel* et un *Homère mendiant*, qui viennent d'obtenir un grand succès à l'exposition de Rouen, ainsi qu'un *Saint Michel*, actuellement exposé aux Beaux-Arts, qui a été acheté par Mgr. l'évêque de Valence.

Nous remarquons encore parmi les bonnes toiles de cet artiste : la *Vendetta*, le *Joueur de cornemuse* et la *Napolitaine assise*, tableau de genre.

Au demeurant, comme nous n'avons pas la prétention de faire connaître ici dans tout son ensemble l'œuvre déjà considérable de notre compatriote, nous nous hâtons d'arriver à la toile par laquelle il débute au Salon.

M. Bertrand-Perrony, nous nous en sommes aperçu, a fait le *Bon Napolitain* pour ne pas traiter de nouveau le *Bon Samaritain*, ce qui pourtant n'eût pas été bien criminel. C'est tout simplement la même action représentée sous un autre costume.

A part cela, l'œuvre de M. Bertrand-Perrony révèle un

peintre depuis longtemps maître de son pinceau et mérite de tous points les éloges que lui donne le correspondant parisien du journal *La Drôme*. Les personnages surtout sont parfaitement exécutés et se détachent du cadre avec une netteté et un relief qui rappellent la toile toute voisine de M. Sylvestre, à laquelle le jury a accordé à juste titre le prix du Salon. Les plis des vêtements sont corrects, les figures expressives et les chairs modelées avec une rare fermeté. En un mot, M. Bertrand-Perrony n'a plus rien à apprendre en fait de dessin. L'avis de la critique est unanime à cet égard.

Quant au lieu dans lequel sont placés les personnages, les opinions sont partagées. Certains critiques, émettant, au point de vue de l'esthétique, une théorie d'après laquelle la majesté du site doit dans une peinture répondre à la grandeur du fait représenté, auraient voulu que la belle action du Napolitain fût encadrée par un vaste et sublime paysage, afin de faire naître, grâce à cette union intime entre la beauté matérielle et la beauté morale, une double émotion dans l'âme du spectateur.

Nous n'avons pas le loisir d'examiner ici ce qu'il y a de vrai ou de faux dans ce système. En tous cas, ce n'est point de la sorte, assurément, que M. Bertrand-Perrony a compris son sujet, et nous ne croyons pas, pour notre compte, devoir l'en blâmer.

L'artiste a craint, selon nous, qu'un soin trop grand donné au paysage n'eût d'autre résultat que de distraire le regard et de diminuer, en le divisant, le sentiment de pitié que la scène principale doit provoquer chez le spectateur. Le but principal de M. Bertrand-Perrony a été de tirer de son sujet toute l'intensité de tristesse dont il était susceptible. Ainsi, non content de mettre sous nos yeux un homme qui vient de faire une chute horrible et dont le visage exprime d'atroces souffrances, il accentue la note en le plaçant

1° dans une gorge sinistre, 2° à l'ouverture d'une excavation au fond de laquelle le moindre mouvement doit le précipiter, double circonstance qui a pour résultat de rendre tout à la fois plus navrante la position du blessé et plus généreuse l'action du Napolitain, qui vient le secourir malgré le danger auquel il s'expose lui-même.

Nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier laquelle de ces deux manières d'envisager un sujet est la plus saisissante et la plus dramatique. Quoi qu'il en soit, nous aimons dans les deux cas à voir ainsi le pinceau au service d'une théorie et nous félicitons sincèrement M. Bertrand-Perrony de n'être pas seulement un peintre de la matière, mais aussi un peintre de l'idée.

On a donc fait, à notre avis, une critique inconsidérée de ce tableau en disant qu'il occasionne une sensation d'étouffement et que l'air en semble circonscrit à la dimension du cadre. C'est là un effet cherché par l'artiste, effet qui, loin de nuire au sujet, concourt à le rendre plus poignant. Pour nous, si nous avions un reproche à adresser à M. Bertrand-Perrony, il porterait sur la perspective aérienne et les méplats. Il nous semble que la distance qui doit exister entre les personnages et le paysage n'est pas suffisamment indiquée, en d'autres termes, que le second plan se resserre trop sur le premier. Mais ce sont là des critiques de détail, qui n'empêchent pas le *Bon Napolitain* d'être une des œuvres les plus consciencieuses du Salon. En résumé, si les *clairs* de cette toile étaient plus larges, les ombres plus vigoureuses et les tons plus francs, elle pourrait être signée par un maître, sans que personne eût sujet de s'en étonner.

SALVANIAC (ALPHONSE)

Né à Dieulefit (Drôme), élève de PILS.

N.º 1839. — *Gorges de la Bourne, à Pont-en-Royans.*

Nous ne connaissons ni l'âge ni les premiers travaux de M. Salvaniac. Nous ne savons pas davantage si cet artiste est un vétéran des expositions ou un débutant du Salon de 1876. Enfin, l'examen de sa toile, loin de lever nos incertitudes, ne fait que les augmenter. D'une part, en effet, le charme juvénile qu'il a mis dans son paysage nous ferait croire qu'il a tout au plus vingt-cinq ans, et, de l'autre, la science profonde avec laquelle il l'a traité nous donnerait à supposer qu'il en a cinquante. Nous avons rarement vu plus de poésie et plus de science se combinant pour *parachever* une toile, comme aurait dit Théophile Gautier. Tout cela est plein de fraîcheur, de lumière et d'exactitude. L'opposition des roches sombres lavées par l'eau et du miroitement des plans frappés en angle d'incidence par les rayons lumineux produit un effet des plus heureux et dénote un peintre qui *sait*.

Rien n'est donc plus hasardé que la critique faite de cette toile dans un journal de la localité. « Les couleurs du paysage, nous dit-on, sont généralement invraisemblables, le ciel est d'un gris désagréable, les rochers manquent de solidité. »

Sans nous arrêter à demander à l'auteur de ces lignes ce qu'il veut dire avec ces rochers qui *manquent de solidité*, nous lui répondrons que nous croyons, sans fatuité, être

plus apte que lui à juger du degré de vraisemblance de ce paysage, attendu que nous l'avons vu en nature, que nous nous sommes promené dans cette gorge et que nous avons lu (ce détail nous revient maintenant à la mémoire) les idylles de Théocrite au pied de ces rochers qui *manquent de solidité*.

N'en déplaise à notre confrère, c'est bien là le ciel un peu brumeux parfois de nos montagnes, le ton grisâtre des rochers du Royans, l'eau nuancée de bleu et de vert de la Bourne. Ce paysage est si *vrai* que nous avons éprouvé, à la vue de la peinture, une émotion analogue à celle que nous éprouvâmes autrefois à la vue de la réalité. Nous remercions M. Salvaniac de nous avoir procuré, grâce à ce don d'évocation qui est le partage exclusif du poète et de l'artiste, la rare satisfaction de revenir sur un bonheur passé et de le prolonger encore de quelques minutes. Pendant un instant nous nous sommes transporté de nouveau dans cette pittoresque anfractuosité de rochers et nous avons cru ressaisir quelque chose de la délicieuse journée que nous y avons passée. Nous nous sommes revu plus jeune de dix ans, admirant ce site sublime, qui lui ne vieillit pas, et lisant le *Chevrier*, le *Cyclope*, l'*Oaristys*, gracieuses poésies, qui, elles aussi, ne savent pas ce que c'est que la vieillesse.

Nos lecteurs nous excuseront de nous laisser entraîner ainsi au charme des souvenirs que réveille en nous le poétique paysage de M. Salvaniac. Ils doivent savoir par expérience que les impressions d'enfance sont celles qui se gravent le plus profondément dans la mémoire et auxquelles on s'abandonne le plus volontiers. M. Salvaniac nous en a fourni la preuve en choisissant non loin du sol natal le sujet du tableau qu'il expose cette année. Nous le félicitons à ce propos de n'avoir pas imité ces bons bourgeois, ces

Philistins de l'art qui, sans connaître leur propre pays, se croient obligés de sortir de France pour trouver de magnifiques paysages et vont admirer, sur commande, en Suisse ou en Italie les sites *poncifs* reproduits par le Guide Joanne. Puisque cet artiste, — que nous croyons jeune décidément, — paraît aimer notre beau Dauphiné, nous l'engageons à pousser plus avant son excursion, à franchir la montagne au pied de laquelle il s'est arrêté et à traverser les Grands-Goulets, en se défiant par exemple de certain petit vin qui se débite dans une hôtellerie à l'extrémité de la percée et qui a l'inconvénient de donner au paysage des effets de lumière trop intenses et de lui occasionner des soubresauts fort gênants pour le levé des plans et les esquisses préparatoires. Arrivé là, notre compatriote pourra explorer le Vercors, se diriger sur Saint-Martin, suivre la curieuse route encaissée de rochers qui va du Villars-de-Lans à Sassenage, et continuer ainsi son trajet jusqu'à ce qu'il aperçoive la superbe vallée du Graisivaudan se dérouler devant lui.

Si M. Salvaniac suit nos conseils et nous rapporte de son voyage une toile embrassant un plus vaste horizon que la dernière (car il faut de grands cadres pour attirer l'attention du public), nous ne croyons pas trop présumer de son talent et du bon goût du jury en lui promettant une médaille pour le Salon de 1877.

GRAVURE.

DIDIER (ADRIEN)

Né à Gigors (Drôme), élève de VIBERT, de FLANDRIN et de HENRIQUEL.

M. Didier, le graveur émérite, a exposé deux portraits d'après Raphaël et Domenico Fiorentino, exécutés en taille-douce avec une finesse et une perfection désespérantes pour les commençants. Ce sont là des gravures qui, par le relief avec lequel ressortent les personnages, rappellent les effets de la peinture et qui, du reste, aux yeux des connaisseurs, valent bien des toiles placées dans les galeries intérieures de l'Exposition. Nous croyons inutile de nous étendre beaucoup sur ce point. La réputation de cet artiste est faite depuis longtemps et le jury n'y a rien ajouté en lui accordant coup sur coup, en 1869 et en 1873, les deux médailles qui l'ont mis hors concours.

SCULPTURE.

GONTIER (EMILE)

Né à Saint-Donat (Drôme), élève de M. CHAPU.

Buste de Sainte-Beuve.

Cette année est décidément des plus heureuses pour notre département. La Drôme est cette fois représentée au Salon dans toutes les ramifications de l'art : Dessin, Peinture, Gravure et Sculpture.

M. Gontier, notre nouveau sculpteur, qui, d'après ce que nous avons entendu dire, a été lancé dans la carrière artistique par M. Sainte-Beuve, acquitte aujourd'hui une dette de reconnaissance en exposant, pour ses débuts, le buste en plâtre teinté de son ancien bienfaiteur. Par ce temps où la reconnaissance ne court pas précisément les rues, nous aurions souhaité qu'un sentiment aussi honorable portât bonheur à notre jeune artiste.

Mais son cœur est meilleur encore que son ciseau. Nous commençons par les reproches, afin de servir, comme le recommande Charles Monselet, les critiques en guise de hors-d'œuvre et les éloges pour le dessert. Si le dessert n'est pas aussi brillant que le désireraient tout à la fois l'amphitryon et le convive, M. Gontier devra s'en prendre, non pas à notre mauvaise volonté, mais aux difficultés de l'œuvre qu'il a entreprise.

Il n'est pas facile, nous en convenons, de faire un portrait posthume et surtout de reconstruire, à l'aide d'éléments incomplets, tels que des photographies ou des gravures, la synthèse d'une physionomie aussi spirituelle que celle de Sainte-Beuve.

C'est à cette cause, sans doute, qu'il convient d'attribuer les imperfections que l'on remarque dans le buste de M. Gontier. Nous ferons observer d'abord que la ressemblance n'en frappe pas immédiatement le regard, comme dans certains bustes du Salon, dont le public nomme sans hésitation les originaux. Nous trouvons bien dans cette figure l'air sournois du libre penseur, mais nous n'y reconnaissons guère l'œil vif et le fin sourire du spirituel critique. De plus, le visage est d'un modelé indécis et les traits ne sont pas suffisamment accusés. En un mot, pour nous servir d'un terme d'atelier, cette tête est trop *savonnée*; c'est à peine si l'on y découvre une ride. Nous savons cependant, bien que nous n'ayons eu qu'une seule fois l'honneur de voir de près M. Sainte-Beuve, qu'il n'en était pas plus exempt qu'un autre.

Nous reprocherons également à M. Gontier de s'être complu en quelque sorte à rendre son buste vulgaire et trivial. Outre que la figure manque de distinction, la redingote, prosaïquement ouverte, laisse retomber ses revers avec un négligé et un réalisme désespérants. Si cet artiste voulait suivre nos conseils, il se reporterait, en ce qui concerne l'art d'idéaliser les poses, aux célèbres théories de Winckelmann, qui a, comme on le sait, reconnu dans ce culte même du *beau idéal* une des lois de l'art antique.

Nous admettons qu'on soit partisan de l'art libre; mais de l'art libre à l'art débraillé il y a loin. Puisque M. Gontier voulait faire du réalisme, pourquoi n'a-t-il pas poussé jusqu'au bout? Pourquoi n'a-t-il pas représenté Sainte-Beuve

avec son inséparable calotte, qui faisait en quelque sorte partie de l'homme, comme le petit chapeau de Napoléon I^{er}, les gros souliers de Dupin, le képi de Victor Hugo, le froc de Balzac et le turban avec lequel Théophile Gautier, à son retour de Constantinople, a eu si longtemps la manie de se faire photographier ?

Ces réserves faites, nous n'hésitons pas à accorder à M. Gontier une certaine originalité et une force d'expression qui promettent un sculpteur de talent. Nous le louons notamment de n'avoir pas eu simplement pour but, comme M. Clément, de nous donner une ressemblance plastique, mais de s'être proposé avant tout, comme M. Loudet, de saisir une ressemblance intellectuelle, tâche d'autant plus ardue qu'il n'avait pas le modèle sous les yeux. Bien que notre artiste n'ait pas aussi parfaitement réussi que nous l'aurions désiré, son buste n'en demeure pas moins, tout bien considéré, une œuvre très-expressive et très-vivante.

En somme, M. Gontier est un chercheur qui, en continuant ses investigations consciencieuses, ne tardera pas à trouver le vrai et à rencontrer un succès.

FRIZON (AUGUSTE)

Né à Crest (Drôme).

Portrait de M. G. V. — Buste plâtre.

Le buste de M. Frizon est meilleur que le précédent comme modelé, comme naturel et comme détails. Il repré-

sente, dans une pose d'ailleurs un peu trop symétrique, un homme d'une cinquantaine d'années, avec une barbe à la Gutenberg et une chevelure à la Petrus Borel. Nous ne savons quel est ce M. G. V.; mais, en tous cas, c'est là une tête qui pense. La barbe, légèrement ondulée, est très-soyeuse et les cheveux, taillés à l'espagnole, se recroquevillent derrière la nuque avec beaucoup d'élégance et de souplesse; toutes choses qui, pour n'avoir l'air de rien à première vue, n'en sont pas moins fort difficiles à rendre et dont tous ceux qui, comme nous, ont tenu le ciseau comprendront aisément les difficultés. Ce grand soin donné aux accessoires, cette habileté à saisir les détails d'une barbe et d'une chevelure nous ont fait penser à ce sculpteur dont parle Horace dans les vers suivants. (Une citation latine fait toujours bien dans une critique d'art.)

Emilium circa ludum, faber unus et unguis
 Exprimet et molles imitabitur ære capillos,
 Infelix operis summa, quia ponere totum
 Nesciet.

Nous nous demandons en effet si M. Frizon, qui a mis si peu de mouvement dans son buste, saurait *poser un tout*, s'il pourrait, par exemple, lancer un personnage avec la hardiesse prime-sautière dont vient de faire preuve son voisin du Salon, M. Basset, de Grenoble, dans l'admirable statue qu'il appelle le *Torrent*. Bien que M. Basset ne soit pas de notre département, nous ne voulons pas terminer cet article sans lui adresser, en qualité de Dauphinois, nos plus chaudes félicitations pour ce chef-d'œuvre, auquel le jury s'est borné à accorder une mention honorable, tandis qu'il méritait, à notre avis, sinon le prix d'honneur, tout au moins une médaille de première classe.

ZÉNON FIÈRE.

BUISSON (V. AUCLUSE).

Buisson, en latin *Boissonum*, est un village de 507 habitants (recensement de 1872), situé dans le nord du département de Vaucluse, à 9 kilomètres de Vaison, son chef-lieu de canton, 24 kilomètres d'Orange, son chef-lieu d'arrondissement, et 52 kilomètres d'Avignon. Le terroir de cette commune a une superficie de 948 hectares; il est borné au nord par la commune de Saint-Maurice (Drôme), au nord-ouest par celle de Tulette (Drôme), à l'ouest par celle de Saint-Roman-de-Malegarde, au sud-ouest par celle de Rasteau, au sud par celle de Roaix, à l'est par celles de Vaison et de Villedieu. L'Eygues, qui le baigne au nord et au nord-ouest, le sépare de Saint-Maurice et de Tulette, et le ravin de la Roche, de Saint-Roman-de-Malegarde. Les torrents qui le traversent sont tributaires la plus grande partie de l'Eygues, les autres de l'Ouvèze. Ses collines abondent en ostracites. Ses principales productions sont les olives, les fruits, surtout les pommes et les céréales.

L'étymologie de Buisson n'est pas douteuse; elle indique un village primitivement bâti au milieu des *garrigues* et des bois. Quant à son origine, elle remonte aux Templiers de Roaix, qui firent bâtir l'église au milieu des bois ¹. Des

(1) *Ecclesie del Bois*, lit-on dans un acte de 1200, ch. 144 du cartulaire de Roaix.

maisons se groupèrent autour de l'église, et le village naquit ainsi. Le cartulaire des Templiers de Roaix, publié par M. l'abbé Chevalier, renferme plusieurs actes concernant Buisson ¹.

A la suppression des Templiers, en 1312, Buisson passa, comme tous leurs biens du Comtat, aux Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Ceux-ci le cédèrent au pape Jean XXII, le 25 novembre 1320. La chambre apostolique se trouva alors maîtresse de Buisson et le fit administrer par divers prélats. Il est question de Buisson dans l'instrument, en date du 4 mars 1338, renfermant la décision de Pierre Guilhen, évêque d'Orange et recteur du Comtat, dans l'affaire des chapellenies cédées au pape par les Hospitaliers ².

Le Saint-Siège ne garda pas toujours Buisson; il l'inféoda au XVI^e siècle, sous la légation du cardinal François-Guillaume de Clermont - Lodève ³, à noble Jacques de Bosquet. Les Bosquet furent donc les premiers seigneurs de Buisson, qu'ils transmirent aux Glandèves. A cette famille succédèrent les de Vallavoire; aux de Vallavoire, les de Laincel; aux de Laincel, les de Piellat; aux de Piellat, les du Blanc, des marquis de Brantes; enfin, aux du Blanc, les Casal. Antoine de Casal, demeurant à L'Isle, était seigneur de Buisson lorsque la Révolution de 1789 éclata.

Quant aux événements locaux, ils sont fort nombreux. Le 20 août 1456 Buisson entre en part dans les pâturages de Roaix. Le 22 août 1504 on divise les territoires de

(1) Voir notamment les chartes 169, 172, 175, 182, 184, 185, 186.

(2) *Gallia christiana*, t. 1, *instrument. Arausicanæ*, N.^o ix, p. 134-136 des preuves.

(3) Ce cardinal fut légat d'Avignon de 1513 à 1531.

Buisson et de Roaix et on plante les termes divisoires. Le 28 janvier 1519 la communauté obtient de la chambre apostolique une concession de terrain, et le 3 janvier 1528 elle est investie du four à cuire le pain. Le 7 septembre 1559 elle transige avec son seigneur, Esprit de Bosquet, et le 7 mars 1582 elle passe un accord avec la révérende chambre au sujet de la dîme du vin et des olives, qui fut fixée à la cote dix-huitième *.

A l'époque des guerres de religion, des corps de troupes passèrent fréquemment à Buisson, et ce pays, comme tant d'autres, n'échappa point aux protestants, qui le prirent deux fois : d'abord en 1563 et le 15 février 1589. La seconde fois ils étaient commandés par René de La Tour-Gouvernet, commis par Lesdiguières pour faire contribuer les communes du Comtat.

Depuis ces guerres désastreuses jusqu'à la Révolution, Buisson transige, en 1599, avec Saint-Roman-de-Malegarde, au sujet d'un canal ; intente un procès aux réformés de Nyons, pour la restitution de sa grosse cloche ; fait faire en 1671, par le notaire Chambaud, l'inventaire des papiers de la commune ; délibère, en 1680, de recourir au vice-légat pour s'opposer au baron de Sérignan, qui prétendait faire payer aux gens de Buisson le péage de Travaillan ; reçoit l'autorisation, peu d'années avant 1730, d'établir deux foires, qui se tenaient le 4 novembre et le 8 décembre ; vend, le 9 juin 1732, au seigneur Pierre de Piellat le cinquième de l'eau de la fontaine de la place ², et obtient, en 1755, la permission de dériver l'eau de la rivière d'Eygues.

(à continuer.)

LUCIEN GAP.

(1) *Repertorium camerale*, mns. de la biblioth. de Carpentras, p. 982-85, art. *Boissoni feudum*.

(2) Archives de Buisson, BB-8, 10; CC-24.

SÉANCE DU 17 JUIN 1876.

PRÉSIDENCE DE M. DE GALLIER.

M. de Rostaing s'excuse, par lettre, de ne pouvoir assister à la séance.

Une note de M. l'abbé Perrossier signale une pierre informe à la station de Lachamp-Condillac, qui, en 1812, avait excité l'attention de l'abbé Martin. « En quelque langue que soit » l'inscription du monument, écrivait-il alors, il serait toujours » bon d'en avoir une copie. » Cette copie n'a point été faite et aujourd'hui la pierre tumulaire, servant de banc près de la maison de M. Alfred Sestier, est à peu près anépigraphe.

Le même membre a envoyé une inscription rappelant les déesses mères, trouvée à Pont-de-Barret.

Afin d'avoir la hauteur et la forme du monument, M. le secrétaire a écrit à M. le maire de la commune, et ce magistrat a répondu, le 25 mai, n'avoir aucune indication à cet égard.

Il ajoute qu'une pierre tumulaire, trouvée sous l'autel de l'église, portant les lettres H. J. P. G., rappelle simplement les prénoms et le nom du prieur Garnier, qui vivait il y a 200 ans environ.

M. Vallentin s'est chargé de constater l'existence de l'inscription dédiée aux mères et d'en vérifier la teneur.

Au commencement de cette année, un jeune homme de Montvendre trouva au midi du village de 4 à 500 médailles

romaines et des fragments en bronze d'ornements ou d'instruments inconnus.

On persuada au propriétaire du trésor qu'il avait sa fortune dans les mains. Les médailles furent envoyées à Paris, et après maintes négociations il en a retiré.... *cinquante francs* !

Ces renseignements ont été fournis au secrétariat par M. le maire de Montvendre.

M. l'abbé Jassoud donne par lettre des détails circonstanciés sur une masse de débris romains, tuiles, briques, urnes, etc., mêlés à des roches calcinées, dans un champ situé sur le territoire de Saint-Avit, près de la Galaure et de la route de Vienne à Romans; — sur un très-vieux chemin entre Mureils et Claveyson, bordé de tombes romaines avec inscriptions, que malheureusement il n'a pas eu le temps de reconnaître, — et sur les 1,000 médailles en petit bronze découvertes à Mours et toutes de l'époque de Claude II, de Probus, de Gallien, etc., et sur des débris d'urnes à Treigneux, près de l'ancien chemin d'Hauterives à Châteauneuf-de-Galaure.

M. Vallentin recommande, à propos de ces renseignements, de recueillir avec soin les poteries anciennes et les médailles, lorsque surtout elles sont bien conservées. Celles de Mours n'ont à ses yeux aucune valeur vénale, à cause du grand nombre de spécimens que l'on possède de la même époque. Il pourrait se faire cependant que des types peu communs s'y rencontrassent, et il désirerait examiner la découverte avant de se prononcer sur sa valeur définitive.

Une dernière découverte d'objets antiques, à Montbrun, a été signalée par les journaux; mais M. le maire, consulté à ce sujet, n'a rien répondu.

Après ces communications, M. le Président propose comme membres correspondants :

M. Georges M. de Montalivet, à Paris.

M. Bruguier, archéologue, au Pont-Saint-Esprit.

M. l'abbé Darne de Revilasc, premier vicaire à Beauzac.

M. Darne de Revilasc, pharmacien à Saint-Étienne.

M.^{me} veuve Clotilde de Marnas, à Montfaucon-de-Velay.

M.^{lle} Marie-Sophie Troullier, botaniste et héraldiste, à Saint-Didier-la-Séauve.

M. La Fayolle de Mans (Zénon), ancien membre de la chambre de commerce de Saint-Etienne et ancien maire de Chambon-Feugerolles, à Monistrol.

M. La Fayolle de Mans (Noël), ingénieur civil, maître des forges à Chambon-Feugerolles.

M. Bérard (Camillo), premier vicaire à Bas-en-Basset.

A l'unanimité tous ces candidats sont admis.

M. le docteur de Mijollat de La Porte ayant demandé à reprendre son titre de membre correspondant, sa demande est accueillie avec empressement.

M. le comte de Prunières désire entrer dans la classe des correspondants, par la raison qu'il a cessé d'habiter le département de la Drôme. Il est fait droit à sa réclamation.

Un prospectus de marchand d'encre anglais, écrit dans toutes les langues parlées, avec sa réduction photographique, placé sous les yeux des membres de la Société, excite un vif intérêt de curiosité.

M. le Président annonce que le 4^e volume de *L'arrondissement de Montélimar*, à la publication duquel la Société s'est intéressée, est sur le point de paraître.

Il fait part également du désir de M. Gustave Vallier de voir paraître dans le *Bulletin* un article sur les cartes à jouer fabriquées en Dauphiné et diverses notices sur des membres du parlement, avec gravures à l'appui.

La Société décide qu'elle recevra toujours avec plaisir les travaux de M. G. Vallier, mais qu'elle ne peut aujourd'hui prendre de résolution définitive touchant les gravures à faire

exécuter, par la raison que son budget va être grevé d'une assez forte somme pour encouragement aux travaux historiques et qu'il convient d'attendre une réunion plus nombreuse pour trancher la question des frais de gravures ou de lithographies.

M. Poinçot, trésorier, donne aussitôt lecture de son rapport sur la situation financière de la Société.

En 1875, elle a eu 122 membres titulaires et 87 correspondants, plus 4 communes abonnées.

Recouvrements opérés :

Pour 96 membres titulaires à 20 francs	1920	»
Pour 58 correspondants à 6 francs.	348	»
Pour 6 cotisations arriérées	106	»
Pour vente et abonnements	92	»
Pour vente du <i>Glossaire patois de Die</i> et de l' <i>Étude sur l'allodialité</i> de M. de Pisançon	29	»
Pour subvention gracieuse de l'État.	400	»
Pour intérêts des sommes déposées à la trésorerie.	92	30
Total.	2987	30

Les dépenses comprennent :

Pour impression des N. ^{os} 32, 33, 34 et 35 du <i>Bulletin</i>	2142	55
Pour frais de poste (affranchissements)	210	60
Pour frais de recouvrement des cotisations	97	45
Pour frais d'une lithographie	20	»
Pour frais de bureau, de poste, de quittances timbrées.	34	25
Total.	2504	85
D'où un boni de	482	45

L'encaisse à la fin de 1874 était de 4,912 francs 07 c.; elle est aujourd'hui de 5,394 fr. 52 c.

Il reste encore à recouvrer 17 cotisations de membres titulaires et 31 de membres correspondants, plus quelques cotisations de 1874.

La situation est donc prospère, et M. le trésorier demande s'il ne serait pas à propos de faire reconnaître la Société par l'État, ce qui lui permettrait de placer son capital et de gérer au mieux ses intérêts.

M. Vallentin appuie la proposition, qui est adoptée après félicitations adressées à M. le trésorier pour sa bonne gestion.

La séance est levée après les annonces suivantes :

XLII^e session du Congrès scientifique de France, à Autun, le 4 septembre 1876.

V^e session de l'Association française pour l'avancement des sciences, à Clermont-Ferrand, du 18 au 25 août 1876.

II^e session provinciale des Orientalistes, à Marseille, du 4 au 10 octobre 1876.

XLIII^e session du Congrès archéologique, à Arles, du 25 septembre au 1^{er} octobre 1876.



CHRONIQUE.

En 1868 paraissait le 1^{er} volume d'un ouvrage intitulé *L'Arrondissement de Montélimar : géographie, histoire et statistique*. L'auteur, bien que secrétaire de la Société d'archéologie et archiviste du département de la Drôme, était encore peu connu ; le tirage fut limité à cent exemplaires.

Le 2^e volume voyait le jour en 1871, au milieu des plus graves préoccupations auxquelles un pays puisse être livré, et le 3^e en 1873.

Mais si les premiers essais de l'auteur avaient eu peu de retentissement, ce 3^e volume obtint les honneurs, dans les journaux de Valence et dans le *Bulletin de la Société d'archéologie de la Drôme*, d'un compte-rendu élogieux.

Placé par ses fonctions au centre même des sources de l'histoire locale, M. Lacroix était plus que tout autre en position de renseigner exactement ses lecteurs sur les trois points énoncés dans le titre du livre.

On reconnut en outre, à la lecture de ses notices, qu'il était habile dans l'art de présenter son sujet, clair dans ses développements, impartial dans ses appréciations, et tout à la fois critique judicieux et écrivain correct.

La Société d'archéologie de la Drôme, autant pour encourager un travail de cette importance que pour donner un témoignage d'estime à son secrétaire, résolut en 1874 de s'associer à son œuvre, en lui facilitant les moyens de la mener à bonnes fins avec toute la célérité possible.

M. Bourron, imprimeur à Montélimar, qui avait patriotiquement fait les frais des trois premiers tomes à cent exemplaires, se chargea avec non moins de désintéressement du quatrième,

moyennant 150 exemplaires que la Société lui paierait 3 fr. 50 chacun. Il en gardait à sa charge 100 exemplaires, et l'ouvrage arrivait de la sorte à un tirage de 250.

Il convient d'ajouter que depuis lors un bienveillant Mécène, M. Maurice de Chabrières, a pris 75 exemplaires à sa charge.

La Société fait aujourd'hui appel à ses membres pour encourager cette publication et leur offre ce même tome IV, contenant les notices historiques sur la *Garde-Adhémar*, les *Granges-Gontardes*, *Grignan* et *Lachamp*.

Elle espère même que les recherches sérieuses de l'auteur, sur les Adhémar notamment, inspireront à un certain nombre de membres l'idée d'encourager par leurs souscriptions la réimpression du tome I^{er}, complètement épuisé, et d'acquérir les tomes II et III, contenant les notices sur Aleyrac, Allan, Ancone, Bâtie-Rolland, Baume-Transit, Bécone, Bonlieu, Bouchet, Chamaret, Chantemerle (tome I); Charols, Châteauneuf-de-Mazenc, Châteauneuf-du-Rhône, Clansayes, Cléon-d'Andran et Colonzelles (tome II); Comps, Condillac, Dieulefit, Donzère, Espeluche et Eyzahut (tome III).

Il s'agit là d'une œuvre toute désintéressée et toute patriotique, touchant à tous les points de l'histoire de la province et jetant sur tous des clartés sans nombre, au moyen des archives publiques, toujours consultées avec soin.

Le 4^e volume, vendu au bénéfice de la Société, est de 4 fr. pris au secrétariat et de 4 fr. 75 c. par la poste, pour les membres titulaires et correspondants, et de 5 fr. et 5 fr. 75 c. pour les personnes étrangères à l'association.

(Les ouvrages reçus seront mentionnés dans la prochaine livraison, qui contiendra aussi le tableau des membres.)

LE BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.



TABLEAU DES MEMBRES
DE LA
SOCIÉTÉ DÉPARTEMENTALE
D'ARCHÉOLOGIE ET DE STATISTIQUE
de la Drôme.

Présidents honoraires.

MESSIEURS

MONIER DE LA SIZERANNE (le comte), ancien sénateur, à Tain..
GIRAUD (Émile), ancien député, à Romans.
Mgr COTTON, évêque de Valence.

Membres fondateurs.

MESSIEURS

BAILLY, architecte du Gouvernement, à Paris.
GIRAUD (Émile), ancien député, à Romans.
LACROIX SAINT-PIERRE, ancien député, à Chabeuil.
Marquis DE PISANÇON, à Pisançon.
MONIER DE LA SIZERANNE (le comte), ancien sénateur, à Tain.
MONTLUISANT (DE), colonel d'artillerie, à Calais.
MORIN, ancien député, à Dieulefit.
MOTTET-D'AUBENAS, à Paris.

TOME X. — 1876.

Membres titulaires.**MESSIEURS**

ALLÉOUD, membre du Conseil général, à Luc.
ARCES (le marquis d'), à Mercurol.
ARNAUD, pasteur, à Crest.
ATLAN (le marquis d'), à Aulan, député à l'Assemblée nationale.
BABOIN (Raymond), à Saint-Vallier.
BARRACAND, ancien maire de Romans.
BEGOU (l'abbé), vicaire général, à Valence.
BELLON, maire de Charpey.
BERNARD, architecte, membre du Conseil général de la Drôme, à Valence.
BERNON (le baron Prudent de), membre du Conseil général, à Saint-Sorlin.
BERNON (J. de), à Paris.
BERNON (le baron Just de), trésorier-payeur général, à Valence.
BERLHE (de), inspecteur de l'enregistrement, à Nîmes.
BERGER, procureur général, à Chambéry.
BESSON DES BLAINS, ancien maire d'Albon, à Ambronay (Ain).
BIMARD (le marquis de), à Chabeuil.
BLACHE, directeur de la compagnie d'assurances *l'Union*, à Valence.
BOISSON, ancien percepteur, au Pont-Saint-Esprit.
BONNET, docteur en médecine, à Valence.
BOREL DE SOUBEYRAN (Louis), à Crest.
BOREL DE SOUBEYRAN (Charles), à Crest.
BOTTU DE VERCHÈRES, à Saint-Jean-de-Muzols.
BOVET, notaire, à Crest.
BOURG (Gontran de), à Châteaudouble.
BOUFFIER (Amédée de), à Livron.
BRUN-DURAND (Justin), à Crest.
BRUYAS (Émile), à Lyon.
CHABRIÈRES-ARLÈS, à Lyon.
CHABRILLAN (le comte Fortuné de), à Paris.
CHANSIERGUES DU BORD (le baron), à Saint-Paul-trois-Châteaux.

- CHARRAS (Édouard), négociant, à Nyons.
CHAUFFEUR, architecte, à Valence.
CHENEVIER, imprimeur, à Valence.
CHEVALIER (Ulysse), docteur en médecine, à Romans.
CHEVALIER (l'abbé C. U. J.), correspondant du Ministère de l'instruction publique, à Romans.
CHEVALIER (l'abbé Jules), aumônier de Saint-Just, à Montélimar.
CLÉMENT, directeur de la Société générale de Vals, à Valence.
COLOMB (Victor), négociant, à Valence.
COLONJON (DE), à Saint-Vallier.
COSTON (le baron DE), notaire, à Montélimar.
DÉRIARD, directeur de la verrerie, à Valence.
DIDELOT (l'abbé), curé de la cathédrale, à Valence.
DUBOUCHAGE (le vicomte), à Triors.
DUMONTEIL (l'abbé), curé, à Upie.
DUPORTROUX, à Romans.
DUPRÉ-LATOIR (Théophile), juge, à Gap.
DUVERNET, secrétaire général de la préfecture, à Valence.
ÉPAILLY, architecte du département, inspecteur diocésain, à Valence.
FAURE-BIGUET, procureur de la République, à Saint-Étienne.
FAURE, président du tribunal, à Valence.
FAYOLLE (l'abbé), chef d'institution, à Valence.
FILLET (l'abbé), curé, à Saint-Martin-en-Vercors.
FLORANS (le marquis DE), à Tain.
FORCHERON (Émile), juge, à Valence.
FRANÇOIS (Eugène), à Valence.
GALLIER (Anatole DE), président de la Société, à Tain.
GAP (Lucien), instituteur, à Buisson.
GELLY DE MONTCLA (le général), à Grenoble.
GILLY (Louis), à Valence.
GUILLEMINET, principal du collège de Romans.
ISNARD (l'abbé), curé, à Tulette.
JASSOUD (l'abbé), curé, à Saint-Christophe et le Laris.
LABAREYRE (DE), juge, à Valence.
LACROIX (André), archiviste départemental, à Valence.
LAMBERT, ancien maire de Combovin.
LARNAGE (le comte Vincent DE GARCIN DE), à Tain.

- LATUNE (Henri), à Crest.
LE BLANC (Fabius), à Nyons.
MACHON (Henri), propriétaire, à Tain.
MALENS, sénateur, à Versailles.
MARC-AUREL (Jules), à Valence.
MARCELLIN, conseiller à la Cour d'appel de Grenoble.
MARCHAUD, agent-voyer d'arrondissement, à Nyons.
MARCIEU (le marquis DE), à Crépol.
MARTIN, docteur en médecine, à Grignan.
MAURIN (Alcide), docteur en médecine, à Crest.
MAZET (l'abbé), aumônier, à Valence.
MESSIÉ, avocat, à Montélimar.
MEYNOT (ainé), ancien maire de Donzère.
MIRIBEL (le vicomte DE), au Griotier, près Annonay.
MONIER DE LA SIZERANNE (le vicomte Fernand), à Beausemblant.
MONTCHENU (le vicomte DE), à Montchenu.
MONTEYNARD (le comte DE), à Montelieu.
MORIN-PONS, auteur de la Numismatique féodale du Dauphiné, à Lyon.
MORIN (Henri), négociant, à Dieulefit.
MOCTIER (l'abbé), curé, à Saint-Nazaire-en-Royans.
NUGUES, banquier, à Romans.
NUGUES (Alphonse), à Romans.
PAMPELONNE (DE), lieutenant de vaisseau en retraite, à Valence.
PARISOT (DE LA BOISSE DE), à Étoile.
PELOUX (Jules), ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Valence.
PERROSSIER (l'abbé Cyprien), curé, aux Tourettes.
POINÇOT, agent-voyer en chef de la Drôme, à Valence.
PROMPSAL (Louis), contrôleur de l'enregistrement, à Lyon.
RICHAUD, ancien principal du collège de Valence.
ROBERT, avoué, à Valence.
ROBERTI, bibliothécaire et conservateur du musée de la ville de Valence.
RODILLON (l'abbé), professeur, à Crest.
ROSTAING (Charles DE), à Valence.
SESTIER, ancien notaire, à Montélimar.
SIÈRES (le marquis DE), à Valence.

SIÈYES (le vicomte de), à Beauchastel.
 SOLLIER, avocat, à Valence.
 SOULIER (l'abbé), curé, à Vesc.
 TAMPPIER, négociant, à Valence.
 THANNARON, ancien maire du Bourg-lès-Valence.
 THIBAUD (l'abbé), curé, à Mirmande.
 TRACOL, architecte, à Valence.
 TRIPIER-LE-FRANC, à Paris.
 VALLENTIN, juge d'instruction, à Montélimar.
 VERDET, membre du Conseil général de la Drôme, à Avignon.
 VERTUPIER (Louis), à Crest.
 VETRENC (l'abbé), curé, à Propiac.
 VIGNE (Mgr), évêque d'Oran.
 VIEL (Morce), à Puygiron.

Membres correspondants.

MESSIEURS

ALÈGRE (Léon), à Bagnols.
 ALLMER, à Lyon.
 D'ANDIGNÉ (le marquis), sénateur, à Condillac.
 BARELLE (l'abbé), curé de Ribiers.
 BARRÈS, bibliothécaire de la ville, à Carpentras.
 BAUME-PLUVINEL (marquis de la), à Paris.
 BELIN, inspecteur d'académie, à Toulouse.
 BÉRARD (l'abbé), 1^{er} vicaire, à Bas-en-Basset.
 BERGER (Émile), avocat général, à Grenoble.
 BERNARD, juge, à Grenoble.
 BESSET, architecte, à Tournon.
 BOISSIEU (Maurice de), à Lyon.
 BOISSIN (Firmin), rédacteur en chef du *Messager de Toulouse*.
 BOUCHARDON (Gustave), maire d'Arzai, à Bonnevaux, près la Côte-Saint-André.
 BOREL-D'HAUTERIVES, bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris.
 BROUCHOUD, avocat à la Cour d'appel de Lyon.

BRUGUIER, archéologue, au Pont-Saint-Esprit.

BULOT, architecte du département, à Melun.

CAIZE (Albert), à Paris.

CAIZE, ancien inspecteur divisionnaire des douanes, à Paris.

CHAMPOLLION (Aimé), ancien chef de bureau au Ministère de l'intérieur, à Paris.

CHAPER (Eugène), ancien député, à Grenoble.

CHERVIN (Amédée), directeur de l'Institution des bègues, à Paris.

DARNE DE REVILASC (l'abbé), 4^{er} vicaire, à Beauzac.

DARNE DE REVILASC, pharmacien, à Saint-Étienne.

DAVID (Mgr), évêque de Saint-Brieuc.

DELLOYE, conservateur du musée Calvet, à Avignon.

DUBOIS, juge de paix, à Thueyts.

FALAVEL, notaire, à Saint-Marcellin.

FALSAN, géologue, à Collonges, près Lyon.

FAUCHER (Paul de), à Bollène.

FAYARD, conseiller à la Cour d'appel de Lyon.

FIÈRE (Zénon), employé au Ministère de la guerre, à Paris.

FLACHAIRE (Marcel), à Lyon.

GALLET (Louis), économe de l'hospice Beaujon, à Paris.

GAMET (Fleury), instituteur, à la Bastidonne, par Pertuis.

GARDETTE (La), docteur en médecine, au Cheylard.

GABRIEL, bibliothécaire de la ville de Grenoble.

GAUTHIER, huissier, à Vaison.

GENTHON, juge, à Saint-Marcellin.

GIRODET, directeur des contributions directes, à Blois.

GRÉAU (Julien), à Troyes.

GUEYFFIER, juge de paix, à Bressieux.

GUILLEMAUD, propriétaire-gérant du *Progrès*, à Mende.

HELME, juge d'instruction, à Saint-Marcellin.

LAFAYOLLE, juge de paix, au Cheylard.

LA FAYOLLE DE MANS (Zénon), à Monistrol-sur-Loire.

LA FAYOLLE DE MANS (Noël), ingénieur civil, à Chambon-Feugerolles.

LAMOTTE, docteur en médecine, au Pouzin.

LA ROQUE (Louis), avocat, à Montpellier.

LEBLANC, bibliothécaire et conservateur du musée de Vienne.

LE GUAY, architecte, à Paris.

- LIEUTAUD (l'abbé), bibliothécaire de la ville de Marseille.
LOMBARD, procureur de la République, à Saint-Marcellin.
LUBAC (le comte DE), à Cornas.
MACÉ, doyen à la Faculté de Grenoble.
MAIGNIEN (Edmond), à Grenoble.
MAISONNEUVE, publiciste, à Paris.
MARNAS (M.^{me} veuve Clotilde DE), à Montfaucon-du-Velay.
MAURIN (Léopold), à Marseille.
MAZON, publiciste, à Paris.
MIJOLLAT DE LA PORTE (J. É.), docteur en médecine, à Monistrol-sur-Loire.
MONTALIVET (Georges DE), à Paris.
MONTS (le vicomte DE), au château d'Armanais, près la Côte-Saint-André.
OLLIER DE MARICHARD, à Vallon.
OLLIVIER, sous-chef de bureau au Ministère des finances.
PALLIAS (Honoré), négociant, à Lyon.
PAYAN-DUMOULIN (DE), conseiller à la Cour d'appel d'Aix.
PERROSSIER (Ernest), chef de bataillon au 126^e d'infanterie, à Foix.
PEYROT, chef de division à la préfecture de Grenoble.
PILOT (Emmanuel), à Grenoble.
PONCINS (le comte DE), à Feurs.
PRUNIÈRES (le comte DE), membre du Conseil général, au château de Prunières, par Chorges.
REYNAUD (Horace), procureur de la République, à Villefranche.
ROBERT-GENTIL (Charles), à la Ferté-sur-Aube, par Clairvaux.
ROBERT, maire d'Izeron, près Saint-Marcellin.
ROCHER (Henri DE), à Bollène.
ROMAN (Joseph), avocat, à Gap.
ROUIN (Flavien), receveur principal des postes, à Gap.
ROUX (Gustave), juge, à Bourgoin.
ROZIÈRES (Ernest DE), à Carpentras.
SAINT-FERRÉOL (le vicomte DE), à Uriage.
SAINT-GENIS (Victor DE), conservateur des hypothèques, à Châtel-lerault.
SALIN (Patrice), à Paris.
SAUREL (Alfred), secrétaire de la Société de statistique de Marseille.

SIÈYES (le comte Léo DE), à Fontainebleau.

TAILLAS (DE), à Tallard.

TERREBASSE (DE), à Ville-sous-Anjou.

TROUILLIER (M.^{lle} Marie-Sophie), botaniste, à St-Didier-la-Séauve.

UZÈS (le duc D'), au château de Bonnelle, près Limours.

VALLIER (Gustave), à Grenoble. ˆ .

VASCHALDE, directeur de l'établissement thermal de Vals.

VILLEPERDRIX (l'abbé DE), vicaire de la cathédrale, à Nîmes.

VOSSIER, sous-lieutenant au 429^e de ligne, à Lisieux.

Communes abonnées.

AOUSTE. — CREST. — GARDE-ADHÉMAR. — MONTÉLIMAR.



LA VIE DE PROVINCE

AU XVIII^e SIÈCLE*d'après les papiers des Franquières**et d'autres documents inédits.*(SUITE. — Voir les 35^e, 36^e, 37^e et 38^e livr.)

VII

Avide de plaisirs et de spectacles, docile à tous les entraînements de la mode, le XVIII^e siècle apporta autant d'emphase dans l'action que dans la parole. Beaucoup découvrent alors que la vie n'a d'autre but que celui de s'amuser et s'acquittent de cet office sur un ton de boursoufflure réellement comique. Toutes nos frivolités actuelles ont là leurs racines. Ce fut l'âge d'or des chandelles romaines; les artificiers se fourraient partout. Dans ce monde de convention, coquet et pimpant, qui reconnaît pour son peintre ordinaire l'auteur de l'*Embarquement pour Cythère*, le naturel ne serait pas à sa place; l'égalité, qui va bientôt s'affirmer d'une façon brutale, n'est encore qu'une déclamation. A certains jours marqués, les grands seigneurs philanthropes et encyclopédistes se mêlent volontiers au peuple dans les grandes allées des parcs. En 1771 Laurent de Franquières assista à une de ces grandes réjouissances. Le bourg de Châteauneuf-sur-Loire ayant été érigé en duché sous

le nom de La Vrillière, en faveur de Louis Phélypeaux, marquis de Saint-Florentin, médiocre ministre de la marine, mais protecteur des gens de lettres, à qui le quémendeur Piron adressa une de ses plus humbles épîtres, M. et M.^{me} de La Vrillière donnèrent à leurs vassaux une fête où six mille personnes vinrent d'Orléans. On représenta après souper une comédie, jouée par le fameux Préville; trois mille lampions étincelaient en guirlandes dans l'ombre des vastes jardins. La nouvelle duchesse alluma la première lance du feu d'artifice, apporté de Paris et dont le bouquet se composait de quatre cents fusées. En 1775, l'élévation de M. de Clermont-Tonnerre à la dignité de duc et pair donna lieu à Grenoble à des fêtes du même genre. Domène et Embrun voulurent suivre l'exemple de la capitale de la province ¹. A défaut d'un duché, qui ne s'accordait pas tous les jours, de plus humbles occasions suffisaient du reste à ces solennités. Le marquis de Barral La Ferrière, chef de la branche aînée des Barral, voulant honorer la vertu champêtre, à l'instar de Nanterre et de Salency, institua dans sa terre de Saint-Aupre, près de Voiron, un couronnement de rosière, qui se célébra chaque année jusqu'à la Révolution ².

Les *Proverbes* de Carmontelle, le *Dévin du village* de Jean-Jacques, le *Théâtre d'éducation* de M.^{me} de Genlis et l'exemple de la cour mirent en honneur la comédie de société. M.^{mes} de Marcieu, de Marnais et de Loras jouèrent à Aix-les-Bains, devant le prince de Chablais ³. Le baron de Bruyères Saint-Michel, commandant à Crest, donna le même genre de divertissement aux habitants de cette dernière ville ⁴. M.^{me} de Murat

(1) *Affiches de Dauphiné*, 1775, p. 42, 54.

(2) *Idem*, 1781.

(3) M.^{me} de Franquières à sa fille, s. d. (probablement 1772).

(4) M.^{me} de La Rollière, 16 nov. 1781.

nous raconte une partie villageoise : « J'ai vu M.^{me} de Montchenu de Châteauneuf, venue à Sablons en s'en retournant en Berry. Nous avions précisément dans ce temps-là une comédie dans notre voisinage, ce qui fit que nous fîmes plus à même de lui procurer quelques amusements. C'étoit à Serrières M. et M.^{les} Genevès qui jouoient les *Plaideurs*. Après la comédie, je priai à souper toute la troupe des comédiens, qui dansa toute la soirée au son du tambour de basque. Mon bal fut un peu mélangé. L'on fit venir quelques paysans et paysannes du village, qui touchent fort bien du tambour et qui dansent très-bien. Nous fîmes un souper fort gai ¹. »

Les bals, très-fréquents, n'offrent rien de bien particulier. « Les plaisirs de cette ville (Lyon) ont été très-brillants ce carnaval, et l'on a eu moins de peine à trouver de l'argent pour s'amuser que pour le vaisseau. On vous porte une description de la dernière fête donnée à Champagneux, fort bien écrite et fort plaisamment. C'est un imprimé qui a pour titre : *Bulletin de l'armée des plaisirs*. M.^{me} de La Roue, qui est désignée comme la feld-maréchale, fait semblant d'être fâchée contre les quatre jeunes gens qui ont fait cet écrit. (MM. de La Verpillière le cadet, de Telins de Curis, Dugas de Bois-Saint-Just le fils ². Je n'ai pas bien entendu le nom du quatrième, mais ce sont les deux premiers qui y ont eu le plus de part; M. de La Verpillière a fait le préambule et M. son père l'a mis aux arrêts pour 15 jours.) Dans le monde on est persuadé qu'elle est fort contente qu'on la mette à la tête de si bonne compagnie, d'autant plus qu'on la fait très-bien manœuvrer. Il est vrai qu'elle commande des brigades dont les noms sont un peu méchants. Mais comme on ne désigne personne, cela n'a l'air que d'une plaisanterie.... Celui qui doit

(1) M.^{me} de Murat à M.^{les} de Franquières. Aux Rioux, 25 nov. 1764.

(2) Le futur auteur de *Paris, Versailles et les province* :

être piqué d'être cité dans cet ordre de bataille, c'est M. de Mion ¹, qui l'est comme maréchal des logis, parce qu'il est indécent qu'un homme qui est à la tête d'un corps de robe, le soit aussi des bals et des plaisirs ². »

Mais le ballon fut le grand divertissement du temps, devant lequel un moment tout s'effaça. On parlait sur tous les tons, en prose et en vers, d'arracher la foudre des mains mêmes de Dieu et le fameux hémistiché de Franklin :

Eripuit cælo fulmen.....

n'était pas une vaine image. Les premières découvertes de la physique et de la chimie flattaient cette rage aveugle, qui depuis ne s'est pas éteinte, d'élever l'orgueil de l'homme sur les ruines de la divinité. Les jactances de la science, que les plus graves déceptions ne parviennent pas à déconcerter, dont on constate l'impuissance absolue dans la lutte solennelle engagée de nos jours avec un insecte microscopique, l'infailibilisme naïf réclamant en faveur d'hypothèses une soumission déniée aux doctrines de l'Église, cette étrange facilité à passer des ridicules conceptions de Dupuis à l'ingénieux roman de la sélection et du Darwinisme, rejetant pendant longtemps, afin de faire échec à la Bible, l'unité de la race humaine pour aboutir à l'homme-singe ou à l'homme-têtard, cette forfanterie gasconne, qui va toujours croissant, a ses racines dans les bas-fonds de nos passions ³.

(1) Barthélemy-Jean-Claude Pupil, seigneur de Mions, premier président en la cour des monnoies, sénéchaussée et présidial de Lyon, père de la marquise d'Ornacieu.

(2) M.^{lle} Cholier à M.^{lle} de Franquières, s. d. (1762).

(3) Le malin Voltaire semblait pressentir ces débauches de la science lorsque, sous le pseudonyme de docteur Akakia, il flagellait de sa verve

Tout entier on se jeta du côté de la Montgolfière, récemment inventée. Ce comble de toutes les audaces, cette prétention de parcourir l'espace à son gré et de maîtriser l'infini remuait les plus chers et secrets instincts. Ce ballon, gonflé par un feu de paille, s'élançant à la conquête du ciel, pour devenir aussitôt le jouet des vents qui le déchirent et retomber sur la terre en masse inerte, n'est-ce pas le juste emblème des orageuses destinées du siècle, qui, après s'être abandonné aux plus folles espérances, retombe, à la fin de sa course, souillé, meurtri et sanglant ? La correspondance de M.^{lle} de Franquières reflète l'attention fiévreuse avec laquelle toute la France suivit l'ascension au château de La Muette, près Paris, et celle de Montgolfier à Lyon (4 juin 1784), à laquelle la participation d'un grand seigneur étranger, le prince Charles de Ligne, et la présence du roi de Suède, dont on attendit en vain des récompenses honorifiques, donnèrent un éclat tout particulier. « Les étrangers venus à Lyon ont laissé beaucoup d'argent. Il n'en coûtera pas si cher aux Dauphinois, écrit Laurent de Franquières, grâce à la maison ouverte de M.^{me} de Sassenage, qui se sera approprié sans doute cette curieuse découverte, honneur qu'elle fait à tous les phénomènes. »

Le Dauphiné, si voisin de la patrie de l'inventeur du système et qui donna le jour à d'Arlandes, le premier aéronaute, prit sa part de l'engouement général. En janvier et février 1784 les expériences se succédèrent à Grenoble, par M. de Barrin, au château de Pisançon, sous la direction de l'abbé de Mably,

impitoyable son ennemi Maupertuis : « Nous ne porterons plus envie aux crapauds et nous n'en parlerons plus en style de bergerie.... Nous laissons à Dieu le soin de créer des hommes comme bon lui semble, sans jamais nous en mêler. » (Diatribe du docteur Akakia ; Traité de paix entre M. le président et M. le professeur, le 1^{er} janv. 1753). Dans les *Facéties*.

Après Corneille Agrippa, il y aurait un beau livre à faire : *De l'incertitude des sciences*.

à Chabeuil, par M. de Laurencin ¹. On ouvrit des souscriptions. L'académie de Lyon proposa pour la direction des aërostats un prix, dont l'intendant M. de Flesselles et le marquis de Saint-Vincent promettaient de faire les frais. La poésie s'en mêla aussi, et l'on composerait un gros volume en réunissant cette littérature de circonstance. Mais, avec cette légèreté de l'esprit français, qui ne sait pas attendre et court à quelque mode nouvelle, l'enthousiasme se tourna bientôt en lazzi et s'évapora en chansons ne brillant pas par le sel attique ².

Sans parler des pièces de Vaucanson, sur lesquelles nous n'avons rien de nouveau à dire, d'autres phénomènes, pour parler comme M. de Franquières, occupèrent le public. En 1753 on exhiba à Grenoble un automate parlant, qui eut autant de succès que de nos jours le décapité parlant. Le truc

(1) *Affiches de Dauphiné*, 1784. — ROCHAS, *Biographie du Dauphiné*, article *Arlandes*.

- (2)
- Sur un globe bizarre,
Chacun dorénavant,
Plus assuré qu'icare,
Dirigera le vent.
Ah ! si l'Académie
Vient un jour s'y loger,
Nul vaisseau, je parie,
Ne sera si léger.

Le gaz de cour est bien puissant,
Il n'a pas de durée,
Eh bien !
C'est qu'il est de fumée.

DUGAS DE BOIS-SAINT-JUST (*Paris, Versailles et les provinces*, t. III, p. 46) rapporte une curieuse conversation de Montgolfier : « On m'offre des terres ou de l'argent; l'homme qui travaille pour la gloire n'a pas l'ambition de s'enrichir. On me propose souvent des décorations qui ne peuvent que me confondre avec une foule d'artistes. — A quoi prétendriez-vous donc ? — A quoi ! s'écria-t-il avec emphase, au privilège exclusif des messageries aériennes. »

était le même et fut découvert à Strasbourg : un homme caché répondait aux questions ¹. La baguette divinatoire, mise en vogue par le maçon de Saint-Véran, Jacques Aimar, conservait encore des partisans, qui faisaient couler des flots d'encre en faveur de la rhabdomancie ².

Le XVIII^e siècle a dans le sang le virus de toutes les curiosités malsaines. Parmi ces imposteurs vulgaires, conjurateurs de fantômes, chercheurs de pierre philosophale, inventeurs de panacées, ancêtres évidents de certains hommes se prélassant aujourd'hui sur les tréteaux politiques, Cagliostro se dégage et remue les foules presque autant que Voltaire. Une superstition grossière semble gagner tout ce qu'a perdu la foi. Dieu méconnu, le sens commun outragé se vengent sur la pauvre raison défaillante. Ces raffinés de débauches, ces fanfarons d'incrédulité, ces esprits dédaigneux et subtils se prêtent volontiers aux jongleries ridicules qui s'adressent à leur avidité, à leur fol amour du merveilleux, à leur vanité et à leurs terreurs secrètes, qui flattent leurs passions et leurs vices. Ainsi l'on voit une femme de la cour, la marquise de L'Hôpital, cousine de celle dont nous avons déjà parlé, s'en aller en partie de plaisir voir le diable chez une prétendue sorcière, ce qui occasionna à la dame une aventure fort désagréable ³.

Notre province a quelque droit à revendiquer une visionnaire qui eut avec l'éternel ennemi du genre humain des colloques d'une nature moins frivole. De la même famille que

(1) LÉTOURNEAU, t. I^{er}, p. 133, 144, 202.

(2) *Affiches de Dauphiné*, 1775, p. 135, 136, 182. — *La physique occulte, ou Traité de la baguette divinatoire*, La Haye, 1762. Le chapitre ix est intitulé : Les corpuscules de la transpiration insensible des meurtriers de Lyon répandus dans l'air ont pu facilement s'insinuer dans l'homme à la baguette par la respiration insensible. Combien cette observation peut contribuer à perfectionner la médecine.

(3) Marquis d'ARGENSON, *Mémoires* (édit. Jannet), t. iv, p. 71.

l'évêque d'Orléans, prélat mondain qui tint la feuille des bénéfices sous le ministère Choiseul, M.^{lle} de Jarente, de la branche des marquis de Sénas, à laquelle appartenait la seigneurie de Lus-la-Croix-Haute, avait épousé un général espagnol, Dom Valentin de La Croix, vice-roi de Galice. Après une jeunesse orageuse, ayant perdu son mari et sa fortune, elle se convertit à un mysticisme mal réglé, au service duquel elle apporta ses grâces surannées. Selon un original allemand, ambassadeur de Danemark à Paris, dont on a de curieux mémoires, elle exorcisa le maréchal de Richelieu, qui s'y prêta volontiers, mettait les revenants en fuite et guérissait les malades par l'imposition des mains. Entrée en relations avec le théosophe Saint-Martin, dont elle adopta une partie des doctrines, elle compta à son tour parmi ses adeptes Cazotte, se mêlant aussi de prophétiser. Mais ses succès furent éphémères : elle finit, comme de juste, par disparaître dans le ridicule et l'oubli ¹.

Pendant que ces rêveries avaient cours parmi les hommes du monde, l'ignorance était assez générale chez les classes inférieures pour qu'une éclipse ayant eu lieu en avril 1764, Mgr de Caulet crut devoir prendre la précaution de la faire annoncer en chaire dans son diocèse, afin de prévenir les terreurs des gens de la campagne ².

VIII

La lutte d'intérêts entre les trois ordres tendait de plus en plus à perdre en intensité et en violence. En Dauphiné, la solution du fameux procès des tailles fut un premier pas vers

(1) *Mémoires* du baron DE GLEICHEN, p. 149 et suiv. — BULAU, *Personnages énigmatiques, histoires mystérieuses*, trad. Duckett, t. 1^{er}, p. 388.

(2) LÉTOURNEAU, t. III, p. 273.

l'égalité de l'impôt, et l'on sentait s'approcher la nuit solennelle du 4 août, où les privilégiés renoncèrent d'eux-mêmes aux avantages pécuniaires qui les séparaient du reste de la nation. Mais un travers essentiellement français, l'antagonisme des vanités, fut une des causes les plus actives de la chute de l'ancienne société. Dans cette hiérarchie compliquée, où les mœurs, dépassant de beaucoup l'organisation légale, superposaient une infinité de couches sociales, dont les différences étaient souvent toutes de convention, le dédain ne cessait de descendre et la jalousie de remonter. Sans prétendre adopter le système de G. A. de La Roque, admettant vingt espèces de noblesses différentes¹, on ne peut nier cependant que quelques générations de plus ou de moins ne créassent des limites infranchissables. Essayons de donner une idée de ces nuances, difficilement perceptibles aujourd'hui. M. Charrier, baron de La Roche, neveu de l'évêque de Versailles, s'opposait au mariage de sa belle-sœur avec M. de Meximieux, peu flatté de céder le pas dans sa propre famille à un marquis, officier aux gardes françaises, tandis qu'à sa place un baron de race féodale se fût regardé comme infiniment au-dessus des Tocquet de Montgeffond de Meximieux, anoblis à prix d'argent à la fin du XVI^e siècle par les ducs de Savoie. Ce en quoi cette époque l'emportait du reste sur la nôtre, c'est que la richesse, la moins morale et souvent la moins intelligente des aristocraties, n'y tenait pas le premier rang. De toutes les superstitions, celle du veau d'or fut toujours la plus condamnable.

Revenons aux petites prétentions d'alors, dont un auteur provençal, ami de M.^{lle} de Scudéri, Pierre d'Ortigue, sieur de Vaumorière, a tracé un plaisant tableau : « ÉRASTE. Vous avez connu Clitandre ; vous savez qu'il étoit né dans une bour-

(1) *Traité de la noblesse*; Rouen, 1735, préface.

geoisie assez basse et qu'une charge qu'il avoit chez le roi n'étoit guères plus considérable que son extraction. Cependant on le recevoit agréablement chez les personnes de la plus grande qualité et c'étoit sa conversation qui lui donnoit ces entrées. Je puis même dire qu'il auroit extrêmement plu s'il eût fait réflexion sur ce qu'il étoit. Mais il laissoit paroître plus de vanité que d'esprit dans ses paroles et dans ses manières. Un jour où il se trouva chez une princesse, où il n'y avoit que des personnes de distinction, il s'adressa à de vieux seigneurs qui avoient des gouvernements de provinces ou de grandes lieutenances de roi et leur parla de Versailles comme on parleroit du Japon à des gens qui n'auroient jamais vu la carte. On se regarda, on sourit... Enfin la présomption aveugla Clitandre de telle sorte qu'on se laissa de l'écouter et de le souffrir.

» CLÉONICE. J'ai une voisine qui ne le céderoit en rien à votre Clitandre. Elle est femme d'un officier de chez le roi, dont la charge est trop petite pour être connue. Cette voisine, dont je ne sais seulement pas le nom, vient d'ordinaire travailler en tapisserie avec des filles qui me font un lit. Il y a environ quatre mois que je la trouvai plus triste qu'à l'ordinaire, et comme je lui en demandai la raison : Quoi ! Madame, me répondit-elle avec la plus grande surprise du monde, vous ne savez pas que le roi part demain pour son voyage de Luxembourg et que mon mari est obligé de le suivre ? Sans mentir, ajouta-t-elle en soupirant, les femmes de la cour sont bien malheureuses, elles payent bien cher en certaines occasions les honneurs qu'on leur rend en d'autres rencontres. Je vis hier entrer dans votre appartement une présidente dont le visage me parut bien tranquille. Je vous assure sincèrement que dans mon affliction je pensai souhaiter d'avoir un mari de même profession que le sien, pour jouir d'une vie plus

douce ¹. » Ce passage, sans doute un peu long, nous a paru curieux, en établissant que de tout temps la morgue et la vanité, bien loin d'être inhérentes à la position, découlent tout uniment du caractère.

Les La Valette étaient allés se loger au faubourg Saint-Germain. « Ils sont, dit M.^{lle} Cholier, dans un quartier qui ne leur convient guère, habité par des grands seigneurs, que sans doute ils ne verront pas. » Cependant M. de La Valette avait une place auprès de M.^{me} Louise de France, qui lui accordait une certaine confiance et lui fit don d'une riche tabatière comme témoignage de satisfaction pour ses services. On sait que les Planelli de La Valette, qui paraissent s'être enrichis dans le commerce à Lyon, au commencement du XVII^e siècle, prétendaient sortir d'une maison du même nom originaire de Bitonto, dans la Pouille, célèbre par son dévouement à la dynastie angevine. Sur les renseignements ou les rêves de quelque généalogiste empressé, qui faisait de ces seigneurs napolitains une branche cadette d'une famille catalane, M. de La Valette profita du voyage en Espagne de son neveu Laurent de Franquières pour éclaircir la vérité du fait et tâcher, le cas échéant, de se faire reconnaître. Le jeune homme découvrit, non sans peine, dans un faubourg de Barcelonne, un M. de Planelly, qui ne savait pas un traître mot de français, ce qui rendit la conversation fort pénible. Il accueillit avec une froideur marquée ce visiteur inattendu, croyant avoir affaire à un mendiant d'une certaine étoffe, peut-être à pis encore, d'autant que notre Dauphinois commit la maladresse de demander à son hôte quel état il avait embrassé. A quoi l'hidalgo répondit avec une morgue toute castillane que depuis huit cents ans les Planelly vivaient de leurs rentes

(1) *L'art de plaire dans la conversation*; suivant la copie imprimée à Paris, 1690, p. 151.

et qu'il comptait bien suivre le noble exemple de ses ancêtres. « En Espagne, ajoute le narrateur, c'est un état fort considérable que de n'en point avoir, et il n'y a que les seigneurs de première volée qui se piquent de cette distinction. » Fort entiché de sa race, illustre selon lui dès le temps de Charlemagne, l'Espagnol refusait de reconnaître des Planelly habitant comme lui Barcelonne et se montra peu disposé à nouer des relations de parenté avec des étrangers dont il n'avait jamais ouï parler. D'ailleurs la différence des armoiries acheva de tout gâter.

Les généalogistes officiels eux-mêmes se prêtaient quelquefois aux prétentions des familles. L'historien de l'expédition du duc de Guise à Naples, le comte de Modène, a laissé des mémoires inédits fort curieux sur le connétable de Luynes, dont une copie, provenant des papiers de la maison d'Aulan, appartient aujourd'hui à un amateur dauphinois bien connu, M. Chabrières - Arlès, et nous a été communiquée, avec l'agrément de son généreux possesseur, par M. Lacroix, qui en prépare la publication. Nous y trouvons l'anecdote suivante : « Le sieur du Haillan, historiographe de France ¹, qui fit les généalogies d'une promotion de chevaliers de l'Ordre du Saint-Esprit, dit un jour à un homme de qualité, à qui je l'ouïs dire, qu'il avoit mangé d'un mouton dont la peau étoit dans le rang des titres produits dans les preuves d'un chevalier. »

Un bel esprit de la cour de Louis XIV, fils d'un intendant de la province de Languedoc, Choisy, historien dédaigneux des sources, qui jouit en son temps d'une certaine vogue littéraire, après avoir été dans sa jeunesse, déplorée plus tard,

(1) Bernard de Girard, seigneur du Haillan, auteur de *l'État et succès des affaires de France*, mort en 1610.

le prototype de *Faublas*, raconte que sa mère lui répétait souvent : « Ne soyez point glorieux et songez que vous n'êtes qu'un bourgeois. Je sçay bien que vos pères, que vos grands-pères ont été maîtres des requêtes, conseillers d'État ; mais apprenez de moi qu'en France on ne reconnoît de noblesse que celle d'épée. La nation guerrière a mis la gloire dans les armes ¹. » Depuis lors la variation avait été grande sur cet objet, et « les gens tenant la cour de parlement », même les fils des secrétaires du roi prenaient leur noblesse tout à fait au sérieux. Mais entre les gentilshommes de nom et armes et les nouveaux anoblis les brocards s'échangeaient à l'envi. M.^{lle} de La Rouillère nous fait le piquant tableau d'une ancienne famille écossaise, fixée dans son voisinage, chez laquelle les parchemins abondaient plus que les écus. « Vous conservez donc encore, ma chère cousine, le souvenir des charmantes voisines dont je vous ai fait quelquefois le récit des amabilités. Vous sçavez que, grâce à Dieu, il y a deux ans et plus qu'elles sont avec leur famille absentes de ce pays, et qu'ayant si bien rangé leurs affaires que leurs créanciers dans ces montagnes les poursuivant et ayant fait saisir les revenus de l'oncle ² en conséquence, parce qu'il répondit de tout, toute cette troupe s'est retirée dans la maison ou gentilhomme paternelle en Bourgogne, auprès du père, lequel de son côté j'ai l'honneur de connaître pour un homme des plus singuliers et terrible à vivre, se disant originaire d'Écosse et, ce qui va tout de suite, cousin du roi Jacques, en conséquence haut comme les monts et se faisant appeler, par qui le veut

(1) CHOISY, *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV* ; Utrecht, 1727, t. 1^{er}, p. 23.

(2) L'abbé d'Anstrude, prieur, et en cette qualité seigneur de Montrottier, près de Tarare.

bien à la vérité, ce n'a pas été de nous dans ce pays-ci, milord Danstruder. Ce n'est pas le tout : il se déteste avec son frère le prieur, au moyen de quoi le brouillamini a bientôt été entre eux ; mais comme ils sont obligés de rester dans la gentilhommière jusqu'à ce que les revenus du prieuré soient liquides, ils se sont séparés et partagé la maison, où chacun fait son ménage, c'est-à-dire le père seul d'un côté et l'oncle de l'autre, avec le reste de l'aimable famille. Ils nous font espérer l'agrément de les avoir le printemps prochain à Montrottier, où ils nous mandent qu'ils feront un séjour en allant à Leignieu¹ conduire une nichée de petites filles, progéniture du frère, pour les faire recevoir chanoinesses.... C'est donc un plaisir que j'aurai de voir cette troupe de chanoinesses dans le triomphe de leur gloire, avec la grande bandolière dont elles sont à présent décorées comme les dames d'Alix². Cela brillera sur notre montagne³. »

Parti de plus bas, le trait contre la vieille noblesse dégénère en grossièreté. « Une femme de grande maison avoit épousé un homme de robe ; une de ses amies lui demandant pourquoi elle avoit fait ce mariage, elle répondit qu'elle y avoit été contrainte pour légitimer une foiblesse. — Ah ! Madame,

(1) Leignieu, hameau de la paroisse de Trelins en Forez, près de Boën, où il y avait un chapitre de chanoinesses régulières de l'Ordre de Saint-Benoît, dépendant de l'abbaye de Savigny. On exigeait des preuves de cinq degrés de noblesse du côté paternel.

(2) Alix, village sur la paroisse de Marcy-sur-Anse en Lyonnais, aujourd'hui commune du canton d'Anse, où il y avait aussi un chapitre de chanoinesses.

(3) Voyez sur les d'Anstrude d'Hozier, LA CHENAYE DESBOIS et FR. MICHEL, *Les Écossais en France*.

reprit la confidente, six bâtards vous auroient moins déshonorée qu'un enfant légitime venu d'un tel mariage ¹. »

Ni la vanité, ni par conséquent la raillerie ne s'arrêtaient à la limite de la noblesse. M. Barnave, père du froid rhéteur, qui eut une belle heure dans sa vie, celle où il renia courageusement ses erreurs passées, était un procureur habile, dont M. de Franquières recommandait les services à son gendre, M. de Bressac. Le populaire prétendait que le bonhomme avait un peu trop oublié dans ses nouvelles grandeurs qu'il était sorti autrefois des montagnes du Diois à la conquête de la fortune en habit de cadis. M.^{me} la procureuse, qui était une fille noble, contribuait à entretenir chez son époux les fumées de l'orgueil. Or, il arriva que ces honorables officiers ministériels, comme l'on dirait aujourd'hui, invitèrent à dîner leurs amis et connaissances. Les clercs de l'étude furent servis dans un appartement séparé, comme peu dignes de se mêler aux autres convives, et l'on n'admit qu'un clerc, parent de Madame, qui fut chansonnée d'importance, tant en patois qu'en français, ainsi que son trop docile époux. Tous les clercs de la contrée prirent parti pour ceux de Barnave et tinrent pour la déclaration de leurs droits une assemblée tumultueuse au village de La Busserate, qui a laissé, il faut en convenir, moins de traces dans l'histoire que celle de Vizille (juillet 1765). Le corps des procureurs se réunit à son tour et décida que les clercs rebelles de Barnave ne pourraient être

(1) LÉTOURNEAU, t. III, p. 667. Cette anecdote, probablement apocryphe, remonte plus haut que le XVIII^e siècle. — AMELOT DE LA HOUSSAYE, dans ses très-peu exacts *Mémoires critiques et littéraires*, la met sur le compte de Catherine Chabot, marquise de Mirebeau, mariée en secondes noces à Claude Viguier, président au parlement de Metz. Voy. CHASSANT, *Nobilitiana*, p. 179, et le P. ANSELME, t. IV, p. 574.

reçus dans aucune de leurs *boutiques* pendant le reste de cette campagne ¹.

Le grand-père de Barnave le Constituant était un petit marchand du village de Vercheny (Drôme). Le procureur, son fils, dont nous venons de parler, prit, selon l'usage, la qualification de noble, qu'autorisait jusqu'à un certain point son inscription comme avocat consistorial au parlement de Grenoble ². Ces prétentions à la noblesse eurent peu de succès ; de là des froissements inévitables. L'irritabilité de cette vaniteuse famille trouva un aliment légitime dans l'expulsion brutale de M.^{me} Barnave, obligée de céder à une amie de M.^{me} de Clermont-Tonnerre la loge qu'elle occupait à une représentation au théâtre de Grenoble. Cette fois le public fut à bon droit de son côté. Qui sait si ces premières influences ne contribuèrent pas à jeter Barnave dans le parti de la Révolution ? Mais il faut reconnaître qu'il sut s'arrêter à temps et que sa mort racheta l'entraînement de ses jeunes années.

Nous donnons, pour ceux qui s'intéressent aux productions de la muse populaire, la chanson suivante, en vers patois, composée contre M. et M.^{me} Barnave, à l'occasion des événements que nous venons de raconter.

Sur l'air : *O Filii et Filiae*.

Or ecouta petis et grand
Le récit du grand accident,
Lou clercs de Barnave ont moda. *Alleluia*.

(1) LÉTOURNEAU, t. III, p. 578.

(2) Arch. de la Drôme, E. 1985.

Y voulion lou faré migié
Din la cagi du polalier.
Y son ma fey tou depeta. *Alleluia.*

La dame, fena d'avocat,
Se chaud de la matricula,
Cré son home grand cambola ¹. *Alleluia.*
Quand on se cret de condition,
Qu'on é monta sur le bon ton,
On creit toujours se ravala. *Alleluia.*

Faudrilope de tales gens
Que ne sont que galebontens
La moindre brise se géna. *Alleluia.*
Quand oh a de MM. bien gros
Frisia a la Rinocéros ²,
Lou clerks devant s'en écarta. *Alleluia.*

Quand Barnave en drap de sardi
De sa montagni descendit,
Un etié pas grand cambola. *Alleluia.*
Un aviet tot comme Drevon
De solier de Pec de Theysson,
Avec de tache bien ferra. *Alleluia.*

Il firon comma le serpen,
Que quitton la roba u printen,
A forcé d'ave griffonna. *Alleluia.*
Mais lo bon pan, lou bons habits
N'ont pas pu changié los esprits,
Son encor de lour mal licha. *Alleluia.*

(1) C'est sans doute une allusion à Jean de Cambolas, célèbre juriconsulte, mort en 1670 à Toulouse, président du parlement.

(2) Espèce de coiffure adoptée par les petits maîtres au XVIII^e siècle. Voyez le *Dictionnaire de LITTRÉ*.

Si Drevon trove de paysson ,
Quand ne sari que de gojon ,
U n'en avale une grala. *Alleluia.*
Y lon tant trotta, tant couru ,
Et tant ala et tant venu
Que to lo corps s'est assembla. *Alleluia.*

Y voulion chateni lou clercs ,
Lou fare changié de gouver,
Mais lou drolo s'en sont moqua. *Alleluia.*
Clapier ' pe un tant desacor
Sçut qu'on assemblave lou cor,
U voulié tous les trépana. *Alleluia.*

Pe rentra din le cabinet
Lou clers vouliont que le fenet
Venussion en roba detroussa. *Alleluia.*
Quand on et coeffa a cheveux
Et qu'on a des egrettes bleues
On ne pet s'y détermina. *Alleluia.*

Aga don tou lou clers partis
Que von disant par tou païs
Tan cambouli que camboula. *Alleluia.*
Diti vo ne dotavi gin
Que lou clers ne sont pas de chins ,
Que ne faut pas lou ravala. *Alleluia.*

(*A continuer.*)

ANATOLE DE GALLIER.

(1) Chirurgien de Grenoble.

BUISSON (VAUCLUSE).

Pendant la Révolution, les actes de Buisson sont en rapport avec les événements politiques. Ainsi, le 28 février 1790, le conseil des citoyens actifs déclare que rien ne saurait délier les habitants du serment de fidélité à l'égard du Saint Père, leur légitime souverain; puis il décide, le 18 janvier 1791, d'enlever les armes du pape et d'arborer celles de France; adhère, le 21 avril suivant, au pacte fédératif conclu le 7 février entre les Avignonnais et plusieurs communes du Comtat, et enfin délibère, le 19 mai, de se réunir à la France et de faire partie du département de Vaucluse¹. Compris en 1795 dans le canton de Villedieu, Buisson fit ensuite partie de celui de Vaison.

Au point de vue civil, Buisson était administré, avant la Révolution, par un viguier que nommait le seigneur, un lieutenant du viguier et deux consuls, assistés d'un parlement général. Ce mode d'administration était déjà en vigueur en 1595. Avant 1559 les consuls portaient le nom de syndics et avant 1705 le viguier s'appelait bayle. Les premiers syndics connus apparaissent dans des comptes de 1414 et le premier bayle figure dans l'acte de 1519. Le 25 juin 1770 la communauté obtint du parlement de Provence

(1) Archives de Buisson, BB-14.

l'établissement d'un conseil de seize membres, composé de douze conseillers, des deux consuls actuels et des deux anciens consuls ¹. Le parlement général, ou assemblée des chefs de famille, subsista jusqu'en 1790.

Au point de vue judiciaire, Buisson formait une cour, dite baronniale, présidée par un juge nommé par le seigneur. Le viguier, le lieutenant du viguier et un procureur assistaient le juge lorsqu'il rendait ses jugements. Cette cour siégea tantôt à Carpentras, tantôt à Avignon, tantôt à Vaison, selon la résidence des juges ².

Au point de vue militaire, Buisson acquit quelque importance au temps des guerres de religion, à cause des fréquents passages de troupes. Aussi le Saint-Siège y mit-il un gouverneur, qui commandait la garnison et nommait les dizainiers auxquels les habitants devaient obéir lorsqu'ils étaient désignés pour la garde. De ces gouverneurs, deux seulement nous sont connus : Jean Spinola, nommé en 1626 ³, et Francisque Bernardin, qui exerçait cette fonction en 1630 ⁴. La commune devait fournir au gouverneur un logement et lui payer ses fastigages sur le pied de 6 florins par mois ⁵. Il y avait à Buisson un château, bâti au XIII^e siècle et propriété du seigneur, qui fut brûlé à l'époque de la Révolution. Les remparts furent construits ou réparés entre 1590 et 1608 ⁶ et les guérites en 1659 ⁷.

(1) Archives de Buisson, BB-12.

(2) Archives de Buisson, cahiers des insinuations.

(3) Idem, BB-4.

(4) Idem, CC-18.

(5) Idem, CC-16.

(6) Idem, CC-15.

(7) Idem, BB-7.

Au spirituel, Buisson était compris dans le diocèse de Vaison. Ce fut d'abord une chapellenie, dont le titulaire, nommé par les Templiers, puis par les Hospitaliers, était révocable au gré des chevaliers. Des Hospitaliers, Buisson passa au Saint-Siège et devint prieuré. La chambre apostolique y entretint d'abord un prieur, puis un vicaire perpétuel, auquel l'usage donna le nom de prieur, et un vicaire amovible ou secondaire. Les seuls prieurs qui nous soient connus sont : Raymond Valafred, en 1338, Étienne Chabrol, en 1473 ¹, Girard de Cornilhan, en 1538. On peut voir dans les registres de l'état civil la liste des vicaires perpétuels, depuis 1622 jusqu'en 1793. Parmi les confréries érigées dans l'église paroissiale, nous citerons celle des pénitents blancs, fondée en 1664 et dont la chapelle, sous le titre de Saint-Joseph, était à la place du four actuel. Parmi les chapellenies, les deux plus anciennes étaient celle de Sainte-Croix, fondée le 7 novembre 1524, et celle de Sainte-Catherine, qui existait avant 1585 ². L'église paroissiale, sous le vocable de Saint-Pierre-ès-Liens, n'est pas toute de l'époque des Templiers. La tribune fut construite en 1659, les chapelles latérales en 1672 et 1674, le chœur et la sacristie en 1678, et le clocher actuel en 1730. L'ancien presbytère, construit en 1636, était à côté de l'église.

Les chapelles rurales, au nombre de deux, sont placées : N. D. d'Argilier, sur le chemin de Villedieu, et Saint-Pierre, sur le chemin de Vaison. Cette dernière a été complètement reconstruite en 1874 et bénite le 19 avril de cette année. Devant Saint-Pierre on voit une croix ornementée, en pierre, portant la date de 1645.

(1) Archives de Buisson, papiers non inventoriés.

(2) Idem, GG-1, CC-1.

L'instruction de la jeunesse n'était pas négligée à Buisson dans les derniers siècles : en 1608 le loyer de la maison d'école était de 30 sols et en 1621 de 1 florin pour deux mois. Le 13 mai 1629, Valin (Jean), notaire de Rasteau, fut nommé régent de la jeunesse, aux gages de 6 écus et, en 1660, Bérard recevait 15 florins. Dubail, maître d'école, originaire du Saint-Esprit, appelé de Fauçon, en 1773, vit ses gages arriver à 100 livres. Ignard, secondaire (vicaire), en toucha 130, sur lesquelles 30 étaient données par les familles. Ce dernier fut bientôt remplacé par Rolandy, maître chirurgien d'Avignon, qui traita pour 200 livres. Les enfants payaient 20 et 40 sols par an, selon qu'ils écrivaient ou n'écrivaient pas.

Il y avait à Buisson un établissement charitable dès le commencement du XVI^e siècle, où des actes de 1516 et de 1548 le mentionnent, et une abbaye joyeuse en 1606, puisqu'une requête d'alors, adressée au vice-légat, se plaint de ce que « M. de Boysson usurpoit les droits regaliens et » detenoit l'enseigne et le tambour », et prie ce fonctionnaire ecclésiastique d'absoudre la jeunesse du lieu « d'avoir » fait ung abé ».

La population, qui en 1693 arrivait à 80 ménages et 473 personnes, « non compris les enfants de lait, » descendit à 250 âmes en 1786, remonta à 338 en 1795 et arrive aujourd'hui à 507.

Sa pauvreté lui avait valu le sobriquet peu flatteur de *Pevouillous* (pouilleux) ; mais aujourd'hui l'aisance due à une culture mieux entendue a relégué cette appellation au rang des vieilles traditions du passé.

Les archives de Buisson révèlent un dernier détail, utile à consigner, sur les contributions levées par les Bohémiens. Le 10 août 1606, le capitaine Cuer et sa troupe reçoivent « 2 eymines de cyvade et 3 pichets de vin » pour s'éloigner ;

le 11 mars 1607, un autre capitaine, appelé Anthoyne, prend 20 sols; le 14 janvier 1609, Jean de Malle, « égyptien, » suivi d'une bande, 16 sols; le 27 septembre 1623, le capitaine Rimond, 2 florins 6 sols; le 30 mai 1629, le capitaine Gayrin, 4 florins 6 sols; en 1632, Phelipon, 4 florins 7 sols, et la Roze, 5 florins 4 sols; enfin en 1665, le capitaine La Jeunesse, 2 florins 6 sols:

Cet impôt volontaire n'était que le résultat de la crainte.

Parmi les singularités, d'ailleurs peu nombreuses, que présente la monographie de Buisson, l'histoire de ses cloches ne saurait être oubliée.

Il y en avait deux en 1610, la vieille et la grosse, fondues en 1529.

Une d'elles fut refondue en 1608, et comme dès 1667 elle était « rompue », Huard, fondeur à Venterol, se chargea de les refondre au prix de 80 livres.

Lorsque le 15 février 1589 les protestants, sous les ordres de Gournet et de Lesdiguières, s'emparèrent de Buisson, ils démolirent l'église, après en avoir enlevé les vases sacrés et les cloches, qu'ils emportèrent à Nyons, où la grosse fut placée au clocher du temple.

Un procès naquit de cet enlèvement, lorsque les troubles eurent été apaisés; il commença en 1630 et dura cinquante ans. Toutefois, on ne trouve de sérieuses poursuites qu'à partir de 1660. Une enquête judiciaire a lieu pour établir les faits et, le 31 octobre 1680, le parlement de Grenoble ordonne la restitution de la cloche réclamée.

Les réformés de Nyons en appellent aussitôt à la Cour de Paris; mais Vallin, enfant de Rasteau, défend les droits de Buisson et, le 8 mai 1681, l'arrêt de Grenoble est confirmé.

La cloche fut transférée à Buisson le 31 du même mois, et la dépense faite à cette occasion s'éleva à 84 écus un

patat. Il y en eut bien d'autres pour les procédures, et le vibailli du Buis, par exemple, chargé de l'enquête, reçut 62 florins, son greffier 30, un procureur 30.

On se souvient encore dans le pays d'une chanson populaire sur l'enlèvement de la cloche. En voici quelques fragments :

Lis uganaou de Nyoun
Van faire una campana :
Son vengu à Bouissoun
Per rauba la campana.
Et la campana qu'és ou temple de Nyoun
La soun venguda quère au clouchié de Bouissoun.

Nous ferons grâce au lecteur du récit de l'enquête, d'après la chanson, et nous ajouterons qu'elle fut composée avant les arrêts de Grenoble et de Paris, d'après le couplet suivant :

Huganaou de Nyoun
Vendés vosti cintura,
Et mai n'aoures pas proun,
S'aquesté proucès dura ;
Vous foudra vendre encara
Li baga qu'avés ei dés ;
Et mai après encara
La campana rendrés.

Des sept cloches de Buisson, deux seulement furent conservées à la Révolution : la petite, fondue par Huard en 1731, pour sonner le club, et la grosse, pour sonner les heures de l'horloge publique. En 1814, cette dernière fut remplacée au clocher, où elle existe encore.

Tels sont, en résumé, les faits et gestes de Buisson, d'après ses archives. Sans doute, ils n'offrent pas d'événements saillants, mais ils nous initient à la connaissance de l'organisation des communes rurales du Comtat et de plusieurs particularités curieuses des mœurs du passé.

LUCIEN GAP.

DOCUMENTS

SUR L'EXPÉDITION MILITAIRE

DU DUC DE SAVOIE EN DAUPHINÉ

pendant l'été de 1692.

Les documents qui suivent sont tirés d'un ouvrage d'une extrême rareté en France et presque inconnu, quoique très-considérable : *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés français dans les États du roi*, par MM. Erman et Reclam; Berlin, 1782-1799. 9 vol. in-8°. Les détails donnés par ces *Mémoires* sur l'expédition du duc de Savoie étant en partie inédits, peut-on dire, quoique déjà publiés, nous avons cru utile d'en enrichir le *Bulletin* et d'apporter par là quelques faits nouveaux à l'histoire de notre province.

*Extrait des Mémoires de La Meintaye, officier
au service du duc de Brandebourg.*

« Vers le mois d'août 1692, on fit un détachement de trente mille hommes, presque toute infanterie, pour aller en Dauphiné. Nous étions commandés par S. A. R. le duc de

Savoie) et par le général Caprara de l'empereur. On descendit en Dauphiné par le col de Gillete (Guillestre), sans trouver d'ennemi. La ville de Gillete était gardée par un régiment de milice française ; on la somma de se rendre, mais elle refusa, et il fallut ouvrir la tranchée. On prit la garnison prisonnière de guerre. Nous fûmes de ce petit siège et même M. de Cornuaud¹ fut blessé. Deux jours après nous passâmes la Durance sans opposition des ennemis et marchâmes pour investir Embrun, ville du Dauphiné considérable par son archevêché. M. le marquis de Larrey, lieutenant général, y commandait une grosse garnison ; on le fit sommer de se rendre, à cause du méchant état de la place ; mais il répondit qu'il ne le ferait que quand il aurait entendu notre gros canon, ne pouvant se persuader qu'on en pût avoir amené au travers des hautes montagnes. Le siège en fut donc résolu et nous en fûmes. On ouvrit la tranchée et on fit des batteries. Le siège dura quinze jours, parce qu'on attendait le canon, qui arriva en effet. On le mit sur les batteries. Dès qu'il se fut fait entendre, le gouverneur demanda à capituler, ce qui lui fut accordé. Il sortit à la tête de sa garnison avec toutes les marques d'honneur. Le siège, qu'on avait d'abord méprisé, ne laissa pas d'être pénible et meurtrier. Notre bataillon y perdit un officier qui venait de me relever de tranchée et plusieurs soldats et cadets. On resta campé à Embrun assez longtemps, à cause d'une maladie qui survint au duc de Savoie, qui resta à Embrun pendant que l'armée marcha à Gap, ville du Dauphiné. Caprara la commandait. On ne fit plus rien le reste de la

(1) Joël de Cornuaud, de Pujols en Basse-Guienne, ancien lieutenant-colonel au service de la France, passa dans le Brandebourg avant la révolution de l'édit de Nantes, qu'il prévoyait. Il commandait un régiment dans l'expédition qui nous occupe.

campagne que des détachements pour brûler et saccager le pays, qui avait refusé les contributions. Ensuite l'armée, tenant la même route, retourna en Piémont sans avoir vu les ennemis. »

Extrait des Mémoires de M. de Campagne ¹.

Nous ajouterons, disent Erman et Reclam, encore ici quelques faits, que nous tirons des Mémoires de M. de Campagne. Lorsque l'armée des alliés s'approcha du Dauphiné, on forma l'avant-garde du régiment de Cornuaud et on y joignit tout ce qu'il y avait de réformés dans l'armée. L'empereur Léopold aussi bien que le duc de Savoie l'avaient expressément demandé. M. de Campagne, avec le capitaine Rouvillas ², à la tête de 60 cadets, entra le premier en France et se porta dans un village nommé Bars (Vars). Il parle à cette occasion de la joie dont lui-même et tous ceux qui étaient avec lui ne purent se défendre, de se voir en armes dans un pays d'où on les avait si cruellement chassés. Malgré les défenses et les peines les plus sévères, on ne put empêcher les soldats de se laisser aller à des mouvements de vengeance, de piller et de mettre le feu partout. La terreur se répandit dans toute la province. Les réformés y avaient beaucoup souffert de la part de leurs fanatiques persécuteurs, et on devait naturellement craindre de porter la peine des excès qu'on s'était permis contre eux.

(1) Henri-Auguste de Campagne, lieutenant-colonel, réfugié en Prusse. Nous ne savons de quelle partie de la France il était originaire.

(2) André de Rouvillasc de Veynes, Dauphinois, devint lieutenant général dans l'armée de Frédéric I^{er}, roi de Prusse.

« A l'attaque de Guillestre, dit M. de Campagne, où je conduisais un détachement, un officier qui commandait sur la muraille qu'on allait faire sauter me demanda s'il était vrai que l'armée ennemie fût composée en partie de Barbets (Vaudois), comme on le lui avait assuré. Je lui demandai ce qu'il entendait par ce mot de Barbets. Ce sont, me répondit-il, de ces gens de la religion que l'on a persécutés. Je lui demandai s'il n'était pas du nombre de ces cruels persécuteurs. Il me jura plusieurs fois qu'il ne leur avait fait que du bien. Que vous êtes heureux, lui dis-je, Monsieur, d'avoir tenu cette conduite à leur égard, sans quoi vous passeriez mal votre temps. Ensuite je lui déclarai que j'étais de ceux qu'il craignait; mais que, bien loin de songer à me venger de mes cruels persécuteurs, je pouvais l'assurer que je leur rendrais le bien pour le mal et qu'en mon particulier je lui rendrais de bon cœur mes services. »

Après la prise d'Embrun, plusieurs réformés de la province, qui avaient tenté inutilement de sortir du royaume, profitèrent de cette occasion pour se mettre en liberté. M. de Louvigni¹ (le marquis de Louvigni commandait les troupes de l'Espagne dans l'armée des alliés) rencontra M. de Campagne qui les conduisait. Ayant appris que c'étaient des réformés, il leur dit : « Profitez, mes amis, de cette circonstance favorable pour quitter ce malheureux royaume, où l'on vous fait tant de mal; allez jouir dans les pays étrangers de la douce liberté d'exercer votre religion. »

E. ARNAUD, *pasteur*.

(1) Serait-ce de *Louvigny d'Orgemont*, intendant de la marine au Havre en 1688, ou son frère *Nicolas de Louvigny*, associé de Guirand et Le Duc dans la direction des manufactures royales du Nivernais et passé à l'étranger? Peut-être ni l'un ni l'autre, mais sans doute quelqu'un de leur famille.

NOTES

BIOGRAPHIQUES & GÉNÉALOGIQUES

SUR

LE MINISTRE RAYMOND-MERLIN

ET SUR SA FAMILLE.

Jean Raymond-Merlin a joué un rôle important parmi les premiers ministres de l'église réformée. Un de ses fils et un de ses petits-fils furent non moins célèbres comme pasteurs protestants. Les biographes et les historiens se sont occupés de ces personnages et leur ont consacré des notices plus ou moins étendues. Si nous venons à notre tour nous occuper du même sujet, c'est que nous avons découvert dans les archives de l'hôpital de Romans ⁽¹⁾ d'importants documents concernant la famille Raymond-Merlin, que n'ont pas pu connaître nos devanciers.

La famille Raymond (Merlin ne fut d'abord qu'un surnom) était fort ancienne dans Romans. Elle offre un exemple de cette bourgeoisie active, instruite, économe qui, par le travail et le mérite, arrivait à la fortune, et par la fortune aux charges

(1) Par une disposition de l'arrêt du parlement de Grenoble rendu le 16 septembre 1769 contre Raymond du Chélas, l'un de ses membres, l'hôpital général de Romans fut chargé de la gestion des biens du condamné, qui était contumax. En conséquence, les denrées et les meubles furent vendus, les titres et papiers de la famille furent déposés dans les archives de cet établissement, où ils sont encore.

publiques et à la noblesse, c'est-à-dire à des positions sociales assurées, honorables et respectées.

Le nom de Raymond est assez répandu en Dauphiné : il a été porté par plusieurs familles historiques, entre autres par les Raymond La Treille, du Cheylar en Embrunois, dont la ressemblance de nom avec les Raymond du Chélas, de Romans, leur a fait attribuer un établissement en Bretagne et des armoiries qui appartiennent à ces derniers. Ces armoiries sont *d'or à la bande de gueules chargée de trois demi-vols d'argent, cotoyée de deux molettes d'azur*.

Le premier membre connu de cette famille est Jean Raymond, dit Merlin. Il est porté sur le rôle de la taille de l'année 1367¹ avec une cote de cinq florins, en qualité de barbier (*barbitonsor*)² et d'habitant de la rue *Naudine*³. En 1380, ne trouvant point, paraît-il, dans sa ville natale un théâtre suffisant pour ses talents et se qualifiant de « chirurgien de rupture et de taille⁴, il se feust accompagniez d'un triachier (vendeur de thériaque),

(1) Cette taille produisit 431 florins 6 gros. Elle fut levée pour faire face aux frais occasionnés par l'agréable arrivée à Romans de l'empereur Charles IV, le 30 août 1365. (*Exactio subsidii impositi Romanis pro jucundo adventu domini Karoli imperatoris.*) En effet, conformément à la transaction de 1212, la ville devait payer les dépenses pour le passage de l'empereur et le chapitre celles du passage du pape.

(2) D'autres barbiers sont appelés *barberii*, pour distinguer les barbiers chirurgiens des barbiers proprement dits. Les premiers avaient pour enseigne des plats en cuivre et les seconds des plats en ferblanc.

(3) Aujourd'hui du *Mouton*. Cette rue était nommée Naudine parce qu'elle débouchait au centre de la place du Marché (*nundinæ*). Elle était alors habitée par des revendeurs (*revenditores*) et des marchands de volailles (*pollularii*). Les religieux de Saint-Antoine y avaient une grande maison à la fois d'habitation et de dépôt pour leurs denrées.

(4) C'est-à-dire qu'il avait pour spécialité la cure des hernies et le traitement de la pierre, et non, croyons-nous, la lithotomie, opération aussi grave que difficile qui n'était pas pratiquée au XIV^e siècle.

nommé Adam Lelièvre, pour aler par país pour leur pain gagner de leurs sciences et mestiers ». Un certain jour, vers le milieu d'août, au passage d'une rivière, près de Sarlac, une altercation s'étant élevée entre les deux associés, Merlin reçut un coup de *glaive* ou dard au bras et, pour se défendre, jeta à son adversaire un caillou, qui le renversa ; ensuite il acheva de le tuer avec ledit glaive. Après ce fait coupable, il s'absenta du pays pour échapper à la justice. Mais ayant adressé au roi une supplique, Charles VI, par lettres de mai 1381 données à Paris, lui fit rémission de ce meurtre ¹.

Il devait sur sa maison de la rue Naudine une pension de 4 florins, que le chapitre de Saint-Barnard céda, par acte du 11 août 1434, aux dames de l'abbaye de Vernaison.

PIERRE, bourgeois, figure au nombre des 420 chefs de famille assemblés le 15 mars 1376 dans le réfectoire de l'abbaye de Saint-Barnard, au sujet de plusieurs différends avec le chapitre et dont l'arbitrage fut déféré au cardinal Anglicus, évêque d'Albano.

ÉTIENNE était chanoine de Saint-Barnard vers la même époque.

Après ces noms, l'absence de documents jette un voile sur cette famille. Quand il se dissipe, les Raymond-Merlin sont dans une meilleure position sociale. Enrichis par le commerce, ils embrassent les carrières libérales. Ils ont acquis des terres importantes, qu'ils se hâtent d'affranchir de toute servitude féodale.

JEAN II, docteur en droit, et son frère Jacques rachetèrent, par acte du 22 mars 1523, les droits seigneuriaux et les rentes qu'ils devaient pour le domaine de *Gondram* et pour d'autres terres sur la paroisse de Fiançayes, mandement de Pellafol et de Barbières, moyennant 24 écus d'or à Antoine de Beaumont, autorisé par sa mère et tutrice, Madeleine d'Urre, et 91 florins

(1) Société de l'histoire de France. *Pièces inédites relatives au règne de Charles VI*, t. II, p. 153.

à Jérôme de Neufcases. Ces propriétés sont restées dans la famille de 1518 jusqu'en 1770.

GUIGUES, chanoine, recteur de la chapelle et de l'hôpital sur le pont en 1514. Il était trésorier du chapitre en 1533.

JACQUES I, conseiller de la ville de la première qualité, remplit le rôle de *Romus* ¹ lors de l'entrée de François I^{er} à Romans, le 20 novembre 1533.

FRANÇOIS I, plusieurs fois consul. Il fut un des commissaires pour la réception du même roi, et sa femme joua le rôle de *Mentho*. Le 3 septembre 1549, il dénonça au parlement les progrès que l'hérésie faisait dans Romans.

Plusieurs personnages du nom de Merlin ont pris une part plus ou moins active à l'établissement de la Réforme. Par suite d'omissions de dates et de prénoms, les biographes, qui se sont à peu près copiés les uns les autres, ont donné lieu à plusieurs déplacements de faits et confusions de personnes ², que nous

(1) Le manuscrit publié et annoté par M. E. Giraud (*Entrée de François I^{er} à Romans, en 1533*, p. 10) porte le nom de *Rémus*, frère de Romulus, fondateur de Rome, qui dans cette circonstance n'a pas de sens; il s'agit évidemment de *Romus*, fils d'Allobrox et neveu de Brennus, auquel les légendes celtiques attribuent la fondation de Romans :

A la race allobroge
Romus qui dessoubz ses lois
Ramena les forts Gaulois
De la divine Phocide.

Guillaume DES AUTELZ, *Ode à la ville de Romans*.

Voir FODÉRÉ, *Narration hist. et top. des couvents de l'ordre de Saint-François*, 1609, p. 606.

Réfutation de la réplique du chapitre de Saint-Barnard. Grenoble, 1772, p. 5.
J. B. DOCHIER, *Mémoires sur la ville de Romans*, 1812, p. 21.

(2) Cette confusion provient sans doute de ce qu'il y avait en Suisse à la même époque plusieurs familles portant le nom de Merlin : Denis Merlin, marchand, d'Orléans, réfugié en 1555; Merlin, pasteur de Lausanne en 1576; deux autres Merlin que cite M. Gendroz dans son *Histoire de l'instruction publique dans le pays de Vaud*, etc.

avons l'espoir de faire disparaître, grâce aux anciennes archives de la famille Raymond-Merlin, que nous avons eues à notre disposition.

JEAN RAYMOND-MERLIN, dit *Monroy*¹, occupe un rang assez important dans l'histoire du protestantisme. Il naquit à Romans vers 1510, de Jean, docteur en droit. Les premières années de sa vie, qu'il passa dans sa ville natale, n'ont pas laissé de traces. On sait seulement qu'après avoir fait de fortes études classiques il embrassa de bonne heure et avec ardeur les nouvelles doctrines religieuses, à l'imitation de la plupart des professeurs de l'université de Valence, et que bientôt après il se réfugia en Suisse, pour échapper à la répression sévère des premiers troubles. Il se rendit à Lausanne, où il occupa une chaire d'hébreu, qu'il abandonna en 1558, pour ne pas séparer son sort de celui de ses collègues Pierre Viret et Jacob Valier, destitués par le gouvernement de Berne. Il se retira alors à Genève, où il remplit pendant trois ans les fonctions pastorales. Appelé en 1561 à Paris sur l'invitation de Coligny, il fut chargé d'une mission à La Rochelle. A son retour, en passant par Le Mans, il acheva d'établir la Réforme dans cette ville², dont il s'empara par surprise, le 3. avril, à la tête de calvinistes déterminés, qui y commirent les plus grands excès jusqu'au 12 juillet, qu'ils furent chassés. Il assista au colloque de Poissy, où il ne joua qu'un rôle effacé. Il se rendit ensuite dans le Béarn, sur l'invitation de Jeanne d'Albret ; il ne fut de retour à Genève que le 14 août 1564. Peu de temps après, le

(1) C'est seulement pour nous conformer à la tradition que nous reproduisons ce surnom ou sobriquet de *Monroy*. On n'en trouve aucune trace dans les documents anciens.

(2) « Les succès de l'orateur répondirent à la confiance qu'il avait inspirée. Bientôt cinq officiers du siège présidial, le receveur de la ville, le greffier de la maréchaussée, avec six archers, plusieurs avocats et plus de deux cents bourgeois ou marchands abjurèrent la croyance catholique. » (HAURÉAU, *Hist. littér. du Mans*, t. VII, p. 32.)

conseil ayant invité les pasteurs à s'acquitter avec plus de zèle du devoir de consoler les malades, plus spécialement les pestiférés, Merlin trouva mauvais que cette exhortation vînt du pouvoir civil. Il s'éleva contre la conduite des magistrats dans un sermon prêché le 18 octobre 1564. Déposé pour ce fait le 3 novembre, il se retira dans sa ville natale. Mais la Saint-Barthélemy le força à se réfugier de nouveau en Suisse, à Genève, où de Montmeillan il fut apporté en litière par les soins de son fils. Malgré son âge avancé, il songea à reprendre de l'emploi; mais il ne put y parvenir, à cause du mauvais vouloir du consistoire, qui lui fit une réponse fort dure. Il mourut à Genève en décembre 1578.

On cite de lui : 1° une *Traduction françoise des commentaires d'Écolampade sur Job et Daniel*, Genève, 1561, in-8°; 2° *Exposition des X commandements de la loi de Dieu*, Genève, Rivery, 1561, in-8°; 3° *Catéchisme extrait de celui de Genève pour examiner ceux qu'on veut recevoir à la cène, avec la translation en langue béarnaise*, Limoges, Guil. de La Noailles, s. d., in-8°.

D'un premier mariage, contracté, au dire de M. Boulanger. « après avoir rompu ses vœux avec une religieuse défroquée¹, » il avait un fils; nommé Pierre, né vers 1535, lequel, après avoir été disciple de Théodore de Bèze, fut ministre à Laval et à Vitré, et devint chapelain du prince de Condé, d'après de Thou. de l'amiral Coligny, selon d'Aubigné et les frères Haag². Ce qui est certain, c'est qu'il était auprès de l'amiral au moment de la Saint-Barthélemy. Il s'échappa avec peine et revint à La Rochelle, où il mourut le 27 juillet 1603. Pierre Merlin jouis-

(1) *Revue des Sociétés savantes des départements*, t. VII, p. 365. Cette union eut probablement lieu en Suisse, car à cette époque, en 1534, il n'y avait point encore à Romans de prêtre « ayant rompu ses vœux » et encore moins de « religieuse défroquée », par la raison qu'il n'y existait point alors de couvent de femmes. On ne signale dans cette ville aucun scandale de ce genre avant 1562.

(2) HAAG FRÈRES, *France protestante*, t. VII, p. 385 et suiv.

sait d'une grande considération parmi ses coreligionnaires, au point que Jean Boucher avait prétendu, dans un sermon prêché le 28 juillet 1591, que Merlin était le véritable père de Henri de Navarre (Henri IV), ayant épousé secrètement Jeanne d'Albret. Il a laissé vingt *sermons*, des *discours* et des *commentaires théologiques*.

De son alliance avec Françoise de Meslay, fille de François, sieur de La Cérisaie, et d'Antoinette de Clinchamp, il eut un fils unique, nommé Jacques, né à Alençon, le 5 février 1566, mort probablement vers 1620. Il étudia à Genève et prit ses grades à Oxfort. Il présida l'assemblée de Sainte-Foy en 1601 et le synode de La Rochelle en 1607. Il épousa le 19 avril 1591 Elisabeth Rivette et en 1617 Marie Savy. De son premier mariage naquirent sept enfants : 1^o *Élisabeth*, née le 9 juillet 1593 et morte le 8 janvier 1595 ; 2^o *Pierre*, né le 29 octobre 1595 ; 3^o *Françoise*, née le 11 novembre 1597 et morte en 1602 ; 4^o *Jacques*, né le 20 octobre 1599 ; 5^o *Jean*, né le 12 novembre 1600 ; 6^o *Marie*, née le 6 octobre 1601, et 7^o *Judith*, née le 24 janvier 1604.

On a de Jacques II un *diaire* ou journal, qui a été publié à Genève en 1855, in-8^o de 65 pages. La bibliothèque de La Rochelle possède un manuscrit du même, contenant un recueil des événements qui se passèrent sous ses yeux dans cette ville¹.

Il est probable qu'après la prise de La Rochelle, en 1627, par Louis XIII et la dispersion des calvinistes les membres de cette famille se retirèrent en Suisse, où ils ont formé la branche protestante des Raymond-Merlin.

Maintenant nous revenons à Jean Raymond-Merlin, dans le but de compléter sa biographie à l'aide de plusieurs documents inédits, et d'abord par les lettres patentes suivantes, dont nous avons sous les yeux l'original en parchemin.

(1) Ce document, souvent cité depuis quelque temps, a fourni à M. Dunan, professeur au lycée, les éléments d'un travail intitulé : *Du rétablissement de la messe à La Rochelle, en 1599*, qu'il a lu à la Sorbonne, le 25 avril 1867.

« Charles, par la grâce de Dieu, roy de France, à tous présents et advenir, salut. Receue avons l'humble supplication de Jehanne Robert, femme de Jehan Raymond, dit Merlin, native du pays de Berne, Simon, Jehanne et Judith Raymond, leurs enfants, natifs de Genève et Lauzanne, contenant que ledit Jehan Raymond, qui est nay en notre royaume, se seroit long temps a retiré audit pays de Berne et la ville de Genève, où, après avoir demouré par quelque temps, il se seroit marié en l'église refformée avec lad. Robert; duquel mariage seroient issus lesd. Simon, Jehanne et Judith, et depuis quelque temps en ça led. Raymond seroit retourné en notre royaume pour y demourer, où lesd. Jehanne Robert, sa femme, Simon, Jehanne et Judith, leurs enfants, se retireroient volontiers pour y demourer avec lui. Mais craignant que au moins de ce que led. Jehan Raymond s'est marié en lad. église refformée et qu'ils sont natifs desd. pays de Berne, Genève et Lauzanne, on les voulsist empescher, ils nous ont très humblement fait supplier et requérir leur pourvoir. Sur ce *scavoir faisons* que Nous, par l'advis de notre conseil, avons permis, accordé et octroyé auxd. Jehanne Robert, femme dud. Raymond, Simon, Jehanne et Judith, leurs enfants, qu'ils puissent et leur soit loisible eulx retirer en notre royaume, pays, terres et seigneuries de notre obéyssance pour y demourer et résider, et en iceulx avoir, tenir et posséder tous biens meubles et immeubles qu'ils ont acquis et pourront cy après acquérir à juste titre, ensemble ceulx qui leur seront délaissés par led. Jehan Raymond, dict Merlin, leur père, et luy succéder en tous et chacuns de ses biens qu'il a et pourroit avoir comme substitué à ses prédécesseurs et autrement, sans que à l'occasion de ce que led. Merlin seroit depuis led. temps de seize années marié en lad. église refformée, ni de ce qu'ils ne sont naiz ni originaires de notre royaume, ni pareillement des statuts ordinaires et constitutions d'icelle, nos officiers ne autres puissent prétendre les biens qu'ils auroient délaissés après led. trespas nous devoir compéter et appartenir par droict d'aulbeine ne autrement, et sur ce nous leur avons

imposé et imposons silence perpétuel, en nous payant touttefois une finance modérée ¹ pour une fois seulement, et quant à ce les avons dispensés, habilités, dispensons et habilitons de nostre grâce, puissance et autorité que dessus par ces présentes, par lesquelles donnons et mandons, etc.

» Donné à Lyon, au mois de juin de l'an de grâce mil cinq cens soixante quatre et de notre règne le quatorzième.

» Par le roy dauphin en son conseil.

» DELOMÉNIE. »

Après la mort de Jean Raymond, en vertu d'un testament qui constituait ses héritiers par portions égales Simon, Jean et Jacques, ses enfants, eut lieu le partage des biens du défunt. L'acte en fut dressé par Jean Odoard, notaire, le 27 janvier 1586, devant le juge royal de Romans. On y constate que Simon était déjà docteur en droit et que ses frères se trouvaient naguère encore sous la tutelle de leur mère Jeanne Robert. Il fut fait trois lots égaux, qui comprenaient une maison à Romans, près le vieux collège (quartier de Saint-Nicolas) ², 160 sétérées (53 hect.) de terres, y compris deux granges, sur les paroisses de Fiançayes et de Pisançon, un capital de 234 écus d'or et un mobilier, qui fut vendu aux enchères 100 écus d'or, représentant pareille somme due à un sieur Pelletier, marchand à Toulouse ³.

(1) Cette finance, dont nous ne connaissons pas le chiffre, fut payée le 20 juillet suivant.

(2) Il est aussi fait mention de cette maison dans le procès-verbal de l'assemblée municipale de Romans tenue le 30 mai 1563, où il est dit : « M. Antoine de Manissieu, procureur, ayant charge de M. Merlin, ministre de la parole de Dieu, sollicite le paiement de 1,200 florins qui lui sont dus pour la maison des écoles de cette ville, ou bien de lui rendre ladite maison. Il est conclu qu'on lui paiera ce prix ou qu'on lui rendra sa maison. »

(3) Acte sur parchemin, in-4° de 8 p.

Il résulte des documents que nous avons mis au jour que Jean Raymond s'était remarié en 1548 « en l'église réformée », pendant son séjour en Suisse, avec Jeanne Robert, native de Berne. Quand celle-ci obtint du roi l'autorisation de venir résider en France avec ses enfants (juin 1564), son mari était rentré depuis quelque temps dans son pays, où on le qualifiait de bourgeois ¹. Elle avait alors un fils et deux filles : Simon, Jeanne et Judith. Ces dernières ne figurent point dans l'acte de partage ni sur aucun autre document ; elles sont remplacées par deux jeunes garçons, nés en Dauphiné et nommés Jean et Jacques.

Les enfants du ministre Jean Raymond-Merlin ne tardèrent pas à rentrer dans le giron de l'église romaine, et même leurs descendants montrèrent en général beaucoup de piété. Nous allons donner leur généalogie, avec une courte note biographique sur chacun d'eux.

SIMON, docteur en droit, « avoit à la poursuite de ses études fait plusieurs grandes despeses, » parmi lesquelles figuraient probablement les 100 écus d'or dus au sieur Pelletier de Toulouse ², dont il est fait mention dans l'acte de partage. Il fut élu, le 25 mars 1583, conseiller de la ville de la première qualité et délégué, le 24 août suivant, pour aller se joindre aux commis des États de la province qui devaient présenter les cahiers de doléances des députés au roi, à son arrivée à Lyon. Il fut aussi envoyé auprès de Maugiron, lieutenant général de Dauphiné, et aux États de la province. Il avait épousé Françoise Guérin, fille d'Antoine Guérin ³, juge royal, dont il fit enre-

(1) Il avait prêté de l'argent à la ville et, pour s'en faire rembourser, il dut plaider. Le 15 décembre 1566 il obtint un arrêt qui condamnait les consuls de Romans à lui payer 1,380 florins, reste d'une plus grande somme à lui due.

(2) « Ville où, suivant François Bourneau, était en 1592 fort bonne université quant à la diligence des docteurs et très dangereuse quant aux desbauches des escoliers. » (*Revue des Soc. savantes des départ.*, t. VI, p. 198.)

(3) Trisauleul du cardinal de Tencin.

gistrer les lettres d'anoblissement à l'hôtel de ville de Romans, le 23 juin 1586.

JEAN II, notaire. Plusieurs de ses descendants exercèrent la même profession, tels que François II, né en 1608, marié à Catherine Falque et décédé le 28 janvier 1678; Barthélemy, allié à Anne Guillaud, fille d'Antoine, notaire; il a laissé 36 volumes d'actes, de 1639 à 1674; autre Barthélemy, notaire, de 1705 à 1730. Son fils, nommé Alexandre, fut procureur du roi en la judicature consulaire en 1737.

JACQUES III, marchand, syndic des pauvres de la Charité. Il se maria, le 9 mars 1598, à Barbe Thomé et épousa en secondes noces, le 30 octobre 1609, Marguerite Thomé.

Les gens d'armes du capitaine Bart ayant enlevé le bétail de sa grange de Fiançayes, il alla se plaindre à ce chef, qui le fit emprisonner. Il fut bientôt mis en liberté sur un ordre de Lesdiguières, adressé de Grenoble le 14 mai 1598 aux consuls de Barbières. Le 9 janvier 1632 il fit son testament, auquel il ajouta un codicille le 30 mars suivant. Il eut cinq enfants de sa première femme :

1° Marc-Antoine, ci-après.

2° Clauda, morte avant son père.

3° Jean-Claude, procureur aux cours de Romans.

Son père lui laissa la part appartenant à sa sœur Clauda et le domaine de Miribel, qui venait de sa mère. Il épousa Anne Chorier, dont il eut une fille, Madeleine, qui prit le voile à Sainte-Ursule, le 2 février 1677, et qui décéda le 15 octobre 1700, étant supérieure à Bonlieu.

4° Jeanne, qui fut mariée le 16 juillet 1631 à Jean Bodon, marchand. Elle est mentionnée dans le testament de son père pour un legs de 400 livres, outre ce qu'elle avait eu par son contrat de mariage, savoir : 1,800 livres de dot, 600 livres d'augment et 200 livres de bagues. Son union ne fut pas heureuse : elle se sépara judiciairement de son mari le 12 juin 1637, « parce qu'il y avoit péril à la continuation du mauvais ménage ».

5° Philiberte, qui fit profession le 28 avril 1636 dans le

couvent de Sainte - Ursule , où elle mourut le 14 décembre 1656 , à l'âge de 56 ans. On lit dans son panégyrique ce singulier éloge : « Le fondement de cette âme étoit une profonde humilité. Elle avoit un si profond mépris d'elle-même qu'elle se traitoit en tout comme une *bête*. »

MARC - ANTOINE , marchand , fut légataire universel de son père. Il se maria le 13 août 1630 à Françoise Milhard , testa le 20 septembre 1654 et mourut la même année. Il légua 400 livres au couvent des Récollets , dont il étoit le syndic , 50 livres à la confrérie du Saint-Sacrement , 50 livres aux Pères Capucins , 60 livres à l'hôpital de la Charité , 30 livres à l'église de Saint-Barnard , 15 livres au séminaire des filles orphelines et 300 livres à sa servante. Il donna l'usufruit de plusieurs de ses terres à sa femme , dont les reprises montoient à 17,715 livres , mais qui se contenta d'une pension de 600 livres. Enfin , il nomma son fils aîné héritier universel. Ses enfants furent :

1° Jacques , ci-après.

2° Jeanne , qui fit héritière sa mère par son testament du 23 décembre 1655.

3° Anne , qui fut mariée à noble Laurent Second , conseiller du roi , correcteur en la Chambre des comptes.

4° Françoise , qui fut admise à la profession dans le couvent de Sainte-Ursule le 26 janvier 1654 et y décéda le 20 décembre 1700 , âgée de 66 ans. « L'on pouvoit avec justice , lit-on dans son panégyrique , l'appeler une règle vivante : c'étoit un pilier de toutes les observances régulières. »

5° Isabeau prononça ses vœux le 3 juillet 1654 dans le même monastère et y finit ses jours le 20 octobre 1677 , à l'âge de 41 ans. « Elle n'épargna rien pour s'acquitter parfaitement des emplois qu'on lui donnoit , et , quoiqu'elle fût d'une complexion délicate , elle étoit toujours la première à rendre service , sans se plaindre. »

JACQUES IV , marchand. Il acheta , par acte notarié du 30 juin 1676 , pour se couvrir d'une créance , au prix de 32,478 livres , la charge de correcteur en la Chambre des comptes laissée vacante par le décès de Laurent Second , son beau-frère , et

ensuite subrogea en son lieu et place Michel-Marie de Vaudragon. Il fut autorisé, par lettres de la chancellerie royale du 2 décembre 1678, à plaider devant le parlement d'Aix contre Gabriel de La Croix, seigneur de Pisançon, président à mortier au parlement de Grenoble, au sujet du droit de vintain que ce seigneur réclamait, comme aux habitants de ses terres, à lui, bourgeois de Romans, qui, à ce titre, en était exempt.

Jacques possédait une assez belle fortune; sa maison était aussi sur un certain pied¹. Il songea alors à acquérir la noblesse, dont la possession était alors pour la bourgeoisie le couronnement de ses travaux et le comble de ses vœux, parce qu'elle y trouvait du lustre et de la considération, des privilèges et des franchises. Il partit pour Paris au commencement de l'année 1679, avec l'intention d'y acheter une charge de cour. M. Marc de La Rivière, abbé de Léoncel, lui envoya une lettre de recommandation, datée de la Part-Dieu du 27 mai 1679 et adressée à son neveu M. de La Rivière, capitaine des gardes du maréchal de Villeroy. Les désirs et les démarches de Jacques Raymond ne tardèrent pas à être couronnés d'un plein succès. Par lettres patentes du 24 juillet de la même année, sur la résignation en sa faveur d'André Paget, sieur de Sarcerays, il fut pourvu de l'office de gentilhomme servant ordinaire du roi (échanson), aux gages de 300 livres, outre les droits, privilèges et immunités accordés aux commensaux de S. M. Cette charge peu assujétissante lui permettait de demeurer à Romans, où il était en 1684 premier consul. Le roi lui fit don, le 31 juillet 1689, de tous les biens qui avaient appartenu à Henri Bercolfert et à Françoise Uclien, sa femme, de nation hollandaise, échus par droit de déshérence ou mieux de confiscation. Il testa le 17 mai 1695, laissant 300 livres à l'Aumône générale et nommant pour héritiers, par égales portions, sa femme, Louise Monier, et son fils aîné. Il eut huit enfants :

(1) Une lettre de Madame la marquise de L'Angalerie le remercie de l'honnêteté qu'il avait eue de lui prêter son carrosse, en passant à Romans.

1° François, qui suit.

2° Marie, née en 1660, qui épousa, le 22 août 1675, Aimar-Joseph Dauphin, trésorier de France.

3° Jacques, dont l'article viendra ci-après.

4° Pierre, sieur de Josseras.

5° Catherine, qui s'allia, le 16 février 1719, à François Silla, bourgeois de Romans, à qui elle apporta le domaine de Presles, estimé 10,000 livres. Elle testa, le 26 juin 1701, en faveur de son frère aîné.

6° Louise-Françoise et 7° Marie-Françoise, qui se firent religieuses à la Visitation, en 1679 et 1686.

8° Marc, sieur de Presles, qui devint mestre de camp de cavalerie au régiment de Vaudemont.

FRANÇOIS III, écuyer, gentilhomme servant du roi. Il eut dans sa jeunesse « le sang un peu chaud et le bras un peu prompt ». Les registres de la judicature royale de Romans ont conservé le souvenir de quelques-unes de ses vivacités. Mais cette humeur querelleuse et cette exubérance de force, employées sur les champs de bataille contre les ennemis de la France, en firent un vaillant guerrier, qui se distingua en plusieurs occasions. Louis XIV se plut à reconnaître ses services en le nommant capitaine de cavalerie au régiment de Sully, en 1705, et chevalier de Saint-Louis. Il lui accorda ensuite la charge de secrétaire à la conduite des ambassadeurs¹, aux lieu et place de feu Claude Labbé de Villeras, par lettres du 30 octobre 1709 et dans les termes les plus flatteurs.

Il fit à Paris, le 15 avril 1733, son testament, qu'il compléta par un codicille le 28 février 1738. Il mourut sans laisser de

(1) Dans le cortège de l'ambassadeur turc, qui alla le 21 mars 1721 à l'audience du roi au château des Tuileries, figurent, par une assez singulière coïncidence, un *Rémond*, en qualité d'introducteur des ambassadeurs, et un *Merlin*, comme aide-introducteur (SAINT-SIMON, *Mémoires*, t. xviii, p. 347). Le premier était probablement Rémond, successeur du sieur de Magny, fils d'un fermier général, et qui épousa la fille du joaillier Rondé, et le second, notre François Raymond-Merlin.

postérité, léguant tous ses biens à son frère Jacques et donnant à l'hôpital de la Charité de Romans 6,600 livres pour la fondation de deux lits.

JACQUES V, écuyer, seigneur du Chélas¹, capitaine de cavalerie au régiment de Condé, chevalier de Saint-Louis. Dans la discussion des biens de l'héritage paternel, il abandonna tous ses droits moyennant une somme de 20,000 livres, par transaction du 21 avril 1738. Il épousa, le 7 janvier 1725, Marie-Madeleine de Montdragon, fille de Jean, seigneur de Ley et d'Avassieux, et de Madeleine de Fassion, de Roybon, alors pensionnaire dans le couvent de la Visitation de Romans². Il obtint une pension de retraite de 600 livres et vint habiter la rue de la place de l'Étoile, nommée depuis rue *Merlin*. Il décéda le 22 juillet 1756 et fut inhumé devant la chapelle de Saint-Barnard. Sa femme lui survécut longtemps et mourut à Paris, rue Taranne, le 13 mars 1793. Il avait eu trois fils : Jacques-François et Jacques-Bruno, ci-après, et Charles-Joseph, né le 10 février 1731, qui mourut jeune.

JACQUES-FRANÇOIS, seigneur du Chélas, né à Romans, le 22 octobre 1725. Il s'inscrivit le 11 novembre 1742 dans les registres de l'université de Valencè et soutint son acte public sur le droit français le 3 août 1745.

Reçu avocat en la cour, il fut nommé avec dispense d'âge conseiller au parlement de Grenoble par lettres du 20 janvier 1747. Lorsque cette compagnie eut été exilée, il fut envoyé avec plusieurs de ses collègues par lettres de cachet à Ne-

(1) Le domaine du Chélas fut acheté de M. le comte de Chaste par Jacques Merlin, suivant acte passé le 15 novembre 1729 devant M.^e Allegret, notaire de Romans.

(2) Dans une lettre écrite de Moras le 3 novembre 1729 par M. de Collonges on lit que la famille de Montdragon, originaire de la Savoie, était à peu près ruinée. Le père venait de vendre ses terres de Moras et ses filles avaient mangé les 15,000 livres de dot qui leur revenaient de leur mère.

L'auteur de cette lettre, M. Perrotin de Collonges, avait épousé Marthe de Montdragon, laquelle était veuve quand, le 7 mai 1763, elle fit l'acquisition de la seigneurie de Roybon de Louis Morel d'Arcy.

mours, où il résida depuis le 31 décembre 1763 jusqu'au 5 février suivant. Il fut du nombre des six conseillers présentés au roi après la réconciliation du ministre Choiseul avec le parlement.

Le respect de la haute magistrature dont il avait été honoré à l'âge de 24 ans ne put contenir le caractère violent et passionné dont il semblait avoir hérité avec le nom de son oncle François. Sans nous arrêter à des épisodes secondaires et pourtant assez graves, nous arrivons tout de suite à l'événement tragique qui brisa sa carrière et qui eut à juste titre un grand retentissement dans le pays et même au loin. Ce fut un duel sans témoins, dans lequel, le 18 juillet 1769, sous les murs de Romans, il tua d'une manière déloyale un officier nommé Béguin ⁽¹⁾. Après ce meurtre, du Chélas partit avec son domestique et se réfugia en Savoie. Le 16 septembre, le parlement, les chambres assemblées, rendit un arrêt par lequel l'accusé contumax fut déclaré déchu de son office de conseiller et condamné à la peine de mort, comme aussi à l'amende, fixée aux deux tiers de ses biens, au profit des hôpitaux de Grenoble et de

(1) Jacques-Thomas Suel Lambert Béguin, fils de Jacques, bourgeois de Romans, né le 7 mars 1738, nommé capitaine dans la légion de Flandres en 1764.

La cause bien involontaire de ce duel était une jeune personne de notre ville, dont il existe un portrait mythologique justifiant sa grande réputation de beauté. Elle est représentée avec le costume léger d'une nymphe, dont elle a tous les charmes.

Il y avait plus de désœuvrement que de corruption morale dans cette admiration exaltée et cet enthousiasme sans mesure que nos ancêtres manifestaient pour la femme dont la beauté avait échappé aux ravages de la petite vérole et qui triomphait des costumes disgracieux de l'époque. De là ces bouquets à Chloris, ces sérénades, ces enlèvements, ces duels et même ces ovations populaires qui nous étonnent. Ainsi Aymar du Rivail raconte comme une chose toute naturelle dans son *Histoire des Allobroges* que, après son mariage, ramenant d'Avignon à Grenoble sa jeune épouse, renommée au loin pour sa beauté, les populations accouraient empressées et bordaient la route pour l'admirer au passage. M. A. de Gallier, dans *La vie de province au XVIII^e siècle*, fait à ce sujet les mêmes remarques et cite de pareilles extravagances. (*Bulletin de la Société d'archéologie de la Drôme*, t. ix, p. 160 et suiv.)

Romans, plus en la somme de 12,000 livres envers Suel Lambert père; et Madeleine de Montdragon, mère du condamné, fut autorisée à prélever un tiers net sur le produit total de la confiscation, qui s'éleva à 147,392 livres.

Du Chélas passa en Suisse en 1782, et deux ans après un arrêt du Conseil d'État lui accorda sa liberté provisoire et lui permit de venir à Paris, où il mourut avant d'avoir pu faire réviser son jugement ¹.

JACQUES-BRUNO, né le 21 février 1729. Il acheta un brevet de capitaine dans le régiment de Lyonnais. Les devoirs du service militaire l'ayant conduit au Guéméné (Morbihan), il y épousa vers 1758 une demoiselle de Brossard de Roste et par suite se fixa en Bretagne, où ses descendants existent dans des positions sociales les plus honorables.

D.^r ULYSSE CHEVALIER.

(1) On trouvera tous les détails concernant cet événement et le texte du jugement qui en fut la suite dans les écrits suivants :

Supplique pour Joseph Suel Lambert, bourgeois de la ville de Romans, demandeur et accusateur, contre M. Rémond du Chélas, conseiller au parlement, défenseur, accusé, décrété de prise de corps, contumax. Délibéré le 27 août 1769. in-4°, 35 pages, V.^o Giroud.

Mémoire pour le sieur Suel Lambert, bourgeois de Romans, contre M. Rémond Merlin du Chélas, conseiller au parlement de Dauphiné, accusé. Signifié le 28 août 1769, in-4°, 22 p.

Arrêt du 16 septembre 1769, in-4°.

Mémoire à consulter. — Consultation, in-4°, 34 p.

Précis des faits et moyens relatifs à l'arrêt du parlement de Grenoble qui condamne le sieur du Chélas, conseiller, in-4°, 7 p., 1784.

Mémoires sur la ville de Romans, par J.-Bapt. DOCHIER, in-8°, 1812, p. 286.

Essais historiques sur les hôpitaux de Romans, etc., par le d.^r Ulysse CHEVALIER, in-8°, 1865, p. 122.

Le duel de 1769. Journal de Romans du 22 mai 1870.

Procès criminel à Grenoble en 1769. Revue des documents historiques, 1875, p. 15; tirage à part sous le titre : *Un duel à Romans en 1769*, par E. CHARAVAY. Paris, Lemerre, in-8°, 11 p.

DEUXIÈME PROMENADE D'UN ÉPIGRAPHISTE.

(SUITE, voir les 29°, 30°, 36°, 37° et 38° livr.)

Lettre à M. LACROIX, secrétaire-archiviste de la Société.

*Supplément au commentaire sur l'inscription du Rasteau,
dans le précédent Bulletin, page 296.*

Nous avons dit (p. 298) que nos recherches n'avaient pas abouti à nous faire rencontrer un gouverneur de la Germanie Inférieure qui eût été précédemment gouverneur de la province d'Aquitaine. La *Revue des Sociétés savantes* de 1875 (p. 251) nous signale un personnage qui a rempli ces deux fonctions; c'est Vibius Avitus, qui eut en 59, d'après les *Annales* de Tacite (13, 54), le gouvernement de la Germanie Inférieure, et avait eu celui de l'Aquitaine quelques années auparavant, c'est-à-dire, à ce qu'on apprend de Pline le Naturaliste (34, 7), à l'époque où le statuaire Zénodore était occupé à faire chez les Arvernes une statue colossale de Mercure, travail à la suite duquel le même artiste fut appelé à Rome, où il fit une statue de Néron de 110 pieds de haut, moins grande cependant que celle du Mercure des Arvernes.

Nous avons déjà fait remarquer que l'inscription du Rasteau est antérieure à Marc-Aurèle. Le personnage qu'elle rappelait avant sa mutilation pourrait donc très-bien être Vibius Avitus. Ainsi paraît le penser M. Renier, si c'est notre inscription qu'a

due en vue l'éminent épigraphiste en mentionnant, dans la *Revue des Sociétés savantes* (p. 382), « un fragment relatif à Vibius Avitus, trouvé dans le Comtat-Venaissin ».

Borghesi (*Œuvres*, 5, p. 183) a consacré quelques lignes à ce personnage, indiqué dans sa table (p. 601) avec le prénom d'*Aulus*, qui était celui de son père, Aulus Vibius Habitus, consul *suffectus* en 761 (de J.-C. 8). Il avait pour oncle paternel Caius Vibius Postumus, consul *suffectus* en 758 (de J.-C. 5), et pour oncle ou grand-oncle maternel un Cassius Silanus qui fut un des précepteurs de Germanicus César. Lui-même fut consul *suffectus* d'une année inconnue, à la suite de sa légation d'Aquitaine, sans passer par d'autres fonctions entre cette légation (Orelli, 189, 4910) et l'an 59, où il obtint, comme ancien consul, le commandement de l'armée de la Germanie Inférieure.

VIII.

MARQUES DE FABRIQUE SUR OUVRAGES EN TERRE CUITE.

Nous joignons ici quelques noms imprimés comme marques de fabrique sur des ouvrages de terre cuite, principalement sur des vases de terre rouge.

A l'égard de ces derniers, vous pourrez reconnaître par ces exemples, bien qu'en petit nombre, combien était étendu le commerce auquel ils donnaient lieu. Vous verrez la même marque se rencontrer fréquemment en Italie, en Espagne, en France, en Angleterre, tout le long du Rhin et même le long du Danube; et il faut encore remarquer qu'en beaucoup de pays on n'a pas eu, jusqu'à présent, l'attention de recueillir les débris de cette poterie, en sorte qu'on est vraiment en droit de croire que, s'il en était autrement, l'on retrouverait les mêmes marques disséminées dans toute l'étendue des provinces de l'Occident romain. Également dans toutes les provinces de l'Occident romain se rencontrent les mêmes formes, les mêmes

ornements, le même genre de travail, la même couleur d'un rouge vif et brillant.

Vous ne considérerez donc pas comme un produit de l'industrie des Voconces les vases en terre rouge qui se découvrent à Vaison, à Die et ailleurs; vous devrez penser plutôt qu'ils étaient apportés par le commerce.

Il en est de même des lampes. Celle au nom de FORTIS, la plus répandue de toutes, venait certainement d'Italie.

Quant à une poterie commune, ordinairement grise ou noirâtre, sans vernis; quant aux ouvrages de grosse poterie, tels que terrines à lait et grandes amphores ventrues, ou de céramique propre à la construction, tels que conduits d'hypocaustes, briques, tuiles et antéfixes, il est naturel de les supposer fournis par des fabriques locales ou plus ou moins voisines. La poterie commune au nom de SEVVO, les briques au nom de CLARIANVS abondent dans toute la région traversée par le Rhône.

Marques de fabrique sur vases en terre rouge.

1. DIE. — Collection de M. de Lamorte-Félines.

AESTIVI M

Même marque à Vienne en Dauphiné et à Londres.

Au même nom : AESTIVVS, Bavay; — AISTIVI, Londres; — AIISTIVI, Allier; — AESTIV M, Castlecary; — AESTIV·I·M, Cambridge; — AIISTIVI·M, Headington, Londres, Meersen, Newcastle, York; — AESTIVI(MA). Bâle; — AIISTIVI·MA, Meersen.

2. DIE. — Collection de M. de Lamorte-Félines.

OF ALBANI

Même marque dans l'Allier, à Nîmes, à Paris, à Londres.

Au même nom : ALBAN, Allier, Poitiers; — ALBANI, Londres; — ALBANI, Londres, Riegel, mus. de Wiesbaden; — ALBANIMA, Chezeaux, Londres; — ALBANI (MAN)V rétrograde, Londres; — OF ALBAN, Londres, Nîmes; — OF(AL)B(AN), Autun, Londres; — OF(AL)B(AN)I, Augsburg, Hundenberg, Londres, Windisch, York.

3. ORANGE. — Collection de M. Raspail, à Gigondas.

(AMA)(ND)I·(MA)

Même marque : (AM)ADI M, au mus. de Genève.

4. DIE. — Collection de M. de Lamorte-Félines.

ARRONIS

Au même nom : ARRO, Londres.

5. DIE. — Collection de M. de Lamorte-Félines.

ATEI·F

Au même nom : ATE, Autun, Tarragone; — ATE avec palmette au-dessus et au-dessous, Tarragone; — ATE en cercle, *Id.*; — ATEI avec A archaïque, *Id.*; — ATEI en cercle, *Id.*; — ATEI, Amiens, Autun, Bonn, Bregentz, Capoue, Genève, In-der-Engi, Limoges, Paris, Pouzsoles, Tarragone, Vechten; — A(TE)I rétrograde, Augst, Autun, Genève, Paris, Tarragone, Taufendell; — A(TE)I entre deux palmettes droites, Câtillon, Greenwich, Limoges, Tarragone, Vienne en Dauphiné; — A(TE)i surmonté d'une palmette couchée, Nîmes; — A(TE)I avec A archaïque et une palmette à droite, Genève.

6. GIGONDAS. — Collection de M. Raspail.

ATINI (complet).

Même marque dans l'Allier.

7. CARPENTRAS. — Au musée. Soucoupe.

AVSCI

8. GIGONDAS. — Collection de M. Raspail. Trouvé aux Bosquets.

OF CA/////

9. ENVIRONS DE MONTÉLIMAR. — Collection de M. Vallentin:

CARVS F (S rétrograde).

Même marque à Tongres en Belgique.

Au même nom : CARVS, Mayence, Nimègue; — CARVS F, Aldborough, Augst, Bâle, Colchester, Cramond, Ems, Vienne en Dauphiné; — CARVS FEC, Ems.

10. APS, dans le département de l'Ardèche.

OF CAS(TI)

Même marque à Montdragon et à Rochefort (Mus. d'Avignon).

11. ARLES. — Au musée.

OF CASTI

Même marque à Nîmes, à Tarragone.

12. DIE. — Collection de M. de Lamorte-Félines.

CASTVS

Même marque à Vienne en Dauphiné, en Normandie, à Londres.

Au même nom : CASSTVS, Londres; — CASTSVS, Badenweiler; — CAST, Vechten; — CASTI, en Afrique, Périgueux; — CASSTI, Mayence; — CASTVS F, Londres, mus. de Munich, York; — CASTVS FE, Hezelohe, Windisch; — CASTIO en creux, Rheinzabern; — CASTIO F, Vienne en Dauphiné; — OF CAST, Londres, York; — OF CASTI, Nîmes, Tarragone; — OF-CAS(TI), Aps, Montdragon, Rochefort; — OFF CAS(TI), Lyon.

13. DIE. — Collection de M. de Lamorte-Félines.

OF CAT (rétrograde).

Même marque au musée d'Annecy.

Au même nom : CATVS, Nancy; — CAT, Rome, Zofingen, Liège; — CATI, Limoges; — CATVS F, Houthem-sur-Gerlach, Londres, Nimègue, Tongres, Upchurch, Vechten, Voorburg, York; — CATVS FEC, Vienne en Dauphiné; — CATI M, Lyon; — CATI O, Vechten; — OF CATI, mus. de Saint-Germain-en-Laye; — OF CATVS, Vienne en Dauphiné.

14. GIGONDAS. — Collection de M. Raspail.

OF C(AV)

Même marque : OF CAV, à Périgueux.

15. ARLES. — Au musée.

OFI:C(AV)I

Au même nom : CAVVS, Nîmes (*Pelet*); — C(AVV)S, Annecy; — OF CAV, Périgueux (*Galy*).

16. DIE. — Collection de M. de Lamorte-Félines.

CESSIII MA

Lecture incertaine.

17. ORANGE. — Collection de M. Raspail, de Gigondas.

F COCOI

Lecture incertaine.

18. CARPENTRAS. — Au musée. Soucoupe.

OF COCI

Même marque à Genève, à Autun (*Soc. Ed.*), à la Côte-Saint-André près Vienne, à Périgueux (*Galy*), à Vaison (Mus. d'Avignon).

Au même nom : COCI, Nîmes (*Aurès*); — COCCVS·F, Upchurch; — COCI OF, Autun (*Soc. Ed.*); — COCI OFIC, Limoges; — COCI OFFICIN, Lyon (*de Boissieu*); — OFFI COCI, *Id.*

19. ORANGE. — Collection de M. Raspail, à Gigondas.

CRESTI

Même marque à Autun (*Soc. Ed.*), au Châtelet en Champagne, à Périgueux (*Galy*), à Vienne en Dauphiné; en Es-

pagne à Tarragone; en Suisse à Augst, à Windisch; en Allemagne à Bregents, Heddernheim; en Angleterre à Londres.

Au même nom : CREST, Autun (*Soc. Ed.*), Londres, Sutton-Valence; — CRE(ST), Tarragone; — CREST avec S rétrograde, *Id.*; — CRESTI, *Id.*; — C(HRE)STI, *Id.*; — CRES(TI)M, Londres; — M CRESTI, *Id.*; — OF CRESTI, Le Châtelet, Londres, Nimègue, Vechten, Windisch; — OF CREST avec R renversée, Tarragone; — CRESTI OF, Douay; — CRESTI O, Bavay, Tarragone, Tours; — (CH)RESTVS, Pouzzoles (*Bull. de l'Institut. arch.*, novembre 1875).

20. ORANGE. — Collection de M. Raspail. Soucoupe.

D(AM)ONVS

Même marque en Suisse à Augst; en Angleterre à Londres.

Au même nom : DAMON, Allier, Autun (*Soc. Ed.*), Clermont, Genève; — DAMONVS, Autun, Londres; — DAMONVS·E, Poitiers; — DAMONVSS·F, Allier.

21. DIE. — Collection de M. de Lamorte-Félines.

DIO(ME)DI

VIBI +

A la suite du mot VIBI, un O rempli par une croix, peut-être OFFI en monogramme.

Au même nom : DIOMED VIBI, Nîmes (*Pelet*); — DIOMED// VIBI suivi d'un *antilambda*, Vienne en Dauphiné.

22. ORANGE. — Collection de M. Raspail.

OF F(AV)

Au même nom : FAVOR, Pouzzoles (*Bull. de l'Institut. arch.*, novembre 1875).

23. ARLES. — Au musée.

FIRMO

Même marque à Limoges; en Espagne à Tarragone; en Suisse à Windisch; dans les Pays-Bas à Liège; en Angleterre à Londres.

Au même nom : FIRMO avec un point dans l'O, Augst; — OF FIRMO, Aouste et Vienne en Dauphiné; — OF F(IR)MO, Tarragone, Vienne en Dauphiné; — OF FIRMON, Tongres; — OF FIRMVNIS, *Id.*

24. CARPENTRAS. — Au musée. Petite tasse.

GN(AT)

Au même nom : GNATE, Poitiers; — C(NATE), Tarragone; — CN(ATE), *Id.*; — CNE(ATE), *Id.*; — CN ATE en cercle, *Id.*; — CN ATEI, *Id.*, Mayence; — CN(AT)EI, Tarragone, Tongres; — CN ATEI en cercle et avec A archaïque, Tarragone; — CN // (ATE)I, Autun (*Soc. Ed.*), Tarragone; — CN(ATE)I, Autun, Nîmes (*Aurès*), Tarragone; — CN// palmette //(ATE) en trèfle, Tarragone; — CN ATE FI, Vienne en Dauphiné.

25. ORANGE. — Collection de M. Raspail.

INGE(NVV)S

Même marque à Jublains.

Au même nom : INGE, Tarragone; — INGEN, Allier, Aouste en Dauphiné, Autun (*Soc. Ed.*), Tarragone; — INGENV, Tarragone; — INGENVI, Londres, Nîmes (*Aurès*), Poitiers; — OF ING, Périgueux (*Galy*); — OF INGENI, Autun, Tours; — OF INGENVI, Vienne en Dauphiné.

26. ARLES. — Au musée.

IVCV(ND)

27. ARLES. — Au musée.

OF IVCVN

Même marque à Aouste en Dauphiné, au Châtelet; en Espagne à Murviedro, à Tarragone; en Suisse à Augst; en Allemagne à Hedderheim, à Rottweil, à Salzbouurg, à Wiesbaden; dans les Pays-Bas à Nimègue, à Tongres, à Vechten; en Angleterre à Cramond, à Londres.

Au même nom : IVCVNDVS, Munich, Nîmes (*Pelet*), Tarragone; — IVC, Bordeaux; — IVC-V, *Id.*; — IVC(VN), Tarragone; — IVCVND, Autun; — IVCVNDI, Allier, Apt (*Coll. Garcin*), Windisch; — IVCVNDV, Tongres, Rivière et Montaus; — IVCVNDVS-F, Stafford; — OF IVCV, Manheim, Tarragone; — OFI IVCV, Tarragone; — OF IVCVND, Douay; — OF IVCV(ND), Tarragone; — IV(CVN)D O, Tongres.

28. DIE. — Collection de M. de Lamorte-Félines.

OF MASCL

Même marque à Oberculm.

Au même nom : MASCVLVS, Allier, Alise-Sainte-Reine, Autun (*Soc. Ed.*); — (MA)SCVLVS, Paris; — MASCVLVS avec A sans barre, Essex, Londres, Stansted; — MASCLVS, Londres; — MASCL, Autun, Richborough, Tarragone; — (MA)SCLI, Oberwinterthur; — (MA)SCVLI, Londres; — MASCLVS F, Londres; — MASCVLVS F, Londres, Xanten; — (MA)SCVLVS F, Londres; — MASCLVS FECIT, Poitiers; — MASCVLI·M, le Poitou; — OF (MA)SCV, Rossum; — OF MASCLI, Limoges, Windisch, Xanten; — OF (MA)SCLI, Londres; — OF (MA)SCLI avec A archaïque, Londres; — OF (MA)SC(VL)I, Flavion; — OF MASCVS, Tours.

29. ORANGE. — Collection de M. Raspail. Écuclle.

M M

Même marque à Vienne en Dauphiné.

30. ORANGE. — Collection de M. Raspail.

OF MOM

Même marque à Vienne en Dauphiné.

Au même nom : MOM, Colchester, Londres, Paris, Poitiers, Tarragone, Tongres, Vechten; — MOM///, Nimègue; — MOMI, Tarragone; — MOMI·M, Colchester; — MOM·M, Bonn; — O MOM, Augst, Bâle, Autun (*Soc. Ed.*), Londres, Rossum, Tongres, Vechten; — OF MOM, Londres, Nîmes (*Aurès*); — OF MOM rétrograde, Nîmes (*Aurès*); — OF MO(MM)O, Bonn, Windisch; — //MOM, Bâle, Tarragone.

31. ORANGE. — Collection de M Raspail.

MOSSIO (dans les ornements).

Au même nom : MOSS·MAN, Chesterford; — MOSSI·M, Londres, Vienne en Dauphiné.

(A continuer.)

A. ALLMER.

NOTES SUR LE DAUPHINÉ.

Extrait d'un mémoire du milieu du XVIII^e siècle.

(SUITE. — Voir la 38^e livraison.)

XI. — Recette de Briançon.

« Elle est composée de 13 communautés, situées dans les montagnes les plus élevées des Alpes Cottiennes. Ce pays étoit habité jadis par les Caturiges et les Brigances. Quelques fragments d'inscriptions, quelques médailles d'empereurs trouvées auprès de Briançon prouvent que cette ville avoit un magistrat et une colonie romaine. On lit en des auteurs que les Romains ayant déclaré la guerre aux Allobroges, coupables d'avoir fourni des troupes et donné asile au roi des Saliens, leur ennemi, Opinius, chargé des opérations militaires, fit bâtir à la hâte, au mont Genève, un temple à Janus, dans lequel toute l'armée jura de ne le fermer qu'après la victoire et la soumission des Allobroges et de leurs alliés à la république. Les soldats descendirent les montagnes avec la résolution de porter le fer et le feu dans toute l'Allobrogie.

» Le Briançonnois fut la première contrée qui subit le joug. »

Il n'est pas bien facile de préciser le fait ainsi analysé dans le Mémoire. A la vérité, Aymar du Rivail conte que les Allobroges, ayant donné asile à Teutomale, roi des Saliens, furent réduits à l'obéissance par Sextius; mais Laurent dit par Fulvius

Flaccus, 122 ans avant J.-C. ¹. — Le nombre des communautés était de 22 et non 13.

« A la domination romaine succéda celle des Goths, demeurés maîtres des Alpes Cottiennes, après y avoir exercé plusieurs cruautés. Ils furent chassés et détruits par les Lombards, qui passèrent les Alpes au mont Genève. Le carnage suivit partout leurs traces, et, malgré les oppositions que les Français formèrent avec succès à leurs entreprises, ils gardèrent les principaux passages des Alpes, comme Suze, Val-d'Aoste et Briançon, d'où ils faisaient de fréquentes incursions en Dauphiné. Les Sarrasins, à leur tour, s'efforcèrent d'envahir ces contrées, pillèrent le Viennois et le Graisivaudan; puis, ayant été battus, se réfugièrent dans les montagnes, où ils s'établirent et se retranchèrent pendant plus de deux siècles. »

L'inconvénient de mêler l'histoire avec la statistique ressort à chaque page de ce Mémoire. L'auteur veut faire parade d'érudition et il ignore les faits principaux relatifs à son sujet. Ainsi, par exemple, il oublie Cottius, qui laissa son nom à cette partie des Alpes, sous Auguste ², et y forma une sorte de petit royaume. Toutefois, comme il ne s'agit pas ici de l'histoire complète du Briançonnais, nous redonnons la parole à notre auteur.

« Les prélats et les comtes, s'étant unis pour faire la guerre aux Sarrasins, vinrent à bout de les chasser. A mesure qu'ils abandonnoient un canton, les seigneurs du voisinage s'en emparoiént, exerçant sur les rares habitants une autorité absolue. On n'a pu savoir ni à quel titre, ni de quelle manière cette principauté passa sous la domination des comtes d'Albon, qui, suivant quelques chartes, en étoient souverains au commencement du XI^e siècle. Ces comtes prirent dans la suite le nom de Dauphins, et c'est par Humbert II, le dernier, que le Briançonnais fut réuni à la France, en 1349.

(1) *De Allobrogibus*, p. 243. — *Résumé de l'Histoire de Dauphiné*, p. 39.

(2) LAURENT, pp. 80, 81, 90, etc.

» Le roi est le seigneur direct de toutes les communes qui composent le Briançonnois, à la réserve d'une portion de Bardonnèche. Elles ont un receveur particulier pour exiger leurs impositions. Ce pays, en général, est pauvre et couvert de neige la plus grande partie de l'année. On n'y recueille que peu de froment. Les habitants sont très-industrieux et très-laborieux, cachant sous un extérieur rustique et grossier un esprit fin et rusé. Pour prévenir l'oisiveté, dans laquelle ils seroient obligés de vivre à cause des neiges, ils laissent leurs maisons à la garde de leurs femmes et se dispersent au loin pour exercer les métiers dont ils sont capables. Les uns servent de domestiques, et leur adresse, leur exactitude et leur probité les font préférer ; d'autres font quelque petit commerce et cherchent par plusieurs moyens de quoi subsister. L'hiver fini, ils retournent chez eux, apportant leur épargne, qu'ils emploient ordinairement à payer leurs charges ; aussi les consuls ne font-ils la recette que dans ce temps-là.

» Le sommet des montagnes étant couvert de pelouses unies et rampantes, les neiges s'y ramassent par pelotons, qui s'accrochent en roulant et forment des masses énormes appelées *lavanches* (avalanches), dont la chute écrase quelquefois des villages entiers. Pour se garantir de pareils accidents, on a grand soin de ne laisser couper aucun bois dans les montagnes. »

La recette de Briançon comprenait 279 feux taillables, 4 1/2 nobles ou exempts, dans 22 communautés.

XII. — Principauté d'Orange.

« Jusqu'à la fin du XVII^e siècle elle a été l'apanage de princes connus sous différents noms. A la vérité, ils n'ont jamais possédé paisiblement le pays à titre allodial, puisqu'ils devoient l'hommage lige et le serment de fidélité aux comtes de Provence, et que ceux-ci jugeoient en appel les causes portées

devant les tribunaux des princes. On voit aussi en un mémoire que Raymond de Baux, un des princes, se rendit vassal d'Humbert II, dauphin de Viennois, le 17 juin 1339, suivant les clauses d'un traité intervenu entre eux et où il étoit dit que le Dauphin donneroit au prince d'Orange 4,000 florins d'or, dont 500 en terres avec droits féodaux et le reste en deniers. Raymond de Baux devoit prêter hommage lige à Humbert II et se déclarer son vassal et feudataire. Ces clauses furent exécutées ponctuellement de part et d'autre. Les princes d'Orange furent parfois réintégrés dans l'entière souveraineté du pays, soit par quelque article d'un traité de paix, soit par d'autres déclarations de la volonté royale; mais, toujours en proie à mille troubles différents, occasionnés par les divisions du voisinage, ils étoient bientôt privés de leur indépendance et même de leur état.

» Par l'article 10 du traité d'Utrecht, entre la France et la Prusse (11 avril 1713), le roi de Prusse renonça en faveur du roi de France à tous ses droits sur la principauté d'Orange, se chargea de satisfaire par un équivalent les héritiers du feu prince de Nassau-Frize, et se réserva la permission de retenir les titres et armes du prince d'Orange et la partie de Gueldre que le même traité lui cédoit.

» La principauté fut donnée en décembre 1714 à Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti, sous la réserve de la souveraineté, de l'hommage et du ressort. Ce prince en jouit pendant sa vie. Quelques difficultés survenues à sa mort firent naître un traité entre S. M. et Louis-François de Bourbon, prince de Conti, son fils et successeur (23 avril 1731), représenté par M.^{me} la princesse de Conti et par le tuteur honoraire de son fils. En conséquence, M. de Fontanieu, intendant de Dauphiné, eut ordre d'aller à Orange et en prit possession au nom du roi le 22 septembre 1731. La principauté fut alors réunie au Dauphiné. »

Cette annexion dura jusqu'à la formation des départements actuels.

Quant aux princes qui régnèrent à Orange, on les divise en Adhémar (839-1173), en de Baux (1173-1393), en Châlon (1393-1530), en Nassau (1531-1702), en Conti (1702-1731).

« Il n'y a que cinq communautés dans cette principauté, savoir : Orange, Courthézon, Jonquières, Gigondas et Violès. »

Elle s'étendait à l'origine de Nyons au Rhône et de Montélimar au pont de Sorgues. Mais les princes appelés Adhémar n'avaient rien de commun avec leurs homonymes de Grignan.

« La ville d'Orange et son territoire sont en plaine. On aperçoit encore dans la cité quelques vestiges des édifices bâtis par les Romains, tels que le cirque et l'arc de triomphe. La petite rivière de Maise et celle d'Eygues arrosent ses fonds, où les débordements de la dernière causent de temps en temps beaucoup de ravages.

» On y plante des mûriers, des oliviers, des figuiers et des amandiers; il y a des champs ensemencés en safran, des prairies qui s'arrosent et beaucoup de vignes basses.

» Les fonds s'y mesurent par sommées de 1,200 toises; la sommée se divise en 8 éminées et l'éminée en 8 pugnerées.

» La mesure des grains est aussi par sommée, du poids de 360 livres poids de pays et 290 poids de marc, et par éminée et pugnerée.

» Les vins s'y mesurent par tonneau, contenant 4 sommées; la sommée a 108 pots et le pot pèse 2 livres.

» Toutes les terres ne se cultivent que d'une année une; elles s'arrentent à mi-fruits. »

XIII. — Manufactures et Fabriques.

Ganterie. — « La ganterie est toute renfermée dans la ville de Grenoble, où il y a 25 maîtres gantiers. Leur commerce est très-considérable et sans contredit le plus fort de la ville. Leurs

gants ont une grande réputation et ils en débitent beaucoup dans les pays étrangers. Il est pourtant certain que ce commerce a de beaucoup diminué, soit à cause de l'augmentation du prix des peaux, soit à cause de l'établissement sur d'autres points de manufactures semblables, où l'on travaille presque aussi finement que dans ce pays. Les négociants de Paris, qui avoient coutume de s'approvisionner à Grenoble, n'y achètent presque plus, faisant venir leurs gants de Blois, d'où le port est moins coûteux et l'expédition plus prompte. Quoi qu'il en soit, on a cependant toujours recours aux maîtres gantiers de Grenoble pour avoir des gants fins et beaux. »

Toiles. — « Il se fabrique dans le mandement de Voiron et à Mens, élection de Grenoble, beaucoup de toiles, dont il se fait en Languedoc et en Provence un débit considérable. Le Voironnois seul en produit pour 1,400,000 livres.

» Les toiles de Mens sont grossières et destinées aux classes pauvres ; il ne s'en vend que pour 2 à 300,000 livres.

» A Crémieu, élection de Vienne, il y a 17 fabriques de toiles grossières, vendues à la foire de Beaucaire. On en porte le prix de 4 à 500,000 livres. »

Tapisseries. — « On en fabrique seulement dans Grenoble, où il y a six maîtres tapissiers en Bergame et cinq contrepointiers. Les ouvrages qu'ils font sont grossiers et on ne voit pas que les ouvriers cherchent à se perfectionner. »

Tanneries. — « La province et Grenoble surtout en font l'objet d'un commerce très-considérable. On compte en Dauphiné 110 maîtres tanneurs ou chamoiseurs, travaillant, en cuirs forts, les peaux de vaches, de veaux, de chèvres, de moutons, d'agneaux et de chevreaux. Ces dernières ne se préparent qu'aux environs de Grenoble, à Valence et à Gap, et on s'en sert pour faire les gants.

» Les cuirs forts brigadis, vaches et veaux, que fabriquent les différents tanneurs sont consommés dans la province et il en vient même des provinces voisines.

» Pour préparer les cuirs forts, en peaux de gros bœufs, on les fait d'abord tremper dans l'eau pour les ramollir, et à force de bras on les rend aussi souples qu'au moment où la peau est enlevée à l'animal.

» On les met ensuite dans la chaux vive, où ils restent près d'un an, jusqu'à ce que la chair et les poils puissent être enlevés avec facilité à l'aide d'une espèce de couteau. Cette première opération terminée, on les met dans une fosse ou vaisseau qui tiennent l'eau; on jette par-dessus de l'écorce de chêne réduite en poudre, qui nourrit le cuir et le raffermi, la première fois au bout de deux mois et les autres de quatre en quatre mois, de manière à ce qu'ils demeurent quatorze mois dans l'écorce. On a grand soin de faire entièrement tremper les cuirs lors de la première écorce, etc. Le prix des cuirs forts est de 22 livres au moins. »

Verreries. — « Il y a 3 verreries en Dauphiné, dont une dans l'élection de Vienne, près la Côte-Saint-André, et les deux autres dans l'élection de Montélimar, à Poët-Laval et à Taulignan.

» Celle du Poët-Laval occupe 6 ouvriers et 2 chefs et il s'y consomme pour 3 livres de bois chaque jour. Celle de Taulignan a 7 ouvriers et 1 chef. Le seigneur du lieu fournit tout le bois, à raison de 300 livres par an.

» Les ouvriers gagnent environ de 20 à 24 sols par jour; un seul fait jusqu'à 300 bouteilles et 700 verres ou gobelets.

» Quoiqu'on n'ait pu approfondir ni découvrir le bénéfice exact de ces verreries, on sait pourtant qu'il est très-médiocre et que l'opulence n'est pas le partage de ceux qui les font valoir. »

Une déclaration de Pierre de Saulses de Fontclaire, exerçant l'art de la verrerie au lieu d'Eyzahut, élection de Montélimar, en 1735, confirme l'appréciation de l'auteur du Mémoire.

En effet, le sieur de Fontclaire remontre à l'intendant que pour sa verrerie de 4 places il payait un loyer et achetait tout le bois nécessaire, et qu'après avoir payé et entretenu ses

ouvriers, payé la soude et autres matériaux, « il ne lui restoit » le plus souvent que pour sa subsistance et celle de sa famille, » qui est très-nombreuse; » qu'en 1734 il en fut pour 700 livres de perte, à cause de la cherté des vivres, et que, « quand les » années étoient favorables, — ce qui est rare, — il ne lui » restoit pas 100 livres de revenant-bon après les impenses ». Quant à la présente année, ajoute le réclamant, « il ne peut » être regardé, non pas comme ayant plus de revenant-bon, » mais comme en recevant moins de pertes et de dommages, » attendu que les vivres sont moins chers; mais ils le sont encore assez pour emporter et consommer tout le produit de » sadite verrerie. » Il demande en conséquence la décharge des 6 livres auxquelles il a été imposé au rôle du dixième, en 1734 ¹.

Forges, fourneaux et martinets. — « Il ne reste plus dans la province que 8 fourneaux en activité, d'un grand nombre qu'il y avoit autrefois; ils sont établis: l'un sur le ruisseau de Bréda à Allevard, appartenant à M. le président de Barral; le deuxième dans l'enceinte de la Chartreuse Saint-Hugon, sur le ruisseau de Bens, près Allevard, appartenant aux Chartreux; le troisième à Saint-Vincent-de-Mercuze, propriété de M. de Marcieu; le quatrième au village de Saunan, près Uriage, appartenant à M. de Langon; le cinquième à Portes, propriété de MM. de Tencin et de Barral; le sixième à La Ferrière, appartenant à M. de Béranger; le septième dans l'enceinte de la Grande-Chartreuse, sur le ruisseau de Guiers, aux Chartreux, et le huitième à Saint-Laurent-en-Royans, appartenant à M. Réal.

» Un fourneau coule ordinairement par jour 30 quintaux de gueuse, et la gueuse se vend 7 livres 10 sols le quintal, soit 225 livres.

» Or, pour faire ces 30 quintaux de gueuse, on emploie 7

(1) Archives de la Drôme. C. 98.

douzaines de bennes de mine, payées 9 livres la douzaine, soit en tout 53 livres. Cinq ouvriers sont occupés à conduire le fourneau : le premier gagne 40 sols par jour et les autres 20 sols chacun, soit 6 livres. On consume 60 charges de charbon, qui, à 40 sols l'une, coûtent 120 livres; le sable, le tuf et la terre qui entrent dans les fourneaux sont estimés par an 10 livres.

» Le revenu net d'un fourneau est donc par jour de 36 livres.

» Mais il faut en distraire les réparations et l'entretien des fourneaux et artifices, soit un quart du revenu; en sorte qu'un fourneau travaillant pendant neuf mois consécutifs produira 8,450 livres, dont on prendra le quart pour les réparations, soit 2,112 livres 10 sols, ce qui réduit le bénéfice de 8,450 livres à 6,337.

» Il y a en Dauphiné 36 martinets pour le fer et 34 pour l'acier, qui, en travaillant sans relâche, peuvent faire 20,000 ballons d'acier, mais qui, arrêtés soit par la sécheresse, soit par le manque de charbon, en font seulement 14,000. Ces aciers passent pour la plupart à Saint-Étienne-en-Forez, à Lyon, en Vivarais, Languedoc et Provence. Ceux qui vont à Saint-Étienne servent à la fabrication de la quincaillerie; on choisit pour cela les aciers de qualité supérieure; les autres sont très-propres aux outils de labourage et agricoles.

» Le ballon d'acier de la première qualité se vend 25 livres, celui de qualité médiocre 21 et celui de qualité inférieure 18. Ce ballon pèse 105 livres poids de marc, et sur 600 ballons on en trouve 500 fins, 30 médiocres et 70 inférieurs.

» Tous les autres martinets ne travaillent qu'en fer à clous, à bandes pour les roues et en fer destiné aux maréchaux et serruriers. Ils font encore de la grosse quincaillerie, comme pelles à feu et à terre, pincettes, réchauds, lèchefrites et gros ustensiles de ménage.

» Un martinet travaille une charge et demie de fer par jour; la charge pèse 262 livres 1/2 et se vend 40 livres.

» Outre les fourneaux et martinets, il y a encore à Saint-Gervais, élection de Valence, une fabrique royale de canons

en fer, destinés à la marine, avec deux fourneaux de grandeur supérieure à tous ceux dont il vient d'être parlé.

» Le commerce du fer a considérablement diminué dans la province depuis quelques années, à cause de l'introduction des fers de Bourgogne, dont le prix inférieur décide l'artisan à s'en servir, mais dont la qualité est inférieure au fer du pays. »

Le Mémoire cite encore les soies et les cartes à jouer et garde le silence sur les draperies, les poteries et les autres industries du temps.

Faute d'éléments complets pour dissenter sur les diverses matières de ce chapitre, nous nous bornerons à présenter un tableau de l'industrie de la Drôme, de 1787 à 1790, à la fin de ces notes.

Soies. — Nous ne suivrons pas l'auteur du Mémoire dans ses développements sur la manière d'élever les vers à soie, attendu que depuis lors une foule d'écrivains plus ou moins pratiques ont traité le même sujet; mais nous relèverons le détail suivant :

« Une once de graine qui réussit bien produit environ 40 livres de cocons; ils se vendent, année commune, 25 sols la livre, ce qui fait une somme de 50 livres, de laquelle il faut déduire 18 livres pour l'achat de la feuille, 6 livres pour les ouvrières qui la ramassent et 2 livres pour les planches et les bruyères : reste net 24 livres de bénéfice pour ceux qui achètent la feuille. »

Quant au *tirage des cocons*, le procédé qu'il décrit est encore employé dans les fermes, ce qui nous dispense de l'expliquer.

Rappelons seulement que, d'après le Mémoire, les fils de soie, formés de brins cordés et croisés 20 à 25 fois et distribués en écheveaux, ne sont pas tous formés de la même manière : l'organsin superfin pour les taffetas de bonne femme se fait avec 4 ou 5 brins ou cocons; l'organsin pour taffetas d'Angleterre avec 5 ou 6; le gros de Tours, Damas, velours et belles étoffes de 6, 7 et 8.

« Les cocons, avant d'être tirés, se paient 25 sols la livre ; il en faut 1,330 livres pour faire 120 livres de soie , soit 1,550 livres.

» La main-d'œuvre de 95 livres de soie fine ou commune, à 35 sols la livre, arrive à 166 livres 5 sols ; celle de 25 livres de soie double ou grossière, à 25 sols la livre, à 31 livres 5 sols ; total 197 livres 10 sols ; reste net 1,747 livres 16 sols.

» Le prix commun de la soie organsinée ou fine est de 22 ou 23 livres la livre, celui de la commune de 17 à 18 livres et celui de la grossière de 9 à 10.

» Le bénéfice d'un tirage à 4 bassines, fixé à 142 livres 10 sols par mois, est souvent inférieur ou supérieur, selon les prix des cocons et des soies.

» En général, la province vend à Lyon pour plus d'un million de soies. »

Il est inutile d'ajouter que l'industrie des soies a reçu depuis de grands perfectionnements et que les maladies des vers ont réduit presque à rien cette précieuse récolte dans le département.

Cartes à jouer. — « Le nombre des maîtres cartiers a beaucoup diminué dans la province, où il n'en reste plus que 8 : 4 à Grenoble et 4 à Romans. Avant l'impôt mis sur les cartes, il en passait de grandes quantités à l'étranger et il s'en fabriquoit à Grenoble pour plus de 200,000 livres ; aujourd'hui ce chiffre arrive à peine à 30,000.

» Il faut 3 sortes de papiers pour les cartes : le *pot*, destiné à recevoir les couleurs ; l'*étrasse* ou main brune, papier du milieu, et le papier *cartier*, qui est dessous.

» Le premier travail s'appelle le mélange du papier. On mêle une feuille de papier d'étrasse avec une feuille papier cartier pour les cartes de têtes (rois, reines et valets), et une feuille d'étrasse avec une feuille de pot pour les cartes de point. Un habile ouvrier peut en mêler deux rames dans une heure.

» Le collage vient après ; il y en a deux : le collage *en feuillé*

et le collage *en ouvrage*. Dans le premier on colle les feuilles telles qu'elles ont été mêlées; dans le deuxième on colle dessus aux cartes de têtes et le dessous aux cartes de point.

» Un ouvrier peut coller dans un jour 10 rames de papier composées de 20 mains. Les cartons étant collés, on les met en presse, puis on les attache aux étendages pour les sécher. En été ils restent un jour et en hiver plus ou moins.

» Vient ensuite la peinture. Un ouvrier peint de 50 à 55 rames de cartons composées de 25 chacune, pour les cartes de point, et de 9 ou 10 rames seulement lorsqu'il travaille aux cartes de têtes, qui ont 5 couleurs.

» Après la peinture vient la *lisse*; elle sert à donner le lustre aux cartes : on les chauffe et on les savonne pour les lisser. Le dessous des cartes ne se lisse ordinairement que lorsqu'on veut former les jeux. On peut lisser en un jour de 15 à 16 rames dessus et dessous.

» Avant la lisse on range les cartons dans l'ordre qu'ils doivent avoir, ce qui s'appelle faire les *boutées*; elles sont composées de différentes façons, suivant la quantité et l'espèce de jeux à former.

» Une boutée de jeux de cartes entières comprend 52 cartons, savoir : 40 de point et 12 de têtes. Les 40 cartons de point font 4 *patrons*, chacun étant composé de 5 doubles ou 10 cartons.

» Dans les 4 patrons de point, il y en a 2 de rouges et 2 de noirs, 2 de bas jeu et 1 de gros jeu. Le bas jeu comprend les 2, 3, 4, 5 et 6, et le gros jeu les 7, 8, 9 et 10, plus les as; chacun produit 2 cartes de chaque espèce.

» La dernière opération est le *coupage*. On se sert pour le faire de deux sortes de ciseaux, les grands et les petits. Avec les grands on rogne, traverse et coupe le carton dans toute sa longueur; avec les petits on coupe la carte, ou, en terme du métier, on *tranche les coupeaux*.

» Les cartes coupées, on les assortit; on sépare les bonnes des mauvaises et l'on forme les jeux, qui sont ensuite enveloppés.

» Il s'est fabriqué en l'année 1754, dans toute la province, 211,558 jeux de cartes. »

Les détails du Mémoire, bien que généraux et techniques, nous ont paru d'autant plus intéressants que l'industrie des cartiers, jadis prospère à Romans, a complètement cessé dans la Drôme.

Eaux chaudes et salées. — « La nature semble avoir favorisé plus particulièrement le Dauphiné, en lui fournissant des eaux bienfaisantes et propres à la guérison de plusieurs maladies. Connaissant les besoins des habitants de cette province, elle les a mis à même de se passer des secours de la pharmacie et les a munis de remèdes souverains et efficaces.

» Les eaux de La Motte tiennent le premier rang parmi les eaux médicinales ; elles sont situées au bas d'un rocher très-escarpé, sur le bord du Drac, entre le village de La Motte et celui d'Avignonnet ; elles sont très-chaudes et on ne peut y souffrir la main pendant un instant. Le chemin qui y conduit est très-étroit et très-pénible, ce qui empêche de les prendre sur les lieux. On est même obligé de voiturier de l'eau à dos de mulets, dans des barils enveloppés de grosses couvertures pour lui maintenir sa chaleur.

» Ces eaux ont une couleur un peu laiteuse et contractent une odeur forte et désagréable lorsqu'on les garde quelque temps. Elles sont très-salutaires aux maladies chroniques : obstructions, paralysies, rhumatismes, etc. On en prend, pendant huit jours, 2 à 3 bouteilles chaque matin. C'est dans les mois de juillet et d'août qu'on y va. Elles sont affermées 400 livres par année.

» Les eaux d'Oriol, situées au pied d'une montagne près de Mens, sont froides et d'un goût ferrugineux ; elles ne se conservent pas et deviennent très-fades. Elles détruisent les obstructions et entraînent les glaires qui pourroient embarrasser les reins. Ceux qui ont eu des maladies vénériennes en font usage pour se guérir radicalement. Ces eaux ne sont point affermées et n'ont aucun propriétaire.

» Au pied d'une montagne près de Die se trouve une source d'eau minérale froide, onctueuse au toucher et qui a un sédi-

ment blanc, dont on tire du mercure coulant. La propriété de cette eau est de purger, de faire saliver et d'augmenter les veines. Cette source n'est point affermée et n'est d'aucun produit.

» Il y a beaucoup d'autres eaux dans cette province, mais comme elles ont des propriétés à peu près égales aux précédentes, et que d'ailleurs elles sont moins connues, il n'en sera pas fait mention. »

Depuis 1754 de nombreux établissements thermaux se sont créés une grande réputation. Ainsi, dans la Drôme, les eaux de table de Condillac et d'Aurel sont connues et appréciées au loin. Quant aux stations fréquentées, on peut citer Bondonneau sur Allan, Condorcet, près Nyons, Montbrun, Pont-de-Barret et Propiac.

Lacs. — Parmi les plus curieux le *Mémoire* cite celui de Paladru dans le Viennois, en la paroisse de Saint-Pierre, celui de Pelhotiers, celui de Selos et quelques autres.

« Le lac de Paladru a une lieue et demie de longueur et environ 500 pas de largeur. On y trouve d'excellents poissons et en quantité. Plusieurs particuliers en ont des portions et eux seuls ont droit de pêche; les Chartreux de la Silve-Bénite en possèdent aussi une part.

» On découvrit autrefois à travers ce lac des restes de bâtiments et de vieilles masures, ce qui faisoit supposer l'engloutissement d'un gros bourg en cet endroit; mais c'est une erreur populaire dont la fausseté est bien reconnue. Il est vrai qu'il a existé autour de ce lac un bourg appelé Ars, qui fut entièrement brûlé et ruiné, et les eaux, en s'étendant sur ses ruines, donnèrent lieu à la légende.

» Au pied de la montagne de Sause, à deux lieues de Gap, se trouve le lac de Pelhotiers. Il est couvert de gazon et d'une espèce de mousse où les bestiaux paissent tous les jours en sûreté, et les habitants du pays l'appellent le *pré tremblant*.

» La montagne de Selos (Sept Laux), à 7 lieues de Grenoble,

la plus haute de toutes celles du Graisivaudan , a sur son extrémité un lac aussi grand que celui de Paladru. On y pêche de très-grosses et excellentes truites, qui y sont fort abondantes.

» On ne peut s'approcher des bords de ce lac qu'au temps le plus chaud de l'année , à cause du froid excessif qui règne sur cette montagne, où l'on est sûr de trouver de la neige et des glaces. Le ruisseau de Bréda en vient.

» Trois autres lacs au pied de la montagne de la Mateysine, près de La Mure , à 6 lieues de Grenoble, sont très-poissonneux et appartiennent à différents particuliers, qui les afferment.

» Enfin, il existe entre le village d'Aspres et celui de Veynes un petit lac ne produisant que des sangsues en très-grande quantité. »

Nous croyons inutile de publier la dissertation de l'auteur du *Mémoire* sur les rentes et sur les droits féodaux : elle est pleine d'assertions erronées et tout à fait incomplète.

Quant aux sept merveilles du Dauphiné, bien que l'auteur y ajoute peu de foi, nous les passerons sous silence, pour ne pas perpétuer d'anciennes erreurs.

En résumé, ce *Mémoire* contient d'utiles révélations et en néglige beaucoup d'autres. Il méritait donc d'être connu et publié partiellement.

A. LACROIX.



LA CAVERNE ÉCRITE DE POMMEROL.

La vallée de l'Oule, si célèbre autrefois par ses monastères, comprenait La Charce et Pommerol, deux villages aujourd'hui peu connus du canton de Remuzat.

La Charce, en latin *de Carcere*, est entourée de hautes montagnes au nord, à l'est et au midi; de là l'idée de prison que son nom rappelle.

Son village est placé entre deux rivières : l'Oule et un de ses affluents, et le château des La Tour le domine.

René de La Tour-Gouvernet, baron d'Aix, de Mévouillon et de Montauban, né en 1543, un des plus braves compagnons de Lesdiguières et de Dupuy-Montbrun, fit ériger La Charce en marquisat en mai 1619.

Nous parlerons une autre fois de sa famille, illustrée par la courageuse Philis : il ne s'agit aujourd'hui que de la vérification d'un fait.

M. l'abbé Isnard, un des plus élégants écrivains du *Bulletin*, avait publié les lignes suivantes dans ses *Études historiques sur l'abbaye de Bodon*⁽¹⁾ : « Au midi de la montagne de Saint-Roman existe encore une caverne profonde, d'un accès très-difficile; on dirait un vaste nid d'aigle dans un rocher taillé à pic. Son nom est la *Caverne écrite*, parce qu'elle est tapissée de caractères

(1) *Bulletin de la Société d'archéologie de la Drôme*, II, 219.

inconnus, que l'on attribue vulgairement à la langue arabe. On croit que durant trois ans elle servit d'entrepôt aux rapines des Sarrasins. »

L'auteur ajoutait, en note, que M. l'abbé Bernard avait souvent visité la *Caverne écrite* pendant son long séjour à Pommerol, et qu'il en parlait d'après le témoignage de cet ecclésiastique, lui-même n'ayant pas eu le temps de s'y rendre.

Dans une tournée d'inspection des archives communales, j'ai, à mon tour, facilement vu, de La Charce, la montagne élevée qui cache Pommerol et la *Caverne écrite*; mais j'ai reculé devant le sacrifice d'une journée entière employée à son exploration.

La route de La Charce à Pommerol, formée du lit caillouteux d'un torrent d'ordinaire à peu près à sec, est sans contredit la plus pittoresque et la plus curieuse de toutes les routes du Dauphiné. A droite et à gauche, les montagnes qui servent de rives au torrent, et de rives fort hautes, sont toutes découpées en colonnes et en tourelles dégagées, sveltes ou massives, en clochetons, en fortins, en portes monumentales, en obélisques, en monuments divers, les uns taillés avec art, les autres à peine ébauchés. Sur un trajet de 4 à 5 kilomètres, le spectacle ne change pas de décorations, et devant une œuvre artistique pareille, entièrement due à la nature, à la pluie, au soleil et aux intempéries, on est tenté malgré soi de songer aux géants et aux hommes primitifs réfugiés dans ces montagnes, lorsque les eaux occupaient les vallées.

Pommerol n'a rien de curieux et se trouve placé au sommet d'une colline verdoyante qui domine le val sculpté par où le voyageur arrive de La Charce et les plateaux voisins de la montagne de Saint-Roman.

Il ne possède ni monuments, ni archives, et ses cavernes se trouvent bien loin de là.

M. Autrand, jeune instituteur communal, était plus que personne en état de vérifier l'exactitude des renseignements donnés par M. l'abbé Isnard. Je le priai de me rendre compte de ses découvertes, et voici la lettre que j'ai reçue de lui.

« Trois cavernes, profondes de 30 mètres chacune, existent au midi de la montagne de Saint-Roman. La plus occidentale porte le nom de *Caverne du coffre*, et la plus orientale celui de *Grand'caverne*; entre les deux est située la *Caverne écrite*, ainsi appelée, sans doute, parce qu'on y voit des caractères rouges et inconnus, dont je parlerai tout à l'heure.

» Cette dernière est seule d'un accès difficile et dangereux. Son ouverture, en forme de demi-cercle, a 20 mètres de diamètre; elle se subdivise en deux autres, qui se dirigent en sens contraire. Il est à peu près certain que ces trois cavernes ont dû être habitées pendant longtemps, car elles sont entièrement noircies par la fumée et des fragments de pierre calcinée se détachent de la partie inférieure où se trouvait le foyer. Aux endroits les plus fréquentés le roc est très-lisse et très-poli.

» Non loin des cavernes s'élèvent encore les ruines du prieuré dont parle la légende; on y a découvert des tombes en pierre mince qui renfermaient encore des ossements. A côté de ces débris humains étaient des vases. Non loin de ces ruines une source d'eau jaillit du rocher, et des traces anciennes de pas, encore très-visibles, sont attribuées aux Sarrasins.

» Pour vous donner une idée des signes ou caractères rouges tracés sur les parois de la montagne, figurez-vous une ligne droite sous laquelle sont placés des triangles adhérents qui ont leur base sur la même ligne droite et leur sommet en dessous.

» Si, au lieu d'une ligne droite, vous en placez une autre parallèle et que vous les donniez l'une et l'autre pour bases à des triangles égaux dont les sommets se touchent, vous obtenez entre les deux lignes une suite de losanges et de triangles représentant un treillis, un parquet ou un carrelage.

» Le premier type est représenté une seule fois et le deuxième quatre fois. »

A cette description, suffisamment claire, M. Autrand a joint un dessin des deux types, et ceux qui ont vu là des caractères hiéroglyphiques ou phonétiques, mais arabes surtout, n'avaient certainement jamais vu d'alphabets anciens.

Voilà donc un premier point.

Quant à l'homme préhistorique et à son séjour dans ces trois cavernes, nous avons prié M. Autrand d'y faire quelques fouilles et de recueillir avec soin tous les silex taillés, tous les débris d'ossements travaillés, tous les instruments en pierre polie, toutes les poteries et tous les ustensiles ou ornements qui pourraient s'y trouver.

Nous attendons sa réponse, et si elle est conforme à nos désirs, elle sera publiée.

A. LACROIX.



LA POÉSIE OFFICIELLE

A MONTÉLIMAR ET A EMBRUN

du XVI^e siècle.

(Communication de M. Roman.)

M. Roman, notre érudit collègue, nous signale un poète inconnu, « esprit cultivé, homme instruit, composant également bien en latin et en français, ami de la paix, dont il célébrait volontiers les bienfaits », qui vivait à Montélimar en 1564.

On sait que Charles IX visita cette même année le midi de la France, et que parmi les grands seigneurs de sa suite « estoit le premier Monsieur Anne de Montmorancy, connestable, qui a porté l'espée devant quatre roys, plein d'honneur et de sagesse, bien meritant renom à la posterité, et qui justement ha l'effaict de sa devise, qui est Aplanos, c'est à dire sans macule, devise que ses anciens peres ont tousiours portée ».

Ainsi s'exprime Jehan de La Maisonneuve ¹.

Or, le même personnage fut chanté en latin et en français dans la ville de Montélimar, où il arriva au commencement de septembre.

(1) *Revue du Dauphiné*, II, 227.

Voici les vers que M. Roman a transcrits à la Bibliothèque nationale (mss français 20,509, p. 121) pour nous signaler le poète montilien anonyme :

Au duc de Montmorency, connestable de France.

Veult-on scavoir qui a ce fier Mars adoulcy
Et au peuple a rendu la paix tant profitable ?
C'est toy Montmorency, de France conestable
Ja dessoubs quatre roys, chacun le dict ainsi.
Peuple, tu le verras, ce grand Montmorency
Portant, devant le roy, l'espée redoutable ;
Ce pere des vertus, ce pere charitable
Il te fault l'honorer et reverer aussy.
Celluy qui a dressé mil assaulx, mil alarmes
Tient maintenant brydés Mars, ses supots, ses armes,
Et peut en ung moment Mars et ses gens lascher ¹.
Au vouloir de son roy, la paix sa bien aimée,
Il nous pent maintenir, paix de justice armée ;
Mais s'il laschoit ce Mars myeux nous vauldroit cacher.

Nous avons d'abord cru retrouver dans le poète anonyme ou Pontaimery ou Figon, tous les deux enfants de Montélimar, au dire des chroniqueurs ; mais, en comparant la citation précédente de la *Revue du Dauphiné* avec les vers dont M. Roman a bien voulu nous adresser la transcription, il est permis de retrouver dans le poète anonyme de Montélimar le poète berrichon, — J. de La Maisonneuve, — qui, sans doute, accompagnait le roi et adressait au monarque, ou à ses grands officiers, au nom des villes traversées par eux, des compliments rimés, plus ou moins enthousiastes, selon le prix qu'il en retirait.

(1) Par une erreur de copiste évidente, il y a *relascher*, ce qui rend le vers faux.

C'est là une hypothèse, à la vérité, et nous engageons les heureux possesseurs des œuvres de Figon et de Pontaimery à y rechercher les vers cités par M. Roman.

« Cette poésie officielle, ajoute notre collègue, me rappelle d'autres vers composés peu d'années après ceux de l'anonyme de Montélimar pour célébrer l'entrée à Embrun du duc de Mayenne, et l'erreur amusante dans laquelle une faute de lecture a fait tomber l'un de nos plus estimables écrivains. Lorsque le duc à son 2^e voyage en Dauphiné (1581) se dirigea vers Embrun, Guillaume d'Avançon, archevêque de cette ville lui ménagea une réception splendide. Une volumineuse correspondance entre ce prélat et les consuls, conservée aux archives d'Embrun, donne à cet égard les détails les plus circonstanciés. Il commanda à Grenoble tout ce qui lui paraissait nécessaire pour réchauffer l'enthousiasme et organiser la fête : 44 écussons armoriés, des portes triomphales, des peintures, mille aunes d'étoffe de couleur, des inscriptions et, enfin, des vers pour les arcs de triomphe ; le tout probablement, poésie comprise, avait coûté plus de cent livres. Mgr. d'Avançon s'était en vain, paraît-il, adressé aux Embrunais pour rimer en l'honneur du duc. Les poètes du crû, s'il y en avait, ayant prudemment décliné cette lourde responsabilité, force fut à l'archevêque de commander à Grenoble cette étonnante poésie, bien mieux faite pour s'enrouler en spirale autour d'un mirliton que pour fêter l'arrivée du futur lieutenant général du royaume dans la capitale des Alpes Cottiennes. Quoi qu'il en soit, voici la première strophe ; elle était inscrite sur le portail de la ville :

Ouvrez vos murs, Ambrunois,
Et recevez ce grand Charles
Qui, au seul bruit de ses armes,
Donne paix aux Dauphinois ;
Et que l'olive palmée
Entortille ces festons
Qu'on pose en tous les cantons
Pour décorer son trophée.

» M. Charronet a publié le premier ces vers dans son ouvrage sur les *Guerres de religion et la société protestante dans les Alpes*. Mais, erreur de lecture ou faute d'impression, il a remplacé à la fin du 5^e vers le mot *palmée*, dont le sens est fort clair, par *pasmée*, qui ne se comprend plus. On saisit, en effet, ce que peut être une *olive palmée*, c'est-à-dire un olivier mêlé de palmes et représentant la paix triomphante : mais une olive qui se pâme comme une jolie femme ou un mélomane, cette expression ouvre à mon imagination tout un horizon d'investigations nouvelles. J'aime mieux croire à une erreur de l'imprimeur de M. Charronet qu'à une si grosse faute de sa part. Malheureusement il n'en est pas de même pour M. le président Fabre, qui a republié les mêmes vers dans son intéressante étude sur les *Pèlerinages des rois de France à N. D. d'Embrun*. Il a voulu enrichir d'une note et rendre plus compréhensible la fameuse *olive pasmée* de son prédécesseur, et nous lisons au bas de la page : *Terme de blason*. Depuis cette malencontreuse note il est admis que les olives se pâment sur les écussons comme les bars et les dauphins. M. l'abbé Sauzet, qui a republié les mêmes vers dans son *Essai sur l'histoire d'Embrun*, n'a pas hésité un instant à faire *pasmer* l'olive, et d'autres après lui, qu'il est inutile de nommer, ont encore persévéré dans la même pâmoison, faute par eux d'avoir recouru à l'original, qu'avec la moindre recherche ils auraient pu facilement trouver aux archives d'Embrun et dont la lecture ne présente aucune difficulté. Et voilà comme par une singulière négligence les erreurs se forment et se perpétuent. Cette critique de détail n'ôte rien, bien entendu, à la valeur de l'ouvrage excellent de M. le président Fabre, car il est peu d'auteurs, même parmi les meilleurs, qui n'aient à se reprocher quelque faute de cette nature. »

La *palme* en blason, d'après Furetière, sert à accoster les écus, et *pasmé* signifie « à gueule ouverte ou béante, comme évanoui ou expirant. »

C'est tout ce qui nous reste à dire sur ce point.

A. L.

NÉCROLOGIE.

M. PAYAN.

Né à Bourg-Saint-Andéol (Ardèche), le 3 décembre 1800, et reçu docteur à la Faculté de médecine de Montpellier, le 14 septembre 1822, M. Payan s'établit à Valence quelques années plus tard.

Les soins dévoués qu'il prodiguait à ses malades lui créèrent bien vite une clientèle choisie, et il s'attacha à sa profession de manière à refuser une candidature à la députation offerte par ses amis politiques.

M. Payan a constamment fait partie de la Société d'archéologie, et bien qu'il n'ait rien publié dans le *Bulletin*, ses idées libérales lui rendaient chères les recherches historiques de ses collègues.

Il est décédé à Valence le 9 juillet 1876, regretté de tous ceux qui l'ont connu.

CHRONIQUE.

M. le Ministre de l'instruction publique a bien voulu accorder à la Société une subvention de 400 francs pour l'année 1876.

De son côté, le Conseil général, prenant en considération un rapport de l'association départementale, a voté 500 francs, destinés aux photographies des monuments historiques demandées par la commission chargée de les classer.

Cette somme sera sans doute insuffisante pour avoir promptement et dans de bonnes conditions toutes les vues proposées; elle permettra cependant d'obtenir les principales.

La présente livraison termine le 10^e volume du *Bulletin* et la 1^{re} série de son existence. Il a paru utile de la faire suivre d'une table alphabétique des auteurs et des matières pour toute la décade.

Les suffrages flatteurs que la publication a obtenus pendant cette première période seront un stimulant précieux pour la maintenir à la même hauteur de science, d'impartialité et de savoir.

M. l'abbé Veyrenc, desservant à Propiac, a offert à notre musée une arme ou un outil tranchant trouvé dans sa paroisse. Il a également, dans une note, proposé Montbrison comme l'ancienne Aeria, parce qu'il se trouve dans la vallée de Valréas (*Vauréas*, *Valriacum*, vallée d'Aeria).

Une tête de femme, en marbre, m'avait été signalée dans cette commune, et je m'y suis rendu tout dernièrement. Le vieux village abandonné, au sommet d'une haute colline qui tient à la montagne de la Lance, s'appelle la *Villasse*, et une plaine immense s'étend des deux maisons et de l'église représentant le

nouveau jusqu'au Rhône et au Comtat, avec de nombreuses ondulations de terrain à peine perceptibles. On m'a affirmé que sur tout le territoire plan de Montbrison on trouve en cultivant la terre des mosaïques et des constructions antiques. Il y a des inscriptions à Mercure chez M. Doux, et M. Vallentin, notre savant vice-président nous donnera des détails précis sur la tête de femme dont il s'est rendu acquéreur.

L'étymologie de Valréas n'est peut-être pas bien concluante; mais les antiquités romaines de Montbrison accusent certainement une station intéressante à étudier.

Strabon cite Avignon, Orange, Aeria et *Durio*. Pline met chez les Cavares Valence, chez les Allobroges Vienne, puis il mentionne Saint-Paul-trois-Châteaux, *Anatilia*, *Aeria*, *Bormannorum oppidum* et *Comacina*. D'où Herzog conclut qu'il ne faut pas chercher Aeria loin de la vallée du Rhône.

Je livre ces remarques à notre excellent collègue dans l'unique intention de diriger ses recherches, et j'ajoute que le vieux Montbrison m'ayant été signalé comme le bourg de Piégu, aujourd'hui inconnu, il y a lieu d'appeler l'attention de la Société sur une commune si curieuse.

M. l'abbé Isnard, desservant à Tulette, notre collègue, a envoyé l'empreinte d'un sceau de la cour épiscopale de Saint-Paul au XIII^e ou XIV^e siècle, avec ces mots : S. CVRIE TRICASTRIN, et un écusson.

Il ajoute qu'en juin dernier on a trouvé dans sa paroisse un sceau en plomb représentant un guerrier à cheval, bardé de fer et brandissant son épée, avec ces mots : PRINCEPS AVRASICE. On voit au revers, dans le champ, un cornet suspendu par une chaîne ornée de deux glands à franges et la légende suivante : + S. R. I. R. D. BAVCIO PRINCIPVM AVRASICE.

Une reproduction exacte de ce sceau offrirait de l'intérêt, et notre zélé et savant collègue se fera un plaisir de nous la procurer.

Raymond I et Raymond II de Baux étaient maîtres de Tulette en 1248, et les religieux de Saint-Saturnin-du-Port (Pont-Saint-Esprit) acquirent seulement la même terre au XIV^e siècle.

Pendant que les travaux agricoles mettent à découvert des objets antiques, rares et curieux, les travaux de classement des archives publiques font aussi découvrir des pièces originales dignes d'être connues. En voici une de ce genre, trouvée dans les archives communales de Marsanne :

« Gaspard-Moyse de Fontanieu, chevalier, seigneur de Saint-Aubin-sur-Mer, Épineville, Villequoy et autres lieux, conseiller du roy en ses conseils, maître des requêtes ordinaire de son hôtel, intendant de justice, police et finances en la province de Dauphiné;

» Sur ce qui nous a été représenté que les habitants de la communauté de Dieulefit et ceux de plusieurs autres communautés de l'élection de Montélimar refusent d'assister aux assemblées pour délibérer sur les affaires desdites communautés, quoiqu'ils soient avertis de s'y rendre, en sorte que le petit nombre des habitants n'est pas suffisant pour délibérer et retarde l'exécution des ordres qui leur sont envoyés, à quoi étant nécessaire de pourvoir;

Nous ordonnons que les châtelains, consuls et autres officiers de la communauté de Dieulefit et ceux des autres communautés de l'élection convoqueront les assemblées générales pour les affaires de leurs communautés au son de la cloche, en suivant la coutume des lieux, et qu'ils feront avertir en particulier leurs habitants par le mandeur de ville de se trouver auxdites assemblées les jours qui leur seront indiqués, pour délibérer sur les affaires desdites communautés; que lesdits habitants seront tenus d'y assister, de signer les délibérations qui seront prises, et ceux qui sont illétrés d'y faire mention de leurs noms, à peine de *vingt livres* d'amende pour chaque contravention.... applicables aux pauvres..., et sera la présente ordonnance exécutée nonobstant opposition, appellation et autres empêchements quelconques.... Fait à Grenoble, le 28 octobre 1724. — Signé : Fontanieu.

Qui donc osera soutenir désormais que sous l'ancien régime il n'y avait pas de libertés municipales ? *Vingt livres* d'amende

à tout chef de famille qui manquait aux assemblées générales !
Mais c'est là toute une réhabilitation.

Pendant les deux derniers trimestres, la Société a reçu : de M. VASCHALDE, un de ses membres, *Croyances et superstitions populaires du Vivarais*. Montpellier, Coulet. 1876; br. in-8°; curieuse et intéressante étude.

De M. Ernest PERROSSIER, capitaine d'état-major, *Fabrice*, poème qui a concouru pour le prix à l'académie des Jeux Floraux. Toulouse, Douladoure, 1875; br. in-8°. — *La vérité sur les causes de nos désastres*, par un officier d'état-major. Paris, Dumaîne, 1871; br. in-8°. — *Les résurrections : Italie, Pologne*. Paris, Dentu, 1864; in-12. — *Solférino, ode présentée au concours de l'académie des Jeux Floraux en 1863*. — Il y a de réelles beautés dans toutes ces pièces.

De M. Morice VIEL : *Les glands de Fanchette*, agréable conte qu'eût signé La Fontaine.

Quant aux publications de nos collègues faites dans le même temps, en voici l'indication :

M. ARNAUD : *Histoire des protestants du Dauphiné aux XVI^e et XVII^e siècles*. Paris, Grassart, 1875-76; 3 vol. in-8°.

M. BRUN-DURAND : *Pouillé historique du diocèse de Die en 1449 et 1450*. Grenoble, Maisenville, 1876; br. in-8°.

M. l'abbé PERROSSIER : *Un ange de plus au ciel. Discours prononcé au service de quarantaine célébré pour Martial Clavel, le 16 mars 1876*. Bar-le-Duc, 1876; in-8°.

M. Eug. FRANÇOIS : *Thèse pour la licence soutenue devant la Faculté de droit de Grenoble, le 11 août 1876*. Grenoble, veuve Rigaudin, 1876; br. in-8°.

M. CHAPER : *A propos de quelques monuments celtiques du Dauphiné. Requête adressée à MM. les Touristes et Membres du Club alpin*. Grenoble, Maisenville, 1876; br. in-8°.

M. Gust. VALLIER : *Médaille de Vaucanson*.

Je mentionnerai encore parmi les publications de nos compatriotes : *Nos colonies*. — *Géographie de la Nouvelle-Calédonie*,

par Paul FAURE-BIGUET, chef de bataillon au 85^e de ligne, avec 5 cartes. Paris, Lassailly, 1876; 1 vol. in-12.

Enfin, je lis dans le catalogue récent de M. Otto Harrassowitz, de Leipsick, le titre d'un ouvrage rappelant un nom dauphinois :

DUPUY DE MONTBRUN : *Recherches bibliographiques sur quelques impressions néerlandaises des XV^e et XVI^e siècles*. Leyde, 1836 : in-8^e, avec figures xylographiques.

Ces diverses publications font honneur à la province à trop de titres pour être omises dans cette chronique.

Je pourrais ajouter aussi l'examen critique d'un livre récent de M. Taine, dû au savant président de notre Société; mais je crains qu'il n'y ait pas eu de tirage à part de cet article intéressant.

Je termine par l'annonce d'une découverte géologique à Chanos-Curson : celle du squelette d'un mammoth, et de la mise en vente par M. Mazet, miroitier à Romans, au prix de 2,000 francs, de divers documents et autographes relatifs au général Championnet.

A. LACROIX.

P. S. — A la séance du 19 octobre, M. le comte Paul de CHABRILLAN, à Saint-Vallier, a été reçu membre titulaire, et M. BELMOND, de Lyon, membre correspondant.

Le compte-rendu des décisions prises sera publié dans la prochaine livraison.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

**qui ont écrit dans les dix premiers volumes
du Bulletin (1^{re} Série)**

ALLMER, Taurobole de Tain, II, 204, 435; III, 107. — Une inscription romaine à Saint-Laurent-en-Royans, III, 69. — Lettre sur plusieurs inscriptions antiques, notamment du Royans, III, 222. — Lettre sur diverses inscriptions romaines de la Drôme, IV, 125; V, 257; IX, 167. — Inscriptions de Valence et d'Aixme, IV, 282. — Quatre nouvelles inscriptions romaines, IV, 466. — Organisation de la province Narbonnaise, V, 224. — Promenade d'un épigraphiste à travers les départements de l'Ardèche, du Gard, de Vaucluse et de la Drôme, VI, 267, 354; VII, 430; VIII, 195, 347. — Deuxième promenade, X, 78, 204, 292, 415. — Inscriptions romaines à Valence et à Soyons, VII, 71. — Inscriptions diverses, VII, 183, 243. — Découverte à Vienne d'une statue de bronze et de deux inscriptions sur plaques de bronze. IX, 147.

ARNAUD (E.), Notices relatives aux guerres de religion, V, 110, 242, 366, 453; VI, 175. — Notes sur Mirabel et les trois Blacons, VII, 275. — Le duel de Gouffernet et de Du Poët, VII, 403. — Société académique et patriotique de Valence. VIII, 113. — Statistique des églises réformées du Dauphiné aux XV^e et XVII^e siècles, VIII, 385. — Documents sur l'expédition du duc de Savoie en Dauphiné en 1692, X, 394.

BARRÈS, Portrait du fils de Humbert II, VIII, 340.

BELLON (J. A.), La linguistique au service de l'histoire, I. 189; II, 48, 142.

BOISSON (M. A.), Une ville inconnue à Saint-Maurice. II. 188.

BONNET (D.^r), Les rues de Valence, IV, 81, 181.

BRESSON (Gédéon), L'hiver de 1865 à 1866, I, 357. — La température à Valence en 1866, II, 193. — L'année 1867 à Valence. — Revue météorologique, III, 215.

BRUN-DURAND (J.), État du Dauphiné en 1698 (Mémoire de l'intendant Bouchu, annoté), I, 196, 301; II, 29, 120, 349; III, 5, 399; IV, 139, 277; V, 169; VI, 315, 404; VII, 5, 168, 259; VIII, 5. — David Rigaud, sa famille et son temps, II. 153, 325. — Allocution prononcée sur la tombe de M. de Saint-Genis, IV, 124. — Lettre sur l'histoire ecclésiastique du Dauphiné, IV, 434; V, 5. — Essai historique sur la Chambre de l'édit de Grenoble, VII, 279, 345. — Notes pour l'histoire du diocèse de Die, VIII, 454; IX, 5, 113, 273.

CHALVET (B.), Passo tèm dei saïoun, VIII, 343.

CHAPOUTON, Un permis de chasse féodal, I, 112.

CHEVALIER (l'abbé C. U. J.), Statistique ecclésiastique, I. 224, 347; II, 158, 391; IV. 197, 302. — Charte originale du XII^e siècle, en langue romane, III. 72. — Notice littéraire et bibliographique sur Letbert, abbé de Saint-Ruf (1100-1110). III, 196. — Lettre sur la publication du cartulaire municipal de Montélimar. III. 351.

CHEVALIER (le D.^r Ulysse), Notice historique sur le couvent des Capucins de Romans, I. 331. — Notice historique sur le couvent des Cordeliers de Romans, II. 149, 378; III, 42, 144. — Le pont de Romans, II. 308. — Notice historique sur le couvent de Sainte-Claire de Romans. V. 289. 400; VI, 184.

255. — Institutions municipales de Romans, VII, 145. — Notice historique sur l'abbaye de Saint-Just, de l'ordre de Cîteaux, VIII, 83, 129, 286. — Annales de la ville de Romans pendant les guerres de religion, de 1549 à 1599, IX, 66, 130, 240, 426; X, 35, 165. — Notes sur le Ministre Raymond-Merlin et sa famille, X, 398.

COLONJON (Henry de). Société académique et patriotique de Valence, I, 90.

COURBASSIER, Ventia, II, 199.

COSTON (le baron de). Étymologies des noms de lieu du département de la Drôme, III, 182; IV, 59, 143, 253, 372; V, 21, 153, 258, 385; VI, 5. — Prise de La Motte-Chalancon par les protestants, le 18 mai 1575, VIII, 440. — Le capitaine Joachim de Sufflès, (1559-1625), IX, 257, 378.

DUPRÉ DE LOIRE (F.), Recherches sur les établissements de bienfaisance de la ville de Valence, II, 299, 365; III, 32, 172, 385; IV, 162, 289, 413; V, 84, 189, 444; VI, 138. — L'enseignement primaire dans le département de la Drôme avant 1789, VII, 410. — La citadelle de Valence, VIII, 67. — Valence et ses rues, VIII, 162.

DURAND DE FONTMAGNE (le baron), Observations sur le cromlech de Saint-Barthélemy-de-Vals, IV, 13.

FAYARD (conseiller à la cour de Lyon), Douane de Lyon et de Valence, II, 58. — Étude historique sur l'ancienne organisation judiciaire de la ville de Valence, IX, 82, 173, 322, 443; X, 18, 129.

FIÈRE (Zénon), Les sources de l'histoire, IX, 256. — Les artistes de la Drôme au salon de 1876, X, 324.

FILLET (l'abbé). Lettre, VIII, 115. — Épitaphe d'un Grolée, VIII, 469.

FRANÇOIS (E.), Sucy, X, 107, 222.

GALLIER (Anatole DE), Notice sur Hector de Maniquet, I, 57. — Essai historique sur la baronnie de Clérieu, I, 273; II, 16, 253; III, 56, 405; IV, 39, 127, 269, 361; V, 59, 153, 306, 410; VI, 217, 337. — Phelise Regnard, VII, 47. — Jean de Serres, VII, 225. — Voyageurs dauphinois : Barbier, de Mercurol, et Henry Magnard, VIII, 410. — La vie de province au XVIII^e siècle, d'après les papiers des Franquières, etc.. IX, 355; X, 5, 142, 270, 369.

GAP (Lucien), Les Badauds de Faucon, IX, 46. — Couvent de Notre-Dame de Combeaux, près de Die, IX, 97. — Tentative des protestants sur Séguret en 1578, d'après Pérussis, IX, 393. — Buisson (Vaucluse), X, 351, 387.

GIRAUD (P. E.), Procédure contre les chenilles, I, 100. — Entrée de François I^{er} à Romans, en 1533, VII, 77.

GUILLEMINET, Note sur Aeria, III, 242. — Géographie ancienne du Dauphiné, IV, 387. — Note sur la *Description de Valence* de Claude Rogier, VI, 121.

HUGUENIN, Notice géologique sur la formation des vallées de Valence et de Privas, IV, 404.

ISNARD (l'abbé), Études historiques sur l'abbaye de Bodon, à Saint-May, I, 46, 151, 257; II, 5, 229; III, 127. — Saint Bertrand de Garrigue. Sa vie et son culte, V, 98, 202, 274, 429; VI, 299, 380; VII, 134, 392.

JACQUEMET (Léon), Projet de bibliographie dauphinoise, IV, 217.

JOUBE (le chanoine), Deux édifices modernes à Valence, II, 78. — Projet d'érection d'un monument à la mémoire de Mgr. de Milon, III, 87.

LACROIX (A), Notice historique sur Saint-Paul-lès-Romans, I, 174, 324, 379; III, 17, 190. — Du prix du pain, II, 179. — Jean de La Croix, II, 446. — Études sur le canton du Grand-

Serre, III, 249, 361; IV, 221. — Rapport sur le cromlech de Saint-Barthélemy-de-Vals, IV, 5. — Pierre Davity, IV, 99. — Genton de Barsac, V, 181. — Golat de La Garenne, V, 473. — Louise-Anastasie Serment, VI, 324. — Une lettre de Des Adrets, VI, 444. — Andancette, VI, 447. — Une lettre de Pithon-Curt, VII, 101. — Piégros-La Clastre, VII, 103. — Jean-Baptiste d'Ornano, VII, 207. — Melchior Des Essarts, poète dauphinois, VIII, 58. — Rapport fait au nom de la commission nommée pour classer les monuments historiques du département, VIII, 99. — Le lac de Gournier, VIII, 372. — Dupré de Loire père, poète, VIII, 428. — Félix Dupré de Loire, IX, 409. — Une cloche de Jacquemart, à Romans, IX, 459. — Matheline Botonier, ou un épisode de la vie de Louis XI, X, 114, 216, 241. — Notes sur le Dauphiné. Extrait d'un mémoire du milieu du XVIII^e siècle, X, 254, 424. — Bibliographie. Histoire de Savoie de M. de Saint-Genis, IV, 469. — Bibliographie. Lo Carcovelado, de Roch Grivel, VII, 338. — Nécrologies, I, 250; IV, 116; VI, 194, 329; VII, 209, 232; VIII, 232, 376; IX, 102; X, 119.

MONTOUR (le baron de), Discours d'installation, I, 17.

NUGUES (A.), Notes concernant l'église de Saint-Barnard, à Romans, VIII, 51. — Note sur les cloches de l'horloge de Jacquemart, à Romans, IX, 353.

PAYAN-DUMOULIN (de). Note sur une carrière de phosphate de chaux exploitée à Clansayes, VI, 422.

PERROSSIER (l'abbé Cyprien), La fresque de Claveyson, I, 86. — L'inscription du clocher de Saint-Donat, II, 281, 403. — Nécrologie. M. l'abbé Robin, IV, 339. — La tour de Crest, V, 40, 202, 351. — Correspondance, VIII, 118.

PISANÇON (H. de). Étude sur les Dauphins de la première race, I, 29, 129.

RIVAIL (Guillaume du). Journal du siège de La Mure, II, 333, 422; III, 430; IV, 349.

ROBERT (Ch. N.), Taurobole de Tain. I. 288 : II. 210. 445 : III. 89, 336.

ROBIN (L.), L'empereur Zizim a-t-il habité Poët-Laval ? I, 103. — Étienne de Vesc, II. 74. — Guillaume d'Hostun, III. 353. — Une lettre de Gaucher Adhémar. en 1360. III. 355.

ROGIER (Claude), Description de la cité de Vallence, VI. 122.

ROMAN (J.), Description de six monnaies dauphinoises. III. 377. — Jeton de Magdelaine de Poitiers, VI, 264. — Réflexions sur les monnaies anonymes des évêques de Valence. VII. 113.

ROSTAING (Ch. de), Rapport sur la découverte du baptistère et de sa mosaïque, I, 212. — Voies et inscriptions romaines découvertes à Valence en 1869, IV, 426.

SAINT-ANDEOL (F. de), Observations sur l'inscription du clocher de Saint-Donat, II, 401. — Église cathédrale de Notre-Dame de Saint-Paul-trois-Châteaux, IV, 312. — Église cathédrale de Saint-Apollinaire de Valence, V, 335.

SAINT-GENIS (F. de), Nécrologie. M. Bérenger (de la Drôme), I, 123. — Un oppidum gaulois à Plan-de-Baix, II. 410. — Rapport sur la situation de la Société d'archéologie en 1867, III, 76.

SAINT-GENIS (V. de), Réflexions sur l'Alesia de Savoie et sur le chapitre X tome II de l'*Histoire de Jules-César*, II, 82.

SAINT-RÉMY (Jules), Les poètes patois du Dauphiné, VI, 393 ; VII, 52. — Petite anthologie des poètes de la Drôme (1^{re} partie), IX, 22, 191. (2^e partie), IX, 417 ; X, 90, 190, 315. — Bibliographie de la Drôme. Année 1873, VIII. 122 ; 1874, IX. 99 ; 1875, X, 229.

VALLENTIN (Ludovic), Entrée solennelle à Die de Mgr. de Cosnac, en 1734, I, 105 — Observations sur les monnaies anonymes des évêques de Valence, V, 428. — Nouvelles observations sur les mêmes monnaies, VII. 120. — Correspondance.

VIII, 117. — Note sur un autel inédit consacré aux Proxumes, IX, 315.

VALLIER (Gustave), Médailles historiques ou de fantaisie frappées en Dauphiné de 1494 à 1537, VIII, 209, 257, — Lettre à M. P. E. Giraud, VIII, 471. — La mosaïque du Paradis terrestre, à Die, X, 57.

VASCHALDE (Henry), Recherches sur les pierres mystérieuses, talismaniques, etc., du Dauphiné et du Vivarais, VIII, 175, 315. — Clotilde de Surville et ses poésies, VII, 21.

VOSSIER, Passages de troupes à Romans, X, 227.



TABLE ALPHABÉTIQUE DES ARTICLES

**contenus dans les dix premiers volumes
du Bulletin (1^{re} série)**

A

Abbaye de Saint-Just. par M. CHEVALIER père. VIII. 83. 129. 286.

Adhémar Gaucher (Lettre d'), par M. ROBIN, III, 355.

Adrets (Lettre du baron des), par M. ROBIN. VI, 444.

Aeria (Note sur). par M. GUILLEMINET, III, 242.

Alesia de Savoie, par M. Victor DE SAINT-GENIS, II, 82.

Ancienne organisation judiciaire de la ville de Valence, par M. FAYARD, IX, 82, 173, 322, 443; X, 18. 129.

Andancette, par M. LACROIX, VI, 447.

. Annales de la ville de Romans pendant les guerres de religion. par M. CHEVALIER père, IX, 66, 130. 240, 426; X, 35, 165.

Année (L') 1867 à Valence, revue météorologique. par M. Gédéon BRESSON. III, 215.

Anthologie (Petite) des poètes de la Drôme. par M. J. SAINT-RÉMY, IX, 22, 191, 417; X, 90, 190. 315.

Artistes (Les) de la Drôme au Salon de 1876, par M. Zénon FIERRE. X, 324.

Autel inédit consacré aux Proxumes, par M. Lud. VALLENTIN, IX, 315.

B

Barbier. de Mercuriol. et Magnard. voyageurs dauphinois. par M. A DE GALLIER, VIII, 410.

Badauds (Les) de Faucon. par M. Lucien GAP, IX, 46.

Bancel (Désiré). Nécrologie, V, 476.

Baptistère de Valence et mosaïque. par M. DE ROSTAING, I, 212.

Béranger (Le marquis de). Nécrologie. X, 119.

Béranger de la Drôme. Nécrologie, par M. DE SAINT-GENIS, I, 123.

Bertrand de Garrigue (Saint), sa vie et son culte, par M. l'abbé ISNARD, V, 98, 202, 274, 429; VI, 299, 380; VII, 134, 392.

Bibliographie dauphinoise, par M. L. JACQUEMET, IV, 217.

Bibliographie. Essais historiques sur les hôpitaux et les institutions charitables de la ville de Romans, par M. CHEVALIER père, I, 114.

Bibliographie. Essai historique sur l'abbaye de Saint-Barnard, par M. l'abbé CHEVALIER, I, 240.

Bibliographie. Gallia christiana, t. XVI, par M. l'abbé CHEVALIER, III, 443.

Bibliographie. Mémoires pour servir à l'histoire de Saint-André-le-Haut, de Vienne, par le même, III, 464.

Bibliographie. Lo Carcovelado de Roch Grivel, par M. LA-CROIX, VII, 338.

Bibliographie. Histoire de Savoie de M. V. de Saint-Genis. par le même, IV, 469.

Bibliographie de la Drôme, année 1873, par M. J. SAINT-RÉMY, VIII, 122.

Idem, année 1874, par le même, IX, 99.

Idem, année 1875, par le même, X, 229.

Borel-Soubeyran. Nécrologie, V, 476.

Botonier (Matheline), ou un épisode de la vie de Louis XI. par M. LACROIX, X, 114, 216, 241.

Buisson (Vaucluse), par M. Lucien GAP, X, 351, 387.

C

Capucins de Romans (Notice historique sur les), par M. CHEVALIER père, I, 331.

Caverne écrite de Pommerol, X, 439.

Chabrillan (Marquis de). Nécrologie, V, 476.

Chambre de l'édit de Grenoble, par M. BRUN-DURAND, VII, 279, 345.

Charte originale romane du XII^e siècle, par M. l'abbé CHEVALIER, III, 72.

Chenilles (Procédure contre les), par M. GIRAUD, I, 100.

Chronique par M. LACROIX, I, 126, 255, 379; II, 108, 225, 344, 450; III, 117, 243, 356, 460; IV, 106, 212, 344, 475; V, 121, 251, 379; VI, 117, 206, 331, 451; VII, 108, 213, 342, 457; VIII, 115, 126, 340, 381, 477; IX, 108, 229, 343, 462; X, 124, 234, 359.

Citadelle (La) de Valence, par M. DUPRÉ DE LOIRE, VIII, 67.

Claveyson (La fresque de), par M. l'abbé PERROSSIER, I, 86.

Clérieu (Essai historique sur la baronnie de), par M. A. DE GALLIER, I, 273; II, 16, 253; III, 56, 405; IV, 39, 127, 269, 361; V, 59, 153, 306, 410; VI, 217, 337.

Cloches de l'horloge de Jacquemart à Romans, par M. NUGUES, IX, 353.

Idem, par M. LACROIX, IX, 459.

Clocher de Saint-Donat (Inscription du), par M. l'abbé PERROSSIER, II, 281, 401.

Cordeliers de Romans (Notice historique sur les), par M. CHEVALIER père, II, 149, 378; III, 42, 144

Correspondance de M. FILLET (l'abbé), VIII, 115.

Idem de M. VALLENTIN (Ludovic), VIII, 117.

Idem de M. PERROSSIER (Cyprien), VIII, 118.

Cosnac (Monseigneur de), évêque de Die. Son entrée solennelle, par M. VALLENTIN (Ludovic), I, 105.

Courbassier. Nécrologie, V, 476.

Couvent de Notre-Dame de Combeaux près de Die, par M. Lucien GAP, IX, 97.

Cromlech (Le) de Saint-Barthélemy-de-Val[§]. par MM. LACROIX et le baron DE FONTMAGNE, IV, 5.

D.

Davity (Pierre), par M. LACROIX, IV, 99.

Découverte à Vienne d'une statue de bronze et de deux inscriptions sur plaques de bronze, par M. ALLMER, IX, 147.

Description de la cité de Valence en Dauphiné, par Charles ROGIER, VI, 122.

Documents sur l'expédition du duc de Savoie en Dauphiné en 1692, par M. E. ARNAUD, X, 394.

Douane de Lyon et de Valence, par M. FAYARD, II, 58.

Douglas. Nécrologie, V, 476.

Du Barsac (Genton). par M. LACROIX, V, 181.

Duel (Le) de Gouvernnet et de du Poët, d'après de nouveaux documents, par M. E. ARNAUD, VII, 403.

Dupré de Loire. Nécrologie, VIII, 376.

Dupré de Loire père, poète, par M. LACROIX, VIII, 428.

Dupré de Loire fils (biographie), par M. LACROIX, IX, 409.

Dupré-Latour. Nécrologie, IX, 102.

E

Édifices modernes (Deux) à Valence, par M. JOUVE, II, 78.

Église cathédrale de Saint-Apollinaire de Valence, par M. DE SAINT-ANDÉOL, V, 335.

Église de Saint-Paul-trois-Châteaux, par le même, IV, 312.

Église de Saint-Barnard de Romans, par M. A. NUGES, VIII, 51.

Enseignement (L') primaire dans la Drôme avant 1789, par M. DUPRÉ DE LOIRE, VII, 410.

Entrée de François I^{er} à Romans en 1533, par M. GIRAUD, VII, 77.

Épitaphe d'un Grolée, par M. l'abbé FILLET, VIII, 469.

Essarts (Melchior des), poète, par M. LACROIX, VIII, 58.

Établissements de bienfaisance de la ville de Valence (Recherches sur les), par M. DUPRÉ DE LOIRE. II, 299, 365; III, 32, 172, 385; IV, 162, 289, 413; V, 84, 189, 444; VI, 138.

État du Dauphiné en 1698, par M. BRUN-DURAND. I. 196, 301; II, 29, 120, 349; III, 5, 399; IV, 139, 277; V, 169; VI, 315, 404; VII, 5, 168, 259; VIII, 5.

Études historiques sur l'abbaye de Bodon à Saint-May. par M. l'abbé ISNARD. I, 46, 151, 257; II, 5, 229; III, 127.

Étude sur les Dauphins de la première race, par M. DE PISANÇON, I, 29, 129.

Étymologies des noms de lieu du département de la Drôme. par M. DE COSTON. III, 182; IV, 59, 143, 253, 372; V, 21, 153, 258, 385; VI, 5.

F

Ferlay. Nécrologie, VIII, 232.

Formation des vallées de Valence à Privas, par M. HUGUENIN, IV, 404.

Franconnière (De). Nécrologie, VIII, 376.

G

Géographie ancienne du Dauphiné, par M. GUILLEMINET, IV, 387.

Grand-Serre (Études sur le canton du), par M. LACROIX, III, 249, 361 ; IV, 221.

Grivel (Roch), sa biographie, par M. J. SAINT-RÉMY. (Voir Poètes patois.) — Lo Carcovelado. (Voir Bibliographie), VII, 338.

Guerres de religion (Notes), par E. ARNAUD, V, 110, 242, 366, 453 ; VI, 175.

H

Histoire ecclésiastique du Dauphiné (Lettre sur l'), par M. BRUN-DURAND, IV, 434.

Histoire du diocèse de Die (Notes pour l'), par le même, VIII, 454 ; IX, 5, 113, 273.

Hiver (L') de 1865 à 1866, par M. Gédéon BRESSON, I, 357.

Hostun (Guillaume d'), par M. l'abbé ROBIN, III, 353.

I

Inscription romaine à Saint-Laurent-en-Royans, par M. ALLMER, III, 69.

Inscriptions antiques du Royans, par M. ALLMER, III, 222.

Inscriptions trouvées à Valence le 22 janvier 1869, par le même, IV, 108.

Inscriptions romaines de la Drôme (Lettre sur les), par le même, IV, 155.

Inscriptions de Valence et d'Aixme, par le même, IV, 282.

Inscriptions romaines (Quatre nouvelles), par le même, IV, 466.

Inscription à Cléon-d'Andran, par le même, VI, 114.

Inscriptions romaines à Valence et à Lyon, par le même, VII, 71.

Inscriptions diverses, par le même, VII, 183, 243.

Institutions municipales de Romans, par M. CHEVALIER père, VII, 145.

J

Jetons de Magdelaine de Poitiers, par M. ROMAN, VI, 264.

Jouve (Le chanoine). Nécrologie, VI, 194.

L

La Croix (Jean de), par M. LACROIX, II, 446.

La Garenne (Golât de), par le même, V, 473.

Lamorte-Félines. Nécrologie, X, 119.

La Motte-Chalancon (Prise de) par les protestants, par M. DE COSTON, VIII, 440.

La Mure (Ample discours du siège et prise de la ville et citadelle de La Mevre en Dauphiné), V, 137.

Larnage (Comte de). Nécrologie, V, 476.

Latune. Nécrologie, VIII, 232.

Letbert, abbé de Saint-Ruf (Notice littéraire sur), par M. l'abbé CHEVALIER, III, 196.

Lettres de M. ALLMER, V, 257; IX, 167.

Lettre de M. l'abbé CHEVALIER sur la publication du cartulaire municipal de Montélimar, III, 351.

Lettre à M. E. Giraud, par M. G. VALLIER, VIII, 471.

Linguistique (La) au service de l'histoire, par M. BELLON, I, 189; II, 48, 142.

Long (Docteur). Nécrologie, I, 250.

Lac de Gournier (Le), par M. LACROIX, VIII, 372.

Lyonnet (Mgr.). Nécrologie, X, 121.

M

Machine (Une) à battre au XVII^e siècle, II, 202.

Magnard (Henry), voyageur dauphinois, par M. A. DE GAL-
LIER, VIII, 410.

Maniquet (Hector) (Notice sur), par le même, I, 57.

Médailles historiques ou de fantaisie frappées en Dauphiné,
par M. G. VALLIER, VIII, 209, 257.

Milon (Mgr.) (Projet de monument à la mémoire de), par
M. l'abbé JOUVE, III, 87.

Mirabel et les trois Blacons, par M. E. ARNAUD, VII, 275.

Monnaies anonymes des évêques de Valence (Observations
sur les), par M. Ludovic VALLENTIN, VI, 428.

Monnaies anonymes des évêques de Valence (Réflexions sur
les), VII, 113.

Monnaies dauphinoises inédites (Description de six), par
M. ROMAN, III, 377.

Mosaïque (La) du Paradis terrestre à Die, par M. G. VALLIER,
X, 57.

Mure (La) (Journal du siège de), par G. DU RIVAIL. II. 333. 422 ; III, 430 ; IV. 349.

N

Note sur une carrière de phosphate de chaux à Clansayes. par M. DE PAYAN-DUMOULIN, VI, 422.

Notes sur le Dauphiné. Extrait d'un mémoire du milieu du XVIII^e siècle, par M. LACROIX, X, 254, 424.

Notes sur le ministre Raymond-Merlin et sa famille. par M. CHEVALIER père, X, 398.

O

Odoard. Nécrologie, VII, 209.

Oppidum gaulois (Un) à Plan-de-Baix, par M. DE SAINT-GENIS, II, 410.

Organisation de la province Narbonnaise, par M. ALLMER. V, 224.

Ornano (Jean-Baptiste d'), par M. LACROIX, VII. 207.

P

Pain (Du prix du), par M. LACROIX, II, 179.

Passage des Alpes par Annibal, par M. GUILLEMINET. I. 310.

Passo tëm dei saisoun ; par M. B. CHALVET, VIII, 343.

Peloux (Adrien). Nécrologie, V, 476.

Permis de chasse (Un) féodal, par M. CHAPOUTON, I. 112.

Persigny (Fialin de). Nécrologie, VI, 194.

Piégros-la-Clastre, par M. LACROIX, VII, 103.

Pierres mystérieuses, etc., du Dauphiné et du Vivarais. par M. VASCHALDE, VIII. 175, 315.

- Pithon-Curt (Une de ses lettres), VII, 101.
Plauche-Beaucaire. Nécrologie, IX, 102.
Poésie officielle, par M. ROMAN, X, 443.
Poètes patois du Dauphiné (Les). Roch Grivel, par M. J. SAINT-RÉMY, VI, 393.
Idem, Auguste Boissier, par le même, VII, 52, 193.
Idem, par M. LACROIX, VII, 193.
Pont de Romans (Le), par M. CHEVALIER père, II, 308.
Portrait du fils d'Humbert II, par M. BARRÈS, VIII, 340.
Promenade d'un épigraphiste à travers les départements de l'Ardèche, du Gard, de Vaucluse et de la Drôme, par M. ALLMER, VI, 267, 554; VII, 430; VIII, 195, 347.
Promenade (2^e), par le même, X, 78, 204, 292, 415.

R

- Rapport de la commission nommée pour classer les monuments historiques du département, VIII, 99.
Regnard (Phélise), par M. DE GALLIER, VII, 47.
Rigaud (David), sa famille et son temps, par M. BRUN-DURAND, III, 153, 325.
Robin (M. l'abbé), par M. l'abbé PERROSSIER, IV, 339.
Romans et les passages de troupes, par M. VOSSIER, X, 227.
Rues (Les) de Valence, par M. BONNET, IV, 81, 181.

S

- Saint-Andéol (Malmazet de). Nécrologie, V, 476.
Sainte-Claire de Romans, par M. CHEVALIER père, V, 289, 400; VI, 184, 255.

Saint-Genis (De). Nécrologie, IV, 116.

Saint-Paul-lès-Romans, notice, par M. LACROIX, I, 174, 324 ; II, 41, 134, 272 ; III, 17, 190.

Serment (Louise-Anastasie). par le même, VI, 324.

Serres (Jean de), par M. DE GALLIER, VII, 225.

Siège de La Mure, IV, 349 ; V, 137.

Société académique et patriotique de Valence. par M. DE COLONJON, I, 90.

Idem, par M. E. ARNAUD, VIII, 113.

Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme. Arrêté de création, I, 5.

Idem. Règlement, I, 8.

Idem. Discours d'installation, I, 17.

Idem. Tableau des membres, I, 24 ; II, 112 ; III, 121 ; IV, 109 ; V, 129 ; VI, 212 ; VII, 218 ; VIII, 249 ; IX, 233 ; X, 361.

Idem. Compte-rendu des recettes et dépenses de 1873, VIII, 236.

Idem. Rapport sur sa situation en 1867, III, 76.

Idem. Sa situation financière en 1866 et 1867, III, 236.

Séances. — Compte-rendu de la 1^{re} séance, I, 7 ; 2^e, I, 16 ; 3^e, I, 254 ; 4^e, I, 632 ; 5^e, II, 106 ; 6^e, II, 217 ; 7^e, II, 342 ; 8^e, II, 450 ; 9^e, III, 115 ; 10^e, III, 237 ; 11^e, III, 343 ; 12^e, III, 459 ; 13^e, IV, 103 ; 14^e, IV, 207 ; 15^e, IV, 343 ; 16^e, IV, 471 ; 17^e, V, 120 ; 18^e, V, 248 ; 19^e, V, 376 ; 20^e, V, 468 ; 21^e, VI, 116 ; 22^e, VI, 329 ; 23^e, VI, 449 ; 24^e, VII, 105 ; 25^e, VII, 210 ; 26^e, VII, 339 ; 27^e, VII, 454 ; 28^e, VIII, 125 ; 29^e, VIII, 235 ; 30^e, VIII, 374 ; 31^e, VIII, 475 ; 32^e, IX, 105 ; 33^e, IX, 339 ; 34^e, IX, 461 ; 35^e, X, 122 ; 36^e, X, 232 ; 37^e, X, 354.

Sources (Les) de l'histoire, par M. ZÉNON FRÈRE, IX, 216.

Statistique ecclésiastique, par M. l'abbé CHEVALIER, I, 224, 347 ; II, 158, 391 ; IV, 197, 302.

